This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Greg 4477.87.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,

ALLÉGORIQUES, AMUSANS,

COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Les Réflexions sérieuses & importantes de Robinson Crusoé. With the Vision du monde angélique. pp. 355-462.

TOME TROISIÈME.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME TROISIÈME.

Première diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques.*

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

VOICI enfin l'énigme des *Aventures de Robinſon Cruſoé :* c'eſt une eſpèce de *Télémaque bourgeois*, dont le but eſt de porter les hommes ordinaires à la vertu & à la ſageſſe, par des événemens accompagnés de réflexions. Il y a pourtant quelque choſe de plus dans l'hiſtoire de Robinſon que dans les aventures de Télémaque; ce n'eſt pas un ſimple roman, c'eſt plutôt une hiſtoire allégorique, dont chaque incident eſt un emblême de quelques particularités de la vie de notre auteur. Je n'en dis pas davantage ſur cet article, parce qu'il l'a traité à fond lui-même dans ſa préface que j'ai traduite de l'Anglois, & dont je conſeille fort la lecture à tous ces hommes bruſques, qui ſe ſont fait une aſſez ridicule habi-

tude de sauter tous les discours préliminaires des livres.

L'ouvrage qu'on donne ici au public, & qui fait le troisième volume de *Robinson Crusoé*, est tout différent des deux parties précédentes, quoiqu'il tende à un même but. L'auteur y met, pour ainsi dire, la dernière main à son projet de réformer les hommes, & de les engager à se conduire d'une manière digne de l'excellence de leur nature. Il n'est pas content de leur avoir donné des instructions enveloppées dans des fables, il trouve bon d'étendre ses préceptes, & de les donner d'une manière directe, afin que rien n'y échappe à la pénétration du grand nombre de lecteurs qui n'ont pas assez de génie pour démêler l'ame de l'allégorie, du corps qui l'enveloppe.

Il ne faut donc plus s'attendre ici à

voir un marinier ſans étude, qui communique au public les impreſſions que les différens événemens de ſa vie ont faites ſur ſon eſprit, & qui les communique d'une manière qui caractériſe un bon ſens deſtitué du ſecours des lumières acquiſes. L'auteur quitte le maſque dans ce troiſième volume, il y parle en philoſophe & en homme de lettres; il ne raiſonne point par ſentiment, mais par principes; il approfondit les matières, il digère ſes réflexions, & il s'efforce à en mettre l'évidence dans tout ſon jour. Il eſt vrai qu'il n'affecte pas ce ſtyle concis & ſentencieux, par lequel nos auteurs François tâchent de relever leurs réflexions & leurs caractères. Voulant être utile à toutes ſortes d'hommes, il eſt ſimple, uni, familier; c'eſt un ſtyle de converſation, dénué de tout ornement, & propre à faire briller la vérité par ſa ſeule ſplendeur naturelle. Il eſt vrai même qu'il outre un peu quelquefois

cette simplicité, & qu'il donne dans une diction proverbiale & bourgeoise. Heureusement pour lui, ses compatriotes ne sont pas si délicats là-dessus que les François, & le vrai couvert de haillons, leur plaît infiniment davantage que le mauvais sens, déguisé sous la plus riche parure.

La plupart des réflexions qu'on verra ici, ont de la liaison avec les aventures rapportées dans les deux premiers volumes, & l'on en sera convaincu sans peine par une espèce de sommaire que je m'en vais donner ici des différens articles traités dans cette cinquième partie.

La vie solitaire que *Robinson Crusoé* a passée pendant un si grand nombre d'années dans une île déserte, lui donne d'abord occasion de tourner ses pensées sur la solitude & sur le véritable usage

qu'on doit en faire. Il démontre parfaitement bien l'extravagance de ces anachorètes qui confondent la ſolitude utile, avec une privation de la ſociété civile, & du commerce des hommes; & il fait voir, par les preuves les plus fortes & les plus ſenſibles, que la ſolitude qui convient à l'homme, n'eſt autre choſe que la ſituation calme d'une ame, qui ſe rendant indépendante de l'empire des paſſions & des préjugés, ſe retire en elle-même & ſe poſsède tranquillement au milieu de l'embarras des affaires. Le lecteur capable de réfléchir, trouvera parfaitement bon & très-juſte tout ce que l'auteur dit là-deſſus; j'oſe en être garant.

On aura remarqué ſans doute dans les deux premières parties, que *Robinſon Cruſoé*, ſi malheureux dans tout le cours de ſa vie, ſujet à tant de déſaſtres, a pourtant ce bonheur conſolant de rencontrer

par-tout des perſonnes d'une grande probité & d'une charité généreuſe. Telle eſt la bonne veuve à qui il laiſſe en dépôt tout ſon bien, en ſe ſéparant pour ſa première courſe; tel eſt le capitaine Portugais, qui le prend dans ſon bord au beau milieu de la mer, & qui agit avec lui plutôt avec la tendreſſe d'un père, qu'avec cette humanité que les hommes ſe doivent mutuellement. Une expérience ſi rare conduit l'auteur naturellement à parler du vrai caractère d'honnête homme; il traite cette matière à fond en pluſieurs ſections conſécutives, & il entre là-deſſus dans un détail qu'il eſt très-difficile de trouver ailleurs. Il fait voir que la vertu, qu'il appelle honnêteté, & que j'ai pris la liberté de nommer quelquefois de la même manière, contre l'uſage reçu, conſiſte dans une charité & dans une juſtice généreuſe, & qu'elle comprend tous les devoirs de la vie civile; il prouve que l'on n'eſt jamais ſûr de poſſéder cette

vertu, que lorſqu'on a été dans le creuſet de l'adverſité, & dans les plus fortes tentations; qu'à parler à la rigueur, il n'y a pas de parfaitement honnêtes gens, même parmi les plus grands ſaints; & que, pour juger du caractère d'un homme, il faut examiner toute la ſuite de ſes actions, & ne ſe pas arrêter à quelques irrégularités paſſagères, qui peuvent avoir pour cauſe une tentation moralement invincible. Cette vérité lui donne occaſion de s'étendre beaucoup ſur les jugemens téméraires, & ſur la facilité avec laquelle nous nous condamnons les uns les autres, ou pour des fautes apparentes, ou pour des fautes légères, qui ne détruiſent pas le caractère d'un homme. Robinſon Cruſoé parle ſur ce ſujet avec tant de chaleur, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'il plaide ſa propre cauſe, & qu'il ſe croit plus maltraité qu'un autre, par la calomnie & par des jugemens peu charitables.

L'article ſuivant a une relation plus éloignée avec les courſes de Robinſon : il roule ſur les vices & ſur les irrégularités qui ſe ſont gliſſés dans le commerce civil, & ſur-tout dans la converſation. Il la conſidère comme le plus grand avantage de la ſociété & comme une ſource féconde de plaiſirs auſſi innocens que ſenſibles. Malheureuſement la converſation ſe reſſent de la corruption humaine, qui ſemble prendre d'âge en âge de nouvelles forces, & l'auteur trouve bon de réformer ces vices & ces irrégularités des entretiens ordinaires ſous trois chefs, *la profanation*, *l'obſcurité* & *le menſonge*. J'oſe aſſurer qu'il fait ſur ces différens articles pluſieurs réflexions, qui, outre leur juſteſſe, ont encore les graces de la nouveauté. A l'égard du dernier il laiſſe là le menſonge groſſier, qui a pour but de nuire au prochain, & il ne s'attache qu'à ces petites menteries dont on croit ſe ſervir innocemment quand on n'en fait

uſage que pour divertir une compagnie & pour s'attirer le titre d'homme agréable.

Le grand nombre de pays que l'auteur a parcourus, porte ſes réflexions ſur l'état où la religion ſe trouve dans l'univers. Il découvre par-tout aſſez de dévotion extérieure & de zèle pour des idées qu'on ne comprend pas trop, mais fort peu de vertu & de reſpect pour la divinité. Ce qu'il y a, à mon avis, de meilleur dans cet article, où je trouve beaucoup de choſes excellentes, c'eſt la deſcription que l'auteur fait d'un jour d'actions de graces, qu'il vit célébrer en Angleterre, pour une victoire ſignalée, remportée par les alliés ſous le règne de la reine Anne. Des gens qui s'écraſent pour voir la reine, l'égliſe de ſaint Paul remplie de perſonnes de toutes ſortes de conditions, plus attachées à regarder les gens de qualité qui avoient ſuivi ſa majeſté, qu'à adreſſer des penſées reconnoiſſantes à la

de vraiſemblance, dont il peut être ſuſceptible.

Le lecteur aura facilement remarqué dans tout le cours des aventures de Robinſon Cruſoé, qu'il eſt d'opinion qu'il faut reſpecter certains preſſentimens, certaines impreſſions, qui ſemblent déterminer notre volonté, ſans que la raiſon s'en mêle; ce n'eſt pas ſeulement, comme on pourroit croire, en qualité de marinier, qu'il ſoutient qu'il ne faut pas négliger ces ſortes de mouvemens: il fait dans cet ouvrage, en qualité de philoſophe, une diſſertation à part, pour établir ſon opinion ſur des principes de raiſonnement, & ſur l'expérience. Cette diſſertation roule ſur le devoir d'écouter la voix ſecrette de la providence. Par écouter cette voix, il entend, 1°. étudier attentivement les méthodes dont ſe ſert la divinité pour conduire les choſes humaines, & tirer de cette étude des règles

qui nous enſeignent à nous procurer certains avantages, & à éviter certains malheurs qui ſemblent nous menacer. 2°. Il entend par-là recevoir avec docilité des preſſentimens & des mouvemens du cœur, dont il ne nous eſt pas poſſible de rendre raiſon, comme des conſeils qui nous ſont donnés par les intelligences pures, qui ont un commerce incompréhenſible avec les eſprits enfermés dans des corps.

Toutes ces différentes ſections ſont ſuivies par une pièce toute particulière, intitulée : *Viſion du Monde Angélique.* Cet ouvrage eſt ſi ſingulier, que je trouve à propos de n'en point indiquer la matière, & de laiſſer la curioſité du lecteur dans toute ſa force à cet égard. Tout ce que j'en dirai, c'eſt que je ſuis ſûr que les lecteurs ſeront plus partagés ſur cette pièce, que ſur toutes les diſſertations précédentes, & qu'il ſera autant admiré

des uns, que mépriſé des autres. Quoi qu'il en ſoit, je ne doute pas que le public ne reçoive avec le même plaiſir ce troiſième volume, qu'il a reçu les autres, dont celui-ci n'eſt, pour ainſi dire, que la morale.

RÉFLEXIONS SÉRIEUSES ET IMPORTANTES DE ROBINSON CRUSOÉ.

INTRODUCTION.

IL faudroit que j'euſſe fort peu profité de mes courſes & de ma vie ſolitaire, ſi, après ce tiſſu de merveilles, qui s'eſt étendu ſur toute ma vie, j'étois incapable de communiquer au public quelques réflexions, où l'agrément accompagnât l'utilité.

CHAPITRE PREMIER.

De la solitude.

ON croira sans peine que j'ai souvent réfléchi avec une grande variété de pensées sur les circonstances ennuyeuses de cette vie solitaire, dont j'ai donné un fidèle tableau dans les volumes précédens, & dont le lecteur aura gardé sans doute quelque idée dans sa mémoire. J'ai douté quelquefois, qu'il fût possible de soutenir un pareil état, sur-tout dans le commencement, lorsqu'un changement si terrible doit faire de profondes impressions sur une imagination qui n'y est pas acoutumée. D'autres fois, j'ai été surpris, qu'une situation pareille pût être une source de chagrin & de tristesse. Quand nous jetons un œil attentif sur le théatre de la vie humaine, où nous jouons tous notre rôle, nous voyons distinctement que la pièce que chacun de nous y représente, n'est, à proprement parler, qu'un soliloque.

Nous ne jugeons du bonheur & du malheur que selon que les objets touchent nos inclinations naturelles. Chaque chose roule dans notre esprit par une infinité de mouvemens circulaires, dont notre

notre intérêt propre est le centre. C'est notre goût particulier qui nous fait considérer ces différens états de la vie comme prospérité & adversité, source de joie, ou cause de chagrin.

Nous en jugeons de la même manière que notre palais décide des mets. Ce qui est agréable ou chagrinant dans le monde vient moins de la nature même des choses, que de la constitution particulière de celui qui les considère sous une telle ou telle face.

De cette manière, c'est nous seuls que nous cherchons dans le monde entier; chaque individu humain regarde ce cher moi comme le but de tous ses desirs, & l'on peut dire avec vérité qu'un homme est seul au milieu de la plus grande foule & du tumulte de la vie la plus agitée. Toutes ses réflexions ont un retour perpétuel sur lui-même; il rapporte à lui tout ce qu'il trouve d'agréable, & il souffre lui seul de tout ce qu'il trouve de chagrinant dans les objets qui l'environnent.

Nous n'avons rien à démêler avec le chagrin ni avec la joie des autres hommes, & ces sympathies secrètes qui semblent nous les faire partager, aboutissent réellement à nous-mêmes. Nos méditations sont une parfaite solitude; nous aimons, nous haïssons, nous desirons, nous jouissons; en un mot, nous exerçons toutes nos

passions en secret & dans la retraite ; tout ce que nous en communiquons aux autres, n'est que pour les porter à entrer dans les vues de nos desirs.

Pourquoi donc se faire une idée affreuse d'une vie passée dans le silence ? & quelle cause d'affliction à un homme, quand, par la voie de l'ame, il peut parler à dieu & à lui-même ? Un homme n'est jamais privé de l'agrément de la conversation quand il s'efforce d'être une bonne compagnie pour lui-même, & celui qui ne sauroit entrer dans un agréable commerce avec son propre individu, est incapable de jouir comme il faut, du plaisir de la société.

Pour la solitude, entendue dans le sens ordinaire, elle n'est, à mon avis, en aucune manière assortie à la vue d'un homme sage, très-différente, à cet égard, de la solitude réelle & philosophique. Les idées que j'ai de la solitude sont fort éloignées de celles qui ont conduit les hommes des premiers siècles, & qui conduisent encore plusieurs de ceux qui vivent à présent dans des déserts, ou qui se renferment dans les cellules des monastères, pour se retirer du commerce du monde. Je ne vois pas, dans toutes ces retraites, une ombre de ce que j'appelle solitude ; elles ne répondent à aucune des vues d'une vie solitaire, bien loin de toucher au but

auquel elles ſont deſtinées par ceux qui en parlent ſi avantageuſement.

Si jamais retraite pouvoit produire l'effet qu'on en attend, ce devroit être la retraite dans une île déſerte, qui emporte avec elle une abſence de toute la ſociété humaine, & par conſéquent une privation abſolue de tous les plaiſirs du monde. Mais tout ce que j'ai trouvé dans une vie ſi parfaitement retirée, n'étoit pas ſolitude, excepté la partie que j'en employois à la contemplation des choſes ſublimes, & qui étoit très-petite, comparée à cette longue ſuite d'années, que j'ai été contraint de paſſer dans mon déſert.

Je puis dire même que rien n'eſt plus éloigné de la véritable retraite, que cette retraite involontaire où j'ai été forcé de vivre, puiſque mon ame, du moins pendant long-tems, n'y étoit pas dans cet état calme qui convient à la ſolitude. Il eſt certain que je jouis d'une ſolitude plus parfaite pendant que j'écris ceci, & que je me trouve dans la ville de Londres, au milieu du plus grand aſſemblage d'hommes qu'on puiſſe rencontrer dans le monde, que n'a été celle dont j'ai joui, pendant les vingt-huit années de mon ſéjour dans une île déſerte.

Un chrétien peut jouir de tous les avantages de la ſolitude la plus auſtère, en ſe rendant maître abſolu de ſes deſirs, & de ſon imagination,

ou en cherchant ſa retraite en lui-même ; il en peut jouir ſans aucune de ces formalités, de ces auſtérités, & de ces mortifications ſi édifiantes en apparence ; en un mot, ſans violenter la nature humaine.

Procurons-nous une ame véritablement retirée, une aſſiette d'eſprit élevée au-deſſus du monde. Quand nous y ſommes parvenus, il dépend de nous d'être ſeuls autant de fois que nous le voulons, dans la compagnie la plus bruyante, & dans le plus grand tumulte des affaires. Si nous mettons nos penſées en liberté, ſi nous les dégageons du joug des paſſions, que nous importent les liaiſons où ſe trouve notre corps ? L'activité de l'ame n'eſt-elle pas indépendante du corps, quand nous le voulons, & le corps n'eſt-il pas eſclave de l'ame ? Le corps a-t-il des mains pour agir, des pieds pour marcher, une langue pour parler, indépendamment de l'entendement & de la volonté, qui ſont comme les députés de l'eſprit qui nous anime ? Tous les ſentimens, toutes les paſſions, qui poſsèdent, dirigent & agitent le corps, n'ont-ils pas leur ſéjour dans l'ame ? Tout ce que nous avons à faire par conſéquent, c'eſt de maintenir l'ame dans ſa ſouveraineté, qui n'a rien à démêler avec tel ou tel eſpace qu'occupe le corps. Les mains, les pieds, la langue, ne ſont non plus capables de troubler le

calme de l'ame, que l'argent qu'un homme a dans sa bourse n'est capable d'en sortir sans son consentement, pour payer les dettes de son possesseur, ou pour fournir à ses besoins.

C'est aussi la liaison de l'ame avec les objets extérieurs, si propre à interrompre ses méditations pieuses, qui fournit le prétexte le plus plausible à ceux qui cherchent les solitudes & les déserts. Mais quel profit en tire la religion la plupart du tems? Un penchant vicieux, quoiqu'éloigné de son objet, est toujours un penchant vicieux; & il est aussi criminel, que s'il agissoit sur un objet présent. Si, comme nous l'enseigne notre Sauveur, celui qui regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle, il s'ensuit, que celui qui pense à une femme pour la convoiter est coupable du même crime, quoiqu'au lieu de s'offrir à ses yeux elle ne soit présente qu'à son imagination. Ce n'est pas en transportant le corps d'un lieu dans un autre, qu'on bannit ces sortes d'images du cerveau, ou qu'on leur ôte leur force tyrannique; c'est en dérobant son ame à la tentation, & en lui ménageant un pouvoir absolu sur ce penchant vicieux. Sans cette précaution, ce desir criminel ressemble à de la poudre à canon, qu'on tient éloignée du feu; mais qui fera éclater sa violence dès qu'on l'en approchera.

Tous les motifs qui nous portent vers le bien & vers le mal, ſont dans l'ame même; les objets extérieurs ne leur ſervent que de cauſes ſecondes; & quoique certainement on rende les actes criminels impraticables, en mettant une diſtance entre les deſirs & leurs objets, ce n'eſt pas-là la route qui mène à l'innocence. Le crime n'eſt pas ſeulement dans l'acte même, il eſt ſur-tout dans le deſir de le commettre, & par conſéquent cette ſéparation n'eſt rien, & ne produit aucun effet ſalutaire. On peut commettre autant d'adultères dans un cloître où jamais femme n'entre, que dans tout autre endroit, & il eſt apparent que la choſe arrive préciſément ainſi.

Selon ces principes, l'abſtinence du mal ne dépend pas entièrement des limites qu'on preſcrit à ſes actions; mais encore des bornes qu'on donne à ſes deſirs, puiſque c'eſt pécher réellement, que de deſirer de pécher. L'acte que nous commettrions, ſi l'occaſion s'en préſentoit, doit être cenſé avoir été réellement commis, & l'on en eſt tout auſſi reſponſable. Quel ſecours par conſéquent la piété peut-elle tirer non-ſeulement des retraites involontaires, mais encore des vœux qu'on fait de propos délibéré de vivre dans la ſolitude? Dompter ſes deſirs vicieux, c'eſt l'unique préſervatif contre le péché.

Quelques années s'étoient écoulées après mon

retour dans la société humaine, quand je commençai à regretter quelques heures solitaires que j'avois passées dans mon désert : cependant lorsque je réfléchissois sur le tems mal employé dans ma solitude même, je compris clairement qu'un homme, quoiqu'absolument seul, peut trouver plusieurs occasions de pécher, & qu'il y a des crimes solitaires, qui exigent de nous la repentance la plus vive.

La grandeur & l'excellence de l'homme, dans quelques circonstances qu'il se trouve, consiste dans son indépendance par rapport au crime, & il est évident par l'expérience, qu'il y a des sociétés plus convenables à une vie régulière, que la solitude la plus parfaite. Certaines gens soutiennent qu'après la solitude, la bonne compagnie est ce qu'il y a de meilleur & de plus desirable pour un homme de bien. Je ne saurois être de cette opinion ; &, selon moi, après la bonne compagnie, rien n'est plus desirable que la solitude. Comme il est certain que, point de compagnie du tout, vaut mieux que la mauvaise compagnie, il est évident que la bonne compagnie vaut mieux que point de compagnie du tout.

Dans la solitude l'homme n'a commerce qu'avec lui-même, &, selon la remarque d'un philosophe, il n'est pas trop sûr qu'il ne soit pas

avec ſon ennemi ; mais celui qui eſt en bonne compagnie, eſt toujours convaincu d'être parmi ſes amis.

Le commerce avec des perſonnes pieuſes eſt une exhortation perpétuelle à éviter le mal & à s'attacher à une vie régulière. On voit alors toute la beauté de la religion prendre, pour ainſi dire, un corps, en éclatant par les exemples ; ſa ſplendeur répand un jour perpétuel ſur la laideur du vice ; en excitant le penchant naturel que nous avons pour l'imitation, elle nous accoutume inſenſiblement à ſentir le plaiſir que l'habitude attache à la pratique de nos devoirs.

Dans une vie toute ſolitaire nous ſommes privés de tous ces ſecours ; il nous arrive quelquefois de nous conduire bien ou mal, comme il plaît à l'inconſtance de notre humeur, qui n'eſt que trop ſouvent le guide de nos actions & de nos penſées. Dans la ſolitude ce n'eſt que par notre propre force que nous reſſerrons dans certaines limites, nos penſées & nos actions ; rien ne nous ſoutient dans les efforts qu'il faut faire pour mortifier, ou pour guider nos deſirs ; nous ſommes obligés de tirer tout de nos propres réflexions, qui, privées des lumières d'un ami éclairé, peuvent nous égarer, & nous laiſſer emporter par la fougue de la paſſion, & par la violence du préjugé.

Par conséquent, si vous voulez vous retirer du monde, retirez-vous dans le sein d'une compagnie de gens de bien; que votre retraite soit de bons livres & de bonnes pensées. Ces trois différentes retraites se donneront un secours mutuel pour faciliter les méditations de ceux qui veulent y mettre leur vertu à l'abri des tempêtes du monde; elles rectifieront leurs idées, & affermiront leur courage contre les attaques de leurs ennemis de dedans & de dehors.

Se retirer du monde, dans le sens ordinaire, c'est se retirer des gens de bien, qui sont nos meilleurs amis : se retirer dans un désert, c'est abandonner le culte public de la divinité, & l'assemblée des fidèles; par conséquent, c'est prendre un parti contraire à la pratique de plusieurs devoirs que le christianisme nous impose.

J'en conclus que la solitude dans laquelle on prétend se jeter dans des vues philosophiques & religieuses, pour éviter le danger attaché au commerce des hommes, est, ou une erreur dans ceux qui se trompent eux-mêmes, ou une affectation dans ceux qui veulent en imposer aux autres. Elle ne sauroit jamais répondre aux vues où l'on semble la destiner, ni nous rendre plus propres, à nous acquitter des devoirs du christianisme; elle est même réellement contraire au véritable esprit de la religion.

Que l'homme qui veut tirer les avantages véritables de la solitude, & qui comprend le sens philosophique de ce mot, apprenne à se retirer en lui-même. La méditation sérieuse est l'essence de la solitude, & il faut la chercher autre part que dans les forêts & dans les cavernes. Un homme qui a su la trouver, & qui s'est rendu maître des occupations de son ame, aura peut-être un air sombre & réservé qui le fera soupçonner de quiétisme; mais ce sera un reproche mal-fondé, dont il sera dédommagé abondamment par la douce sérénité de son ame, dont ceux qui font briller une plus grande gaieté que lui dans tout leur air, n'ont peut-être pas seulement une idée.

Une ame véritablement retirée en elle-même, est aussi indépendante des austérités que du fracas du monde; comme sa vertu n'est pas détournée par le tumulte de la vie civile, elle n'est pas affermie par ces sortes de mortifications arbitraires.

Quand l'ame humaine s'attache avec force à quelque sujet important, elle est en quelque sorte élevée au troisième ciel avec celle de *Saint Paul*; & un tel homme peut bien dire avec cet apôtre: *Si c'étoit dans le corps, je ne sais; si c'étoit hors du corps, je ne sais.* C'étoit précisément dans une pareille extase que j'ai été frappé par ma *vision*

angéliquæ, dont j'ai joint une partie à cet ouvrage.

Il eſt très-naturel de croire qu'un homme ſi fort élevé au-deſſus des objets ordinaires de notre commerce, ne ſauroit former le moindre ſouhait d'en être éloigné ; il ſe trouve dans la ſolitude la plus grande qu'il eſt poſſible d'imaginer. Par conſéquent ne nous chagrinons jamais de l'impoſſibilité où nous croyons nous trouver, de nous ſéparer du monde ; apprenons à nous chercher une retraite au milieu du monde même, & nous y jouirons d'une ſolitude parfaite, plus convenable à nos véritables deſſeins, que celle qu'on trouveroit au haut d'une pyramide d'Egypte, ou du pic de Teneriffe.

Ceux qui ne ſont pas en état de ſe retirer de cette manière, doivent, pour trouver la ſolitude, non-ſeulement ſe ſéparer du monde, mais ſortir hors du monde ; leur mal eſt ſans remède.

L'homme eſt une créature tellement formée pour la ſociété, qu'on peut dire non-ſeulement qu'il ne lui eſt pas bon d'être ſeul, mais auſſi qu'il lui eſt impoſſible de l'être.

Il eſt certain que dans une vie aiſée, où il eſt facile de trouver les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, deſquelles les ſaints ne peuvent pas ſe paſſer, non plus que les autres, l'eſprit a plus de liberté pour ſe ſéparer du monde, que dans une

ſolitude où il eſt néceſſaire de s'inquiéter pour aller chercher une nourriture peu naturelle parmi les herbes des champs.

La retraite philoſophique eſt véritablement religieuſe & ouverte à tout le monde. Celui qui dit qu'il aime la ſolitude, mais que les embarras du monde l'empêchent d'en jouir, ſe trompe, ou nous veut tromper; il peut s'en mettre en poſſeſſion, où, quand, & auſſi ſouvent qu'il le voudra, quels que puiſſent être ſon état & ſes occupations. Ce n'eſt pas le manque d'occaſions qui peut nous détourner d'une vie ſolitaire, c'eſt le manque de force d'eſprit.

Si la retraite, qu'on déſigne communément par le terme de ſolitude, conſiſtoit uniquement à éloigner ſon corps du commerce du monde, ce ſeroit peu de choſe; & l'on pourroit y parvenir en quittant un lieu où l'on eſt connu, pour aller vivre dans un pays étranger, en s'y accoutumant à une vie retirée, ſans faire de nouvelles connoiſſances, & en ne fréquentant les hommes qu'autant qu'il ſeroit néceſſaire pour en tirer de quoi vivre. Un anachorète de cette eſpèce auroit même plus d'occaſions que l'habitant d'un déſert, de jouir d'une ſolitude véritable, & de la rapporter à ſon véritable but.

Dans la ſolitude dont je viens de parler, un homme poſſédant un bien très-médiocre, n'a

autre chose à faire avec les hommes, que de recevoir d'eux les choses qui lui sont nécessaires, & de leur en payer la valeur. Mais dans une vie errante au milieu des déserts, de laquelle toute la dévotion monachale tire son origine, il falloit se donner la peine de chercher la nourriture chaque jour; & excepté le cas où les anachorètes étoient favorisés par la providence de quelque miracle, ils avoient assez de peine pour sustenter leur misérable vie : si nous en croyons leurs histoires, plusieurs d'entr'eux sont morts de faim, & un plus grand nombre encore, de soif.

Ceux qui avoient recours à cette vie solitaire, uniquement pour mortifier leur chair, & pour se délivrer de la tentation où le monde nous expose, se servoient, comme je l'ai déjà observé, d'une meilleure raison que ceux qui prenoient pour motif de leur conduite, un dévouement absolu à la prière & à la méditation. Les premiers pouvoient trouver des raisons plausibles dans leur tempérament. Il est certain qu'il y a des constitutions naturelles qui mènent tout droit au crime, si les efforts de la raison ne les en détournent, & qu'il y a peu d'hommes, de quelque heureux naturel qu'ils puissent être, qui n'aient pas à combattre quelque inclination favorite.

Mais il est certain aussi que la religion chrétienne ne nous enseigne nulle part d'exercer des

cruautés imprudentes sur notre propre corps, & de dompter nos penchans déréglés par la violence d'une austérité outrée.

Il est évident, par-là, que de chercher la solitude comme un théâtre de jeûnes & de macérations propres à dompter les desirs criminels, est une méthode qui ne nous est pas enseignée par la religion, bien loin de nous être ordonnée comme un moyen de faciliter la méditation & la prière. Si ces devoirs de la religion ne pouvoient pas être pratiqués d'une manière qui répondît à leur but, sans renoncer à la société humaine, il est certain que la vie de l'homme, qui a un besoin si pressant de cette société, seroit extrêmement infortunée.

Heureusement le contraire est d'une vérité incontestable; on peut, avec le secours de la grace, jouir de toutes les parties qui entrent dans la composition d'une solitude parfaite, dans les villes les mieux peuplées, dans le tumulte des conversations, au milieu du faste de la cour, & même au milieu du bruit des armes: on en peut jouir avec le même calme qu'on cherche dans les sables arides de la Lybie, & dans les forêts d'une île inhabitée.

CHAPITRE II.

ESSAI sur le caractère d'un honnête homme. Comment ce terme eſt entendu communément en l'oppoſant à celui de mal-honnête homme.

QUAND je fus revenu dans ma patrie, & que, dans le loiſir d'une vie ſédentaire, je réfléchis ſur les circonſtances variées de ma vie errante & vagabonde, la proſpérité dont je commençois alors à jouir, me rappeloit dans l'eſprit, d'une manière très-naturelle, chaque moyen particulier qui avoit contribué à m'en mettre en poſſeſſion. L'état où je me trouvois étoit très-heureux, ſelon l'idée qu'on a de la félicité de ce monde : l'eſpèce de captivité que j'avois ſoufferte dans mon île, relevoit le goût de ma liberté, & la douceur en étoit encore augmentée par la groſſe fortune où, d'une condition au-deſſous de la médiocre, je me voyois parvenu tout-d'un-coup.

Un jour que j'étois occupé à la recherche des cauſes qui avoient concouru à me placer dans cette ſituation heureuſe, je remarquai que la providence divine s'étoit ſervie, ſur-tout en ma faveur, d'un certain caractère d'honnête homme, que

j'avois eu le bonheur de rencontrer dans toutes les perſonnes avec qui j'avois eu à faire dans mes déſaſtres.

Dans les autres circonſtances de ma vie je n'avois preſque jamais trouvé dans les hommes que de la ſcélérateſſe & de la fripponnerie, & je ne pouvois conſidérer, ſinon comme une eſpèce de miracle, ce caractère d'honneur & de probité qui éclata, ſi à propos, dans la conduite de tous ceux dont j'eus beſoin dans l'état le plus déſeſpéré de mes affaires.

Mes réflexions tombèrent d'abord ſur la veuve du capitaine, avec lequel j'avois fait mon premier voyage de long cours; ſavoir, celui de Guinée; ſur cette femme d'une probité ſi rare, à qui j'avois confié les deux cens livres ſterling que j'avois gagnées dans cette courſe.

Le lecteur ſe ſouviendra ſans doute, que me trouvant dans le Bréſil, je lui écrivis de m'envoyer une partie de cet argent. La mort de ſon époux l'avoit laiſſée dans un état aſſez triſte, par rapport à la fortune; j'étois éloigné, & elle pouvoit croire, avec probabilité, que je ne ſerois jamais en état de revenir dans ma patrie; d'ailleurs, je n'avois pas la moindre preuve du dépôt que je lui avois mis entre les mains, & par conſéquent elle pouvoit me priver de mon bien en toute ſûreté: mais des occaſions ſi favorables ne

tentérent

tentèrent pas même sa probité, non-seulement elle m'envoya en marchandises la valeur de cent livres sterling que je lui demandois; elle eut encore pour mes véritables intérêts des attentions que je n'avois pas exigées d'elle; elle joignit à ces marchandises plusieurs choses qui m'étoient d'une grande nécessité, entr'autres deux bibles, & d'autres livres utiles, dans le dessein, comme elle me l'a dit ensuite, de me fournir les moyens de soutenir ma foi, qui devoit être exposée à de rudes attaques dans un pays plein de payens.

L'honnêteté, dans le sens que je l'emploie ici, ne nous porte pas seulement à payer exactement à notre prochain ce qui lui est dû, selon les règles de la justice. Celui qui mérite véritablement le titre d'honnête homme se reconnoît débiteur de tout le genre humain; il se croit obligé de faire aux hommes, tant pour l'ame que pour le corps, tout le bien que la providence divine lui donne occasion de leur dispenser. Il ne se contente pas d'attendre tranquillement ces occasions, & de s'en servir avec exactitude, il se fait une étude sérieuse de les faire naître; & j'ose dire que quiconque n'est pas capable de cette attention généreuse, n'est pas un parfaitement honnête homme.

Selon ce principe, je doute fort si ce titre peut jamais être donné à un homme intéressé, tou-

jours occupé à chercher ſes propres avantages, ſans avoir le tems de ſonger a ceux des autres. Il me paroît même évident qu'il ne ſauroit être ſuſceptible de cette vertu; il a beau payer ſes dettes, juſqu'au moindre denier, & être, à cet égard, dans l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, il n'eſt pas impoſſible que ſa juſtice ne ſoit accompagnée de la plus ſouveraine injuſtice, ſelon cette maxime, *ſummum jus eſt ſumma injuria*, le plus grand droit eſt quelquefois l'injuſtice la plus grande.

Payer exactement ſes dettes, c'eſt ſatisfaire à une loi ſemblable à celle qui règle les déciſions de nos tribunaux ordinaires; mais faire à tous les hommes tout le bien dont on eſt capable, c'eſt ſatisfaire à une loi ſemblable à celle qui règle les déciſions de notre chancellerie, où l'on a autant égard à l'équité, qu'à la juſtice priſé dans ſon ſens le plus borné. La loi ordinaire n'a point de priſe ſur nous, ſi nous payons nos dettes avec exactitude, & ceux avec qui nous en uſons de cette manière, ne ſauroient former contre nous, devant les juges de la terre, aucune plainte fondée: mais devant ſa cour ſouveraine du ciel, un homme pourra nous intenter un procès, ſi nous avons manqué de lui rendre tous les ſervices qui étoient en notre pouvoir. Ce juge ſouverain a érigé dans la conſcience de chaque homme un

tribunal subalterne d'équité. C'est le tribunal de la conscience. Si quelqu'un a négligé de payer ces dettes que l'équité exige de lui, sa conscience dépose contre son injustice, le condamne à passer pour un mal-honnête homme dans son propre esprit. S'il s'opiniâtre à refuser ce paiement, elle redouble sa sévérité, & le déclare rebelle à la nature, ou coupable du crime de lèze-conscience.

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, pour faire rentrer en eux-mêmes certains hommes, qui prennent hardiment le titre d'honnêtes gens, sous prétexte qu'ils payent leurs dettes avec une exactitude scrupuleuse, & que personne n'a pas un sol à prétendre d'eux. Quoiqu'enfoncés dans une crasse lésine, ils n'amassent que pour eux-mêmes, ils ne pensent pas seulement à la charité & à la bienfaisance qu'ils doivent à tout le genre humain.

Les riches doivent être considérés comme les feudataires du seigneur de l'univers; il leur a donné un fief libre avec tout son revenu, à condition seulement de payer une rente aux cadets de famille, c'est-à-dire, aux pauvres. Cette rente consiste en actes de charité & de générosité; & celui qui refuse de la payer, ne mérite non plus le titre d'honnête homme, que celui qui fait une banqueroute frauduleuse.

L'idée que je donne ici de l'avare s'accorde parfaitement avec le portrait qu'en trace l'écriture-sainte, qui appelle l'avare *un homme vil, qui opère l'iniquité*; Isaïe XXXII 6. En quoi consiste cette iniquité? On le voit dans le verset suivant: *Il rend vide l'ame de l'affamé, & fait manquer la boisson à celui qui a soif.* Pour faire voir que par cet homme vil il faut entendre un avare, il suffira de citer le verset 5 du même chapitre: *L'homme vil ne sera plus appelé libéral*, &c. En voilà assez, je crois, pour prouver seulement que mon opinion est fondée sur la parole de Dieu, & qu'un homme avaricieux, tout concentré en lui-même, insensible pour les autres, n'est pas digne du titre glorieux d'honnête homme. C'est un feudataire injuste, qui mérite de perdre son fief, parce qu'il ne satisfait pas à une condition essentielle, sous laquelle il lui a été donné.

Je finis cette digression pour en venir aux autres exemples d'honnêteté dont j'ai été dans mes malheurs l'heureux objet. Rien n'est comparable à la conduite du capitaine Portugais à mon égard, & il n'est pas possible de se servir d'expressions trop fortes pour en faire l'éloge: je ne parle pas de la charité qu'il eut de me prendre dans son vaisseau au milieu de la mer: il est vrai que, sans ce secours, je perdois ma vie avec mon

pauvre Xuri. Mais dans le fond, en me rendant ce service important, il ne fit que payer ce qu'il devoit au genre humain en général, sans avoir une intention directe de m'obliger en mon particulier. Ce n'est pas proprement dans cette action-là que brilla l'honnête homme; s'il nous avoit laissés là, c'auroit été un acte de la dernière barbarie, & il auroit passé au tribunal du ciel, & de sa propre conscience, pour un meurtrier. Refuser de sauver la vie à quelqu'un, quand on est le maître de le faire, c'est la lui ôter réellement, c'est un meurtre véritable, dont il faut rendre compte un jour au souverain juge; car, si on laisse un homme dans une situation où il doit périr de nécessité, on est la véritable cause de sa mort, & son sang sera demandé à quiconque se sera rendu coupable d'une négligence si cruelle, de quelque prétexte qu'il puisse pallier son crime.

Mon brave Portugais n'en resta pas là; après m'avoir sauvé la vie, il me donna le moyen de la conserver, en ne me prenant rien de ce que je possédois, quoique, selon le droit pratiqué parmi les gens de mer, il en fût devenu le légitime possesseur, par le service qu'il venoit de me rendre. Il me rendit la valeur de tout ce que j'avois, m'acheta ma barque, me paya même mon petit nègre, sur lequel, dans le fond, je-

voient dans le même état, auroient bien de la peine à ne pas mériter les reproches qu'ils font avec tant de témérité à des innocens.

On a vu dans mon hiſtoire, que ma bonne veuve & le capitaine Portugais tombèrent l'un & l'autre dans une aſſez grande pauvreté pour n'être pas en état de me payer ce qu'ils me devoient. Mais leur malheur ne me fit pas concevoir de leur conduite la moindre idée déſavantageuſe, parce que j'avois vu que dans les occaſions où il leur avoit été poſſible de me faire du bien, ils n'avoient pas marqué ſeulement un fond de probité, mais encore un fond d'honnêteté généreuſe.

Ces idées vagues de certaines gens, m'ont porté à examiner avec attention la nature de la vraie honnêteté, & les moyens d'en faire une deſcription exacte. J'ai jeté ſur le papier mes réflexions ſur ce ſujet, à meſure que les occaſions les ont fait naître dans mon eſprit, & je les ai relevées de certaines circonſtances, dans le deſſein de les rendre utiles & agréables à la poſtérité.

Je commencerai par poſer certaines conditions, ſous leſquelles je prétends entrer dans cette matière. La principale ſera que j'aurai la liberté de définir le terme d'honnêteté, afin de débarraſſer mon ſujet de toute équivoque.

On me permettra, j'eſpère, de prendre cette expreſſion, non dans le ſens que lui donne le bel uſage, qui ne lui fait ſignifier qu'un certain ſavoir-vivre, une certaine politeſſe dans les manières, mais dans le ſens qu'elle a généralement dans les diſcours du peuple, qui oppoſe l'honnête homme au mal-honnête homme, ou bien au fripon. Mon but eſt de parler d'une manière ſimple & unie, & conforme à la vertu que je veux décrire, & dont l'eſſence conſiſte dans une ſimplicité parfaite & éloignée de toute affectation. Le haut ſtyle n'eſt pas mon fait; je ſuis accoutumé à une certaine diction populaire & commune, qui me rend d'autant plus propre à traiter cette matière d'une manière convenable.

Qu'on ne s'attende pas ici à des diſcuſſions ſcolaſtiques; je n'examinerai point ſi l'honnêteté dont il s'agit ici, eſt une vertu naturelle ou acquiſe, accidentelle ou inhérente, ſi c'eſt une qualité ou une habitude. Ce ſont-là des diſtinctions vétilleuſes de l'école, plus propres à embrouiller une matière, qu'à l'éclaircir.

Mon deſſein n'eſt pas même de conſidérer cette vertu du côté des liaiſons qu'elle peut avoir avec ce que nous devons à la divinité. Il eſt sûr que de ce côté-là tous les hommes ſont nés ſcélérats, voleurs, meurtriers; il n'y a que la pro-

vidence ſeule qui nous empêche de nous montrer tels dans toutes les occaſions.

Aucun homme n'eſt parfaitement juſte par rapport à ſon créateur. Si la choſe étoit poſſible, nos confeſſions de foi, nos litanies, nos prières, ſeroient autant d'impertinences & de contradictions ridicules.

Mon but n'eſt que de tracer un fidèle tableau de ce devoir, autant qu'il a lieu dans la ſociété humaine, & qu'il influe dans le négoce, les dépôts, la converſation, l'amitié; en un mot, dans toutes les circonſtances de la vie civile.

Celui qui veut réuſſir à bien traiter ce ſujet, ne doit pas ſeulement y conformer ſon ſtyle, en le mettant dans les limites de la clarté & de la ſimplicité, & en ne faiſant briller cette vertu que par ſa propre lumière; il faut encore qu'il parle d'après ſon propre cœur & ſes ſentimens. Il faut être honnête homme pour être en état de peindre le caractère & les devoirs d'un honnête homme. Une pareille diſpoſition eſt requiſe dans le lecteur; s'il lit avec partialité, avec prévention, il ne paye pas ce qu'il doit au ſujet & à l'auteur; il eſt mal-honnête homme dans ſa lecture; elle ne ſauroit d'ailleurs lui être d'aucune utilité; & ſi la choſe étoit praticable, je voudrois que le libraire lui rendît ſon argent.

Certaines perſonnes, peut-être, animées par

leur malignité naturelle, diront que le pauvre Robinson-Crusoé s'est rendu coupable dans sa conduite, de tant d'égaremens & de tant d'irrégularités, qu'il ne doit pas être dans les dispositions nécessaires pour traiter ce sujet d'une manière convenable. Elles empoisonneront mes instructions par le souvenir de mes fautes, & peut-être de mes infortunes, & se ligueront avec mes actions contre mes maximes. Mais qu'elles me permettent de leur dire que ces mêmes égaremens contribuent à me rendre propre à instruire les autres des moyens de s'en garantir, de la même manière qu'un homme qui sort d'une maladie, devient en quelque sorte médecin dans le même genre de maladie. Ajoutez que l'aveu de mes fautes, qui accompagne par-tout mes leçons, de ces fautes dont il a plu à la providence de me donner le tems & la force de me repentir, me met en état de recommander efficacement cette droiture de l'ame que j'appelle *honnêteté*, & de rectifier les idées de ceux qui la conçoivent de travers dans eux-mêmes, ou dans les autres. Que ces personnes apprennent que la malignité est une fort mauvaise règle de critique ; qu'ils deviennent plus équitables, & qu'ils imitent la divinité, au tribunal de laquelle celui qui se répent de ses péchés sincèrement,

j'avois eu le bonheur de rencontrer dans toutes les perſonnes avec qui j'avois eu à faire dans mes déſaſtres.

Dans les autres circonſtances de ma vie je n'avois preſque jamais trouvé dans les hommes que de la ſcélérateſſe & de la fripponnerie, & je ne pouvois conſidérer, ſinon comme une eſpèce de miracle, ce caractère d'honneur & de probité qui éclata, ſi à propos, dans la conduite de tous ceux dont j'eus beſoin dans l'état le plus déſeſpéré de mes affaires.

Mes réflexions tombèrent d'abord ſur la veuve du capitaine, avec lequel j'avois fait mon premier voyage de long cours; ſavoir, celui de Guinée; ſur cette femme d'une probité ſi rare, à qui j'avois confié les deux cens livres ſterling que j'avois gagnées dans cette courſe.

Le lecteur ſe ſouviendra ſans doute, que me trouvant dans le Bréſil, je lui écrivis de m'envoyer une partie de cet argent. La mort de ſon époux l'avoit laiſſée dans un état aſſez triſte, par rapport à la fortune; j'étois éloigné, & elle pouvoit croire, avec probabilité, que je ne ſerois jamais en état de revenir dans ma patrie; d'ailleurs, je n'avois pas la moindre preuve du dépôt que je lui avois mis entre les mains, & par conſéquent elle pouvoit me priver de mon bien en toute ſûreté: mais des occaſions ſi favorables ne

tentérent

tentèrent pas même sa probité, non-seulement elle m'envoya en marchandises la valeur de cent livres sterling que je lui demandois; elle eut encore pour mes véritables intérêts des attentions que je n'avois pas exigées d'elle; elle joignit à ces marchandises plusieurs choses qui m'étoient d'une grande nécessité, entr'autres deux bibles, & d'autres livres utiles, dans le dessein, comme elle me l'a dit ensuite, de me fournir les moyens de soutenir ma foi, qui devoit être exposée à de rudes attaques dans un pays plein de payens.

L'honnêteté, dans le sens que je l'emploie ici, ne nous porte pas seulement à payer exactement à notre prochain ce qui lui est dû, selon les règles de la justice. Celui qui mérite véritablement le titre d'honnête homme se reconnoît débiteur de tout le genre humain; il se croit obligé de faire aux hommes, tant pour l'ame que pour le corps, tout le bien que la providence divine lui donne occasion de leur dispenser. Il ne se contente pas d'attendre tranquillement ces occasions, & de s'en servir avec exactitude, il se fait une étude sérieuse de les faire naître; & j'ose dire que quiconque n'est pas capable de cette attention généreuse, n'est pas un parfaitement honnête homme.

Selon ce principe, je doute fort si ce titre peut jamais être donné à un homme intéressé, tou-

nier article. La médisance n'est qu'un badinage pour eux, & ils ne se font qu'un jeu de prononcer des sentences injustes, ou du moins précipitées & peu charitables sur la conduite des autres.

Dans quel danger ne se jettent-ils pas de choquer cette loi formelle de Dieu : *Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain ?* Et, avec quelle affreuse hardiesse ne pèchent-ils pas contre cette loi, quand, de propos délibéré, ils débitent comme des vérités, les calomnies les plus atroces ?

L'honnêteté, dont j'ai entrepris de parler, ne défend pas seulement ces grossières branches du péché dont la langue peut se rendre coupable, elle défend encore toutes les insinuations malignes. Les reproches, quoique bien fondés, qu'on se fait les uns aux autres, sans être portés par la dernière nécessité, choquent la charité comme la calomnie, quoique moindre en degré.

Il y a une certaine manière de tuer de la langue, qui, considérée en elle-même, est tout aussi cruelle que le meurtre formel ; & quiconque se permet ce crime, aussi affreux qu'il est ordinaire, a le plus grand tort du monde de se ranger dans la classe des honnêtes gens. Le caractère d'une honnête homme est parfaitement incompatible avec cette licence criminelle. Mais avant que d'entrer dans ces sortes de détails, il

sera bon de considérer mon sujet en général, & d'en examiner la véritable nature.

DE l'honnêteté ou du caractère d'honnête homme en général.

J'AI toujours remarqué que, quoique rien ne soit plus rare qu'un honnête homme, tout le monde s'attribue ce titre glorieux, & en fait ostentation dans tous ses discours. L'honnêteté, ainsi que le ciel, est louée de tous les hommes, & ils croient tous y avoir part. Cette prétention est devenue si générale, & elle est tombée dans un si grand mépris, qu'on ne se sert que d'une phrase vide de sens, quand, dans le discours ordinaire, on jure sans y porter la moindre attention sur sa foi; ou sur son honnêteté; car, dans le fond, ces deux expressions n'ont qu'un même sens.

Ceux qui forment tant de prétentions sur le titre d'honnête homme, & ceux qui font sonner si haut la part qu'ils prétendent avoir dans le ciel, se ressemblent encore en ce qu'ils comprennent également mal la nature du sujet de leurs discours les plus ordinaires. La plupart des honnêtes gens prétendus mesurent l'honnêteté à leur intérêt particulier, quoique fort souvent cet intérêt

soit incompatible avec le caractère qu'ils s'attribuent.

L'honnêteté véritable est une disposition générale de l'esprit à l'intégrité ; c'est un penchant qui nous porte à agir avec justice & avec honneur dans toutes sortes de cas, & à l'égard de toutes sortes de personnes, sans aucune exception. Elle est absolument indépendante de l'occasion de l'exercer, que l'on confond la plupart du tems avec elle : elle existe, quoiqu'il lui soit impossible d'agir.

Elle a deux branches, la justice & l'équité, qui s'étendent vers deux différens objets, la dette & l'honneur. Ou si l'on veut, ses deux parties sont la justice exacte & la justice généreuse. Elle a, pour règle fondamentale, la maxime qui nous défend *de faire aux autres ce que nous ne voulons pas que d'autres nous fassent.* L'honnête homme, & l'homme d'honneur, sont, dans le fond, la même chose, quoique la dernière expression paroisse promettre quelque chose de plus grand. Le but, de l'un & de l'autre, est de rechercher tout ce qui mérite réellement de la gloire, & d'éviter tout ce qui est digne de s'attirer une réelle infamie.

Le titre d'honnête homme est la dénomination la plus glorieuse qu'on puisse donner à quelqu'un. Sans ce titre, tous les autres sont vides & ridi-

cules,

cules, & tant qu'il demeure à un homme, il n'eſt pas poſſible de lui en donner un qui ſoit réellement ignominieux. Ce caractère rend un homme recommandable à la poſtérité, lors même que ſes autres qualités & ſes autres perfections ſont livrées à un éternel oubli. Sans cette vertu, il eſt impoſſible de mériter le nom de chrétien ou de gentilhomme. On peut être pauvre & honnête homme; malheureux & honnête homme; mais il eſt contradictoire d'être mal-honnête homme & noble, chrétien & mal-honnête homme. En vain compte-t-on un grand nombre d'illuſtres ancêtres : ſi l'on n'imite pas leurs vertus, on y déroge véritablement par le caractère de mal-honnête homme, & il ſeroit juſte de mettre une barre dans l'écuſſon d'un fripon d'une naiſſance diſtinguée, comme on en met une dans celui d'un bâtard. Quand un gentilhomme renonce à la vraie honnêteté, il ceſſe d'être gentilhomme; dès-lors c'eſt un véritable faquin, & il mérite d'être traité dans le monde ſur ce pied là.

Cette vertu caractériſtique fait de ſi profondes impreſſions ſur l'eſprit des hommes, qu'elle arrache de l'eſtime à ceux-là mêmes qui ne prétendent pas ſeulement y avoir la moindre part. Ils la recherchent dans les autres, quoiqu'ils ne tâchent pas de l'acquérir eux-mêmes, & jamais homme n'a eu aſſez peu de tendreſſe pour

ſes deſcendans, pour ſouhaiter qu'ils fuſſent ſans cet admirable caractère. En un mot, la vénération des hommes, pour cette vertu, eſt ſi univerſelle, que la bénédiction générale qu'un père donne à ſon fils, conſiſte à prier Dieu de le rendre honnête homme.

Cette vertu eſt d'une valeur ſi généralement reconnue, qu'il paroît en quelque ſorte inutile de la faire ſentir, & l'on peut dire qu'elle eſt la meſure de cette droiture primitive, & de l'image de Dieu, qui ſont rétablies dans la créature raiſonnable.

Le grand inconvénient qui accompagne cette vertu, comme l'épine accompagne la roſe, c'eſt l'orgueil. Il eſt difficile de pratiquer les devoirs d'un honnête homme ſans en être orgueilleux; & quoique cette fierté paroiſſe avoir du fondement, il eſt pourtant certain que l'honnêteté eſt en grand danger dans tous les cœurs où règne une vanité exceſſive.

Il n'y a rien au monde qui doive avoir moins de relation avec l'orgueil que la vraie honnêteté. C'eſt une vertu aiſée, unie, naturelle, qui agit ſans aucune vue d'intérêt; &, quand un homme ſe vante trop de ſon honnêteté, je crains toujours que cette qualité ne ſoit en lui foible & languiſſante.

L'honnêteté eſt une plante fort délicate, qui

n'eſt pas connue de tous les botaniſtes; elle ne ſe multiplie pas beaucoup dans les endroits où on la sème. Elle ne croît pas aiſément dans un terroir fort gras, & elle ſe sèche dans un terroir fort maigre, à moins qu'elle n'y ait pris de profondes racines. Dans ce cas là, il arrive rarement qu'elle ſoit détruite tout-à-fait. Si elle paroît quelquefois accablée de la mauvaiſe herbe de la proſpérité, elle ſait ſe débarraſſer de cet obſtacle, & quand elle eſt tellement abattue par les coups de la pauvreté, qu'on la prendroit pour morte, elle reprend vie au moindre beau tems; la moindre pluie lui rend toute ſa vigueur, & lui fait produire ſa ſemence.

La mauvaiſe herbe, qui eſt la plus pernicieuſe, s'appelle fineſſe ou ſubtilité. Elle cache ſi bien cette plante ſalutaire, qu'il eſt ſouvent preſque impoſſible de la trouver. D'ailleurs, elle lui reſſemble ſi parfaitement, qu'il eſt facile de ſe tromper, en la prenant pour cette admirable ſimple. C'eſt une eſpèce d'honnêteté ſauvage; & j'ai entendu dire à ceux qui en ont ſemé dans leur propre terroir, & qui en ont fait uſage dans le commerce de la ſociété civile, croyant que c'étoit la plante véritable, qu'il leur en a coûté tout leur crédit, & qu'ils ont ruiné celui de tous ceux avec qui ils avoient affaire. Cette mépriſe n'eſt pas rare, & c'eſt-là la cauſe de toutes ces plaintes

qu'on entend tous les jours contre les faux amis, & contre les friponneries qui influent ſi généralement dans la conduite des hommes.

Certaines propriétés de cette véritable plante varient un peu, ſelon la différence du terroir & du climat, & cette variété a cauſé pluſieurs diſputes parmi les connoiſſeurs des ſimples, qui, trompés par quelques apparences, ſans entrer dans la nature de la choſe même, appellent ſouvent fauſſe honnêteté, ce qui ne laiſſe pas d'être la véritable. Il y en a une ſorte dans ma patrie, qu'on appelle l'honnêteté de la comté d'York, qui diffère aſſez de celle qui croît dans les parties méridionales d'Angleterre, je veux dire autour de la capitale. Il y en a une eſpèce en Ecoſſe, qui eſt extrêmement délicate, & l'on en trouve une dans la nouvelle Angleterre, qui ne vaut guères mieux que l'honnêteté ſauvage, que j'appelle ſubtilité. Quelques voyageurs nous aſſurent encore qu'ils en ont vu une eſpèce dans certaines parties de l'Aſie, & même dans la capitale de l'empire turc, qui vaut infiniment mieux que tout ce qui en croît dans nos provinces; c'eſt dommage que nos marchands du Levant n'en apportent pas quelque graine, pour eſſayer ſi elle peut prendre dans le territoire de la Grande-Bretagne. J'avoue que je ſuis un peu ſurpris de cette relation, parce que j'ai toujours été du ſen-

timent que cette ſimple ne croiſſoit jamais mieux que quand on l'arroſoit d'une certaine liqueur appelée religion. C'eſt une expérience que j'ai faite très-ſouvent dans les autres pays, & je m'imagine que c'eſt pour cette raiſon, que l'honnêteté écoſſoiſe eſt d'une ſi bonne ſorte. Je ne ſaurois dire ſi celle que produit la Turquie eſt d'une nature encore plus excellente, puiſque, dans tous mes voyages, je n'ai jamais mis le pied dans les domaines du Grand-Seigneur.

Pour ne pas pouſſer trop loin cette allégorie, je dirai que les diſputes où l'on entre ſur la véritable honnêteté ſont très-dangereuſes à cette vertu même : quand on a lieu de douter ſi une choſe eſt vertueuſe ou vicieuſe, il faut qu'elle approche des frontières du vice, & celui qui veut éviter de ſe noyer, fait prudemment de ne pas trop s'avancer ſur le bord de l'eau.

Il n'eſt pas moins dangereux de vouloir renfermer cette vertu dans les bornes étroites de la juſtice humaine. Il eſt certainement bon & juſte de conformer ſes actions aux loix établies ; mais ſi, dans toutes ſes actions on croit remplir ſes devoirs en ſuivant les loix à la lettre, on s'expoſe à ſe rendre coupable de la dureté la plus inhumaine. En ſuivant ce faux principe, il eſt permis au créancier de faire périr ſon débiteur dans la priſon, quoiqu'il ſoit perſuadé qu'il lui eſt

impossible de payer sa dette ; il est juste de faire pendre tout malfaiteur, quelles que puissent être les circonstances qui rendent son crime excusable ; en un mot, en se réglant sur cette fausse maxime, un homme se rendroit incommode à tout le monde ; il deviendroit un tyran, & par conséquent un mal-honnête homme ; car la cruauté est parfaitement incompatible avec la véritable honnêteté.

Le souverain législateur des hommes a réglé l'étendue de cette vertu, en nous donnant un principe général qui décide de toutes les questions particulières : *Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.* C'est là l'essence de la vertu dont je parle, & c'est à cette maxime qu'il faut avoir recours dans le cas où les loix se taisent.

Il y a des personnes qui soutiennent que la considération de l'impuissance d'un débiteur ne nous oblige pas à lui accorder du tems, ou à composer avec lui, & qu'on ne doit s'y porter que par une vue d'intérêt, afin de s'emparer d'une partie de la dette, plutôt que de perdre le tout. S'il étoit vrai qu'on remplit ses devoirs en suivant la lettre de la loi, je serois forcé à être de leur sentiment.

D'un autre côté, il arrive qu'un homme qui a contracté une dette, se croit en droit de ne la

point payer, auſſi-tôt que le terme eſt échu, & il eſt d'opinion qu'il lui ſuffit de l'acquitter quand la loi l'y oblige. Conformément à cette idée, il promène ſon créancier par tous les détours de la juſtice, & par un grand labyrinthe de procédures. Quand il ne peut plus diſputer le terrein, il ſe cache, & fait tous ſes efforts pour mettre ſes biens en ſûreté. En meſurant ſa conduite à la lettre de la loi, il ſe croit honnête homme, quoique rien ne ſoit capable d'excuſer ſon procédé, que la ſévérité cruelle dont quelques créanciers ſe déclarent partiſans.

Un tel homme eſt véritablement un fripon; il eſt obligé en conſcience d'agir conformément à l'intention de la loi, & à l'intention qu'il devoit avoir lui-même quand il a paſſé un contrat avec ſon créancier. L'honnêteté conſiſte à payer ce que l'on doit, dans le moment même que l'on commence à le devoir, ſans attendre que l'on y ſoit forcé par les juges.

Il eſt vrai que les loix civiles permettent au créancier de pourſuivre en juſtice celui qui lui doit, dans quelques circonſtances que ce dernier puiſſe ſe trouver; & au débiteur, de ne rien négliger pour reculer le paiement. Mais les loix de la conſcience y ſont très-contraires. Il eſt encore vrai que des perſonnes ingénieuſes à pallier leurs mauvaiſes actions, ne manquent pas de

raiſons pour défendre une pareille conduite. Voici l'argument dont ils ſe ſervent.

Un homme fondé ſur mon crédit, & ſur l'idée qu'il a de ma probité, me confie ſon argent ou ſes marchandiſes; il croit trouver ſa sûreté dans mon intégrité & dans mes moyens. S'il vient me ſommer de ſatisfaire au contrat que nous avons paſſé enſemble, il renonce à la sûreté qu'il avoit cru trouver dans ma vertu & il ne s'attache plus qu'à la sûreté que la loi peut lui faire trouver dans le bien que je poſsède; il ſe détache entièrement de ma probité, & il ne ſe ſert que du contrat en queſtion, pour me faire payer, que je le veuille ou non. N'eſt-il pas juſte que je me défende avec les mêmes armes avec leſquelles il m'attaque? Il ne me combat que par la loi; je ſoutiens & je repouſſe ſes attaques de la même manière, & mon action eſt toute auſſi légitime que la ſienne.

C'eſt ainſi que la lettre de la loi détruit entièrement le caractère d'honnête homme dans le créancier & dans le débiteur, & qu'elle fournit des excuſes plauſibles à l'un & à l'autre, & des raiſons ſpécieuſes de ſe croire honnêtes gens.

Ce ne ſont pas-là cependant les gens d'honneur dont je parle ici; la véritable honnêteté n'eſt pas une vertu purement négative. Il ne ſuffit pas, pour être honnête homme, de ne faire à ſon

prochain aucun tort dans le ſens borné de la juſtice humaine ; on eſt encore obligé d'examiner les circonſtances, de les comparer aux loix & de les peſer les unes & les autres dans les balances de la raiſon & de l'équité. En général, un créancier peut faire empriſonner celui qui refuſe de lui payer une dette ; mais s'il eſt convaincu que le débiteur eſt dans une impuiſſance abſolue de payer, la raiſon exige du créancier, de ne pas exercer des cruautés inutiles ſur cet infortuné. On ne ſauroit être honnête homme, ſans être homme raiſonnable.

D'ailleurs, contracter une dette, quoiqu'imprudemment, n'eſt pas un crime capital ; & laiſſer mourir un homme de faim & de miſère dans la priſon, punition plus affreuſe que la potence, eſt une choſe cruelle & tyrannique pour laquelle un créancier meriteroit d'être puni comme meurtrier. Les loix divines mêmes n'ont jamais permis cette rude manière de punir les débiteurs, qui peut-être a été miſe en pratique parmi nous par une néceſſité abſolue. A cet égard elle eſt permiſe & légitime, les loix la permettent ; mais la raiſon doit modérer la rigueur de ces loix ; elle doit tirer des loix d'elle-même & conſulter l'humanité. *Pourquoi*, dit l'écriture ſainte, *lui ôteriez-vous ſon lit de deſſous lui* ? Cette interrogation marque avec force qu'une telle

conduite eſt déraiſonnable & contraire à la nature.

J'ai vu des gens qui outroient aſſez cette matière pour ſoutenir qu'un homme pourſuivi par un procès injuſte, devoit plutôt ſouffrir patiemment ces attaques que de les repouſſer par la force des loix. Cependant ces mêmes gens ſi patiens, en faiſant le perſonnage des autres, ne l'étoient pas aſſez quand il s'agiſſoit d'eux-mêmes, pour ne pas pourſuivre en juſtice un débiteur qu'ils ne pouvoient pas réduire à la raiſon par d'autres moyens.

Je ne blâme pas leur conduite; mais je condamne leur opinion; je ne trouve rien à redire au procédé d'un homme qui tâche à ſe faire payer en juſtice d'une dette réelle, contractée par un débiteur à qui il ne manque rien pour payer, que le cœur d'un honnête homme; mais je trouve de la cruauté à pouſſer aux dernières extrémités un débiteur plus infortuné que coupable, à mettre ſa famille dans la rue, & à le faire mourir dans la priſon. C'eſt-là la conduite d'un barbare, & non d'un honnête homme.

On m'objectera peut-être que, ſi je voulois agir avec tout le genre humain comme je voudrois qu'on agît avec moi, en pareil cas, je ſerois obligé de ſoulager la misère de tous les pauvres, & d'acquitter les dettes de tous les débiteurs

empriſonnés, parce que, ſi j'étois pauvre, je ſouhaiterois d'être ſecouru, & que, ſi j'étois empriſonné pour dettes, je ſouhaiterois d'être remis en liberté.

Cela s'appelle renverſer le ſens de la propoſition qui eſt la baſe de la vertu dont je parle; c'eſt la rendre affirmative, au lieu qu'elle eſt négative; elle nous oblige à ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Mais quand même la propoſition affirmative en ſeroit une conſéquence naturelle, elle devroit toujours être réglée par l'équité, & elle ne nous obligeroit que de faire, à l'égard de notre prochain, tout ce que nous pourrions ſouhaiter équitablement que le prochain fît à notre égard en pareil cas.

L'équité eſt l'eſſence de l'honnêteté; & ſi, dans toutes les occaſions de la vie, nous voulions bien nous adreſſer à ce tribunal d'équité qui eſt établi au-dedans de nous, la raiſon y plaideroit la cauſe de notre prochain, avec la même chaleur qu'elle y défend nos propres intérêts.

De la pierre de touche de la vraie honnêteté.

LA néceſſité & l'indigence ſemblent faire ſouvent un fripon d'un honnête homme, & ſouvent

elles arrachent réellement le masque de l'honnêteté à ceux qu'il déguisoit, pendant qu'ils étoient favorisés de la fortune. Selon l'opinion générale des gens qui sont à leur aise, il est presque impossible d'être pauvre sans être mal-honnête homme. Dans leur langage, un pauvre & un faquin sont des termes synonymes. Un jeune homme riche, au contraire, est presque toujours un honnête homme. Quand la chose seroit vraie, ce ne seroit pas un grand miracle; leur en devroit-on savoir gré? S'ils étoient fripons, ils le seroient doublement, puisqu'ils feroient des friponneries, sans y être portés par aucune nécessité. Un homme opulent a rarement occasion de mettre son intégrité à l'épreuve; il n'a pas même occasion d'approcher des limites qui séparent l'honnêteté de la friponnerie. Un tel, me dit-on, est un parfait honnête-homme, il paye exactement ce qu'il doit, personne n'a rien à prétendre de lui, il ne fait tort à qui que ce soit. Fort bien; mais dans quelle situation se trouve-t-il? C'est un homme qui a un revenu considérable; il vit de ses rentes, sans se mêler d'aucune affaire. Un tel homme devroit être un diable incarné, pour être capable d'agir en fripon. Il est contradictoire de faire du mal simplement pour le plaisir de faire du mal; & il est incroyable que les démons eux-mêmes pèchent sans avoir

d'autre but que la satisfaction de pécher. Le crime n'est jamais indépendant de tout motif, & il tend toujours à satisfaire quelque passion favorite ; l'ambition, l'orgueil ou l'avarice, rendent les riches mal-honnêtes gens, & la nécessité fait le même effet sur les pauvres.

Faisons ici une supposition ; tirons la vertu prétendue de ce riche, de son oisiveté, pour la conduire dans quelqu'une de ces catastrophes que toute la prudence humaine ne sauroit prévenir. Il a pour voisin un marchand, dont les affaires vont à souhait, & dont la probité n'est révoquée en doute de personne ; il arrive que cet honnête négociant perd, par un naufrage, un vaisseau richement chargé. Un de ses correspondans manque ; ses lettres de change sont protestées ; il faut qu'il fasse banqueroute ; c'est une nécessité absolue, il se cache, & il entre en composition avec ses créanciers. Notre crésus oisif ne manque pas de se gendarmer contre ce malheureux : c'est un coquin, un fripon, qui ne paye pas aux honnêtes gens ce qu'il leur doit ; il seroit bon d'avoir une loi qui condamnât au gibet tout homme qui s'endette au-delà de ce qu'il est en état de payer. S'il arrive que quelqu'un des créanciers découvre la retraite de cet infortuné, & s'il le met en prison ; fort bien, dira mon homme opulent, il l'a bien mérité ;

qu'il y reste, & qu'il serve d'exemple aux autres.

Il se peut pourtant que ce marchand soit, dans le fond, un aussi honnête homme que celui qui décide de sa conduite avec tant de témérité. Vous êtes un honnête homme, dites-vous ? qu'est-ce qui vous en assure ? Vous êtes vous jamais vu dans un état, où manquant de pain, vous avez préféré une mort apparente à l'injustice de vous emparer du pain de votre prochain ? Avez-vous jamais été sur le point d'être arrêté pour dettes, incapable d'appaiser votre créancier, ni par vous, ni par vos amis, sans vous laisser tenter par un dépôt d'argent que quelqu'un vous avoit confié? Dans cette situation, avez-vous mieux aimé souffrir les dernières indignités que de faire cette brèche à votre caractère d'honnête homme ? Dieu même à déclaré que la force de la nécessité est en quelque sorte irrésistible ; & il nous ordonne de ne point mépriser le voleur, qui est porté au vol par une disette extrême. Ce n'est pas que, dans ce cas, le crime change absolument de nature, & qu'il devienne une action légitime. Ne pas mépriser un tel voleur, c'est se souvenir de sa propre fragilité, se défier de ses forces, & soupçonner que dans les mêmes circonstances on commettroit peut-être la même action. Il s'ensuit qu'il faut laisser à dieu le jugement de ces sortes de fautes, & les pardonner

par rapport à nous; en un mot, qu'il faut que nous, qui nous croyons bien fermes sur nos jambes, prenions garde de ne pas tomber.

Je crois même qu'il est impossible à tout homme de ne pas choquer les maximes de la probité. La nécessité absolue est au-dessus des forces humaines. Supposons cinq hommes dans une chaloupe, au milieu de la mer, sans aucune provision, incapables de résister plus long-tems à la faim qui les dévore. Ils délibèrent ensemble sur leur affreuse situation, & ils prennent le parti de tuer un d'entr'eux pour servir de nourriture aux autres. Quel mets pour d'honnêtes gens! de quel cœur peuvent ils le bénir & en rendre graces à Dieu? Cependant l'homme du monde le plus délicat sur la vertu, peut être forcé à commettre cette action, quoique la seule pensée d'un meurtre soit capable de le faire trembler d'horreur quand il se trouve dans d'autres circonstances. Il n'y a ici que la seule nécessité absolue qui soit capable d'excuser ce crime; il n'y a pas moyen dans le fond de le justifier. Si l'on allègue qu'il vaut mieux perdre un seul homme que cinq, je demande quel droit les quatre qui restent, ont de sauver leur vie aux dépens de celle de leur compagnon? Par quelle dette cet homme s'est-il obligé à leur conserver la vie par sa mort? C'est un vol, c'est un meurtre, c'est arracher à cet homme une vie dont

la propriété lui appartenoit inconteſtablement ; c'eſt tuer un innocent qui ne l'a mérité par aucun crime.

Il eſt vrai que, dans ce cas déplorable, on obſerve d'ordinaire une certaine équité ; on décide par le ſort, qui ſera le malheureux qui doit être ſacrifié à la conſervation des autres, & comme ils ſe ſoumettent tous à la déciſion du ſort, on prétend que, par-là, cette action perd tout ce qu'elle pourroît avoir de criminel. Mais il eſt certain qu'on ſe trompe : perſonne n'a le droit de conſentir à cette déciſion, parce que l'homme n'eſt pas autoriſé à diſpoſer de ſa vie ; en le faiſant, il péche contre ce qu'il doit à la loi & à lui-même. Celui qui périt de cette manière eſt criminel, & les autres qui ſauvent leur vie d'une manière ſi horrible, méritent, dans le fond, d'être pendus pour meurtre. Tout ce qu'on peut raiſonnablement alléguer en leur faveur, c'eſt qu'une néceſſité abſolue rend, en quelque ſorte, les plus grands crimes excuſables, & qu'elle en change la nature. Ces cas d'une néceſſité abſolue ſont fort rares ; mais il y en a un grand nombre d'autres où la néceſſité eſt moins urgente, & où elle doit excuſer les fautes, à proportion de ſes degrés. Plaçons notre honnête homme oiſif dans une de ces circonſtances. Il eſt homme d'honneur, & pendant la nuit, il ne pourroit fermer les yeux

s'il

s'il devoit la moindre chose à son prochain; il soutient même que, sans cette délicatesse, on est indigne de porter le nom d'honnête homme.

Son père lui a laissé un bien très-considérable; il en jouit pendant quelque tems d'une manière tranquille; cependant quelques parens éloignés sortent d'un coin, & forment des prétentions sur tout l'héritage; ils en arrêtent les revenus entre les mains des fermiers. Voilà mon homme tout d'un coup dans l'embarras des affaires & dans l'abîme de la chicane; les dépenses excessives du procès le privent, en moins de rien, de tout son argent comptant, & ses revenus étant arrêtés, il est hors d'état de pousser les procédures avec vigueur. La nécessité où il se trouve le porte d'abord à faire une légère brèche à son caractère d'honnête homme; il va trouver un ami pour lui emprunter une somme, qu'il n'est pas trop persuadé de pouvoir si-tôt rendre; il lui dit que son procès aura bientôt une fin favorable pour lui, & qu'alors, ayant l'usage libre de ses revenus, il ne manquera pas de restituer l'argent qui lui est absolument nécessaire. Il a peut-être cette intention-là; mais, par malheur, la sentence est prononcée, il perd son procès; & le titre que son père prétendoit sur le bien qu'il lui a laissé, se trouve défectueux; il n'est pas seulement privé de tout son héritage, mais il est encore condamné

à restituer les revenus dont il a joui. Il est absolument ruiné; à peine lui reste-t-il de quoi fournir aux besoins les plus pressans de la vie, bien loin d'être en état de rendre l'argent qu'il a emprunté.

Retournons à présent à son voisin le marchand, qu'il a traité de mal-honnête homme & de fripon. Il a composé avec ses créanciers, il a été remis en liberté, & il rencontre dans la rue notre gentilhomme réduit à la dernière misère. Comment donc, monsieur, lui dit-il, n'avez-vous pas honte de ne point payer mon cousin, votre vieux ami, qui vous a prêté son argent si généreusement? « Hélas! répond le gentilhomme, il m'est im» possible de le payer; j'ai perdu tout mon bien, » & il ne me reste pas même de quoi vivre ». Cela se peut, répliqua l'autre; mais pourquoi avez-vous été assez mal-honnête pour emprunter des sommes que vous n'etiez pas sûr de pouvoir rendre? « Ne me condamnez pas si vîte, répond » le gentilhomme; quand je lui ai emprunté cet » argent, j'avois intention de le payer en honnête » homme, & je ne doutois pas seulement que » le gain de mon procès ne me mît en état de » le faire. Mais mes espérances ont été trompées, » & quoique j'aie la meilleure volonté du monde, » il n'est pas possible que mes actions y répon» dent ». Oui, mais vous m'appeliez fripon &

mal-honnête homme, dit le marchand, quand j'ai perdu mon bien dans les pays étrangers, par des désastres tout aussi inévitables que ceux que vous avez rencontrés dans la patrie; vous avez déchiré ma réputation, parce que je ne payois pas mes dettes, & cependant j'avois aussi grande envie de le faire que vous pouvez avoir à présent. « Que voulez-vous que je vous dise, répond le » gentilhomme? J'étois un insensé, je ne savois » pas ce que c'étoit que la nécessité; je vous de- » mande mille pardons de la témérité de mon » jugement ».

Poussons la supposition encore plus loin. Le négociant compose avec ses créanciers, & en partageant ce qui lui reste, dans de justes proportions, il est déchargé. Industrieux & élevé dans le négoce, il l'entreprend de nouveau, & peu à peu il rétablit ses affaires; à la fin un heureux voyage, ou ce que les marchands appellent un grand coup, le met entièrement dans sa première fortune. Il se ressouvient de ses dettes, & conservant dans son ame les principes de l'honnêteté qui lui a toujours été naturelle, il assemble ses créanciers, & quoiqu'ils ne puissent pas l'y forcer par les voies de la justice, il leur paye exactement tout ce qu'il leur devoit encore.

D'un autre côté, le gentilhomme voyant ses affaires désespérées, sort du pays, prend le parti

des armes, & se comportant bien, il parvient à être officier. Son mérite le distingue de plus en plus, & il monte aux postes les plus éminens; mais enivré par sa fortune, il ne songe plus aux dettes qu'il avoit contractées autrefois dans sa province; il s'établit à la cour, uniquement occupé à se maintenir dans la faveur du prince, à qui il doit son élevation, & il fait valoir son titre d'honnête homme tout autant qu'il l'a fait dans sa première jeunesse. Demander qui de ces deux est le véritable honnête homme, c'est mettre en problême qui fut le véritable pénitent, le pharisien ostentateur, ou l'humble publicain. L'honnêteté, semblable à l'amitié, s'éprouve dans le creuset de l'affliction; & ceux qui crient le plus fort contre les malheureux, dont la probité semble se démentir dans l'infortune, sont d'ordinaire ceux dont la vertu est la moins capable de soutenir les attaques de l'adversité.

Agir en honnête homme dans la tranquillité & dans l'abondance, est un bien qui procède d'ordinaire de nos parens, qui nous ont laissé du bien & de l'éducation. Mais agir en homme d'honneur dans des circonstances malheureuses, au milieu des chicanes & des injustices dont nous sommes accablés par des parens & par des amis, & sur les bords mêmes de la disette, c'est une bénédiction qui ne nous sauroit venir que du

ciel, c'eſt une force d'eſprit que la grace ſeule eſt capable de nous fournir.

Dieu ne fait pas un grand mérite à l'homme d'obſerver ſes loix tant qu'il le comble de proſpérités. Dans le dialogue que le diable eut avec ſon créateur touchant Job, il emprunte de-là un argument qui n'eſt que trop concluant d'ordinaire : *Oui*, dit ſatan, *Job eſt homme de bien, & la choſe n'eſt pas ſurprenante ; tu lui donnes tout ce dont il a beſoin ; je te ſervirois moi-même & je te ſerois auſſi fidèle que Job, ſi tu me faiſois autant de bien qu'à lui. Maintenant mets ſeulement un doigt ſur lui, arrête un peu ta main, dépouille-le un peu, & rends-le ſemblable à un de ceux qui ſe courbent devant lui, tu verras qu'il eſt tout comme les autres hommes ; & même le chagrin qu'il aura de ſes pertes, le portera à te maudire en face.*

Il eſt vrai que la conjecture du diable ne fut pas juſte : mais cependant il y avoit beaucoup de probabilité, & l'on en peut tirer les conſéquences ſuivantes :

1°. Que c'eſt une choſe aiſée de ſoutenir le caractère d'honnêteté & de droiture, quand un homme n'eſt pas embarraſſé dans des affaires épineuſes & qu'il n'eſt pas talonné par la diſette.

2°. Qu'il eſt tems de prouver qu'on a véritablement le caractère d'honnête homme, quand on eſt accablé par le malheur.

Un honnête homme, à qui la fortune rit, peut, par fanfaronnade, conter à tout le monde qu'il eſt honnête homme : mais un honnête homme qui ſe trouve dans la misère, a la ſatisfaction d'entendre dire par les autres, qu'il eſt un honnête homme.

Pour bien entrer dans le véritable caractère de l'honnêteté, il faut donner quelque choſe à la foibleſſe humaine, & diſtinguer exactement entre des actions paſſagères & accidentelles, & entre une pratique conſtante. Mon but n'eſt pas d'animer les hommes à renoncer ſans ſcrupule à la vertu, dans la néceſſité ; ce que je veux dire, c'eſt uniquement qu'il ne faut pas condamner précipitamment ceux qui, dans des embarras extraordinaires & dans les difficultés les plus preſſantes, ſe laiſſent emporter à une mauvaiſe action, parce que la tentation eſt ſupérieure à la fermeté de leur ame.

Mon but eſt de précautionner les hommes contre la précipitation avec laquelle ils impriment des marques d'infamie ſur la réputation de ceux qui, par foibleſſe, ou par la malheureuſe ſituation où ils ſe trouvent, tombent dans des fautes remarquables. Ces cenſeurs téméraires doivent conclure de mes réflexions, que ces mêmes infortunés, objets de leurs critiques, peuvent ſe tirer du gouffre où ils ſe ſont plongés, & devenir

en peu de tems, par un repentir sincère, de plus honnêtes gens aux yeux de Dieu que les prétendues gens de bien qui les déchirent d'une manière si impitoyable.

Il faut que je réponde ici à une objection fort familière à ces honnêtes gens si prompts à la censure. Vous nous parlez, me dira quelqu'un de ces messieurs-là, de tomber & de se relever, de pécher & de se repentir; voici un drôle qui m'a attrapé une somme considérable. Il me vient chanter qu'il s'en repent, qu'il espère que Dieu lui a pardonné son crime, & qu'il y auroit de la dureté à moi à ne pas imiter le grand juge du monde; il est fort mortifié du tort qu'il m'a fait, & il m'en demande mille pardons, c'est-à-dire, il me prie de lui permettre de ne me pas restituer mon bien. Qu'est-ce que tous ces beaux discours ont de commun avec mon argent? Qu'il me paye, & je lui pardonnerai de tout mon cœur. Dieu lui fait la grace de ne se point souvenir de son péché, je le veux; mais cette bonté de Dieu ne répare pas la perte que la friponnerie de cet homme m'a causée.

Tout ce que je puis répondre à cette objection, c'est que vous avez raison, si l'homme qui vient vous parler sur ce ton peut vous payer, & ne le fait pas; car je suis persuadé que chaque faute de cette nature, doit être réparée par la restitution,

auſſi-bien que par le repentir. Cette reſtitution doit aller auſſi loin que s'étend le pouvoir du coupable, & s'il y manque la moindre choſe à cet égard-là, il n'eſt pas poſſible que ſon repentir ſoit ſincère.

Mais ſi l'homme, dont il s'agit, eſt abſolument incapable de vous faire la moindre reſtitution; ou bien s'il la fait autant qu'il en eſt capable, & s'il vient alors vous tenir les mêmes diſcours, vous avez tort, ſi vous ne vous y rendez pas, & c'eſt lui qui a raiſon. Il eſt honnête homme, quoiqu'il ne ſe trouve pas en état de payer ſes dettes; mais il feroit mal-honnête homme, à coup ſûr, s'il pouvoit vous payer, & s'il ne le vouloit pas; c'eſt-là ce qui doit être la règle de votre conduite à ſon égard.

Il y a un nombre infini d'accidens capables de précipiter un homme du faîte de la proſpérité dans un abîme de misères. Quelquefois ce malheur a pour cauſe ſes vices & ſa mauvaiſe conduite, quelquefois les fraudes & les fourberies des autres; enfin, bien ſouvent ce malheur arrive par des déſaſtres inévitables, par leſquels la providence divine nous fait voir que le prix de la carrière n'eſt pas pour le plus agile, ni la victoire pour le plus fort, ni la richeſſe pour le plus judicieux.

J'ai dit que quelquefois on tombe dans la

pauvreté & dans la misère par ses propres vices. L'honnête homme, dont je parle, ne sauroit être misérable de cette manière-là ; cette misère est criminelle elle-même, puisqu'elle a le crime pour cause. C'est comme un meurtre qu'on voudroit excuser, parce qu'on l'a commis dans l'ivresse ; ce qui n'est qu'alléguer un crime pour pallier un autre crime. Telle étoit la misère de l'Enfant prodigue, qui, par des débauches continuelles, avoit dissipé tout son patrimoine. On peut dire que celui qui est dans ce cas, & qui ne paye pas ses dettes, agit en mal-honnête homme, parce qu'il auroit pu les payer s'il n'avoit pas donné au luxe & à l'intempérance ce qui étoit dû à ses créanciers.

Il y en a d'autres qui tombent dans l'état le plus triste, faute d'avoir le génie requis pour bien ménager leurs affaires. Ceux-là peuvent être honnêtes gens, malgré l'imbécillité de leur esprit. Un cœur excellent peut accompagner un esprit de la dernière foiblesse. Je conviens que l'homme de bien est véritablement l'homme sage, pour ce qui regarde la partie la plus essentielle de la sagesse ; savoir, la religion. Mais il arrive souvent que l'homme le plus exact par rapport aux devoirs de la piété, & qui aimeroit mieux mourir que de faire de propos délibéré le moindre tort à son prochain, enveloppe, par un défaut de ju-

gement, dans la ruine de sa propre famille, les familles de plusieurs autres. Mais, me dira-t-on, cet homme-là est pourtant inexcusable, il a tort de s'engager dans des affaires qu'il n'a pas l'esprit de ménager; vouloir le justifier, parce que c'est un imbécille, c'est faire la même chose qu'on vient de condamner dans l'article précédent, c'est excuser une faute par une autre.

Je ne saurois être de ce sentiment-là. Quand on me demande pourquoi un imbécille entreprend des affaires qui sont au-dessus de sa portée, je n'ai rien à répondre, sinon qu'il le fait, parce que c'est un imbécille qui ne connoît pas la portée de son esprit. Si vous voulez convaincre un homme de son manque de lumières, il faut commencer par lui donner assez de lumières pour pouvoir en être convaincu; sans cela, il ne sauroit être persuadé de sa sottise, par cela même que c'est un sot.

Il est naturel de croire dans le fond, qu'aucun homme n'est responsable, ni devant Dieu, ni devant le monde, des talens qu'il n'a point reçus. Je n'ai jamais entendu exprimer cette vérité d'une manière plus forte que par un certain idiot achevé, qu'un gentilhomme de ma connoissance nourrissoit dans sa maison. Ce pauvre homme étant au lit de la mort, avoit l'air extrêmement rêveur, & se montroit fort embar-

raſſé ſur l'idée de la mort & de l'éternité qui doit la ſuivre. Mon ami fit venir un miniſtre auprès de lui, qui, proportionnant ſes expreſſions à l'imbécillité du malade, lui expliqua, du mieux qu'il lui fut poſſible, les matières dont je viens de parler. Ce pauvre homme qui, pendant toute ſa vie, n'avoit pas eu le bonheur de donner une réponſe raiſonnable à la moindre queſtion, ſe mit à répandre des larmes, en s'écriant: qu'il eſpéroit que Dieu n'exigeroit pas de lui des choſes qu'il ne lui avoit pas donné le jugement de comprendre. Quoi qu'il en ſoit, par rapport à la divinité, qui connoît au juſte les talens qu'elle a donnés à chacun, & juſqu'où peut aller l'uſage qu'on eſt capable d'en faire, j'oſe avancer, comme une vérité inconteſtable, qu'à l'égard de la ſociété civile, un homme ne doit pas être reſponſable d'une action qui paroît évidemment procéder d'un défaut de jugement.

Il y a d'autres cas, & en grand nombre, où un homme ſe voit ruiné d'une manière purement paſſive, ou par des fraudes & des vols, ou par des déſaſtres extraordinaires; en un mot, par des cauſes indépendantes de ſon jugement & de ſon honnêteté. C'eſt de cette manière, que le diable, par la permiſſion divine, précipita Job tout d'un coup, de l'état le plus floriſſant, dans la misère la plus affreuſe. Si dans une telle ſitua-

tion, causée par des catastrophes inévitables, un homme ne paye pas ses dettes, il y a une extravagance épouvantable à le traiter de mal-honnête homme, à moins qu'on ne veuille soutenir qu'il n'est jamais permis à un homme, de quelque manière que ce puisse être, d'emprunter de l'argent sur son crédit; ce qui est encore de la dernière absurdité.

Cette matière me conduisit assez naturellement à une petite digression sur les banqueroutes. A mon avis, la crainte de manquer est la cause ordinaire qu'un marchand manque. Un négociant voyant que son crédit est encore bon, quoique son fonds soit épuisé, pousse son négoce avec d'autant plus de vigueur, & il s'anime à faire des coups hardis, dans l'espérance qu'un heureux voyage, ou quelque circonstance avantageuse, le réconcilieront avec la fortune.

Quel que puisse être le succès de cette hardiesse, j'avoue que j'y trouve manifestement un défaut de probité. Un homme qui sait que son fonds est épuisé, quoique son crédit soit encore en son entier, fait une injustice palpable quand il contracte quelque dette; il fait alors son commerce aux risques des autres, & non pas aux siens propres, puisqu'il n'a plus rien à perdre; par la même raison, il négocie à son propre profit, & non pas à celui de ses créanciers; ce qui est

absolument contraire à l'équité. Il trompe celui dont il prend l'argent & qui le hasarde, dans la supposition que le fonds de son débiteur répond à son crédit. Il est mal-honnête homme, quand même, en cas qu'il vienne à manquer, il payeroit à ce dernier créancier toute la somme dûe; car il est certain que ses autres créanciers ont eu, avant le contrat qu'il a fait avec le dernier, un droit sur tous ses effets, chacun à proportion de ce qui leur étoit dû; par conséquent, s'il ne donne à ceux-ci qu'une portion, & la somme totale à celui-là, il leur fait une injustice réelle.

Si les hommes consultoient ce principe de droiture, qui est dans leur raison, ils verroient qu'il n'est permis d'emprunter de l'argent, que lorsqu'on a une certitude morale qu'on sera en état de payer. Emprunter, c'est promettre de payer; & promettre absolument ce qu'on n'est pas sûr de pouvoir tenir, c'est agir en mal-honnête homme, comme je le prouverai ci-après. Supposé même que dans la suite on se trouve en état de payer, & qu'on paye actuellement, cet heureux succès & cet acte de probité ne redressent pas ce qu'il y avoit d'irrégulier dans l'emprunt; on a réellement trompé son créancier, en lui faisant courir un plus grand risque qu'il ne le pensoit & qu'il ne le vouloit. On lui a donné des idées fausses du fonds qui devoit faire la sûreté du

paiement : par conſéquent il y a ici manque de probité ſur manque de probité, pour ne pas dire fraude ſur fraude.

Je ſais bien que tout le monde n'eſt pas de cette opinion, & que la choſe eſt pratiquée par bien des gens qui paſſent pour gens d'honneur dans le monde. Je ſuis ſûr qu'un homme qui me dupe par ſon crédit, & qui prend mon argent, quoiqu'il ſoit perſuadé que, s'il venoit à mourir le lendemain, ſon fonds ne feroit pas le quart de la dette, eſt un fripon, quand même il me payeroit par la ſuite au terme fixe. Je dis plus ; il eſt auſſi coupable de vol que s'il avoit pillé ma maiſon. Le crédit eſt l'opinion généralement reçue de l'honnêteté & de la capacité d'un homme, de la volonté, & des moyens qu'il a de payer ce qu'il doit. Dès que le public eſt perſuadé qu'une de ces qualités manque à quelqu'un, il faut de néceſſité que le crédit de cet homme commence à chanceler. On ne confie pas volontiers ſon bien à un mal-honnête homme, quoiqu'opulent ; ni à un pauvre, quelque convaincu qu'on ſoit de ſa probité.

Si l'on ſuppoſe généralement que je ſuis homme d'honneur & en état de payer, & que je contracte quelque dette, quoique je ſache que la dernière ſuppoſition ſoit fauſſe, la première devient fauſſe en même tems. En vain

prétend-on que tout le négoce roule sur l'apparence & sur la réputation, & que par-là tous les négocians sont exposés aux mêmes risques : il est certain qu'on ne court généralement ce risque qu'à cause du grand nombre de mal-honnêtes gens. Rien n'est plus ordinaire que de confier des sommes considérables à un homme qui se prépare à faire une forte banqueroute ; quoique son crédit soit plus brillant que jamais. Mais s'il accepte les sommes qu'on lui offre, il est malhonnête homme au suprême degré, parce qu'il connoît le véritable état de ses affaires, & qu'il est convaincu que celui, avec qui il a affaire, est la dupe de l'opinion générale.

Du caractère d'honnête homme, par rapport aux promesses.

La marque la plus sensible qu'on puisse donner de sa probité, c'est l'accompliſſement exact de ses promesses. La parole d'un honnête homme lui est la chose du monde la plus sacrée, c'est un contrat formel. Cette noble exactitude n'est pas la suite d'une résolution qu'il forme à loisir, pour soutenir ou pour augmenter sa réputation : c'est un effet naturel de son intégrité. Pour exécuter ses promesses, il n'a que faire de poser des

principes, & d'en tirer des conſéquences ; ſon cœur s'y porte de ſoi-même : il ſe gêneroit, s'il ne les accompliſſoit pas avec la dernière ponctualité.

Lorſqu'une fois il a donné ſa parole, on peut s'y fier, quand il s'agiroit de la vie même ; il s'expoſeroit plutôt aux dernières extrémités, que de chercher un lâche détour pour ſauver ſon honneur en ſe dérobant à ſa probité.

Cette branche de la véritable honnêteté demande la préciſion la plus grande ; la ſeule raiſon pour laquelle on peut s'excuſer, ſi l'on ne garde pas ſa parole, dans le ſens le plus propre, c'eſt une impuiſſance abſolue de le faire. Changer le ſens naturel des expreſſions, n'accomplir ſes promeſſes qu'en partie, c'eſt une baſſeſſe, c'eſt une lâcheté, dont un homme d'honneur ne ſauroit être capable.

Je crois que c'eſt le reſpect extraordinaire que nos ancêtres avoient pour leur parole, qui les a portés à attacher une ſi forte marque d'infamie à l'affront de recevoir un démenti. Dire à un homme qu'il ment, c'eſt lui faire le plus cruel reproche, c'eſt attaquer directement ſon caractère d'honnête homme. Si le menſonge en général eſt ſi infamant, il doit l'être à plus forte raiſon quand il trompe l'attente d'un homme qui ſe fie à notre parole. Dans le moment même qu'on

qu'on tombe dans cette honteuſe lâcheté, on déroge, on ſouille le ſang dont on eſt ſorti, on ſe confond avec les faquins les plus mépriſables.

Ceux qui ont pouſſé les idées du point d'honneur juſqu'à la chimère, ſoutiennent que le démenti ne doit être donné qu'aux derniers des hommes, qu'à des gens accoutumés à recevoir patiemment des coups de canne. Selon eux, cet affront doit paſſer pour ſi atroce, & pour ſi inſupportable dans l'eſprit de tout autre, que celui qui ſe haſarde à choquer juſques-là les règles de la politeſſe, n'a pas le moindre droit de prétendre qu'on en uſe avec lui ſelon les règles ordinaires de l'honneur. On peut le mettre de niveau avec les bêtes féroces, qu'on aſſomme partout où on les trouve. Suivant les règles du point d'honneur, l'injure que cet homme a faite, en donnant un démenti, doit être lavée dans ſon ſang. Un militaire qui auroit reçu un démenti, & qui ne s'en vengeroit pas, quoique brave d'ailleurs, ſeroit mépriſé de ſon corps, & obligé de quitter le ſervice.

Mon intention n'eſt pas de plaider pour ces ſortes de maximes extravagantes; je les allègue uniquement pour prouver la vénération générale qu'on a pour la véracité d'un homme & pour ſa ponctualité à garder ſa parole. Les François,

quand ils croyent être attaqués dans leur honneur, sont d'abord prêts à dire : je suis homme de parole, & par ces expressions ils désignent d'ordinaire tout le caractère d'un honnête homme. Ils n'ont pas tort ; l'exactitude réside rarement dans une ame basse & lâche, & par-tout où elle se trouve, on peut s'attendre à y découvrir aussi toutes les autres branches de la véritable honnêteté.

Nos pères mettoient autrefois la parole à un si haut prix, que la justice forçoit un homme à payer sur sa simple promesse. Mais ensuite un grand nombre d'inconvéniens furent cause qu'on restreignit, par un acte, ces sortes de sentences à la somme de dix livres sterling. Cependant il reste encore établi parmi nous, qu'une simple promesse de mariage, sur-tout si elle est confirmée par quelque faveur, oblige un homme à épouser la personne à qui il l'a donnée, ou du moins, qu'elle le force à ne pas contracter un autre mariage. A cet égard, nos loix civiles s'accordent parfaitement avec les loix de l'équité & de l'honneur.

On peut alléguer un nombre infini d'exemples de l'hommage que toutes les nations rendent à cette véracité, qui porte les hommes à acquitter leurs promesses. Rien n'est plus ordinaire dans la guerre, que de laisser aller un prisonnier sur sa

parole, pour avoir soin de ses affaires, ou pour aller chercher de quoi payer sa rançon. Celui qui seroit assez lâche pour ne point avoir égard à cette parole, & pour ne se pas remettre entre les mains de ses ennemis, seroit pendu s'il étoit pris de nouveau, & passeroit pour infâme dans l'esprit de ses compatriotes mêmes.

Quand ce ne seroit pas pour l'amour de la vertu, un homme un peu sensé devroit plutôt risquer tout, que de déclarer à tout le monde, en violant ouvertement sa parole, qu'il est un malheureux. C'est précisément la réputation d'un homme de parole, en quoi consiste cette bonne renommée dont parle Salomon. *Elle est meilleure que la vie*, dit-il; *c'est un parfum précieux, & quand un homme l'a perdue une fois, il ne lui reste rien qui mérite d'être conservé.*

L'unique ressource d'un tel homme, c'est de s'aller cacher dans quelque coin du monde: car il ne doit pas s'attendre au moindre commerce avec les hommes qui ont une ombre d'honneur. Ceux qui ont le moindre soin de leur réputation, seroient au désespoir qu'on les vît dans sa compagnie: chacun l'évite comme s'il étoit pestiféré.

Il y a certaines gens qui affectent une grande ponctualité dans la manière d'accomplir leurs promesses, & qu'on ne sauroit pourtant appeler

le confeſſe ingénuement, & je prie ceux qui ont été plus juſtes à l'égard d'eux-mêmes, & de celui qui diſtribue aux hommes les penchans & les lumières, de ſe réjouir plutôt de leur bonheur, que de triompher de l'infirmité des autres.

Cependant, avant de ſe livrer à une joie ſi raiſonnable, qu'ils examinent bien ſi, en toute occaſion, leur conduite a répondu à leurs talens; qu'ils ſe perſuadent ſur de bons fondemens que leur intégrité eſt inaltérable, & en état de ſoutenir les plus rudes épreuves, où les peuvent expoſer une fortune délabrée, de fortes tentations, & les chagrins les plus vifs. Qu'ils ne ſe glorifient de rien, s'ils ne ſe ſont pas encore trouvés dans de pareils dangers; qu'ils ne poſent les armes que lorſqu'ils auront remporté la victoire; & quand ils ſe verront effectivement maîtres du champ de bataille, alors je leur rendrai juſtice, & je confeſſerai qu'ils ont moins beſoin de repentance que moi.

Ce n'eſt pas que je prétende, comme je l'ai déjà inſinué, que ces circonſtances malheureuſes me juſtifient devant Dieu; je veux ſimplement inférer de ce que j'ai dit, qu'elles doivent fournir de fortes raiſons aux gens raiſonnables, de me juger plutôt digne de pitié que de reproches, parceque, ſi leur intégrité avoit ſouffert les mêmes

assauts, ils se seroient peut-être rendus aussi lâchement que moi & que mes semblables.

Pour mettre dans tout son jour la nature de la véritable honnêteté, & pour en tirer occasion d'établir quelques règles fondamentales de cette admirable vertu, en voici trois qui me paroissent dignes de la plus grande attention.

1. On court grand risque de faire une brêche à sa propre honnêteté, quand on a un grand penchant à relever & à censurer les foiblesses des autres.

2. Il n'est pas possible d'être honnête homme, lorsqu'on condamne son prochain légèrement, & sans être persuadé par de fortes raisons, qu'il est coupable.

3. Quand même les fautes du prochain seroient palpables, un honnête homme doit être porté à les excuser, par le sentiment de sa propre foiblesse.

Mais il est tems de revenir de cette digression & de retourner à mon but principal; savoir, à l'exactitude avec laquelle un homme d'honneur doit accomplir ses promesses.

Je me représente ici un négociant qui vient de demander inutilement de l'argent à un de ses voisins. Quelle misère! dit-il, je viens de chez monsieur un tel, qui m'avoit promis de me payer; mais autant en emporte le vent: il passe pour

honnête homme; mais la manière dont il me renvoie d'un jour à l'autre, me fait croire que c'eſt un grand fripon; il ne ſe fait pas une plus grande affaire de manquer de parole, que de boire un verre de vin; je ſuis ſûr que, dans un mois de tems, il m'a débité cinquante menſonges; & voilà encore un des honnêtes gens de la ville! Parbleu, ſi tous les honnêtes gens comme lui étoient pendus, le négoce n'en iroit que mieux.

Quoique je n'aie aucune envie de parler pour les gens qui prômettent abſolument ce qu'ils ne ſont pas ſûrs de pouvoir exécuter, & qui ne fondent leurs promeſſes poſitives que ſur un certain degré de probabilité, je ne ſuis pourtant nullement d'opinion, que tout homme qui ne tient pas ce qu'il a promis, ou qui ne s'acquitte pas de ſa parole à point nommé, doit paſſer pour un fripon ou pour un menteur. Dieu ſoit en aide aux deux tiers des habitans de cette ville, ſi une pareille maxime eſt recevable.

Pour donner des idées nettes de cette matière, il eſt bon de la conſidérer ſous toutes ſes différentes faces.

D'un côté, quand on promet le paiement d'une dette pour un jour fixe, perſuadé que la choſe eſt impoſſible, ou du moins qu'elle n'eſt pas probable, & lorſqu'on ne fait pas tous ſes efforts néceſſaires pour remplir un tel engagement, il

eſt conſtant qu'on ſe rend coupable d'un menſonge prémédité & de fourberie formelle ; on mérite de paſſer pour une ame baſſe, & d'être confondu avec les derniers des hommes.

D'un autre côté, ces ſortes de promeſſes doivent être conſidérées, & par celui qui les fait, & par celui à qui elles ſont faites, comme ſoumiſes à tous les accidens qui influent généralement ſur toutes les affaires humaines, & que la prudence la plus conſommée eſt incapable d'éviter. De cette manière, ſi un homme, qui s'eſt engagé à me payer aujourd'hui, me dit que, par un cas inattendu, il ne ſauroit accomplir ſa promeſſe, mais qu'il me payera, ſans faute, la ſemaine prochaine, je n'ai pas le moindre droit de ſoupçonner ſa probité.

Il n'a pas eu la moindre intention de me tromper ; il n'a rien négligé pour me ſatisfaire, & il lui a été impoſſible de prévenir l'accident qui l'empêche de remplir ſes engagemens. Quoiqu'il n'ait pas limité ſa promeſſe par la reſtriction mentionnée, il eſt évident qu'il n'eſt coupable ni de menſonge ni de fourberie. Si un tel débiteur mérite les noms de menteur & de mal-honnête homme, que ceux qui ſont innocens à cet égard-là, lui jettent la première pierre ; tout autre n'en a pas le droit.

Il eſt vrai qu'il eſt naturel de diſtinguer ici un

cas particulier d'avec une pratique conſtante. Je veux dire qu'il y a de la différence entre une perſonne qui fait valoir ſouvent de pareilles raiſons de manquer de parole, & entre une perſonne qui ne s'en ſert que rarement. On peut plutôt ſoupçonner la probité de l'un que de l'autre; mais, dans le fond, ce n'eſt qu'un plus grand degré de probabilité, qui ne laiſſe pas de pouvoir être trompeuſe. Celui qui emploie de bonne foi, à quarante différentes repriſes, les raiſons dont je viens de parler, eſt plus malheureux que celui qui ne les allègue qu'une fois; mais il n'eſt pas plus coupable, ſi ce n'eſt pas un crime de manquer de parole de cette manière-là; & ſi c'eſt un crime, celui qui le commet une fois eſt coupable, auſſi-bien que celui qui le commet quarante fois.

Que perſonne ne prenne mes expreſſions de travers, & qu'il n'en tire point des motifs pour être prodigue en promeſſes inconſidérées. Le ſentier dont il s'agit eſt gliſſant, & ſi près de l'abîme de la friponnerie, qu'on y tombe de néceſſité, pour peu que le pied gliſſe. Il y a pluſieurs choſes requiſes pour conſerver le caractère d'honnête homme, en manquant de parole.

1. Le malheur qui oblige un homme à manquer de parole, doit avoir été imprévu. Sans cela la probabilité qu'il avoit de remplir ſon enga-

gement a été mal fondée, & le crime qu'on trouve, dans ſon manque de foi, a été réellement dans la témérité de ſa promeſſe.

2. S'il n'a pas fait tous les efforts néceſſaires pour ſe mettre en état d'accomplir ſa promeſſe, il a tort de dire, mon malheur me rend incapable de garder ma parole; il doit avouer qu'il s'eſt mis lui-même dans cette impuiſſance par pareſſe, ou par un manque de bonne volonté; ce qui ne ſignifie rien, ſinon, je ſuis un mal-honnête homme, j'étois le maître d'accomplir ma promeſſe, mais je n'ai pas aſſez eſtimé le caractère d'honnête homme pour conſerver ce titre aux dépens de quelques ſoins & de quelques efforts.

Il faut donc qu'en promettant de payer dans un tems fixe, non-ſeulement on ait une évidence morale de pouvoir le faire, mais encore qu'on ſoit induſtrieux à employer tous les moyens poſſibles pour n'y pas manquer. Il paroît par-là que la matière eſt fort délicate, & qu'il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le croit d'ordinaire, d'être, à cet égard, parfaitement honnête homme; ce qui me porte à conſeiller aux gens d'honneur, d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, les promeſſes abſolues & ſans condition, non parce que la probité l'exige eſſentiellement, mais parce que c'eſt un ſûr moyen de dérober ſa réputation aux moindres apparences du crime.

A l'égard de la nature de la choſe même, il eſt évident que ces conditions ſont ſous-entendues, & qu'en manquant de parole on eſt honnête homme, quand on a eu véritablement l'intention de la garder, & que l'on a fait tous les efforts poſſibles pour ſe mettre en état de la tenir.

Du caractère d'honnête homme, relatif à certains devoirs particuliers.

L'HONNÊTETÉ n'eſt pas ſeulement une vertu ſimple & aiſée, c'eſt encore une vertu générale qui s'étend ſur toutes nos actions. Un homme peut s'attirer juſtement des éloges par rapport à une des branches de ſa conduite, & mériter des cenſures tout auſſi-bien fondées à l'égard de quelqu'autre. On peut avoir de la probité dans ſon négoce, & être injuſte par rapport à ſes parens; un ſaint en compagnie peut être un diable dans ſon domeſtique, & il n'eſt pas impoſſible qu'un obſervateur religieux de ſa parole ne ſoit peu exact dans les devoirs de l'amitié. Mais ce n'eſt pas là le caractère d'honnête homme. L'homme d'honneur eſt, pour ainſi dire, tout d'une pièce, toute la ſuite de ſes actions s'accorde d'une manière naturelle aux principes de la probité & de

l'équité. La raiſon le tient toujours dans une diſtance égale des deux extrémités entre leſquelles on trouve la vertu.

L'honnêteté a différentes relations aux différens devoirs de l'homme, & je ne comprends pas d'où vient que cette honnêteté relative occupe ſi peu les réflexions des hommes, qu'à peine on en a une idée diſtincte. Je ferai mes efforts pour éclaircir ce ſujet, en appliquant mes remarques à quelques exemples ordinaires dans la vie civile, afin de les mettre de niveau à la portée des eſprits les moins cultivés.

Les différentes relations que nous avons avec nos familles, nous impoſent certains devoirs auxquels nous ſommes abſolument obligés de ſatisfaire; en les négligeant on eſt auſſi mal-honnête homme que ſi on refuſoit de payer ſes dettes ou un contrat formel. Certains devoirs des enfans envers leurs pères, & des femmes envers leurs maris, ſont changés en quelque ſorte en devoirs qui regardent directement la divinité. Dieu, qui veut abſolument, pour le bien de la ſociété, qu'il y ait de la ſubordination parmi les hommes, les a obligés, par des loix expreſſes, à s'acquitter de ce qu'il y a de plus important dans ces devoirs. Mais celui qui obéit exactement à ces loix, ſans ſe mettre en peine de pluſieurs autres obligations que l'honnêteté

exige de lui à cet égard, n'a pas examiné cette matière avec assez d'attention, & il raisonne sur de fort mauvais principes.

Un père ne raisonne guères mieux, quand il s'imagine que certaines obligations de sa part ne doivent pas répondre aux devoirs que Dieu & la nature imposent à sa femme & à ses enfans. Il se trompe encore grossièrement, quand il se met dans l'esprit que tout ce qu'il doit à sa famille, se borne aux soins qu'il est obligé d'avoir de la subsistance de ceux qui le touchent de si près. Il est vrai que, s'il le néglige, il est pire qu'un infidèle; mais il ne s'ensuit point qu'il est honnête homme, parce qu'il ne le néglige pas. Sa femme & ses enfans sont ses créanciers de plus d'une manière; il faut qu'il s'acquitte de toutes ses dettes à leur égard, s'il veut mériter le titre d'homme d'honneur.

Une des plus considérables dettes d'un père, à l'égard de ses enfans, c'est l'éducation. Si son état ou son peu de lumières ne lui permettent pas de les instruire lui-même, il doit leur donner des précepteurs: mais cela ne suffit pas. Il s'agit encore de bien choisir ces précepteurs, d'étudier le génie & le caractère des enfans, & de leur faire apprendre les sciences qui ont rapport à leurs inclinations, & à leur tour d'esprit. Tel jeune homme, capable de se distinguer dans

une certaine profeſſion, ne fera que ramper dans une autre, & c'eſt faute d'avoir étudié, avec attention, les caractères & les penchans de la jeuneſſe, que notre île eſt ſi remplie de ſavans ſtupides, pédanteſques, qui deshonorent les ſciences, & que l'étude ne fait que rendre plus mépriſables. Ce n'eſt pas aſſez que de prendre tous les ſoins imaginables pour faire inſtruire ſes enfans comme il faut; un père doit être encore le gouverneur en chef de ſa famille, veiller ſur les actions de ſes enfans, leur donner de bons préceptes, & donner du poids à ſes leçons par ſon exemple; on a beau payer ce qu'on doit à ſes créanciers, ſi on ne s'acquitte pas de ſes dettes envers ſa famille, on eſt indigne du nom d'homme d'honneur.

La plupart des hommes ont une idée impertinente de la véritable honnêteté; ils ne la conſidèrent que comme une vertu de négociant, ou, tout au plus, ils la bornent à ce qui eſt juſte & injuſte au tribunal du juge civil. Ils s'imaginent d'ailleurs qu'il eſt fort aiſé d'acquérir cette vertu, & qu'il eſt encore plus facile de la perdre. D'un côté on peut la conſerver avec les crimes de David, quand les fautes ſont paſſagères, & que le fond du cœur continue à être bon; d'un autre on peut ſe flatter en vain de la poſſéder, quoiqu'on ſoit de la dernière exactitude à remplir les

devoirs de la vie civile, que nous imposent les loix positives.

Un homme paye ses dettes avec la plus grande ponctualité, sa parole lui est sacrée; n'est il pas honnête homme, homme d'honneur? Si vous le voulez savoir, suivez-le dans le sein de sa famille; si vous voyez qu'il tyrannise sa femme, qu'il ait une complaisance d'Héli pour les vices de ses enfans, qu'il néglige de les instruire, & & de les exhorter, c'est un mal-honnête homme: il néglige également ce qu'il doit à Dieu, & ce qu'il doit à sa famille.

Outre l'éducation, la vertu dont je parle exige encore d'autres soins, également importans à un père de famille. Elever ses enfans & les laisser là, c'est ressembler aux brûtes qui abandonnent leurs petits, dès qu'ils sont en état de chercher leur nourriture eux-mêmes. Il s'agit encore d'introduire nos enfans dans le monde d'une manière conforme à l'état de nos affaires & à leurs inclinations. Ce devoir est d'une telle importance, que bien souvent la fortune, non-seulement, mais encore la bonne conduite des enfans en sont entiérement dépendantes. Ne pas introduire nos enfans dans le monde, c'est les ruiner d'une manière négative; les y introduire sans discernement, sans avoir égard à leurs inclinations, à leurs talens, & à l'état de nos affaires,

affaires, c'eſt travailler poſitivement à les rendre malheureux. Je pourrois entrer dans un grand détail ſur ce ſujet ; mais je me contenterai d'indiquer, ſeulement, quelques inconvéniens terribles qui ſuivent la manière ordinaire d'introduire les jeunes gens dans le monde, ſans faire attention à leurs penchans, & à leurs diſpoſitions de corps & d'eſprit.

Combien ne voit-on pas d'ames guerrières condamnées aux ſoins paiſibles du négoce, dans le tems qu'on gâte un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'une robe d'avocat, ou d'un habit eccléſiaſtique ſes membres maſſifs & nerveux.

Combien de jeunes gens groſſiers & ſans adreſſe voyons-nous élevés pour la chirurgie, ou pour la muſique inſtrumentale, quoiqu'en nous montrant leurs doigts épais & mal emboîtés, la nature nous apprenne elle-même qu'elle les avoit deſtinés à manier le marteau du maréchal, la hache du charpentier, le fouet du fiacre, ou la rame du bateliet ?

C'eſt au même défaut de diſcernement & de prudence, que nous ſommes redevables de ce grand nombre de jeunes gens qui entrent dans le barreau, ou qui montent en chaire avec des voix rudes & peu ſonores, avec une langue embarraſſée & bégayante, & que nous voyons des

corps lourds & engourdis, & des jambes torſes & cagneuſes, deſtinées à faire les membres d'un ſauteur & d'un maître à danſer.

Quoique je puiſſe me ſervir d'un grand nombre d'autres exemples, je n'allègue que ceux-ci, parce qu'ils s'offrent le plus fréquemment à la réflexion du public. Il n'eſt pas poſſible que des perſonnes ſi fort déplacées dans le monde, ne maudiſſent mille & mille fois, pendant le cours de leur vie, l'injuſtice de leurs pères, qui, en manquant de payer ce qu'ils devoient à eux & à la nature, les ont expoſés au mépris & à la raillerie des autres hommes.

Entrant un jour dans un cabaret à Londres, je vis une eſpèce de négre, aſſis parmi pluſieurs honnêtes gens, & engagé avec eux dans une converſation aſſez animée. Je pris une chaiſe pour lui prêter attention, à l'exemple de toute la compagnie, qui ſembloit écouter ſes diſcours avec beaucoup de plaiſir. Je trouvai qu'il n'avoit certainement pas tort; il les entretenoit ſur pluſieurs matières importantes & épineuſes avec beaucoup d'eſprit, de ſavoir & de jugement; l'étude paroiſſoit faire ſes plus grandes délices, & je vis qu'il avoit choiſi dans les ſciences, ce qu'il y a de plus noble & de plus utile. Etonné d'une particularité ſi extraordinaire, dans un homme de ſa couleur, je pris à la fin la liberté

de lui demander s'il étoit né en Angleterre. « Monsieur, me répondit-il avec beaucoup de » politesse, mais les larmes aux yeux, je puis » vous assurer que je suis Anglois, né dans la » Grande-Bretagne; je dois le dire à la honte » de mon père, qui, étant né Anglois lui-même, » a eu la lâcheté de s'unir à une Indienne, quoi- » qu'il dût être persuadé que les enfans qu'il » auroit d'elle, maudiroient à jamais la mémoire » d'une action si lâche, & qu'ils auroient en » horreur le nom de leur père, toutes les fois » qu'ils y penseroient. Oui, oui, continua-t-il, » je suis Anglois, né d'un légitime mariage, & » je me croirois heureux si j'étois plutôt bâtard, » & mis au monde par la femme la plus débau- » chée de l'Europe, par la plus maussade des ser- » vantes. Peut-être mon père, en contractant cet » indigne mariage, a-t-il satisfait à ce qu'il de- » voit à sa noire maîtresse; mais certainement » il n'a pas songé à ce qu'il devoit à ses futurs » enfans. Si je n'avois pas, sur le visage, cette » maudite teinture de démon, j'aurois pu me » pousser dans le barreau, ou parvenir à quel- » que dignité ecclésiastique; mais, à présent, les » études qu'on m'a fait faire, ne sauroient aboutir » qu'à me rendre savant valet-de-chambre. Je » ne saurois m'imaginer pour quelle raison mon » père m'a envoyé au collège. Il a gâté un bon.

» laquais, en s'efforçant de me donner l'esprit » & les sentimens d'un honnête homme. Puis- » qu'il avoit envie d'épouser une esclave, il au- » roit agi conséquemment, en prenant la réso- » lution de n'avoir que des enfans esclaves, & » de les élever d'une manière conforme à leur » naissance. Mais il a mieux aimé me rendre » doublement malheureux; il m'a procuré ce » visage terrible, que vous me voyez, & a pris » soin de mon éducation : mais plus il a formé » mon esprit, plus il m'a rendu mon sort sen- » sible ».

Ce discours, qui finit par un ruisseau de larmes, me parut extrêmement touchant, & je crois que je ne l'oublierai de ma vie, sur-tout parce qu'il fut prononcé par un homme qui me parut le plus judicieux, le plus modeste & le plus digne-d'estime.

Je finirai, par cette histoire, ce que j'avois à dire sur ce sujet, persuadé que je ne saurois y ajouter rien d'aussi pathétique. J'en conclus, qu'une bonne méthode d'élever les enfans & de les introduire dans le monde, est une dette réelle, qu'il faut payer absolument, si l'on a la noble ambition d'avoir place parmi les gens d'honneur.

Le même principe d'honnêteté nous oblige de nous acquitter de nos devoirs envers une femme & envers un domestique, à proportion que les

liens qui nous attachent à l'une & à l'autre, ſont plus ou moins étroits.

CHAPITRE III.

DES Vices qui règnent dans le commerce civil, & des Irrégularités ordinaires de la conduite des hommes.

LE commerce mutuel des hommes eſt la partie la plus brillante de la vie; c'eſt un emblême des plaiſirs qu'on goûtera dans le ciel; car les agrémens dont on jouit dans une bonne compagnie, repréſentent véritablement les délices qui accompagneront la ſociété mutuelle des bienheureux. Le commerce bien entendu & bien dirigé fait cette partie de la vie, qui ne diſtingue pas ſeulement l'homme de la brûte, mais l'homme raiſonnable de l'homme inſociable & farouche.

Peut-être ſuis-je plus ſenſible qu'un autre aux douceurs du commerce mutuel, parce que j'ai ſenti le chagrin & la mortification d'en être privé : cependant j'ai lieu de croire que mes malheurs ne m'ont fait ſentir que plus fortement cette vérité, & tous les gens ſenſés con-

viennent avec moi, que la ſociabilité eſt un des caractères diſtinctifs d'un être raiſonnable.

Il s'enſuit qu'une des plus grandes bénédictions que la providence puiſſe donner à l'homme ſur la terre; c'eſt de lui faire rencontrer des gens de mérite, dont l'humeur ſoit conforme à la ſienne. Il s'enſuit encore que le meilleur caractère d'un homme, après la piété & la probité, c'eſt d'être ſociable, & propre à contribuer aux agrémens de la vie civile.

Quel charme n'eſt ce pas de voir ſur le viſage de quelqu'un la bonté de ſon naturel qui y brille, la ſérénité de ſon ame continuellement peinte ſur ſon front! Quel charme de le voir toujours dans une humeur égale, agréable à lui-même & aux autres! ſon cerveau eſt débarraſſé de chimères; & ſon cœur libre d'inquiétudes, communique ſa tranquillité aux opérations de ſon eſprit. Un tel homme eſt ſans ceſſe paiſible poſſeſſeur de lui-même; ſa vie eſt une anticipation ſur le bonheur éternel, dont la paix & la tranquillité feront la partie la plus eſſentielle.

Si un tel homme eſt acceſſible au chagrin, ce n'eſt que lorſque la raiſon n'eſt pas entièrement contente d'elle-même, ou lorſquelle compatit aux malheurs d'autrui: ces paſſions violentes & tumultueuſes, qu'on peut conſidérer comme les orages de l'ame, lui ſont entièrement inconnues;

ou, du moins, elles ne ſont chez lui qu'une bouraſque paſſagère. C'eſt le ſeul homme capable d'obſerver ce divin précepte de l'écriture ſainte, *ſoyez fâché & ne péchez pas ;* & ſi jamais il s'abandonne à la colère, elle n'eſt excitée que par les inexactitudes qu'il remarque dans ſa propre conduite.

Voilà ce qui s'appelle véritablement une perſonne ſociable, & propre à faire les délices d'une compagnie de gens ſenſés ; ſa conduite eſt plutôt à portée de l'admiration. Il y a une eſpèce de vertu à lui porter envie, & à ſentir de la mortification, en cherchant en vain, en ſoi-même, les aimables qualités qu'on trouve dans tout l'enchaînement de ſa conduite.

Quoique j'aie diſtingué d'abord le caractère d'un homme pieux d'avec celui d'un homme ſociable, parce qu'on peut conſidérer une même perſonne ſous ces deux différentes faces, je prie mon lecteur d'être perſuadé que cet homme heureux que je viens de peindre, eſt toujours un homme attaché aux devoirs de la religion. C'eſt une erreur groſſière de s'imaginer qu'une ame noircie par le vice, affaiſſée par le crime, balottée par l'extravagance, peut être ſuſceptible de ce calme, former ſes penſées libres & dégagées, répandre ſur les viſages cette ſérénité, & ſoutenir l'humeur dans cet agrément perpétuel.

Il faut de néceſſité, que dans une ame criminelle, il y ait des intervalles ſombres & ténébreux; les orages qui naiſſent dans la conſcience, doivent abſolument couvrir la phyſionomie de nuées obſcures, & quand il fait mauvais tems dans l'ame, il n'eſt pas poſſible que la ſérénité ſoit dans l'air du viſage. Le ſourire d'un tel homme a quelque choſe de contraint, qu'il eſt facile de découvrir : ſon naturel peut le porter à la joie; mais les remords de ſa conſcience interrompent ſouvent cette joie, au milieu de ſa plus grande vivacité; & il cherchera en vain la pure volupté, elle le fuira toujours.

Voulez-vous vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux? Examinez, dans une compagnie, un homme coupable de quelque mauvaiſe action; portez votre attention ſur tout ſon air; dans les plus grands emportemens de ſa joie, vous verrez ſouvent qu'un chagrin involontaire s'empare de ſon ame, & en force l'entrée : il s'en apperçoit, il en détourne ſa penſée avec violence; mais au milieu d'un grand éclat de rire, il eſt encore interrompu par des ſoupirs dont il n'eſt pas le maître. La choſe eſt réelle, elle ne ſauroit être autrement, & je n'ai jamais de ma vie fréquenté un homme vicieux, ſans découvrir évidemment en lui ce ſymptôme. C'eſt une eſpèce de reſpiration d'une ame à qui

on ne donne pas le tems de se laisser persuader par les principes de la raison ; ce sont les soupirs d'une vertu que l'on charge de fers, c'est un soulèvement de l'esprit contre la tyrannie des mauvaises maximes dont on lui impose le joug. Dans l'homme pieux, au contraire, la tranquillité est suivie & durable, parce qu'elle est naturelle. Il est toujours de bonne humeur, parce qu'il ne rougit pas de lui-même.

La bonne humeur constante & inaltérable, ne sauroit jamais procéder que d'un fonds de vertu, & par conséquent le proverbe, qui veut que le bonheur consiste, d'une manière vague, dans le contentement de l'esprit, est aussi mal fondé qu'il est adopté généralement. Il deviendra vrai & raisonnable, dès que l'on supposera que ce contentement est fondé sur une base dont un bon sens épuré puisse être content ; sans cela, on peut dire qu'un habitant des Petites-Maisons est souvent le plus heureux des hommes. Il chante dans sa prison, il danse dans ses chaînes ; la vapeur qui le maîtrise, en fait à son gré, un ministre d'état, un prince, un roi. C'est de cette sorte de contentement dont, à ce que l'on dit, jouissoit autrefois certaine duchesse, qui s'étoit mis dans l'esprit qu'elle étoit impératrice ; ses laquais étoient armés de javelots & habillés à l'antique ;

elle se faisoit un plaisir de les regarder par une fenêtre se promener dans cette mascarade, persuadée que c'étoient ses gardes. On la servoit à genoux, on l'honoroit du titre de majesté impériale. Pendant qu'on avoit toutes sortes de complaisances pour sa chimère favorite, & qu'on l'amusoit par l'image de choses qui n'avoient aucune réalité; elle étoit assez malheureuse pour être hors d'état de porter ses réflexions sur les vérités où elle avoit le plus grand intérêt. Elle étoit, sous la conduite des tuteurs; réellement misérable; & le triste objet de la compassion publique.

Le seul contentement qui puisse porter l'homme à un bonheur digne de l'excellence de sa nature, doit avoir sa base dans les principes de vertu. La satisfaction digne de l'homme est la paix d'une ame raisonnable. Le dérangement de l'esprit & le vice n'ont rien à démêler avec elle. De quelle paix l'ame peut-elle jouir, quand elle est dominée par le crime, qui a pour ses satellites le trouble & l'inquiétude ? La paix ne sauroit régner dans un cœur, quand les remords lui font la guerre, & que des desirs extravagans & criminels l'attaquent de tous côtés. Comment l'esprit peut-il être tranquille, quand au-delà des plaisirs qui s'offrent à lui en foule, il découvre

une perſpective de malheurs qui l'empêchent de jouir du préſent, par des appréhenſions & par des craintes, qui ne ſont que trop bien fondées? Il n'y a pourtant que cette paix de l'ame, qui puiſſe embellir la phyſionomie de cet air agréable qui plait tant dans la ſociété, & qu'il eſt impoſſible de contrefaire.

Douce paix de l'eſprit, heureux repos de l'ame,
Source des vrais plaiſirs, ſeul & parfait bonheur,
Le mortel vous détruit, tandis qu'il vous réclame,
Et pour vous acquérir vous bannit de ſon cœur.

L'avare vous recherche, &, d'un fol eſpoir, ivre,
Il vous enſevelit dans les goufres des flots;
Bien loin de vous trouver, aux troubles il ſe livre
Pour amaſſer matière à des troubles nouveaux.

Qu'il creuſe, affamé d'or, ces ténébreux abîmes,
Où le ciel l'a caché par de ſages arrêts;
Il y pourra trouver cet inſtrument des crimes:
Mais la tranquillité ne s'y trouva jamais.

Non, pâle adorateur de la riche abondance,
N'attends pas ce tréſor de ſes prodigues mains:
De ſa corne qui verſe un ruiſſeau d'opulence,
Ne vois-tu pas couler des fleuves de chagrins?

Sous le chaume ruſtique, on trouve la retraite,
Où l'aimable repos ſe préſente à nos yeux.
Mais de ſoucis aîlés une troupe inquiète,
Vole autour des lambris des palais orgueilleux.

L'ambitieux ſouvent encenſe par le crime
L'autel enſanglanté du criminel honneur.
A meſure qu'il monte, il ſe creuſe un abîme
Dont l'effroyable aſpect trouble & glace ſon cœur.

Que le peuple, ébloui d'une apparence vaine,
Admire le bonheur de ces fiers ſouverains;
Portraits vivans de Dieu, leur amour ou leur haîne
Eſt l'arbitre du ſort des timides humains.

Mais rangée autour d'eux, leur garde redoutée,
Du peuple calme en vain les flots ſéditieux;
Elle n'arrête pas dans leur ame agitée,
Des deſirs turbulens le flux tumultueux.

L'homme inquiet veut fuir le trouble qui l'agite,
Et ſous un autre ciel croit trouver le repos;
Mais, triſte compagnon du chagrin qu'il évite,
Il traîne, en tous climats, la ſource de ſes maux.

Et toi, qui ſur les pas des fiers héros du Tibre,
A ta folle valeur immoles l'équité,
En trouvant criminel quiconque oſe être libre,
Montes de crime en crime à l'immortalité.

Tu meſures ta gloire aux malheurs qu'elle cauſe,
De l'univers en feu s'élève ton encens;
Vois croître tes lauriers, plus ta main les arroſe
Des pleurs des malheureux, du ſang des innocens.

Scélérat admiré, dont les crimes deviennent,
A l'abri du ſuccès, les titres du héros,
Dans la route ſanglante où tes fureurs t'entraînent,
Dis, moderne Pyrrhus, cherches-tu le repos?

Mais apprends que toujours l'insatiable gloire
Aux plaisirs du triomphe arrache les guerriers,
Et ne leur fait jamais trouver dans la victoire
Qu'une route facile à de plus beaux lauriers.

Mortel infortuné, rampant sous la chimère,
Veux-tu servir toujours, né pour la liberté?
Ton bon sens, du repos est le dépositaire,
Et l'arbitre absolu de ta félicité.

D'un bien toujours futur que l'attente peu sage
Cède au choix d'un bonheur sûr, présent, accompli;
En bornant tes desirs, étend ton héritage.
Un desir reserré vaut un desir rempli.

Oui, va jouir des droits de ton indépendance,
De ta seule raison esclave bienheureux.
Dans ta modicité va trouver l'abondance,
Et tire ta grandeur des bornes de tes vœux.

Alors chrétien sensé, philosophe intrépide,
Tu peux, calme au milieu des orages du sort,
Saisir de chaque instant l'utilité solide,
Et goûter des plaisirs affranchis du remord.

Tu peux, dans cette paix, doux présent de la grace,
T'élever au-dessus du peuple forcené,
Et n'en point distinguer, sage dans ton audace,
Un monarque, du vice esclave couronné.

Félicité pour nous jusqu'ici ténébreuse,
Bonheur du ciel couvert par des voiles épais!
L'ame dans votre sein ne sauroit qu'être heureuse.
Il suffit, vos plaisirs ont pour base la paix.

Ceux-là se trompent grossièrement, qui s'imaginent que la religion & une morale sévère, altèrent la bonne humeur, donnent quelque chose de farouche à l'esprit, & rendent l'homme incapable de contribuer aux douceurs du commerce. Quelle extravagance de se mettre dans l'esprit, que le vice seul, rend quelqu'un propre à briller dans une compagnie! Il vaudroit autant soutenir que la joie dépend de la folie; l'agrément, de l'impertinence; & la bonne humeur, d'un transport au cerveau. Pour moi, je suis si éloigné de cette bisarre imagination, que je crois fortement que l'on ne sauroit être véritablement gai sans être véritablement vertueux : l'esprit même est aussi compatible avec la religion, que la religion est compatible avec les bonnes manières.

La morale n'est resserrée dans aucunes limites, qui l'empêchent d'influer sur les plaisirs de la société. Si elle en bannit les discours vicieux & indécens, elle augmente par-là l'agrément de la conversation, bien loin de le diminuer. On remarquera même toujours que la joie d'un homme vertueux est de beaucoup supérieure à celle d'un homme plongé dans le libertinage : elle est plus naïve, plus aisée, mieux suivie, mieux assortie à l'homme, en qualité d'homme poli, d'homme sage, & d'homme de bien. Les gens vicieux

n'en disconviennent pas même, quand ils sont de sang-froid, & accessibles à la réflexion.

DE ce qui rend les hommes incapables de contribuer aux agrémens raisonnables de la société.

AVANT que d'entrer en matière, il ne sera pas hors d'œuvre de dire quelque chose touchant les moyens par lesquels les hommes semblent s'efforcer eux-mêmes de se rendre peu propres à goûter & à faire goûter les plaisirs d'une société raisonnable. Nous n'en sommes que trop incapables par nos foiblesses naturelles, sans nous procurer d'autres désavantages, pour ainsi dire, de propos délibéré. La seule intempérance, sans la considérer comme un vice, est une espèce de maladie qui peut nous ôter l'aimable caractère d'homme sociable. Elle nous rend farouches, chagrins, tristes & sombres. Je sais bien que des gens dévoués à une bonne chère excessive, se vantent quelquefois de leur politesse, de leurs belles manières, de leur gaieté, & de leur belle humeur. Peut-être aussi les éloges qu'ils se donnent si libéralement, sont-ils fondés pendant un certain tems; mais suivez-les jusques dans leur vieillesse, vous les verrez difficiles, obstinés, grondeurs, acariâtres. Il est vrai qu'on voit rarement un vieil ivrogne;

ce vice à cette bonne qualité, entre bien des mauvaises, qu'il ne souffre pas que ses esclaves incommodent long-tems les honnêtes gens : mais s'il arrive encore quelquefois qu'on voye un ivrogne âgé, du moins puis-je dire que je n'ai jamais vu un vieil ivrogne qui fût de bonne humeur.

C'est une chose fort étrange qu'il y ait des gens dans le monde assez extravagans pour s'étudier à se rendre peu sociables. Comment peuvent-ils ignorer que la *sociabilité* est le caractère du monde le plus propre à s'attirer l'estime & l'amitié des gens du plus solide mérite, & procurer à celui qui le possède la plus grande félicité dont on puisse jouir sur la terre ? Il y a même des personnes qui se sont fait une idée de mérite à part, & qui, se plaisant dans la singularité de leurs manières & de leurs sentimens, se font un honneur de leur *misantropie*, qui n'est qu'un orgueil impertinent & ridicule. Ce n'est être ni honnête homme, ni homme religieux. Pour mériter ces titres, il faut suivre le précepte de S. Paul, être affable, prévenant, humble, & estimer chacun plus excellent que soi-même. Ce n'est pas la misantropie seule qui nous écarte de cette règle si sage : ce sont encore d'autres branches de la vanité & de l'amour-propre qui nous en éloignent : généralement parlant, tous les hommes ont la sottise de se préférer

à

à tous les autres, non-seulement quand il y a quelqu'apparence de vérité, mais même quand la supériorité des autres sur eux, est évidente & généralement reconnue.

L'estime qu'on a pour son propre individu, est d'ordinaire grande à mesure que la base en est petite; & en général ceux qui ont du mérite, ont assez de lumières, pour en connoître les bornes, & pour ne les pas étendre excessivement, dans leur imagination. Cette vanité outrée est le plus grand inconvénient du *commerce civil*; elle détruit les agrémens de la société, aussi-bien que l'esprit de celui qu'elle domine; elle l'empêche d'éclairer son ame & de profiter des lumières des autres. Un tel homme, bien loin d'être dans la disposition d'apprendre, se croit fait exprès pour endoctriner les autres.

Aussi remarque-t-on d'ordinaire la vanité la plus excessive dans les plus grands fous; l'impertinente estime qu'ils font de leur habileté, les confirme dans leur folie, & les empêche d'en sortir jamais. Etre convaincu de sa sottise ou de son ignorance, c'est cesser d'être sot & ignorant.

Peut-être, me dira-t-on, que l'extravagance & la vanité peuvent être un grand obstacle aux agrémens du commerce, & le rendre utile à ceux qui en sont possédés, comme elles le rendent choquant & désagréable à ceux qui ont affaire avec

ces fous orgueilleux; mais qu'elles ne font rien au ſujet que je me ſuis propoſé; ſavoir, à ce qu'il y a de vicieux dans la converſation.

Je conviens avec ceux qui pourroient me faire cette objection, que, quelquefois, la folie & la vanité peuvent procéder d'une foibleſſe d'eſprit naturelle, & par conſéquent être moins des diſpoſitions criminelles, que des diſpoſitions malheureuſes. Mais s'ils ſont capables de faire quelques réflexions, ils voudront bien auſſi m'avouer que bien ſouvent, ces défauts ont leur ſource plutôt dans le cœur, que dans l'eſprit, & qu'il eſt très-poſſible, qu'ils dérivent du vice ou de la négligence. Les fous de cette dernière claſſe, ne le feroient pas, s'ils vouloient bien ſe donner la peine de prêter quelqu'attention à leurs idées & à leurs ſentimens, & ils peuvent être arrêtés ſur le bord du précipice, par de bonnes exhortations.

C'eſt quelquefois faute d'une attention légère, & très-praticable par les eſprits les plus foibles mêmes, que certains fous, bouffis de vanité, vont, dans leurs actions, bien plus loin que leur foibleſſe d'eſprit ne devroit les mener naturellement. Pour le faire ſentir, je rapporterai ici une querelle auſſi forte que furieuſe, & irréconciliable, que j'ai vu arriver entre deux fous orgueilleux: elle venoit de ce que l'un des deux avoit traité l'autre de fou, quoique malheureuſement

il méritât lui-même ce titre dans toute son étendue. Ils dégaînèrent sur le champ; mais étant séparés par leurs amis communs, ils se donnèrent rendez-vous pour se battre en duel : on en fut averti, & il ne leur fut pas possible, pendant longtems, d'exécuter leur impertinent dessein. Enfin ayant trompé la vigilance des surveillans, ils se battirent de nouveau, & ils furent blessés tous deux; l'un en mourut, & l'autre fut obligé de s'enfuir de sa patrie, sans espoir d'y retourner jamais. Le premier, avant que de mourir, avoua naturellement qu'il étoit fou; ce qui diminuoit en quelque sorte sa folie : mais il disoit qu'il ne lui avoit pas été possible de supporter d'être traité de fou, par un homme qui étoit infiniment plus fou que lui. Pour l'autre, il avoit une grande opinion de sa propre capacité, & un profond mépris pour la foiblesse de son ennemi; vanité qui l'abaissoit réellement au dessous du caractère de l'autre champion. C'est la seule chose qui m'empêche de dire qu'ils se querellèrent absolument pour rien, le sujet de leur querelle étant une dispute sur la supériorité du mérite.

J'aurois ici un vaste champ pour m'étendre sur la folie, ranger les fous en différentes classes, & dépeindre la beauté variée que toutes ces nuances de déréglement d'esprit doivent répandre dans leur commerce & dans leur conversation. Outre

le fou, dont parle Salomon, qui eſt le fou vicieux & criminel, j'ai trouvé trente-ſept autres eſpèces de folies, chacune, dans ſa ſorte, admirablement bien qualifiée, pour priver la ſociété de tout agrément, & pour la rendre ennuyeuſe, choquante & ridicule. J'y ai ajouté différens échantillons de leurs diſcours, j'ai dépeint leurs fades répétitions, leurs quolibets, leurs mots à double entente, par leſquels ils tendent comme des pièges aux gens ſenſés, ſans riſquer, que très-rarement, de manquer leur coup; j'ai décrit leur manière de rire, leurs geſtes, leurs grimaces & leurs contorſions, pour s'attirer le titre de drôles de corps, propres à divertir toute une compagnie. Afin de ne pas choquer mes compatriotes, j'ai partagé tous ces caractères d'extravagance entre les nations étrangères, & j'ai dépeint le fou François, le fou Eſpagnol, Portugais, Ruſſien, Chinois, Indien, &c. Mais j'ai réſolu de renfermer tous ces matériaux dans un traité à part, & je le donnerai au public dans une autre occaſion. Le ſujet que j'ai entrepris de traiter à préſent, eſt trop grave & trop ſérieux, pour l'inonder de tous ces caractères extravagans.

Par la converſation dont il ſeroit utile de bannir pluſieurs vices, je n'entends pas ici un certain babil vain, dont les fous ſont infiniment plus capables que les gens ſenſés. J'entends une conver-

sation qui répond à la dignité de notre nature, & qui, dirigée par la vertu & par la politesse, est propre à faire jouir l'homme, de la félicité la plus parfaite qui puisse lui tomber en partage dans cette vie. Plus cette sorte de conversation est excellente en elle-même, plus les vices qui s'y sont glissés imperceptiblement, méritent d'être mis dans tout leur jour, & exposés à la réflexion & au mépris de ceux qui aiment la vertu & leur propre bonheur.

DES Vices de la conversation en général.

JE m'attends ici à une objection de la part de certains critiques, qui se font un plaisir de traverser, par leurs chicanes, ceux qui plaident pour la vertu & pour les bonnes manières. Ils me soutiendront, sans doute, que le vice suppose l'action, & que par conséquent, ce terme n'est pas applicable au discours. Pour leur fermer la bouche, il sera bon, avant que de passer outre, de définir ce que j'entends par conversation vicieuse. C'est une conversation contraire aux bonnes mœurs, une conversation indigne d'un homme vertueux & raisonnable, ou parce qu'elle est profane & contraire à la religion, ou parce qu'elle choque la modestie, ou enfin, parce qu'elle s'éloigne de

la charité, en donnant dans la médisance & dans la calomnie.

A tous ces différens égards, parler est agir : la profanation est une action impie ; l'obscénité du discours est une action immodeste. La force des paroles est telle, que l'homme fait autant de crimes de la langue, que des mains ; d'ailleurs les idées qui entrent dans notre esprit par l'oreille, sont sujettes à rester long-tems dans l'imagination, où elles font les impressions les plus profondes.

Quelques-uns des crimes les plus odieux ne sauroient être commis que par la langue ; tel est le blasphême, qui est un crime de haute trahison contre la majesté divine ; telles sont les imprécations, les malédictions, les mensonges & les calomnies, sans parler d'un nombre infini de petites irrégularités, que la mode autorise, & qui, selon l'opinion ordinaire, ne valent pas la peine d'être relevées.

Graces à Dieu, après des siècles entiers d'une corruption aussi générale qu'avouée par ceux qui auroient dû réprimer le vice, nous voyons dans la Grande-Bretagne le crime privé de ses plus fermes soutiens. Notre monarque (1) ne néglige rien pour en détourner ses sujets, & il faut espérer, qu'à présent que la guerre est finie & que

(1) Le roi Guillaume.

ſes ennemis du dehors lui donnent quelque repos, il fera tous ſes efforts pour abattre & pour détruire cet ennemi domeſtique.

La reine Marie, dont la mémoire nous doit être toujours précieuſe pour ſa piété & pour les modèles de vertu qu'elle nous a tracés dans toute ſa conduite, a fait pendant ſa vie les plus grands efforts, pour défendre & pour ſoutenir les bonnes mœurs. Elle a encouragé les magiſtrats à punir le vice avec ſévérité; elle les a armés de nouvelles loix, & il a ſemblé que la juſtice même étoit deſcendue ſur la terre, pour revendiquer ſes propres droits. Cependant les effets ſalutaires que ces efforts vertueux ont produits, ont été renfermés dans des bornes aſſez étroites. Ce n'eſt pas la faute du ſouverain ni du parlement; les loix & les édits ne ſont pas capables d'effectuer une réforme générale, ſi une bénigne influence du ciel ne ſe répand pas ſur les mœurs de certaines perſonnes, qui, par leur rang, ſont placées hors de la portée des loix. Ce ſeroit d'ailleurs quelque choſe d'aſſez inutile de publier des édits contre les paroles; autant vaudroit établir un aſyle contre la foudre. Les brèches qu'on feroit à ces réglemens, ſeroient ſi nombreuſes, qu'il faudroit autant de juges que de criminels. Il y auroit autant de tranſgreſſeurs de ces loix, que de ſujets, & pluſieurs perſonnes ſeroient obligées de paſſer

tous les instans de leur vie, devant le tribunal des juges.

La conversation en général a reçu une certaine teinture du vice, qui est dégénérée en agrément, & qui ne sauroit être effacée que par une espèce de mode, qui, par une heureuse cascade, descendît des premiers du royaume jusqu'au peuple. La force n'y fera jamais rien. Quand une passion devient agréable à un homme, il est bien difficile de l'en guérir; il a de l'aversion pour le remède, par cela même que cette passion lui plaît. Je le répète, il n'y a qu'une mode contraire qui puisse détruire le charme attaché à la mode d'être vicieux. La mode est jusqu'ici la source de la plupart des crimes, par le pouvoir despotique qu'elle usurpe sur les esprits. Veut-elle qu'on donne dans la débauche: vous voyez aussi-tôt des gens qui n'y sont pas portés par leur naturel, renoncer à la pudeur, & risquer la santé de leurs corps & le salut de leurs ames, simplement pour avoir de belles manières, pour s'attirer le titre de joli homme. Si les petits maîtres de la cour se font plaisir du blasphême & de la profanation, tout le reste suit le torrent. Il faut renier son créateur, & faire profession ouverte d'athéisme, pour avoir de l'esprit & du monde. Les marchands & les artisans eux-mêmes, pour paroître éclairés & polis dans les compagnies, exercent leur bel

esprit sur les choses sacrées ; ils s'occupent à sonder les profondeurs des mystères, & cherchent à pénétrer dans les secrets impénétrables du ciel. La divinité de Jesus-Christ, la durée éternelle d'une vie à venir, sont les sujets ordinaires de leurs discussions ; ils veulent qu'on leur donne des démonstrations de choses qui, par leur nature même, n'en sont pas susceptibles, & ils se croient les plus habiles gens du monde, quand ils s'imaginent qu'il est impossible de satisfaire à leurs demandes extravagantes.

De cette source se repandent en foule les hérésies & les opinions les plus bisarres. En voulant découvrir ce qui par soi-même est impénétrable, on se jette dans le doute ; on va même jusqu'à refuser la réalité à certaines choses, parce que l'on n'aura point d'idée, & parce qu'on ne sauroit comprendre la manière dont ces choses existent. Folie semblable à celle d'un homme qui a la vue courte, & qui nie l'existence de tous les objets où ses yeux ne sauroient atteindre. La trinité est hors de la portée de leur raison, & cette fière raison s'en venge en niant ce dogme ; ils dépouillent le fils de Dieu de sa divinité, & de son union hypostatique avec le père, parce qu'il leur est impossible de distinguer les actions qu'il a faites en sa qua-

lité de médiateur, d'avec celles qu'il a faites en vertu de sa toute-puissance divine.

J'ose regarder toutes ces opinions erronées, qui se multiplient si fort dans notre âge & dans notre patrie, comme une punition divine que nos compatriotes s'attirent par leur insolence effrénée de profaner les mystères de la religion, par le motif de passer pour gens d'esprit. Dieu permet qu'à force d'avancer des opinions impies qu'ils ne croient pas, & à force de les défendre avec chaleur, ils commencent à s'en persuader; comme certains menteurs, qui répètent si souvent leurs mensonges, qu'à la fin leur imagination est incapable de les distinguer de la vérité.

Si la fatuité de nos petits-maîtres, se bornoit au ridicule de l'ajustement & du geste, un homme sage se contenteroit d'en rire, ou d'en avoir pitié. Mais il est tems de ramasser toutes les forces de l'esprit & de la raison, pour la combattre & pour la terrasser, quand on voit que, pour complaire à la mode, des libertins font les derniers efforts d'imagination pour se rendre criminels au suprême dégré, par méthode & par système; quand on voit tous les talens naturels de l'esprit, tous les talens acquis par l'éducation, & tous les secours qu'on peut tirer

de l'art, & de l'étude même, rangés en bataille contre le ciel, & faire une ligue, pour rendre le genre humain plus méchant & plus déteſtable.

DES Moyens de réformer la converſation.

IL n'importe guères, dans le fond, d'examiner avec une exactitude bien ſcrupuleuſe les ſources d'où la corruption s'eſt repandue ſur les diſcours des hommes. Il eſt infiniment plus important de rechercher, avec ſoin, les moyens de les débarraſſer de tous les defauts qui l'aviliſſent. Du moins ſeroit-il à ſouhaiter qu'on trouvât une méthode ſûre, pour rendre aſſez d'autorité à la vertu & à la tempérance, afin qu'on n'eût plus le front de les outrager par des diſcours inſolens.

Cette entrepriſe eſt d'une très-grande difficulté.

. . . . . *Facilis deſcenſus averni;*
Sed revocare gradum ſuperaſque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor eſt.

VIRG. Æn. VI. 126.

L'accès à l'empire des ombres
Eſt facile à chacun;
Mais on ne revient pas de ces demeures ſombres
Par un effort commun.

Il seroit bien plus facile de trouver une telle méthode, que de la mettre en pratique ; mais on ne peut pas dire cependant que la chose soit absolument impossible ; &, malgré la connoissance que j'ai des bornes de mes lumières, je veux bien poser ici quelques règles, qui pourroient rendre cette reforme praticable.

Cet heureux succès dépend, en partie, d'une exécution sévère des loix ; nous avons des loix excellentes pour réprimer le vice, & nous en faisons encore, tous les jours, de très-propres à nous mener au même but ; mais toute la force des loix, consiste dans l'exécution, sans laquelle elles perdent toute leur vigueur, & non-seulement elles deviennent inutiles & mépriſables, mais elles font plus de mal que de bien.

J'avois d'abord dessein d'inferer ici un traité intitulé : *Essai sur l'inutilité des loix & actes du parlement de la grande-Bretagne ;* mais ayant consideré la chose plus mûrement, j'y ai renoncé, pour ne pas mêler des traits satyriques aux reflexions sérieuses dont j'ai resolu de remplir cet ouvrage. Je me contenterai de dire ici que la grande defectuosité de nos loix, consiste dans le manque de loix propres à reformer nos législateurs mêmes. Par-là, la roue de la justice exécutive, seroit interrompue dans son mouvement, & les édits parviendroient au but, où naturellement ils doivent tendre.

Le succès en question dépend encore très-essentiellement de la conduite des gens de condition, que le peuple prend d'ordinaire pour les modèles de ses actions & de ses manières. Je sais bien qu'il est beaucoup plus mal-aisé de porter la multitude à l'imitation du mal, qu'à celle du bien. Ce seroit faire un grand pas vers la réforme générale de la nation, que de porter ceux qu'on nomme d'ordinaire honnêtes gens, à conspirer unanimement, pour priver le vice de l'appui de l'exemple.

Si l'on pouvoit parvenir à ces deux points, bientôt la honte s'attacheroit de nouveau au vice; un homme qui voudroit donner dans l'ivresse, ou dans l'impudicité, le feroit dans l'obscurité, semblable aux voleurs qui attendent la nuit pour piller les maisons.

Si l'on peut déraciner une fois l'amour du vice, du cœur humain, la réforme deviendroit inutile; & comment seroit-il possible que l'on continuât à l'aimer, si on l'examinoit de près, & si l'on en faisoit l'anatomie, pour pénétrer jusques dans ses entrailles? On verroit bientôt jusqu'à quel point il est peu convenable à l'homme, en qualité d'homme, d'honnête homme & de chrétien. On verroit jusqu'à quel point le crime est méprisable, dans le tems même qu'il nous fait jouir de ses plaisirs les plus

ſenſibles ; combien il eſt pernicieux pour notre ſanté, pour notre fortune & pour notre reputation ; & combien il eſt propre à nous confondre avec les brûtes, ſur leſquelles nous prétendons avoir de ſi grands avantages.

Comme la plupart des perſonnes, à qui je parle ici, ſont des gens qui n'admettent point la réligion, ou du moins qui en doutent, je ne citerai contr'eux aucune preuve de l'écriture-ſainte, ni des effets les plus marqués de la providence. D'ailleurs, je ne me donne pas pour théologien, & par-là j'ai dû moins cet avantage, que ceux que j'attaque ici, ne m'accuſeront ni de pédanterie, ni de fraudes pieuſes, & que je ne cours pas le moindre riſque de choquer la mode, qui ne veut rien avoir à démêler avec la bible. Je prendrai la choſe d'un autre biais, & je prierai mes lecteurs de conſidérer que, quand il n'y auroit ni Dieu ni providence, ni démon, ni vie à venir, il leur ſiéroit mal de ſe livrer à l'ivrognerie, à la débauche, à l'emportement & à l'eſprit de vengeance. Ces vices ſont ſi peu compatibles avec notre nature, ſi irréguliers, ſi turbulens ; on y découvre tant de groſſiereté, de folie & de fatuité, qu'ils doivent exciter le mépris & le dégoût dans l'eſprit de tout homme ſenſé, pourvu que la mode lui permette d'en juger d'une manière impartiale.

La vertu & les bonnes mœurs ſympathiſent mieux avec notre nature, & ont quelque choſe de plus mâle & de plus noble, que le vice & l'intempérance : elles repondent infiniment mieux aux véritables fins de la vie humaine & de la ſociété, comme auſſi de la paix des familles & des nations entières. S'il ne s'agiſſoit que de faire un choix par les ſimples vues de l'intérêt & de l'amour-propre, il faudroit préférer le chemin uni de la vertu, aux routes tortueuſes & embarraſſées du vice. Le vice tend à la confuſion, à l'oppreſſion, à la diſcorde, à la guerre. La vertu eſt diſcrète, réglée & paiſible : c'eſt le lien le plus ſûr de la ſociété ; au lieu que tout homme a tout à craindre, ſi ſes ſemblables n'ont ni tempérance, ni retenue. Il doit s'attendre à tout moment à être volé par le brigand, maſſacré par l'ivrogne, & à voir ſa femme & ſes filles, la proie des débauchés.

Je pourrois faire ici une digreſſion aſſez utile, pour examiner, ſi l'impudicité & l'ivrognerie ne ſont pas, pour ainſi dire, les deux irrégularités, mères de tous les vices à la mode. Je ne mets pas au nombre de ces vices, le vol, le rapt & le meurtre. S'en abſtient-on par la crainte des loix ? Se perſuade-t-on que l'on peut ſe rendre hardiment coupable de l'ivrognerie &

de l'adultère, & qu'il y auroit une cruauté enorme à faire pendre un homme pour ces sortes de bagatelles?

Ces excès criminels descendent avec rapidité de la conduite des grands dans celle du peuple, & les simples gentilshommes ne doivent pas s'imaginer que je les ai exclus de ma censure, en mettant les débauches de la populace sur le compte de nos Dieux. Les payens avoient des Dieux de différentes classes, & nos gentilshommes peuvent fort bien passer pour des divinités subalternes; ce sont des Silènes & des Faunes, Dieux campagnards, qui ne négligent rien pour communiquer leurs vices aux bergers & aux laboureurs, qui leur adressent leurs hommages.

De la Conversation avilie par l'athéïsme & par la profanation.

Jamais les hommes ne sont arrivés à un aussi haut degré de justesse d'esprit & de lumières, & par conséquent jamais il n'ont été aussi capables de glorifier leur créateur, source de la sagesse, qui est certainement la plus grande bénédiction, dont il puisse favoriser l'être qu'il a créé à son image. Quelle horreur n'est-ce donc pas de

de ne se servir de cette supériorité de sagesse, que pour insulter la divinité, & pour ménager quelque probabilité à l'opinion, qui lui refuse l'existence ? Quel crime que de n'employer ce haut degré de lumières, que pour autoriser la plus noire de toutes les ingratitudes, & pour surpasser les extravagances les plus signalées des aveugles payens ! Les philosophes les plus fameux ont du moins reconnu une première cause dont le pouvoir influoit sur l'univers, & dont la sainteté devoit s'attirer l'hommage & l'adoration des hommes. Le diable même, le plus grand ennemi de Dieu, & qui souvent s'est servi de la stupidité de certaines nations, pour s'ériger lui-même en divinité, n'a jamais soufflé aux peuples les plus barbares, l'horrible extravagance de nier l'existence de leur créateur. Il y a de l'apparence qu'il a eu trop bonne opinion de l'esprit humain, pour le croire accessible à une notion si absurde & si bisarre. Il en est assez mal payé, puisque nos esprits-forts, irrités, pour ainsi-dire, du refus qu'il fait de conspirer avec eux pour nier l'existence divine, nient encore l'existence de cet ennemi du genre-humain.

Rien n'est plus digne de remarque, que les foibles argumens dont les plus rafinés d'entre les athées défendent l'impertinence de leurs

idées contre les démonstrations sur lesquelles la nature & la raison fondent l'éxistence d'un premier auteur de toutes choses. Quelle torture ne donnent-ils pas à leur pauvre raison, pour se persuader à eux-mêmes une opinion à laquelle leur corps, leur ame, chaque instant de la vie, les raisonnemens mêmes dont ils se servent, donnent continuellement le démenti ? Sur d'autres sujets, ils raisonnent avec méthode, ils ne veulent admettre qu'une évidence entière, & ne se rendre qu'aux raisons les plus fortes ; ici ils se contentent des plus pitoyables sophismes, des suppositions les plus trompeuses, & des plus misérables subterfuges ; tout leur est bon, pourvu qu'ils puissent parvenir à s'éblouir d'une fausse lueur, qui les entretient dans leurs égaremens.

Les argumens qui plaident pour l'éxistence d'une divinité, sont en si grand nombre, si bien mis dans tout leur jour par d'habiles gens, & portés jusqu'à un tel degré d'évidence, qu'il n'est pas nécessaire de les alléguer ici, puisqu'il n'est pas possible d'y ajouter une nouvelle force.

On n'a qu'à fouiller dans soi-même, pour trouver les démonstrations les plus incontestables de cette vérité. Je veux seulement faire quelques demandes à nos athées.

1. Qu'ils me disent avec sincérité, s'ils en

ſont capables, s'il ne leur arrive jamais, dans la chaleur même de la diſpute, de porter leurs réflexions ſur leur propre nature, & de démentir en ſecret les ſophiſmes qu'ils allèguent d'un air triomphant. Je ſais du moins que le comte de Rocheſter, un des plus fameux docteurs de cette ſcience infernale, reconnut dans ſon lit de mort que ces ſortes de reproches ſecrets lui avoient été très-familiers, & qu'une eſpèce de mouvement convulſif avoit ſouvent accompagné chez lui l'action horrible d'attaquer la majeſté divine.

La nature, en tremblant, rend au ciel ſes hommages :
Il a d'un ſceau divin marqué tous ſes ouvrages.
A l'effacer, l'impie eſt ſouvent empreſſé ;
Mais ſon cœur en frémit, & l'appelle inſenſé.

2. Je voudrois demander à l'athée le plus intrépide & le plus déterminé, quelle certitude il a de ſa propoſition négative, & s'il ignore les riſques qu'il court, ſi, par ſa faute, il ſe trompe ſur un ſujet ſi important. Il ſuffit d'une étendue d'eſprit médiocre, pour comprendre que, ſuppoſé qu'il nous fût difficile de prouver, par des démonſtrations formelles, la propoſition poſitive, il y a un Dieu, il doit être infiniment plus difficile d'appuyer la propoſition négative, ſur des preuves démonſtratives. Eſt-il d'un homme prudent de riſquer tout ſur des ſuppoſitions incertaines,

destituées de tout principe inconteſtable? S'il y a une cauſe première, il n'eſt pas naturel qu'elle accorde facilement le pardon à des gens qui ſe ſont fait une occupation de l'inſulter en niant ſon exiſtence, & en communiquant leur incrédulité aux autres, ſans y être portés par aucun motif plauſible.

Ils ſeroient encore en quelque ſorte excuſables, ſi, dans une malheureuſe ſituation, ils s'étoient conduits en perſonnes ſages & raiſonnables, & ſi, mortifiés d'un doute involontaire ſur un ſujet ſi grave & ſi reſpectable, ils avoient pris le parti de la vertu, par ſimple prudence. Mais agiſſant à l'égard du doute, comme ſi c'étoit la plus forte des démonſtrations, ils ſont les agréables & les beaux eſprits ſur cette matière : c'eſt la ſource intariſſable de leurs bons-mots; ils tournent en ridicule tous les articles de foi, comme manifeſtement atteints & convaincus de fauſſeté, & ils ont la hardieſſe d'attaquer la bible par des chanſons ſatyriques; tel eſt, par exemple, ce digne couplet de milord Rocheſter.

Religion, fatras riſible & reſpectable,
Enfant bien aimé de la fable,
Que vous naquîtes à propos!
Nous vous devons nos plus chers avantages :
Vous êtes, dans la main & des grands & des ſages,
Un frein propre à brider la canaille & les ſots.

Ce qu'il y a de particulier dans la conduite de ces meſſieurs, c'eſt qu'il leur eſt impoſſible de lancer le moindre trait ſur la religion, ſans qu'il retombe ſur eux, & que tout l'eſprit qu'ils prodiguent à cet égard, ne fait que prouver qu'ils n'ont pas le ſens commun. Si effectivement la religion eſt un effet de la politique, ſi elle ne ſert qu'à attacher la ſotte populace au bon ſens des ſages, n'eſt-il pas impertinent d'aller découvrir aux dupes une fourberie ſi inutile aux eſprits forts? N'eſt-ce pas démentir groſſièrement la prudence des prétendus ſages de l'antiquité, qui ont été aſſez heureux pour attraper dans un même coup de filet tout le genre-humain? Nos ſages modernes ne péchent-ils pas contre leur propre intérêt, qui doit être l'unique règle de leurs actions, & ne ſe privent-ils pas de tous ces précieux avantages, dont ils croient être redevables aux premiers inventeurs des ſyſtêmes de religion?

Tout le procedé de ces beaux eſprits n'eſt qu'une ſuite continuelle de coups d'étourdis. Il faut s'étonner ſur-tout de leur ſtupide intrépidité. S'il y a un Dieu aſſez juſte & aſſez puiſſant pour récompenſer la vertu, & pour punir ceux qui l'outragent avec la dernière arrogance, on peut dire qu'ils jouent gros jeu, en s'expoſant à une éternité de malheurs, par le ſimple plaiſir de

dire un bon-mot. Si ce bon-mot eſt fondé en raiſon, ils n'y gagnent pas grand'choſe ; & ſi ce n'eſt qu'une turlupinade en l'air, ils perdent tout.

Je ne ſais pas ſi je me trompe ; mais il me ſemble que, dans les vers infâmes qu'ils compoſent ſur ces ſujets ſérieux, il n'y a d'ordinaire rien que de fade & de plat ; l'on diroit que la muſe n'eſt pas auſſi athée que le poëte, & que leur génie, qui eſt propre à briller ſur d'autres matières, ſe refuſe à la profanation & au blaſphême. Il eſt apparent que, dans l'entendement des plus grands libertins, il y a un ſentiment ſecret de la divinité, qu'on ne contraint qu'avec peine à ſeconder l'imagination dans les inſultes qu'elle machine contre la divinité.

J'obſerverai encore que les athées ſont la plus fâcheuſe eſpèce de pédants, & qu'il n'y en a point qui choquent avec plus de fatuité la politeſſe & les belles manières. Il n'eſt pas poſſible d'être en compagnie avec un athée, ſans voir que toutes ſes penſées roulent dans le même cercle de railleries & de quolibets lancés contre Dieu & contre la religion ; tout ſon eſprit ſe concentre dans cet unique ſujet, comme dans un tems de contagion toutes les maladies aboutiſſent à la peſte. Il ſait que ſes affreuſes bouffonneries doivent, de néceſſité, être importunes à la plupart

de ceux qui les écoutent ; il ne laisse pas de pousser sa pointe, & vous êtes forcé de le laisser parler ou de lui rompre en visière.

Il y a des gens tout aussi ridicules que ceux dont je viens de parler, mais moins odieux en apparence, qui daignent avouer qu'il y a un Dieu, pourvu qu'il leur soit permis de régler ses attributs ; ils veulent qu'il ait le caractère d'un gentilhomme bien élevé & d'un bon naturel. Selon eux, il n'a jamais eu le cœur de souffrir que son fils fût crucifié par les Juifs, & il a trop de générosité pour condamner ses créatures à des supplices éternels. Conformément à ces belles idées, ils font main basse sur les dogmes de la repentance & de la foi, & sur tous les autres moyens d'être réconcilié à Dieu par Jésus-Christ. Il y a, disent-ils, de bonnes histoires dans la bible ; mais pour ce qui regarde la vie & les miracles de notre sauveur, ce n'est qu'une légende assez mal arrangée.

Outre ceux-là, nous avons encore une foule d'Ariens & de Sociniens, disciples d'un ancien hérétique, qui sortoit toujours de l'église dès qu'on commençoit à entonner le *Gloria Patri*, & qui s'asseyoit lorsque, dans les prières publiques, il étoit fait mention de la divinité de Jésus-Christ.

De telles iniquités, comme s'exprime Job,

dévroient être punies par les juges ; ce ſont elles qui ont le plus contribué à la ruine de nos bonnes mœurs. Il n'y a point de méthode qui puiſſe tendre plus directement à rendre le peuple criminel au plus haut degré, que de le dégager de la crainte d'un Être ſuprême. Auſſi-tôt qu'un homme commence à ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, il ne lui reſte aucune règle de conduite, qu'un amour-propre, groſſier & brutal. S'il n'y a point de légiſlateur ſouverain, il n'y a point de loi qu'il faille reſpecter ; on n'a qu'à éluder la force des loix civiles ; & pour le reſte, on peut prendre pour règle ſes appétits déréglés, par le ſeul droit naturel.

Quoique nous vivions dans un ſiècle où la plus grande impiété a inondé la nation comme un déluge, il eſt certain pourtant que la religion eſt publiquement profeſſée dans notre patrie, que le nom de Dieu y eſt avoué & adoré, & que le chriſtianiſme y a les loix pour appui ; rien n'empêche, par conſéquent, de ſe ſervir de ces loix, pour défendre cet établiſſement ſalutaire contre les invaſions des athées, des déiſtes & des hérétiques, comme l'ordre, le repos public ſont défendus contre les attentats des brigands, des voleurs & des aſſaſſins.

Il n'y a pas la moindre probabilité de réuſſir à réformer les mœurs de la nation, ſi on laiſſe un

libre cours aux maximes qui ont pour but de détacher nos compatriotes des principes de la religion. Quelle ſymétrie y a-t-il dans un gouvernement où le moindre vol eſt puni de mort, dans le tems qu'on attaque impunément le Dieu du ciel & de la terre, qu'on renverſe l'autorité des livres ſacrés, qu'on ſe joue des dogmes principaux du chriſtianiſme, *de la mort du ſauveur & du ſalut de l'ame?*

Si un homme s'aviſe de parler contre les miniſtres, ou s'il eſt aſſez hardi pour dire des impertinences au roi, on le met en priſon : mais lui eſt-il permis de tenir des diſcours ſéditieux ſur la majeſté divine, de nier la divinité de ſon rédempteur, & de lancer des railleries contre le ſaint-Eſprit, dont nous adorons cependant le pouvoir efficace? Aucune crainte de punition n'arrête cette langue effrénée dans ſon inſolence; ce ſera beaucoup, ſi quelqu'un de ceux qui l'écoutent, le prie honnêtement de mettre des bornes à de pareils diſcours.

Où voit-on l'homme de cour, ou le particulier, ſoutenir l'honneur de ſon créateur, d'une manière proportionnée à la grandeur du ſujet? Si dans une compagnie on donne un démenti à un homme de naiſſance, il le prend pour un cruel affront, il s'emporte, cherche querelle à celui qui l'a offenſé, ſe bat avec lui, & bien ſou-

vent le tue. Il arrive même qu'on prend avec la même chaleur le parti d'un ami abſent, quand on le voit calomnié, & attaqué dans ſon honneur. Mais où eſt l'honnête homme, qui s'intéreſſe aſſez dans la querelle de Dieu, quand un ſcélérat l'outrage, & donne le démenti à ſes attributs, & même à ſon exiſtence, pour ne le pas entendre ſans émotion, & ſans la moindre envie de punir cette inſolence outrée?

Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir ici, que je ne ſuis pas d'opinion, qu'il faudroit ſe battre pour ſoutenir la cauſe de Dieu; je ſuis ſûr qu'il ne faut jamais le faire que dans une extrême néceſſité, que nos loix le défendent, & qu'en cela, elles ſont conformes à la volonté divine: j'ai voulu ſimplement mettre ces deux cas en parallèle, & faire voir qu'il n'y a rien de plus indigne dans notre conduite ordinaire, que d'être jaloux de notre honneur & de celui de nos amis, ſans marquer le moindre dévouement pour la gloire de notre créateur. Il me ſemble du moins qu'il ſeroit raiſonnable, ſi l'on voyoit un fat ſe donner des airs de petits-maîtres aux dépens de la divinité, de lui faire ſentir fortement qu'on eſt choqué de ſon inſolence, & de le traiter comme un faquin, s'il en marquoit du reſſentiment. Rien ne conviendroit mieux à un homme de qualité, que de mépriſer, même de punir ſévèrement un

homme qui oseroit devant lui s'évaporer en plaisanteries blasphématoires sur la religion. Si l'on continue à confondre la profanation avec l'esprit, la crainte de s'attirer des railleries est capable de rendre les gens esprits-forts, pour ne pas passer pour des imbécilles.

Du Discours obscène.

L'OBSCÉNITÉ a quelque chose de si bas & de si choquant, qu'un homme bien né devroit n'en être pas seulement soupçonné. Quoique le chevalier Georges Mackenzie l'ait dépeinte avec ses couleurs convenables d'une manière très-ingénieuse, j'espère qu'il me sera permis de faire un petit nombre de réflexions sur le même sujet.

Ceux qui se distinguent le plus à cet égard, sont des personnes aussi incapables de gouverner leurs langues, que leurs passions brutales, qui se font une espèce d'honneur de passer, dans le monde, pour ce qu'ils sont réellement.

Aussi n'est-ce pas à eux que j'ai destiné mes réflexions. Si de pareils gens vouloient parler d'une manière sage, & conforme à la pudeur, leur imagination seroit dans une contrainte perpétuelle ; ils seroient déplacés ; ils sortiroient de leur caractère, & ils auroient eux-mêmes leur

bonne part de l'ennui, qu'ils donneroient aux autres. Je n'ai donc rien à leur dire; je leur pardonne leur extravagance : mais qu'un homme bien élevé, mêle dans ses discours des expressions de la canaille & contraires à la pudeur; c'est une incongruité, qui me paroît aussi bizarre qu'insupportable.

Je laisse-là ce qu'il y a de criminel dans ces sortes de discours, pour n'examiner que ce qu'il y a d'impoli & d'indécent : mon principal but n'est pas de considérer l'obscénité comme un péché par rapport à Dieu, mais comme grossièreté, capable de troubler l'agrément de la société civile; & comme un affront qu'on fait avec insolence à toute une compagnie d'honnêtes gens.

Je sais bien que la pudeur, qui nous porte à couvrir nos corps, est un effet de la chûte de nos premiers parens; que c'est une conséquence du crime, qui a, pour ainsi dire, abâtardi notre nature, & que, par conséquent, ce n'est pas une vertu en elle-même. Il n'y a point de partie du corps humain, qui n'eût pu être exposée à la vue, si le péché n'avoit établi une distinction nécessaire entre les unes & les autres. Mais il s'ensuit de-là même, que les discours impudiques pèchent contre la coutume & contre la bienséance. Pourquoi la langue découvriroit-elle de propos délibéré, ce que la nature ne sauroit

exposer à la vue, qu'en rougissant, & que la bienséance a condamné aux ténèbres ? Si la pudeur est la suite du péché, si elle n'est pas une vertu par elle-même, il faut avouer que le péché nous a mis dans la nécessité de la considérer comme une vertu, & que le vice auroit une double influence sur nous, si, par un excès de dérèglement, nous secouions le joug de la pudeur, que le vice nous impose,

Celui donc qui permet à sa langue la liberté de dévoiler sans retenue, ce que la honte cache avec tant de prudence, déclare qu'il n'a pas la moindre mortification des maux qui sont dérivés du premier péché comme de leur source, tout comme s'il étoit exempt des malheurs qui ont leur origine dans la chûte d'Adam. Cependant tous les hommes en sentent les tristes influences, & s'il y a quelqu'un qui peut se vanter avec justice, qu'il ne sent pas dans son naturel, le moindre penchant au mal, la moindre corruption, c'est le seul qui peut, convert de son innocence, ne pas remarquer sa nudité, ni celle des autres ; il ne sauroit rien dire d'indécent, & de contraire à la pudeur ; rien ne sauroit s'offrir à ses yeux, qui soit capable de les choquer.

Pour ceux qui trouvent à propos de couvrir leur nudité, il est certain qu'ils n'agissent pas conséquemment, en la dévoilant par leurs dis-

cours. S'il y a des actions que la nature condamne à la nuit & aux ténèbres, & s'ils ne les commettent eux-mêmes que dans la retraite, pour les dérober à la vue des hommes, quel motif peut les porter à en parler en public?

S'ils veulent qu'il y ait de la liaison & un plan dans leur conduite, qu'ils banniſſent de leur bouche les expreſſions de certaines choſes, & de certaines actions, ou bien qu'ils ne ſe faſſent pas une affaire de ſe livrer à ces actions, à la manière de Diogène; qu'ils en prennent le public pour ſpectateur, & qu'ils mènent leurs femmes & leurs maîtreſſes aux marchés, ou à la bourſe, pour ſe divertir avec elles à la face du ciel & de la terre.

Qu'on prenne le ſcélérat le plus abominable, le débauché le plus familiariſé avec l'obſcenité, & qu'on le place en préſence de ſa mère, on aura bien de la peine à le porter à tenir ſon langage ordinaire, devant celle qui l'a mis au monde. Il y a là-dedans quelque choſe qui répugne trop, pour en croire capable l'homme le plus infâme: cependant il y a quelque choſe de ſemblable dans le diſcours obſcène en général. Par les expreſſions impudiques, on affronte la nature, qui eſt la mère commune des hommes, & l'on en découvre la nudité.

Je ne compends pas même quel eſprit, quel

agrément on peut trouver dans ces paroles malhonnêtes, ni comment on peut les considérer comme une source de joie & de plaisirs. Selon l'idée que les gens du monde ont du plaisir, il peut y en avoir dans les actions mêmes dont ces discours sont d'infâmes tableaux; mais ce n'est que par grossièreté & par mauvais goût, qu'on peut se déterminer à prononcer & à entendre de pareilles sottises; c'est manque d'esprit, c'est manque de trouver dans son cœur & dans son imagination, des sources de divertissement, plus convenables à un homme poli & sensé.

Je ne doute pas que les hommes, qui ont toujours quelques raisons pour pallier les choses les moins raisonnables, ne trouvent encore ici quelque excuse en faveur de ce dérèglement d'esprit. Ils me diront que ces expressions ne paroissent choquantes, que parce que la coutume les empêche d'être familières, & qu'il n'y a point de crime à exprimer ce qu'il n'est pas criminel de faire.

Supposons, avec ces messieurs, que la seule coutume a donné aux expressions dont il s'agit, cette indécence qui choque si fort les règles de la politesse. La coutume n'est-elle pas respectable; le consentement unanime des honnêtes gens a banni ces termes de la conver-

ſation : pourquoi les rappeler de leur exil, ſi l'on n'y eſt porté par des raiſons ſupérieures à la force de la coutume ?

Je pourrois m'étendre davantage ſur cette matière, ſi mon but n'étoit pas de faire des eſſais, plutôt que des traités en forme.

DES Diſcours contraires à la vérité.

MON deſſein n'eſt pas d'entrer dans un grand détail ſur tous les péchés compris ſous le nom de menſonge. Je ſuppoſe que tous ceux qui liront cet ouvrage, reconnoîtront avec moi que c'eſt-là le vice le plus ſcandaleux qui puiſſe avilir la nature humaine. Il n'y en a point qui ſoit d'une auſſi grande étendue, & ſi fécond en autres vices ; tous les crimes en ont un beſoin abſolu ; ils ne ſauroient s'en paſſer quand ils veulent tromper, trahir, voler ou détruire. Le menſonge eſt le voile genéral de tout ce qui eſt contraire à la vertu ; c'eſt la peau de brebis ſous laquelle le loup ſe cache. C'eſt la prière du phariſien, le rouge de la courtiſanne, le fard de l'hypocrite, le manteau du voleur, le ſouris de l'aſſaſſin. C'eſt l'embraſſement de Joab, le baiſer de Judas ; en un mot, c'eſt le vice favori du genre humain, & le caractère diſtinctif du diable.

Mais

Mais ce n'eſt pas-là proprement le ſujet que je me ſuis propoſé de traiter; mon intention n'eſt que de parler d'une certaine licence qu'on ſe permet de dire des choſes contraires à la vérité, ſans avoir deſſein de nuire par-là à qui ce ſoit. On conſidère cette liberté comme un badinage innocent devant le tribunal de Dieu & devant celui des hommes; mais j'eſpère faire voir la fauſſeté de cette opinion, en conſidérant quelques branches de cette licence inconſidérée.

Les conteurs de profeſſion ſont fort ſujets à ce vice; leur unique but eſt de divertir une compagnie & de la faire rire; vaine ſatisfaction, & qui ne vaut certainement pas la peine que, pour en jouir, on parle contre la conſcience, & qu'on manque de reſpect à la vérité.

Il y a des gens qui s'abandonnent ſi fort à ces démangeaiſons, qu'inſenſiblement ils ôtent tout crédit à leurs diſcours, & que ceux qui les fréquentent ont une incrédulité générale pour tout ce qui ſort de leur bouche.

Il arrive quelquefois que les hiſtoires qu'ils débitent ont quelque fondement dans la vérité; mais à force d'additions & d'ornemens étrangers, elles parviennent à un volume monſtrueux, dont les différentes parties ſont tellement incompatibles, qu'elles perdent toute probabilité, & que ſouvent même elles deviennent entièrement contradic-

toires. Cependant le conteur eſt ſi fort chatouillé de la ſatisfaction d'en avoir fait un bon conte, qu'il eſt aveugle ſur les abſurdités dont il a enveloppé le fait, & qu'il attend avec impatience une occaſion favorable de le débiter de nouveau effrontément, même devant des perſonnes aſſez pénétrantes pour en ſaiſir d'abord la fauſſeté.

J'entendis un jour un homme qui auroit été au déſeſpoir d'être traité de menteur, raconter une hiſtoire dont la vérité ſeroit abſolument impoſſible ; néanmoins il aſſura poſitivement que c'étoit un fait, & qu'il en avoit été un témoin oculaire. Un cavalier qui étoit à côté de lui, & qui étoit trop bien élevé pour lui rompre en viſière, le regardant fixement : tout de bon, monſieur, lui dit-il, avez-vous vu la choſe vous-même? De mes propres yeux, répondit l'autre. Puiſque cela eſt ainſi, reprit le cavalier, je ſuis obligé de vous en croire ſur votre parole ; mais je puis vous proteſter que je n'en croirois rien, ſi je l'avois vu moi-même. Cette ſpirituelle répartie excita un grand éclat de rire dans toute la compagnie, & dévoila mieux le menſonge qu'on venoit d'entendre, que n'auroit pu faire un démenti dans les formes, qui auroit pu d'ailleurs, donner lieu à une querelle.

Cette licence d'altérer les faits pour les rendre plus remarquables, va ſouvent ſi loin qu'il eſt dif-

facile de les démêler d'avec la broderie, & que le conteur a de la peine lui-même à se souvenir de la réalité sur laquelle il avoit travaillé d'abord. Par cette pratique générale, il arrive d'ordinaire que la même histoire rapportée par deux différentes personnes qui en ont été toutes deux témoins oculaires, ressemble si peu à elle-même, qu'il est naturel de croire qu'elle roule sur deux faits différens. Ces sortes d'historiens se familiarisent si fort avec leurs propres inventions, qu'ils sont eux-mêmes les dupes de leurs chimères, & qu'ils les prennent à la fin pour des vérités.

Il est surprenant qu'on ait tant d'indulgence pour ce tour d'esprit, qui s'occupe uniquement à ces sortes d'inventions. On ne songe pas que ces outrages qu'on fait à la vérité, font peu-à peu dans le cœur une brèche, par où l'habitude de mentir se peut glisser avec beaucoup de facilité. Dès qu'une fois on commence à ne pas respecter la vérité dans les bagatelles, on court grand risque de s'accoutumer à la braver dans les affaires importantes. De cette manière on tend des embûches à sa propre vertu, dans le tems qu'on ne songe qu'à faire rire une compagnie, ou bien à y causer un étonnement extraordinaire. C'est-là l'unique récompense que se proposent ces conteurs de profession; & s'ils arrivent à leur but, ils sont

contens comme des rois, & ils se félicitent de la fertilité de leur imagination.

Il est difficile d'assigner à cette coutume la place qu'elle mérite parmi les habitudes vicieuses. S'il y a moins de crime que dans les autres mensonges, il y a en récompense infiniment moins de bon sens. Ceux qui mentent, pour tirer de leur crime un gain considérable, s'y abandonnent du moins par un motif qui peut avoir de la force. Ce motif, il est vrai, ne les excuse en aucune manière; mais il les fait agir conséquemment & par principe; aussi mentir par forme de divertissement, c'est choquer sa conscience pour le seul plaisir de se rendre fou de propos délibéré. Quel plaisir! En vérité, ceux qui en sont si charmés mettent leur mauvais sens au-dessous de l'extravagance des habitans des Petites-Maisons.

Rien n'est pourtant plus commun; il semble que le caractère entier de certaines personnes est composé de contes; point de conteurs qui, en débitant leurs histoires, ne donnent des preuves authentiques du vide de leur esprit; semblables à un colporteur, qui va porter sa maigre boutique de maison en maison, ils n'ont qu'un petit nombre de contes qu'ils promènent par toute la ville, & qui deviennent à la fin si usés, qu'ils montrent la corde; & qu'ils perdent tout leur lustre.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que tous ces conteurs ſont preſque tous coupables de la fiction dont je viens de parler ; la choſe eſt évidente ; rarement habillent-ils leur hiſtoire de la même façon ; ils en altèrent même les circonſtances les plus eſſentielles : mais ils ont beau faire, cette variété ne les maſque pas ſuffiſamment pour leur faire conſerver les graces de la nouveauté.

J'avoue que les termes me manquent pour bien exprimer la baſſeſſe de cœur & le dérèglement d'eſprit qui règnent dans la conduite de ces pauvres gens, qui pèchent ſans deſſein, ſans motif, ſans réflexion, & qui, bien loin d'avoir un mauvais but, n'en ont point du tout. Etrange caractère que celui d'un homme qui, ſans penſer à mal, affronte la vérité, trompe ſes amis, ſe décrédite lui-même, & n'a pour fruit de ſon invention & de ſes chimères que la gloire de jouer le rôle de bouffon, & de faire, d'une compagnie où il ſe trouve, un parterre que ſes extravagances divertiſſent pour rien !

Le meilleur conſeil que je puiſſe donner à un fou de cette eſpèce, eſt de continuer à mentir tout ſon ſoul. L'expreſſion paroît donner dans le paradoxe ; mais je ne crois en état de prouver qu'elle ne s'écarte pas du bon ſens. Le ſeul moyen pour un tel homme de ne plus mentir, c'eſt de continuer à mentir de toutes ſes forces

La qualité essentielle du mensonge, c'est d'en imposer ; mais il est impossible à un menteur, reconnu pour tel, d'en imposer à personne ; tous ses discours, quelque faux qu'ils puissent être, deviennent des fonds vides, qui ne produisent aucune idée, & ceux qui y attachent le moindre sens, sont leurs propres dupes.

Les conteurs de profession peuvent être distribués en différentes classes. Il y en a qui débitent des histoires qui sont entièrement dues à leur imagination, & qu'ils forgent pendant quelque insomnie, pour se dédommager des rêves dont le défaut de sommeil les prive. Ils glissent ces sortes d'histoires dans la conversation, par ces exorde ordinaire & usité ; *Un jour il y avoit un homme*, ou, *il y avoit un jour une femme* ; & par ce commencement ils semblent avertir les auditeurs qu'ils vont débiter une fable.

D'autres fabriquent dans la même forge de leur invention des fables mieux circonstanciées, & par cela même plus imprudentes. Pour ménager du crédit à leurs histoires, ils les font arriver à des personnages fixes, & ils ne manquent jamais de déclarer, dans leur préambule, qu'ils ont connu familièrement l'homme ou la femme dont il vont parler.

Il ne faut pas confondre ces sortes de contes avec des paraboles ou des fables allégoriques,

qui ſont d'une nature toute différente. La vérité eſt le but naturel de ces fictions, elles tendent à une inſtruction agréable, & plus propre à ſe gliſſer dans l'eſprit qu'une morale ſèche & dénuée d'agrément. Telles ſont les paraboles que l'on trouve dans les livres ſacrés ; telles ſont les *Aventures de Télémaque*, & telles ſont encore celles de votre bon ami *Robinſon Cruſoè*.

D'autres conteurs, dont j'ai déja parlé, ſe contentent de falſifier la vérité, & d'en faire un mélange monſtrueux avec le menſonge tout pur, parce qu'il eſt plus propre à tromper.

Quelquefois on enſevelit des faits véritables ſous tant d'additions & d'ornemens étrangers que le fondement en diſparoît entièrement ; il arrive même que ces contes ſont ſi ſouvent retouchés, corrigés, retournés, raccommodés, qu'ils reſſemblent à cette vieille galère de Veniſe, où l'on avoit mis tant de planches nouvelles de tems en tems, qu'à la fin il ne lui reſta rien de ſa matière primitive.

Il y a encore une autre claſſe de conteurs, dont les fables ſont pleines de malice & d'alluſions propres à noircir la réputation du prochain ; mais ils ne ſont pas de mon ſujet ; il ne s'agit que d'une eſpèce de diables blancs, pour ainſi dire, qui n'ont aucune malignité dans leurs deſſeins, uniquement mauvais, parce qu'ils ſont

déraisonnables. Ils ne font proprement tort qu'à eux-mêmes ; semblables à la cigale, qui, en mourant de faim, divertit les voyageurs par son chant.

La conversation de ces gens est un vide perpétuel ; & pour parler le langage de l'écriture-sainte, la vérité n'est pas en eux ; ils la considèrent comme un objet qui n'a pas la moindre valeur & qui ne mérite ni estime, ni hommage. Ils tournent leurs crimes en raillerie & en divertissement, ils pèchent en riant, & l'on peut dire qu'ils jouent de leur ame comme d'un violon, pour faire danser les autres. S'ils font naître quelquefois la joie dans une compagnie, c'est à leurs propres dépens ; ils jouent la comédie pour ceux qui les écoutent, & la tragédie pour eux-mêmes.

Je serois bien-aise, que ce que je viens de dire sur ce sujet, fût capable de détourner de cette sotte bouffonnerie ceux qui y donnent, sans perdre absolument le sens commun, en leur faisant honte de leur impertinent badinage & en tournant leurs réflexions sur ses dangereuses conséquences. Les livres sacrés nous ordonnent de parler vérité à notre prochain : si nous voulons nous mettre au rang des conteurs de profession, choisissons des contes qui

n'ont pas besoin de fard & de broderies; & si nous doutons de leur vérité, disons-le naturellement, pour laisser à chacun la liberté d'en croire ce qu'il trouvera à propos.

Sans cette précaution, le mal qu'il y a à débiter des fables, sur le pied des vérités, se répand au long & au large, & va de bouche en bouche tromper tous ceux qui y prêtent attention. C'est en cela précisément que ces contes ont une différence essentielle avec les fictions allégoriques, qu'on donne d'abord au public sans en dévoiler le sens, pour essayer la pénétration des lecteurs. Plusieurs personnes peuvent n'en pas sentir le véritable but; mais dès qu'on l'a une fois développé, l'histoire disparoît, pour ainsi dire, & rien ne reste que la morale seule à laquelle elle avoit servi d'enveloppe & de voile.

Il en est tout autrement des contes en question; leur fausseté fait toute leur essence; la manière dont ils sont perpétués répond à leur invention; ceux qui les tiennent de l'inventeur, assurent la vérité du fait avec la même confiance dont ils en ont été assurés eux-mêmes. A les entendre parler, on croiroit qu'ils en ont les preuves les plus authentiques.

C'est ainsi qu'on communique une tradition de mensonges à la postérité, qu'on lui en donne en même tems la matière & le modèle, & qu'on

rend ses derniers neveux complices des affronts qu'on fait à la vérité.

On pourroit m'objecter, que par les préceptes que je donne ici, je condamne les premiers volumes de cet ouvrage, & que pensant censurer les autres, je me censure moi-même. Mais je prie ceux qui pourroient me faire objection, de suspendre leur jugement, jusqu'à ce qu'ils voyent le dénouement de la pièce, qui découvrira le mystère, & je ne doute pas qu'alors ils n'avouent que l'ouvrage répond au dessein, & que le dessein justifie l'ouvrage.

CHAPITRE IV.

ESSAI sur l'état présent de la religion dans le monde.

DANS cette partie de mon ouvrage, que j'ai appelée l'histoire de ma vie, j'ai fait mention plus d'une fois de ce penchant insurmontable de mon cœur, où tous mes desirs aboutissoient, & qui me portoit sans relâche à une vie errante, quoique j'y fusse continuellement balotté par les plus fâcheux accidens, & par les catastrophes les plus propres à me dégouter de mes courses.

Il y a presque dans tous les naturels une fougue inconsidérée, qui nous fait suivre le torrent de nos plaisirs par une action presque involontaire, & qui nous fait faire un grand nombre de choses, sans que nous ayons d'autre but, que de nous assujettir à notre volonté, ou, pour mieux dire, à nos passions. En nous conduisant de cette manière, nous ne consultons pas seulement notre raison; & quand nous avons achevé ces actions indignes d'un être raisonnable, il nous est impossible de leur assigner un motif plausible.

En suivant le fil de mon histoire allégorique, on peut me supposer arrivé, après un long enchaînement d'incidens, à ce période de la vie humaine, qu'on appelle vieillesse. On peut supposer encore que je compose cet ouvrage dans cette saison, où naturellement chaque homme devroit être capable de faire des réflexions judicieuses sur le passé, de justes décisions sur le présent, & des conjectures probables sur l'avenir.

Au commencement de cet état tranquille d'une vie reglée, qui est, à parler sagement, le commencement de ma vie même, je demandai un jour à ma propre raison, quelle devoit être naturellement l'occupation d'un vieillard raisonnable? Je n'eus pas besoin de faire de longues discussions pour me répondre, que c'étoit la

réflexion sur les choses passées, & une attention forte & sérieuse pour les choses futures.

Ayant partagé en ces deux classes les affaires qui demandoient tout mon loisir & toutes mes pensées, je commençai d'abord par la première, & quand la matière accabloit trop mon imagination, je me servois de la plume pour l'en décharger de temps en temps; ce qui me mit en état de communiquer au public une grande partie de mes réflexions.

Pendant que ces méditations occupoient toutes les facultés de mon ame, je me trouvai un jour par hasard, chez un ami, où, parlant d'une manière fort étendue de mes voyages, selon la louable coutume de tous les voyageurs, je remarquai qu'une dame assez avancée en âge écoutoit mon récit avec une très grande attention. Comme je marrêtai un peu, elle se servit de cet intervalle; je vous prie, monsieur, me dit-elle, permettez-moi de vous faire une question. « De tout mon cœur madame, lui » répondis-je; » & là-dessus nous entrâmes dans le dialogue suivant.

La Dame. N'avez-vous pas remarqué, monsieur, dans tous vos voyages, ce que les hommes font principalement, & quelle est leur occupation générale & essentielle?

Robinson Crusoé. En vérité, madame, il n'est

pas aisé de répondre à une pareille question. Les hommes s'occupent de mille différentes manières, selon leur tempérament & selon leurs différentes passions; cette variété s'augmente encore à l'infini, quand on porte ses réflexions sur les différentes parties du monde, & sur tant de nations, qui ont chacune leurs coutumes & leurs préventions particulières.

La Dame. Il me semble, monsieur, avec votre permission, que vous ne touchez pas à la question que je prends la liberté de vous faire. Je comprends, sans peine, la variété que les différentes coutumes de plusieurs peuples doivent jeter dans un bon nombre de leurs actions. Ce que je voudrois savoir, c'est uniquement si dans la nature de tous les hommes il n'y a pas une fin générale & essentielle, qu'ils se proposent, qui soit marquée dans toute leur conduite, & qui soit comme le centre commun de toutes leurs occupations.

Rob. Cr. Il me semble, madame, que vous venez d'ajouter une autre question à la première, & qu'elle est d'une nature différente.

La Dame. Quelle est donc cette question, monsieur?

Rob. Cr. Si je vous entends bien, vous voulez savoir de moi de quelle manière le genre-humain emploie son tems. Il est très-certain, que la grande moitié des hommes ne l'emploie point à

ce qu'ils reconnoissent pour le but principal de leurs occupations ; & par conséquent ces deux questions sont entièrement différentes.

La Dame. Je vous prie, monsieur, de ne me pas écarter de mon sujet par vos distinctions ; je parle seulement de ce que les hommes en général reconnoissent comme la principale fin de la vie humaine, & comme le centre de toutes leurs actions.

Rob. Cruf. Pour vous parler naturellement, madame, je crois que les hommes s'occupent principalement à deux choses ; premièrement, à manger & à boire ; & en second lieu, à chercher de quoi manger & de quoi boire. Si vous y ajoutez les peines qu'ils se donnent pour se nuire les uns aux autres, vous voyez leur principale occupation dans toute son étendue.

La Dame. Fort bien : mais ce n'est là que leur occupation animale, qui les confond avec les brutes.

Rob. Cruf. Il est vrai, madame : se nourrir & chercher de quoi se nourrir, c'est l'occupation qui les met de niveau avec les bêtes ; mais leur occupation, en qualité d'hommes, savoir, celle de se détruire les uns les autres, les met fort au-dessous des brutes, que leur fière raison mépriste tant. Les animaux, privés de la raison, ne détruisent jamais leur propre espèce, & ils n'at-

taquent les autres que pour assouvir leur faim, & pour se conserver la vie; au lieu que l'homme, par des motifs infiniment plus bas, se porte à ruiner & à massacrer son prochain, & quelquefois sa propre famille. Cette vérité est parfaitement bien dépeinte dans les vers que je m'en vais vous réciter :

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais, pour s'aggrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour, dans les airs, fond-il sur les vautours ?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre Lions, parens contre parens,
Combattre avec fureur pour le choix des tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure;
De sa rage avec lui modère les accès;
Vit sans bruit, sans débat, sans noise, sans procès.
Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard, chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rollet.
Jamais la biche en rut n'a, pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience.
Et jamais juge entr'eux ordonnant le congrès,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes ;
Ni haut ; ni bas conſeil, ni chambre des enquêtes ;
Chacun l'un avec l'autre en toute ſûreté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'homme ſeul, l'homme ſeul, en ſa fureur extrême
Met un brutal honneur à s'égorger lui-même.
C'étoit peu que ſa main, conduite par l'enfer,
Eût paîtri le ſalpêtre, eût aiguiſé le fer ;
Il falloit que ſa rage, à l'univers funeſte,
Allât encor de loix embrouiller un digeſte,
Cherchât, pour l'obſcurcir, des gloſes, des docteurs ;
Accablât l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Que l'équité trouvât ſon tombeau dans le code,
Et qu'on forçât Thémis à protéger la fraude.
La raiſon, inſtrument des plus affreux excès,
Ne ſert qu'à rafiner ſur nos plus noirs forfaits.
Si les brutes au meurtre animent leur courage,
Leur faim ſert & d'excuſe, & de borne à leur rage ;
Mais d'orgueil, de malice, un projet concerté,
Fait en nous, ce qu'en eux fait la néceſſité.
L'altière ambition, la cruelle vengeance,
Outragent la foibleſſe, oppriment l'innocence ;
Et de crimes ſi bas, orateurs ſpécieux,
Nous ſavons les farder par des noms glorieux.

La Dame. Je crois que ce que vous venez de dire eſt véritable ; mais tout cela ne ſatisfait pas à la queſtion. Il faut de néceſſité qu'il y ait dans le genre-humain une occupation, qui ſoit reconnue pour le but général vers lequel la ſageſſe

veut que nous dirigions notre conduite. Il me paroît qu'il doit y avoir quelque chose de fixe dans la raison humaine; un centre commun où doivent aboutir les réflexions & les penchants de tous les peuples.

Rob. Cruf. En vérité, madame, je ne le crois pas. Il y a une grande partie du genre-humain, & beaucoup plus grande que nous ne croyons, dont la nature est abâtardie par une vie sauvage & barbare. La fin principale de cette vie, ne paroît consister simplement que dans l'occupation de chercher la nourriture, & dans le plaisir d'en faire usage. Si vous en exceptez la faculté de parler & l'idolâtrie, il n'y a rien qui distingue ces nations malheureuses, des bêtes les plus féroces; leur vie est précisément la même que celle d'un tigre ou d'un lion.

La Dame. Je crois pourtant qu'on pourroit alléguer plusieurs choses qui mettent une différence entre les bêtes & les sauvages; mais ce n'est pas là ce dont il s'agit présentement; l'occupation principale & universellement reconnue pour la véritable fin de la vie humaine, ne consisteroit-elle pas dans la religion? Vous venez de faire mention vous-même de l'idolâtrie qui règne parmi les sauvages, & qu'ils honorent apparemment du titre de religion.

Rob. Cruf. Vous avez trop bonne opinion des

hommes, madame; rien n'est plus difficile que de trouver quelque religion dans le monde; d'un côté, ce n'est que crasse ignorance; de l'autre, ce n'est que noire hypocrisie.

La Dame. Il me semble, monsieur, que vous vous étudiez à éluder le sens véritable de ma question; je sais bien qu'une partie du genre-humain est dévote d'une manière aveugle, & qu'une autre l'est d'une manière scélérate; mais ce n'est pas là le cas dont il s'agit: je vous demande seulement, si du moins les hommes ne font pas, en général, profession de reconnoître la religion pour la fin principale.

Rob. Cruf. Mais qu'appelez-vous religion, madame?

La Dame. J'appelle religion un culte adressé à un Être suprême, à un Dieu connu ou inconnu, n'importe; pourvu qu'on lui rende hommage, comme à un être dont on dépend.

Rob. Cruf. Je vous dirai, madame, qu'effectivement il y a très-peu de nations assez stupides pour ne pas faire profession de croire une divinité, un pouvoir suprême.

La Dame. J'en suis bien persuadée; mais ce n'est pas encore véritablement ce dont je voudrois m'informer. J'aurois envie de savoir si, avec cette idée d'une divinité, dont tous les peuples sont redevables à leurs lumières naturelles, ils n'en

ont pas une autre dérivée de la même source, qui les porte à un certain culte, à des hommages, à l'adoration, & sur-tout à la prière.

Rob. Cruf. Je crois vous entendre à présent, madame; vous me demandez si l'idée de l'existence d'un Être suprême, & l'idée d'un culte que nous lui devons, ne découlent pas dans l'esprit du genre-humain, du même principe naturel,

La Dame. Voilà précisément ma question, pourvu que nous entendions tous deux la même chose par le terme de culte.

Rob. Cruf. Et moi, j'entends par-là l'adoration.

La Dame. Pour moi, j'y donne un autre sens; je crois que ce terme doit signifier, sur-tout dans le cas dont il s'agit, la supplication ou la prière.

Rob. Cruf. Hélas! madame, la plus grande partie des Indiens ne connoissent dans leur culte, rien que l'adoration.

La Dame. Je suis d'opinion, monsieur, que vous vous trompez; je suis persuadée que l'adoration de ces pauvres gens est une supplication réelle. Ne nous avez-vous pas dit vous-même qu'ils lèvent leurs mains vers leurs idoles, de peur qu'elles ne leur fassent du mal?

Rob. Cruf. Je l'ai dit, & il y a beaucoup d'apparence à cela.

La Dame. Votre esclave Vendredi, & les

femmes ſauvages, dont vous nous avez rapporté l'hiſtoire, ne vous parlèrent ils pas de leur idole Benamuckée, & de leur manière de lui rendre leurs hommages?

Rob. Cruſ. Sans doute.

La Dame. Vendredi ne vous dit-il pas que les vieillards de ſa nation montoient des collines pour dire, O! à leur divinité? Que veut dire cet O! ſinon, O! ne nous puniſſez pas, ne nous tuez pas? O! guériſſez nos maladies; car vous êtes tout-puiſſant : O! donnez-nous tout ce dont nous avons beſoin; car vous êtes plein de bonté: O! épargnez-nous; car vous êtes miſéricordieux. Je conclus de-là, que toute leur adoration conſiſtoit dans la ſupplication, & que l'hommage qu'ils rendoient aux différens attributs divins, aboutiſſoient à la prière.

Rob. Cruſ. Je tombe d'accord, madame, de tout ce que vous venez de dire; mais quelle conſéquence en tirez-vous, & quel eſt le but de votre queſtion?

La Dame. Les conſéquences que j'en tire, monſieur, ſont pour ma propre utilité; elles ne ſont pas aſſez importantes pour vous être communiquées, & je n'ai garde de me croire capable de vous inſtruire.

J'aurois cru que cette judicieuſe dame auroit pouſſé plus loin cette converſation; mais elle

l'évita, & m'abandonna à mes propres réflexions, qui sortirent en foule du discours que nous avions eu sur un sujet si important. La première chose sur laquelle mes pensées roulèrent, c'étoit l'examen de la manière dont la religion subsiste dans le monde ; il n'étoit pas nécessaire de la pousser bien loin, pour m'appercevoir qu'il y a parmi les hommes plus de dévotion que de réligion, plus d'hypocrisie que de véritable culte.

De-là mon intention se tourna, par une transition assez naturelle, sur mes voyages, & je considérai avec la dernière mortification, que dans toutes les courses que j'ai décrites dans mes deux premiers volumes, je n'avois presque pas mis le pied dans un pays chrétien, quoique j'eusse parcouru trois parties du monde. Excepté le peu de tems que j'ai demeuré dans le Brésil, où les Portugais font profession de la religion catholique romaine, qu'on peut appeler chrétienne, pour la distinguer du paganisme, je n'ai pas vu un seul pays habité par des chrétiens ; l'on en sera convaincu, quand on voudra se rappeler avec attention mes voyages. Ils commencèrent par les côtes de Salé, d'où je partis, en me sauvant de l'esclavage. De-là je parcourus la mer Atlantique, ayant les côtes d'Afrique d'un côté, & les Caraïbes de l'autre ; ensuite je vis

Madagascar, Malabar, la Baye de Bengale, Sumatra, Malacca, Siam, Camboye, la Cochinchine, l'empire de la Chine, les déserts du Karakathai, les tartares Monguls, les Sibériens, les Samojèdes, & je n'eus le bonheur de me trouver parmi des chrétiens, que dans la Russie noire, à quatre ou cinq journées d'Archangel.

Rien au monde n'est plus triste, que d'observer que l'ignorance la plus grossière & la plus excessive brutalité sont tombées en partage à tant de millions d'hommes, doués des mêmes facultés naturelles que nous, fournis des mêmes talens, &, à plusieurs égards, aussi accessibles à la conception des choses les plus grandes, & les plus sublimes. Cette observation est fondée, non-seulement par rapport à la religion, mais encore à l'égard de toutes les sciences & de tous les arts, qui peuvent perfectionner notre nature, & contribuer aux agrémens de la vie.

Il est difficile de déterminer ce que la sagesse divine a trouvé à propos de résoudre sur le sort de ce nombre infini d'ames, & je n'ai nullement le dessein téméraire d'entrer là-dessus dans de profondes recherches. Je me contenterai de faire une seule remarque : si, selon l'opinion de plusieurs personnes, Dieu doit leur faire grace dans le jugement à venir, à cause qu'ils n'ont pas péché contre la lumière salutaire de

l'évangile, on peut dire que les ténèbres du paganisme, dont ils ont été enveloppés, sont plutôt une faveur qu'une malédiction. D'être né au contraire sous la lumière de l'évangile, & élevé dans la connoissance de la volonté relevée de Dieu, ce ne seroit pas une si grande grace du ciel que nos docteurs veulent nous le persuader. Dans le cas supposé, le christianisme contribueroit, en quelque sorte, plus à la damnation des hommes, qu'à leur salut, & en perdroit un plus grand nombre, qu'il n'en sauve; ce qui est une opinion abominable, s'il y en a une au monde.

De l'autre côté, si toutes ces nations éloignées de la science du salut, doivent être condamnées à être pour jamais privées de la présence de Dieu, privation, qui constitue ce qu'il y a de plus affreux dans les supplices de l'enfer, par quelle méthode la philosophie humaine conciliera-t-elle avec la bonté infinie de Dieu, la résolution de damner des millions d'ames, uniquement pour n'avoir pas cru en celui dont la connoissance n'a jamais été offerte à leurs lumières naturelles? Il y a de grandes difficultés de côté & d'autre, & la prudence veut, que nous suspendions plutôt notre jugement, que de chercher à développer ces mystères impénétrables, & de sapper les fondemens de la religion par

des recherches téméraires & infructueuſes. Je reviens à l'exemple de l'état dans lequel la religion ſe trouve parmi les hommes.

Je commencerai par les Maures qui habitent la Barbarie. Ils ſont Mahométans, mais de l'eſpèce la plus abâtardie, & la plus impolie du monde. Ils ſont auſſi cruels que des bêtes féroces, débauchés, inſolens, & auſſi vicieux, que la nature le peut permettre. Les vertus & les bonnes mœurs leur paroiſſent ſi peu recommandables, qu'ils ne les mettent pas ſeulement au rang des bonnes qualités. Un homme a beau être ſobre, ſage, judicieux, ſociable, intègre, juſte, il n'en eſt pas plus eſtimé. La gloire chez ces peuples conſiſte dans la violence & dans le brigandage. Ils proſtituent le titre de grand homme à un homme riche, poſſeſſeur d'un grand nombre d'eſclaves, qu'ils traitent avec la dernière dureté. Chaque homme eſt un petit prince deſpote à part ; il ne ſe croit pas obligé à la bonté, à la juſtice & à la civilité, ni à l'égard de ſes inférieurs, ni à l'égard de ceux qui ſont au-deſſus de lui, & il ſe conduit avec toute la liberté effrénée à laquelle il eſt porté par ſes paſſions & par ſes caprices.

La religion, dans ce pays barbare, eſt bornée par le Bairam, & par le Ramadan, par les

jours de fête, & par les jeûnes, par la Mosquée & par les bains. Tout l'exercice de la dévotion y consiste a lire l'alcoran, & à se laver le corps. La sociabilité y est ensevelie sous mille coutumes féroces & barbares. L'humanité & la confiance mutuelle y sont des choses inconnues. On ne s'y voit pas, on ne se fie jamais l'un à l'autre. Chaque homme y représente une bête féroce, qui détruiroit toutes les autres, si elle en avoit le pouvoir.

Ce que je remarquai dans ce pays me donna occasion de faire une réflexion à l'avantage de la religion chrétienne. On peut dire qu'elle est distinguée des autres religions par ce caractère essentiel; que, par-tout où elle a été professée, elle a eu toujours la force de civiliser les nations, lors même qu'elle n'a pas eu le pouvoir de les sanctifier. Elle a produit d'heureux effets sur les manières, sur le gouvernement, & même sur le naturel des peuples. Elle les a portés à la pratique des vertus civiles, les a dégagés des coutumes barbares, qui auparavant les avoient abrutis, en faisant couler dans leur tempérament quelque chose de doux & d'humain; & les a guidés vers une vie régulière relevée par les agrémens que la générosité & la charité sont capables de repandre dans le commerce mutuel des hommes. En un mot cette

religion leur a enſeigné à vivre en êtres raiſonnables : elle leur a fait reconnoître, pour principes de leur conduite, la douceur, la bénignité, l'humanité, & toutes ces vertus ſociales, qui ſont ſi dignes de l'excellence de notre nature, & ſi conformes aux règles éternelles de la juſtice & de l'équité.

Il eſt de la dernière évidence encore, que lorſque la religion chrétienne a été exilée d'un pays, & qu'elle a fait place de nouveau au paganiſme & à l'idolâtrie, la barbarie & la férocité y ſont rentrées d'ordinaire en même tems ; le naturel des peuples s'eſt alteré tout auſſi-tôt, les principes de généroſité en ſont ſortis ; la douceur & la bonté en ont été effacées, & ces malheureux ſe ſont plongés de nouveau dans la cruauté & dans le brigandage.

On pourroit tirer, contre cette remarque, une objection de la ſageſſe, de la politeſſe, & de la grandeur d'ame des Romains & des Grecs, chez qui l'étude de la philoſophie & un gouvernement ſage & bien reglé, avoient rendu familiers les principes de l'honneur & de la vertu. Il eſt vrai, que la généroſité & l'héroïſme ont brillé avec éclat dans ces nations à différens égards. Elles ont été fertiles en perſonnes illuſtres, qui ont porté la vertu à ſa plus grande ſublimité, qui ſe ſont ſacrifiées pour leur patrie,

avec tout le zèle, & avec toute la fermeté imaginables. Les Romains sur-tout se sont signalés par mille actions non-seulement héroïques, mais encore humaines, équitables & généreuses; ils avoient horreur de tout ce qui est bas & lâche, & ils trouvoient indigne du nom Romain, de conserver la vie, même par le moindre détour qui pût les éloigner de la probité la plus scrupuleuse.

Mais cette objection, bien loin de détruire ce que j'ai avancé, ne fait que le confirmer. Ces Romains, si grands, si magnanimes, ne laissoient pas, malgré les lumières que leur donnoit la philosophie, d'avoir encore des restes considérables de barbarie & de férocité. Ils étoient tyrannisés par des coutumes directement contraires à l'humanité, témoins leurs spectacles, dans lesquels ils exposoient les criminels aux bêtes les plus cruelles, & forçoient des gladiateurs dressés exprès, à s'égorger avec la dernière fureur.

Qu'on ne me dise pas qu'il est indifférent, de quelle manière on punit des scélérats, & des gens qui mettent le désordre dans la société. Sans alléguer ici, que les malheureux qu'on forçoit à se massacrer de cette manière, n'étoient pas toujours des malfaiteurs, je ferai remarquer qu'on se faisoit un des plus grands

divertiſſemens de ces ſpectacles inhumains. Les dames mêmes, malgré le penchant qu'elles ont à la douceur & à la pitié, y aſſiſtoient en foule, & cinquante eſclaves, taillés en pièces à leurs yeux, ou déchirés par les lions & par les tigres, leur fourniſſoient un plaiſir aſſez piquant pour leur tenir lieu d'un bal, ou d'un opéra. Ce qu'il y a d'affreux dans cette ſeule coutume, fait voir aſſez qu'il y avoit bien de la différence encore entre les Romains, & un peuple adouci par les bénignes influences de la religion. Ce qui rend la choſe évidente, c'eſt qu'auſſi-tôt que le chriſtianiſme s'eſt introduit chez cette nation, elle eut horreur de cette même cruauté qui faiſoit auparavant ſes plus chères délices : ſes amphithéâtres & ſes cirques furent renverſés, comme leurs ruines nous le témoignent encore.

Il doit même paroître clair à des juges impartiaux, que, parmi les chrétiens, ceux dont la réligion eſt la plus conforme aux livres ſacrés, ſont plus humains & plus ſociables que les autres. Dans les pays chrétiens, la douceur & le ſupport mutuel ſont infiniment plus remarquables que dans les autres pays, & il ne me ſeroit pas difficile de le faire voir au long, par l'hiſtoire & encore par l'expérience.

Je retourne aux Maures de Barbarie, qui

ſont un exemple vivant de l'abâtardiſſement où l'exil de la religion chrétienne d'un pays peut jeter les peuples, qu'elle avoit fait renoncer autrefois à leur naturel farouche, & à leur brutalité.

J'ai examiné d'aſſez près cette terrible nation, pour être perſuadé qu'elle eſt la plus miſérable d'entre toutes celles qui couvrent la ſurface de la terre. Une ame grande, ſenſible à la compaſſion & à la charité, y eſt abſolument inconnue. La nature y a perdu tout le luſtre & tous les excellens avantages qu'elle peut tirer de la religion, & cependant le chriſtianiſme y a fleuri autrefois pendant pluſieurs ſiècles.

Au ſortir de là, je vis les peuples payens d'Afrique, dont pluſieurs ne donnent pas la moindre marque d'un culte religieux, ſi j'en puis juger par ceux que je vis à bord de notre navire; car je n'eus pas occaſion de leur aller rendre viſite à terre.

De-là je m'en fus dans le Bréſil, où je trouvai les habitans du pays adonnés à un culte d'une fort grande étendue, qu'ils ont conſervé même pendant que les Portugais ont fait leur demeure parmi eux. Ils n'ont que trop de religion, mais c'eſt une religion ſanguinaire, cruelle & extravagante; ce qu'il y a de plus eſſentiel conſiſte en ſacrifices humains, en

ſortilèges & en cérémonies, qu'ils croient propres à invoquer les démons ; en un mot je les eſtime fort au-deſſous des négres d'Afrique, qui paroiſſent être entièrement deſtitués de la connoiſſance d'un être qui mérite les hommages des hommes.

Pour les Cannibales, dont j'ai ſouvent parlé dans mes volumes précédens, en rapportant les deſcentes qu'ils firent dans mon île, à pluſieurs repriſes, je ne puis pas donner un compte fort exact de leur culte religieux. Pour ce qui regarde leur affreuſe coutume de ſe repaître de chair humaine, il faut la conſidérer plutôt comme une fureur guerrière, que comme une pratique civile, où l'on s'abandonne de ſang-froid ; ce qui paroît évidemment, en ce qu'ils ne mangent jamais que ceux qu'ils font priſonniers dans les combats.

Si l'on vouloit ſecouer un moment le joug que la coutume impoſe à notre imagination, & examiner cette pratique par la raiſon ſeule, je crois qu'on la trouveroit peu différente de ce qui ſe paſſe dans les armées européennes, pendant la chaleur de l'action, où il arrive très-ſouvent qu'on refuſe quartier à un ennemi qui jette ſes armes, & qui n'eſt plus en état de nuire aux vainqueurs. Tuer de tels malheureux, ou les manger, c'eſt à peu près la même choſe,

& il eſt difficile de faire voir une différence eſſentielle entre ces deux actions inhumaines. Excepté cette habitude choquante, j'ai trouvé ces ſauvages auſſi propres à être civiliſés qu'aucun peuple du monde.

Je paſſe aux Indiens, car pour les habitans de Madagaſcar, j'en ai vu fort peu de choſe, & je crois qu'on peut les comparer aux nègres qu'on trouve ſur les côtes de Guinée, excepté qu'ils ſont un peu plus accoutumés aux manières des Européens, par le fréquent commerce qu'ils ont avec eux.

Les Indiens, en général, ſont Mahométans ou payens, mais leur culte eſt mêlé de tant de coutumes barbares, que le mahométiſme même y eſt corrompu & abâtardi. Cette corruption, par rapport aux dogmes, influe ſur la morale & ſur la conduite de ces peuples. Ils ſont bien éloignés de marquer dans leur commerce cette juſtice & cette intégrité qui ſont obſervées parmi les Mahométans de l'Europe, avec leſquels on peut négocier en toute aſſurance; au lieu que les Indiens volent & trompent autant qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils ſe font une gloire d'en être crus capables.

Il eſt vrai que dans l'empire du grand-Mogol il y a une politeſſe extérieure dans toute la forme du gouvernement, & que les habitans de

Ceïlan ſont ſoumis à des loix fort ſévères. Cependant quelle difficulté n'y a-t-il pas à négocier avec eux? Leur économie même les porte à la fraude, & ils n'ont pas ſeulement le loiſir de porter leurs réfléxions ſur les principes naturels de la juſtice & de l'équité.

Il eſt vrai que les Chinois paſſent pour fameux par leur ſageſſe, c'eſt-à-dire, qu'ils ont eux-mêmes une opinion ſi étendue de leurs lumières, que, par une eſpèce de honte, on leur en attribue beaucoup plus qu'ils n'en ont réellement. Pour leur rendre juſtice, il faut dire que ce ſont des gens ſages parmi les fous, des fous parmi des gens ſages.

Pour ce qui regarde leur religion, elle eſt toute concentrée dans les maximes de Confucius, dont la théologie me paroît une vraie rapſodie de politique, de morale & de ſuperſtition, ſans liaiſon, & bien ſouvent ſans raiſonnemens. On lui feroit trop d'honneur en la conſidérant comme un paganiſme épuré. A mon avis, il y a des dogmes mieux raiſonnés dans la théologie de pluſieurs payens de l'Amérique, que dans celle de cette nation, dont on nous débite de ſi grandes choſes; & s'il faut croire ce qu'on nous a rapporté du gouvernement de Montézuma, dans le Méxique, & des Incas du Pérou, il y avoit dans le culte religieux de leurs

leurs peuples bien plus de régularité & de bienséance, que dans celui des prétendus sages de la Chine.

Par rapport au génie des Chinois, il est sûr qu'il éclate le plus dans leurs ouvrages mécaniques. Mais si l'on y prend garde de près, on verra sans peine que de ce côté-là même, qui est leur endroit brillant, ils sont fort au-dessous des habitans de notre Europe.

Pour avoir une idée juste de leur sagesse, il sera bon d'entrer dans un certain détail, & d'en examiner les différentes branches. Il est d'abord certain que leurs lumières ne les ont pas menés si avant dans la connoissance de la religion, qu'ils auroient pu être guidés par les notions naturelles qui conduisirent autrefois les Romains & les Grecs dans la recherche de la vérité. Si ces anciens sages n'avoient pas une idée exacte de la divinité, ils la considéroient pourtant comme quelque chose d'immortel, de tout-puissant & d'infiniment élevé au-dessus de l'homme. Ils la plaçoient dans le ciel, ils lui accordoient l'empire du monde, & les images de leurs dieux & de leurs déesses représentoient d'ordinaire des attributs divins & des qualités dignes de s'attirer notre respect & notre admiration. Les noms dont ils distinguoient ces divinités, répondoient aux vues de leurs sta-

tuaires ; Jupiter étoit appelé le foudroyant, à cause de son pouvoir, & le père des Dieux & des hommes, à cause de son autorité. Vénus étoit adorée pour sa beauté, Mercure pour son adresse, Apollon pour son esprit, pour sa musique, & pour l'art de la médécine qu'il avoit communiqué au genre-humain ; Mars pour sa valeur & pour son intrépidité, & ainsi du reste. Que trouve-t-on de semblable dans le culte des Chinois, cette nation si célèbre pour sa politesse & par la grandeur de son génie ? On la voit se vautrer dans la boue même d'une idolâtrie grossière, & si peu conforme aux principes naturels de la raison, que cette grossièreté paroit un effet de l'étude & du rafinement.

Leurs idoles, bien loin d'être les images de quelques vertus, ou de quelques qualités estimables, ne représentent pas seulement la moindre réalité ; ce sont des figures plus que monstrueuses, & dans la composition desquelles il n'entre pas seulement la moindre partie de quelque animal qui existe ; elles ne représentent rien qui puisse marcher, se tenir de bout ou voler ; on n'y voit rien qui soit propre à voir, à parler ou à entendre ; tout le motif qu'on paroît avoir eu, en les formant, est de remplir l'esprit des spectateurs d'effroi & d'horreur. C'est ainsi que ces gens si sages adressent leur culte

à ce qui s'offre à leurs yeux ; culte abominable au ſuprême degré.

Qu'on me permette de donner ici mon opinion ſur le culte religieux, tel que la nature peut l'enſeigner à des hommes qui ne ſont pas inſtruits par une révélation de la véritable nature de Dieu. Il me ſemble que le ſoleil, la lune, les étoiles, qui étoient adorés par les payens de l'antiquité, auſſi-bien que la repréſentation de certaines vertus & certaines qualités excellentes, comme la valeur, la fermeté, la bienfaiſance, l'eſprit, la ſageſſe, &c. ſont des objets infiniment plus naturels d'un culte religieux que les affreuſes idoles qu'on adore dans la Chine & dans le Japon. En vain vante-t-on les maximes d'état, ſur leſquelles la ſageſſe de ces nations a fondé la forme de leur gouvernement. En vain veut-on nous donner les plus grandes idées de leur génie & de leur habileté, tous ces éloges hyperboliques n'empêcheront pas un homme ſenſé de trouver leur culte le plus brutal, le plus extravagant, & le plus contraire à la raiſon & à la nature, qu'il ſoit poſſible de trouver dans tout l'univers. Non-ſeulement elles ſe proſternent devant l'ouvrage de leurs propres mains, mais encore devant des chef-d'œuvres de laideur & de difformité, uniquement deſtinés à exciter l'horreur & l'effroi

dans l'ame de ceux qui les regardent; au lieu que des payens plus ſages, ſe conformant à la nature, ont toujours donné à l'objet de leurs hommages, quelque choſe d'aimable & de propre à s'attirer du reſpect & de l'eſtime.

Quel titre de pareils gens peuvent-ils avoir pour prétendre au caractère de ſageſſe, de politeſſe & d'habileté, quand ils ſe laiſſent maîtriſer par une idolâtrie directement oppoſée au ſens commun, & qu'ils adreſſent leur adoration à ce qu'on peut imaginer de plus mépriſable & de plus dégoûtant?

Telle étoit l'idole que je vis un jour dans un temple, ou plutôt dans une chapelle attachée au grand palais de Pékin. Un mandarin, avec ſes domeſtiques, étoit proſterné la face contre terre devant elle. Il n'y avoit rien qui repréſentât la moindre partie d'aucune créature de Dieu; tout en étoit dû à l'invention humaine, qui s'étoit donné la torture pour produire quelque choſe d'affreux, qu'on ne pût pas regarder ſans dégoût & ſans averſion.

Il s'en trouve une pareille (à moins qu'elle ne ſoit renverſée par quelque homme de bon ſens) dans une chapelle qu'un mandarin Tartare a fait bâtir dans ſon jardin qu'on trouve à une petite diſtance de la ville de Nankin. Le peuple y accourt de tous côtés pour adreſſer à cette figure monſ-

trueuſe ſon aveugle dévotion, & comme je ſuis en état de la dépeindre exactement, je me crois obligé d'en donner le portrait à mes lecteurs.

Elle avoit quelque choſe qui lui tenoit lieu d'une tête, mais ce n'étoit pas une tête proprement; & une gueule de travers qui n'étoit qu'une ouverture large & difforme, ſans avoir la moindre reſſemblance à une bouche d'homme, de quadrupède, d'oiſeau ou de poiſſon. Ce monſtre avoit des pieds, des mains, des doigts, des griffes, des jambes, des bras, des aîles, des oreilles, des cornes, le tout placé pêle-mêle, & ſans le moindre arrangement; tous ces membres affreux, & par la figure & par le déſordre, étoient attachés à une maſſe énorme, plutôt qu'à un corps: je ne ſais pas ſi elle étoit de bois ou de pierre; mais je ſais bien qu'elle avoit une figure à laquelle il étoit impoſſible de donner un nom. On pouvoit placer ce monſtre à tout haſard, ſans lui ôter la moindre partie de ſes graces. De quelque côté qu'on le tournât, il étoit également horrible & dégoûtant, également propre à inſpirer de l'averſion; & quand on l'auroit mis ſur la tête, on ne lui auroit pas fait le moindre tort. Je ne l'ai pas encore dépeint dans toute ſa difformité; mais ſi le lecteur y veut ſuppléer par un effort d'imagination, & y ajouter tout ce qu'elle peut lui fournir de plus abominable & de plus effrayant, il

aura une idée à-peu-près juste de la divinité de ces sages Chinois, qu'on nous oblige d'admirer malgré nous. Il peut se représenter leurs mandarins & leurs plus grands seigneurs, qui lui rendent leurs hommages avec toute la pompe possible & avec toute l'humilité que le Dieu du ciel & de la terre pourroit exiger de ses adorateurs éclairés.

Si du tems que le paganisme servoit encore de bandeau à la sagesse des Romains, on avoit placé un monstre semblable dans un temple consacré au dieu de la laideur, comme ils en avoient un dédié au dieu de la beauté, on auroit admiré certainement l'art & l'invention du statuaire; mais sous tout autre titre, un tel monstre n'auroit pu paroître sur un autel de ces sages payens, sans s'attirer le mépris & l'exécration publiques.

Rien, à mon avis, n'est si capable de faire passer une nation pour ignorante & extravagante au plus haut degré, qu'un pareil travers d'esprit par rapport au culte religieux. Si la plus grossière ignorance touchant l'idée de la divinité, qui est si naturelle à la raison humaine, n'est pas capable d'approprier ce caractère à un peuple; je ne connois rien dans la nature qui nous puisse mettre en droit d'avoir mauvaise opinion de qui que ce soit.

Considérons encore, à quelques autres égards, la sagesse de cette nation; le gouvernement &

les arts sont les deux choses dans lesquelles ceux qui en ont une si grande opinion en Angleterre, prétendent qu'elle excelle.

La forme de son gouvernement consiste dans une disposition absolue & tyrannique, qui est la méthode de gouverner la plus aisée, par-tout où les sujets sont aussi disposés à obéir aveuglément, que leurs supérieurs le sont à commander d'une manière impérieuse. De quelles lumières, de quelle prudence, de quels rafinemens de politique a-t-on besoin pour conduire des hommes qui, quand on leur ordonne de se perdre eux-mêmes, versent quelques larmes efféminées, & exécutent ensuite cet ordre sans délai? Les maximes de politique des Chinois, sont admirables parmi des Chinois, il en faut convenir; mais, parmi nous, elles ne produiroient que du désordre & de la confusion. Si la même chose n'arrive pas dans l'empire de la Chine, c'est uniquement parce que tout ce qu'un mandarin ordonne y passe pour une loi aussi respectable que si elle venoit immédiatement du ciel, & il est impossible que l'exécution ne la suive de près, à moins que Dieu ne fasse une espèce de miracle pour l'empêcher.

Quant à leur manière d'administrer la justice, tout ce qu'on y peut remarquer, c'est une décision prompte, suivie d'une exécution sans délai; c'est

une observation assez exacte de la loi du talion ; & un soin général d'empêcher les injustices. Leurs punitions sont cruelles & excessives, & sont mal proportionnées : ils coupent les mains & les pieds à un voleur, dans le tems qu'ils permettent à un meurtrier de se racheter du supplice.

Leurs mandarins jugent en dernier ressort dans un grand nombre de cas, tout comme nos juges de paix ; mais d'ordinaire ils ne fondent leurs jugemens sur aucune loi écrite. Ils n'ont, pour toute règle, que la coutume, la tradition & leurs propres lumières, qu'ils ne consultent qu'à la hâte, sans se donner le tems de réfléchir & de corriger dans leurs sentences, selon les différentes circonstances des faits, ce qu'il pourroit y avoir de trop sévère. Ils ne savent ce que c'est de mitiger la punition, par la considération de la fragilité humaine, & de la force des motifs qui ont porté le coupable au crime.

J'en viens à la manière dont on prétend qu'ils brillent dans la mécanique & dans les arts. J'avoue que je n'y trouve rien qui puisse être la base de cette haute opinion que les Européens font profession d'en avoir. Nous ne les admirons, de ce côté-là, que parce que nous les comparons avec d'autres nations payennes de l'Asie & de l'Afrique, que nous trouvons à cet égard plongées dans la plus crasse ignorance. Cette comparaison

eſt certainement avantageuſe aux Chinois; mais elle ne devroit pas nous jeter dans un étonnement capable de nous éblouir & de ſuſpendre en nous la faculté de raiſonner. Cette ſupériorité n'eſt pas un pur effet du génie de cette nation. Il faut conſidérer qu'elle habite le continent de l'Aſie, qui, malgré des déſerts aſſez étendus, lui a pu permettre autrefois le commerce avec les nations ſavantes & polies, qui habitoient pour lors cette partie du monde; les Mèdes, les Perſes & les Grecs. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont reçu les premiers élémens de la mécanique, & les principes des arts, des Perſes, des Aſſyriens & des Iſraëlites, qui, ſelon l'opinion la plus commune, ont été tranſportés dans le pays des Parthes, ſitué ſur les frontières du Karakathai, ou de la Grande-Tartarie, & qui ont dû naturellement communiquer aux peuples voiſins l'adreſſe où ils excelloient à faire toutes ſortes d'ouvrages.

Si cette conjecture eſt fondée, il eſt certain qu'il faut s'étonner de la ſtupidité des Chinois, plutôt que d'admirer leur génie. Examinons les progrès qu'ils ont faits dans les arts, à proportion de ceux qu'ont fait les peuples de l'Europe; rien n'eſt plus mince. Il eſt vrai qu'ils excellent par rapport à quelques ouvrages particuliers dont leur pays leur fournit la matière; mais certaine-

ment ils n'en ſont pas redevables à leur génie. A cet égard-là même ils ſont ſurpaſſés par nos artiſans ordinaires, dont l'imitation laiſſe loin derrière elle les originaux qui paſſent pour les plus grands chef-d'œuvres.

Ils ont la poudre à canon & des armes à feu; c'eſt une particularité qu'on fait valoir extrêmement; il n'eſt pas certain s'ils ont appris l'art de les faire des Européens, ou s'ils en ſont redevables à leur propre invention; mais il n'importe guères; il ſuffit de remarquer que leur poudre, bien loin d'être propre aux opérations d'un ſiège, n'a pas ſeulement la force de tuer un oiſeau, à moins qu'ils n'en emploient une grande quantité. Leurs fuſils ſont plus propres à faire parade, qu'à produire quelqu'effet; ils ſont peſans, groſſiers, mal-faits & déſagréables à la vue. Ils ne ſavent ce que c'eſt que des bombes, des carcaſſes, des grenades, des mines, &c. Ils ſont ſi éloignés de poſſéder l'art d'attaquer & de défendre une place, qu'à peine ont-ils une idée de l'art de pointer un canon. Pour la diſcipline militaire, l'exercice, les évolutions, la manière de ranger une armée en bataille, leurs plus habiles généraux devroient venir à l'école chez le moins habile de nos ſergens, qui en ſait plus que toute la Chine enſemble.

S'ils ont eu l'uſage de la poudre à canon pendant

cent de siècles, comme quelques-uns de leurs admirateurs l'on rêvé, il faut avouer que leur stupidité est étonnante; & s'ils ont appris à la faire depuis peu, ils ne sauroient encore excuser la bétise qu'ils ont eue de ne pas perfectionner davantage une invention qu'il est si facile de porter au même degré où elle est parmi les Européens.

Passons à leur navigation, & convenons que de ce côté-là ils surpassent tous leurs voisins; mais ayons trop de justice pour les comparer avec nous. De quelle étendue sont leurs courses, de quelle manière conduisent-ils leurs barques & leurs pauvres jonques? Comment s'y prendroient-ils pour traverser avec elles l'Océan indien, américain ou atlantique? Quels pauvres matelots ont-ils! Quels pauvres pilotes! Y a-t-il rien de plus mal-adroit & de plus grossier que toute leur manœuvre? Quand on les mêle par nécessité avec nos gens, combien de coups de pied ne s'en attirent-ils pas à chaque moment, par leur défaut d'habileté & d'adresse?

Ils ne sont pas plus habiles dans l'architecture navale, & ils n'auroient jamais le génie nécessaire pour bâtir un vaisseau de guerre un peu passable; j'oserai même assurer que toute l'habileté de tous les habitans de la Chine ne suffiroit point pour construire un navire comme notre Sou-

verain royal, quand il feroit sur les lieux pour leur servir de modèle.

Je pourrois encore examiner leur génie par rapport à la peinture, à l'art de faire des verres, des horloges, des montres, du ruban, de la dentelle, des bas, &c. & je pourrois faire voir qu'ils n'en savent rien, ou fort peu de chose, excepté les deux premiers arts, à l'égard desquels ils ne sauroient encore entrer en comparaison avec nos artisans médiocres.

On voit, par tout ce que je viens de dire, que leur grand génie, & tout ce que leur belle imagination a de plus ingénieux, se restreint aux porcelaines, dont on est bien moins redevable à leur adresse naturelle, qu'à l'excellente terre que leur pays leur fournit. Si nous avions le même bonheur, il est indubitable que nous les surpasserions à cet égard, comme nous excellons pardessus eux, à tous les autres. Pour leurs manufactures de soie, de coton, d'étoffes d'or & d'argent, tout ce qu'on en peut dire, c'est que nos moindres tisserans ne leur cèdent en rien de ce côté-là.

Je ne leur rendrois pas justice, si je ne disois un mot de leurs cabinets vernissés. Il est certain qu'ils sont d'une grande beauté, grace aux matériaux excellens par lesquels la nature supplée à leur défaut d'habileté pour la construction de leurs

cabinets mêmes; il eſt conſtant que nous les effaçons tellement, que nous ne manquons pas d'en envoyer de tout faits, d'Angleterre dans la Chine, pour être verniſſés là, & pour nous être renvoyés.

Il ne me ſeroit pas difficile d'entrer dans pareil détail par rapport à toutes les branches de leur prétendue habileté; & par-là je ferois parfaitement bien voir l'imperfection preſque incroyable de la ſageſſe & des talens dont ils ſont ſi fiers: mais mon principal but a été de parler de l'état où la religion ſe trouve parmi eux; état ſi triſte que les plus féroces des ſauvages ont un culte moins barbare & moins ridicule que n'eſt le leur.

Cet empire a pour frontière une large étendue de pays de plus de deux milles d'Angleterre. Elle eſt en partie ſous la domination des Chinois, & en partie ſous celle des Moſcovites. Mais elle eſt habitée partie par les Tartares-Monguls, par ceux de Karakathai, par les Sibériens & par les Samoïdes, dont les idoles ſont à-peu-près auſſi hideuſes que celles de la Chine, & dont la religion eſt dictée par une nature brutale & entièrement abâtardie. Pour en être perſuadé, on n'a qu'à conſulter le père le Comte, qui décrit la figure de pluſieurs de leurs divinités, & les cérémonies dont on ſe ſert pour leur rendre hommage

Au reste, cette idolâtrie grossière continue jusqu'auprès d'Archangel. C'est ainsi qu'en parcourant une si prodigieuse étendue de pays, qui est trois fois plus grande que le diamètre de la terre, on n'entend pas seulement prononcer le nom du vrai Dieu, excepté par quelques Indiens Mahométans; bien loin d'entendre parler du fils de Dieu, & de la sainte religion qu'il a donnée aux hommes.

Le zèle avec lequel j'ai examiné l'état de la religion dans les pays où j'ai voyagé, m'a porté à continuer cette recherche par la lecture, puisque mon âge n'est plus propre aux courses. Le motif qui m'y a porté, est l'idée que j'avois qu'il devoit y avoir beaucoup de religion dans les endroits que je n'ai pas vus; puisqu'il y en a si peu dans ceux ou mon étoile ambulante m'a conduit. Mais ma lecture m'a appris à-peu-près la même chose que mes voyages; savoir, que toutes les nations sont presque dans les mêmes dispositions à l'égard d'un culte religieux. Elles ont toutes plus de dévotion pour rendre des hommages à quelque chose, qu'elles n'ont de curiosité pour examiner la nature de ce qu'elles adorent, & tous les peuples ressemblent assez bien aux Athéniens, qui avoient consacré un autel au dieu inconnu.

La chose paroît fort étonnante; mais on sera convaincu qu'elle est vraie, si l'on veut bien jeter

les yeux sur les différens objets du culte, devant lesquels les nations se prosternent d'une manière qui semble passer la sphère de l'extravagance humaine.

Ce qui m'a paru de plus absurde & de plus bisarre dans l'idolâtrie usitée dans les pays que j'ai parcourus, c'est qu'excepté dans la Perse & dans quelques parties de la grande Tartarie, on s'adresse aux dieux en baissant les yeux vers la terre, au lieu de les porter du côté du ciel. Ce qui m'a fait penser que, dans l'idolâtrie même, le genre humain s'abâtardissoit de plus en plus, & que les travers d'esprit modernes alloient plus loin, en matière de religion, que les extravagances des anciens.

Les payens modernes ne placent pas leurs dieux d'ordinaire parmi les astres, à l'exemple des Grecs & des Romains, & ne leur assignent pas leur séjour au-dessus des nuées; mais ils les cherchent parmi les brutes, & ils en assemblent dans leur imagination des parties différentes, pour faire, après ce modèle, des idoles monstrueuses qu'ils adorent pour leur hideuse difformité.

De ces deux sortes d'idolâtrie, l'ancienne est, selon moi, infiniment préférable à la moderne. On peut excuser, sur-tout, à mon avis, celle des Perses qui adressoient leurs hommages au

soleil. On ne sauroit nier que dans cet astre admirable il n'y ait quelque chose de grand, de divin & de propre à s'attirer le respect des hommes, & à solliciter, pour ainsi dire, l'adoration de ceux qui, uniquement guidés par la nature, vivent dans l'ignorance du vrai Dieu. Le soleil est le père du jour & l'auteur de la vie. Il semble la donner à tout le monde végétatif, & par ses influences bénignes, il anime, en quelque sorte, la vie raisonnable; il paroît si fort contribuer à la conservation de tous les êtres qui sont autour de nous, qu'on pourroit soupçonner qu'il a contribué à leur création.

Il paroît évidemment par les histoires, que les principaux adorateurs de cet astre, savoir, les anciens Perses, étoient autrefois la nation la plus éclairée du monde, & ce caractère paroît même, ce me semble, dans leur idolâtrie. Ce culte passa apparemment jusqu'aux nations voisines; du moins on prétend que la statue que Nabuchodonosor fit dresser, pour être adorée par tous ses sujets, avoit le soleil dans la main droite, & que c'étoit proprement à la représentation de cet astre magnifique, qu'il vouloit forcer tant de peuples à rendre hommage; d'où il s'ensuivroit que les Assyriens avoient la même vénération pour le soleil, que les Perses.

Nous apprenons encore dans nos livres sacrés, que

que plusieurs nations adoroient toute l'armée des cieux; ce qui est bien plus naturel & plus approchant du culte adressé au vrai Dieu, que d'adorer les animaux les plus vils & les plus difformes, & même les images & les représentations de ces animaux.

Ce que nous remarquons d'approchant de la vérité dans cette idolâtrie ancienne, ne peut que nous inspirer les réflexions les plus mortifiantes. Il est vrai qu'elle étoit pleine d'absurdités, & qu'on n'y pouvoit découvrir qu'un foible reste, une ombre de la connoissance du vrai Dieu, qui avoit été répandue au commencement du monde par toute la race humaine. Cependant ces absurdités ne sont rien en comparaison de certaines opinions & de certaines pratiques qu'on remarque à présent parmi plusieurs nations qui font profession de suivre dans leurs sentimens & dans leur conduite, les plus pures lumières de l'évangile. Combien d'opinions contradictoires n'admettent-elles pas? Dans combien d'occasions n'agissent-elles pas d'une manière directement opposée à leurs principes & à leur profession? Avec quelle fureur, des chrétiens qui renferment tout le christianisme dans ce nom, ne se damnent-ils pas les uns les autres, pour une différence d'opinions ou de cérémonies très-sou-

le nom de chrétiens, & il y a plusieurs pays catholiques où l'on ne souffre pas l'établissement de ce tribunal abominable.

J'ai vu & lu un grand nombre d'autres exemples de l'extravagance & de la barbarie de ceux qui font profession de la religion chrétienne, & je puis protester qu'il y a des opinions & des coutumes reçues par des nations entières, qui feroient horreur aux payens. Ces sentimens & ces pratiques sont tellement propres à donner du scandale, qu'il faut avoir un grand attachement pour ce qu'il y a d'essentiel dans le christianisme, pour ne s'en pas prendre à cette religion même, de la conduite de ceux qui la professent.

Que les véritables amateurs de cette sainte religion ne s'offensent pas de ce que j'ose rapporter ici quelques échantillons de plusieurs de ceux qui se font une gloire de porter le nom de chrétiens; mon intention n'est, en aucune manière, de jeter un air de scandale sur la religion même; je ne veux que faire rentrer en eux-mêmes ceux qui la déshonorent par leurs sentimens & par leurs actions.

Je crois que je ne m'éloignerai pas de mon dessein en copiant ici les paroles d'un homme très-judicieux qui, à son retour de la Turquie, traversa plusieurs provinces de l'Italie, & fit une

attention particulière sur tout ce qu'il y a de remarquable dans les états du pape.

« Lorsque j'étois en Italie, je passai par le » patrimoine de saint Pierre, où il est naturel de » croire que la religion doit être dans toute sa » pureté & dans tout son éclat.

» A Rome on peut admirer les habits religieux & les cérémonies de la religion dans » toute leur magnificence. Le pape & les cardinaux se promènent par la ville avec une sainte » gravité. Ils soutiennent avec un grand faste la » dignité de leurs titres & de leurs charges.

» Rome a mis à l'interdit des royaumes entiers, » & en a fait fermer les églises, uniquement » parce qu'ils ne payoient pas quelques droits : » elle pousse encore le scrupule jusqu'à purifier » par le feu les indévots.

» L'inquisition fit brûler, pendant que j'étois-» là, deux hommes, pour avoir parlé en termes » peu honorables de la sainte vierge. J'avois résolu » de ne plus faire la moindre recherche touchant » la religion des Italiens, quand, par hasard, je » rencontrai un Quiétiste, qui me dit que toute » la religion devoit être intérieure, & que tous » ses devoirs étoient concentrés dans la méditation & dans la prière éjaculatoire. Il invectiva, » avec aigreur, contre la manière dont tout le » clergé de l'Europe fait une espèce de comédie

» de la religion. L'Italie, ſelon lui, étoit un
» théâtre où les eccléſiaſtiques donnoient aux
» ſpectateurs un opéra magnifique, en machines;
» en un mot, il parla judicieuſement ſur la
» religion des autres : mais quand il en vint au
» détail de la ſienne, je n'y trouvai rien qu'un
» ſquelette difforme, tellement enveloppé de
» ténèbres, & enfoncé dans les cavernes les plus
» ſombres de ſon ame, qu'il me fut impoſſible
» de m'en former une idée diſtincte; ce n'étoit que
» méditation ſans culte, dogmes ſans pratique,
» réflexion ſans réforme, zèle ſans connoiſſance;
» & tout ce que je pus apprendre de lui, c'eſt
» qu'en Italie ſa religion eſt *incognito* ».

Cette idée de la religion des Italiens eſt exactement conforme avec celle que m'en ont donné d'autres voyageurs, & par conſéquent je dois la croire juſte, quoique je n'en ſois pas convaincu par mes propres ſens.

La religion des Polonois n'eſt pas moins digne de la plus forte cenſure : j'ai eu l'honneur de voyager avec un gentilhomme de ce pays-là, qui m'a donné une relation très-détaillée de tout ce qu'il y a de remarquable dans la religion de la Pologne & de la Moſcovie.

Dans la Pologne, à ce que j'ai appris de lui, règne la plus grande confuſion, & dans l'état & dans l'égliſe; & malgré leurs guerres perpé-

tuelles, les Polonois sont d'aussi grands persécuteurs, qu'il est possible d'en trouver dans le monde. Il est vrai qu'ils ont une si grande tolérance pour les juifs, qu'à Lamberg, & dans la Kiovie, on en compte plus de trente mille. Bien loin d'être persécutés, ils y jouissent d'un grand nombre de priviléges & d'exemptions, quoiqu'ils refusent à Jésus-Christ le titre & la dignité de messie. Mais il est certain aussi qu'ils marquent une ardeur détestable à persécuter les protestans, & à détruire les églises, par-tout où ils sont les plus forts.

Ces protestans cependant ne sont pas martyrs de la vérité, quoiqu'ils souffrent les dernières misères pour l'amour des dogmes qu'ils admettent. On les appelle Sociniens, & leur maître Lélius Socin a répandu si universellement ses erreurs par tout ce pays, qu'il y a dans toute cette vaste étendue un grand nombre de personnes, qui ne reconnoissent Jésus-Christ que pour un homme de bien, envoyé au monde pour instruire les hommes, & non pour les racheter par son sang, & pour les sanctifier par son esprit. Pour ce qui regarde la divinité du Saint-Esprit, ils ne daignent pas seulement s'en mettre en peine.

Après avoir rendu compte de la croyance & de la dévotion des peuples qui se soumettent

à l'égliſe catholique romaine ; il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de dire quelque choſe des chrétiens de l'égliſe grecque.

Il y a dans l'empire du Czar de Moſcovie, un prodigieux nombre d'égliſes de bois ; & peut-être que l'on pourroit dire du bien de la religion de ces pays-là, ſi les prêtres n'y paroiſſoient pas être de la même matière. Le peuple y eſt, en général, d'une dévotion extraordinaire, & rien ne ſeroit plus louable, ſi cette diſpoſition n'étoit pas accompagnée de la plus craſſe ignorance qu'il ſoit poſſible de rencontrer dans aucun pays où l'on fait profeſſion du chriſtianiſme.

En traverſant ces vaſtes états, j'ai trouvé que Jéſus-Chriſt y étoit ſi peu honoré en comparaiſon de ſaint Nicolas, qu'on eſt forcé d'en conclure que la religion y eſt entièrement engloutie par la ſuperſtition. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que la conduite du peuple, en matière de religion, y eſt fondée ſur une opiniâtreté ſi outrée, péché originel de cette nation, qu'il eſt abſolument inutile de ſonger à réformer ſes abus les plus extravagans.

Peut-être aura-t-on de la peine à me croire quand je dirai qu'il n'y a pas dans l'univers entier un peuple plus groſſièrement ignorant que les Moſcovites, & plus exceſſivement entier dans ſes opinons ; mais on en tombera d'accord, ſi

l'on veut bien prêter attention à l'histoire suivante, attestée par un grand nombre de personnes, dont la probité ne sauroit être revoquée en doute.

Après la bataille de Nerva, où le roi de Suède Charle XII. defit une grande armée de Russes, il entra dans leur pays avec ses troupes victorieuses, &, selon toutes les apparences, ses soldats y commirent d'assez grands désordres.

Les Moscovites, qui se trouvoient alors dans l'état le plus pitoyable, ne manquèrent pas d'avoir recours aux prières: j'en ai oui quelques-unes; mais le nom de Dieu n'y est pas mentionné seulement; saint Nicolas y tient la place du créateur du ciel & de la terre, & l'on peut juger de la teneur de toutes, par celle-ci:

O toi! notre protecteur perpétuel dans nos misères, tout puissant saint Nicolas, quel crime avons-nous commis, & qu'elle offense t'avons-nous faite dans nos sacrifices, dans nos génuflexions, nos révérences, & nos actions de graces, pour que tu nous aies abondonnés de cette manière? Nous avons déja fait plusieurs efforts de dévotion, pour t'appaiser, &, pour obtenir ton secours contre des ennemis & des destructeurs terribles, insolens, intrépides & furieux, lorsque, comme des lions, des ours & autres bêtes féroces qui ont perdu leurs petits, ils nous ont

assaillis d'une si cruelle manière. Nous savons bien qu'ils n'ont pas pu réussir sans le secours des enchantemens, dans les entreprises qu'ils ont faites contre nous, qui sommes ton peuple, & qu'ils nous ont pris & tués par milliers, quoique nous nous fussions retranchés d'une manière imprenable pour défendre ton saint nom. Nous te prions derechef, ô saint Nicolas! de vouloir être notre champion, de porter notre étendard, & d'être avec nous dans la paix, dans la guerre, & dans toutes occasions où nous aurons besoin de ton assistance. Protège-nous à l'approche de la mort, contre cette troupe horrible & tyrannique de sorciers, & chasse les loin de nos frontières, en les punissant selon leurs mérites.

Je me contenterai de donner ce seul échantillon de la dévotion des Russes, & je passe à l'état où la religion se trouve parmi les protestans. Je suis dans l'intention d'en rendre un compte impartial, & par-là je me flatte qu'il sera exact.

Il y a certainement une grande différence entre la religion dont nous venons de parler, & celle de certains chrétiens réformés de l'Allemagne, appelés Luthériens. Cependant c'est papisme, & ce n'est point un papisme; ils n'ont point de transsubstantiation, mais ils ont une consubstantiation à la place. Leur service diffère de la

meſſe ; mais ce qui y manque, eſt rempli par le bruit des violons, des hautbois, des trompettes & des timballes ; ce qui me fait croire que ſi dans le luthéraniſme on n'eſt point dans le cas de tomber dans le catholiciſme, on y eſt en danger au moins de donner dans la ſuperſtition.

Pour la piété qui fait l'eſſence de la religion, je n'en ai pas trouvé de fort grandes marques parmi ceux de cette ſecte, & c'eſt pourtant là le but principal de mes recherches ; j'entends par religion, moins les dogmes qu'on fait profeſſion d'admettre, & l'attachement qu'on a pour une certaine confeſſion de foi, qu'une conduite qui repond aux maximes de la religion qu'on a adoptée. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une religion qui n'influe pas ſur la pratique ? Je ne contredis pas le ſentiment de certaines perſonnes qui prétendent qu'une véritable religion ne ſauroit ſubſiſter, ſi elle n'eſt pas fondée ſur des principes raiſonnables & certains. Ce n'eſt pas-là ce dont il s'agit ; il n'eſt queſtion que de ces chrétiens dont la doctrine peut être ſaine eſſentiellement, mais qui, malgré leur orthodoxie, donnent dans le déréglement, & négligent les devoirs de la piété.

En un mot, mon deſſein n'eſt ici que d'examiner la religion du côté de la pratique. Je

trouve une espèce de théorie presque par-tout ; au lieu que la piété ne souffre presque nulle part à mon examen.

La censure équitable & judicieuse doit tomber sur-tout sur la négligence des hommes par rapport à cette partie de la religion. Un peuple à qui Dieu n'a pas accordé la bénédiction de le connoître, est plus digne de compassion que de reproches, & ce seroit faire une satyre qui retomberoit sur son auteur, que de faire le bel-esprit sur la stupidité des négres, & sur l'ignorance dans laquelle ils vivent de la doctrine salutaire de l'Evangile. Mais si l'on s'efforçoit à mettre dans tout son jour la brutalité des chrétiens habitans des Barbades & de la Jamaïque, qui, bien loin de se donner la peine d'instruire les sauvages, les mépriſent assez pour leur refuser le baptême, on feroit une satyre juste & sensée.

J'en reviens aux luthériens, dont j'ai considéré de près la conduite dans plusieurs cours & dans plusieurs villes d'Allemagne. Ces cours se piquent de galanterie & de magnificence, jusqu'à un tel point, & avec tant de passion, qu'elles semblent vouloir effacer toutes les autres nations. Ils ont tant d'attachement pour ce rien appelé pompe, qu'ils y concentrent toutes leurs affections, & qu'il n'est pas possible qu'ils aient le

loisir de songer à des objets que les gens sensés trouvent infiniment plus dignes des soins d'un être raisonnable.

La première chose qu'on sacrifie dans ces pays à l'ostentation & à l'envie de paroître, c'est la liberté des sujets, qui par la constitution du gouvernement, ou simplement par la coutume, sont soumis au pouvoir despotique du prince, & qui sont obligés de fournir non-seulement tout ce qu'ils peuvent épargner, mais encore tout ce qu'ils ont, aux penchans d'une cour entièrement dévouée au plaisir & au faste.

Par tout ce que j'ai pu remarquer de la manière de vivre des princes & des sujets, les derniers paroissent être créés exprès pour les prémiers. Il en est ainsi dans tous les états de l'Allemagne; c'est un joug que la coutume impose aux peuples, & qu'ils semblent subir sans contrainte. Le despotisme y est monté à un tel point, que les coffres des souverains y sont comme le réservoir général, vers lequel coulent tous les trésors du pays, & d'où ils se répandent de nouveau. De la même manière que tout le sang du corps passe dans un certain tems par le cœur, tout l'argent du pays passe, une fois par an, par les mains des tréforiers du prince.

Je ne sais pas trop bien si la pauvreté & la misère sont fort propres à inspirer de la dévotion à

ceux qui en sont accablés ; mais je sais bien que si la piété est compatible avec le luxe, le faste, l'oppression & la tyrannie, il n'est pas impossible qu'il n'y ait beaucoup de religion dans les cours dont je parle.

Il est vrai que l'écriture sainte parle avec éloge de la magnificence du plus sage roi qui ait jamais gouverné le peuple de Dieu ; mais elle s'exprime là-dessus d'une manière qui dépeint moins la gloire du monarque, que l'état florissant de ses sujets, qui étoit un effet des soins paternels que ce prince se donnoit pour les rendre heureux. Elle nous dit que Salomon avoit rendu à Jérusalem l'or & l'argent aussi commun que les pierres des rues ; expression la plus forte dont il soit possible de se servir, pour donner une grande idée de la félicité d'une nation.

J'ai entendu dire que le roi de Prusse (1) se faisoit une gloire d'imiter, de tout son pouvoir, la conduite du grand roi d'Israël. Ses propres sujets le publient par-tout, & tous leurs discours sont remplis des qualités généreuses & véritablement royales de ce prince. Il étoit un père si tendre de ses sujets, qu'il appliquoit tous ses soins à faire fleurir leur commerce & leurs manufactures, & à augmenter leur nombre, en donnant

(1) Aïeul du roi régnant.

des privilèges aux étrangers qu'il croyoit capables d'encourager ſon peuple, & de le rendre plus induſtrieux. Bien loin de ſonger à les opprimer, il écoutoit toujours leurs griefs, & ne manquoit jamais d'y remédier, dès qu'il en étoit inſtruit. En un mot, on voyoit briller dans toute ſa conduite le caractère auguſte & aimable d'un prince ſage, juſte & débonnaire; ce qui fait voir que, malgré cette ſorte de gouvernement, dont la forme eſt tyrannique, un roi peut n'être pas un tyran. C'eſt là une heureuſe exception à la règle générale; mais ce cas particulier n'empêche pas que la conſtitution du gouvernement, qui eſt à peu-près la même dans toutes les cours du nord, quelle qu'en puiſſe être la religion dominante, ne ſoit directement oppoſée aux véritables fins de la monarchie, qui n'a été introduite dans le monde, que pour le repos & pour la proſpérité des peuples.

On remarque cette vérité généralement dans toute l'Allemagne, où la magnificence des cours & la proſpérité des ſujets reſſemblent aux deux hémiſphères du monde, dont l'un eſt brillant & lumineux, à proportion que l'autre eſt ſombre & obſcur.

Comment peut-on ſe flatter de trouver la religion dans un pays, où le peuple doit être miſérable, afin que les grands ſeigneurs aient

un équipage pompeux ; où les sujets sont forcés de mourir de faim, afin que le prince fasse gémir sa table sous mille mets inutiles ; où ils doivent soupirer, afin qu'il se divertisse ; en un mot, où le peuple doit contribuer jusqu'à son nécessaire, non pour la défense de la patrie, ni pour des efforts extraordinaires qui puissent mettre une nation en état de résister à un puissant ennemi, mais uniquement pour soutenir le faste, le luxe, l'ambition & l'extravagance du souverain ?

Cette réflexion n'est que trop confirmée par la manière de vivre des ecclésiastiques de ces pays luthériens. Ils sont prodigieusement jaloux de leur hiérarchie ; ils craignent à la mort une nouvelle reformation, ou plutôt une reformation poussée plus loin, persuadés que, comme elle a porté un coup mortel à l'église catholique romaine, elle pourroit bien encore faire le même effet sur leur gouvernement ecclésiastique. C'est pour cette raison qu'ils mettent, pour ainsi dire, une palissade devant l'église, pour en éloigner les autres protestans, & qu'ils semblent crier à pleine gorge : loin d'ici ; car nous sommes plus saints que vous. De-là naît leur zèle persécuteur contre les autres réformés. qui ne conviennent pas de tous leurs principes, & qui cependant ne refuseroient pas de faire un même corps avec eux.

Ce

Ce zèle les ronge, les persécute à leur tour. Leur cœur est toujours rempli de troubles & d'agitation; il est inaccessible à la charité; & comment la religion peut-elle fixer son séjour dans une ame d'où la charité paroît bannie pour jamais? Par conséquent ce n'est pas encore sous ce climat, que je trouve cette religion dont je cherche les traces avec tant d'empressement.

J'ai voyagé moi même dans le cœur de la France, comme on le voit à la fin de mon premier volume, depuis les Pyrénées jusqu'à Toulouse, & de-là par Paris jusqu'à Calais. Dans toute cette étendue de pays, j'ai trouvé le peuple si gai, & en même tems si misérable, que je n'ai pas su qu'elle idée j'en devois avoir. La pauvreté des gens du commun étoit telle, que naturellement toutes leurs pensées devoient rouler sur les moyens de porter leur fardeau, & que toute leur dévotion sembloit devoir aboutir à demander au Ciel leur pain quotidien. Cependant, grace à leur heureux naturel, ils rioient toujours; on auroit dit qu'ils alloient à l'église en dansant, & qu'ils en revenoient en chantant.

L'état de la religion n'est pas mieux dans ma patrie. Quelque tems après mon retour en Angleterre, lorsque j'étois le plus occupé à continuer, par la lecture, la recherche de la religion, que j'avois commencée par mes voyages, on ordonna

en Angleterre une action de graces publique & solemnelle pour une victoire obtenue par les Anglois & par les alliés à... Il n'est pas nécessaire de désigner l'endroit où se donna la bataille, & d'en marquer le tems. Ces circonstances sont étrangères au recit que je vais faire de cette solemnité.

La nouvelle qu'on m'en donna me mit en extase, Je l'ai trouvée à la fin, dis-je en moi-même, cette religion; & ce qui me charme le plus, c'est qu'après l'avoir cherchée en vain dans les pays étrangers, je la rencontre dans ma propre patrie. Là-dessus j'admirai mon extravagance de ne m'être pas épargné une recherche si pénible, en commençant mon examen par l'Angleterre, & je me reprochai d'être semblable à la plupart des voyageurs, qui se fatiguent le corps & l'ame pour se repaître de ce qu'il y a de curieux & de remarquable chez les étrangers, sans se mettre en peine de tout ce qu'il y a de digne d'attention dans le lieu de leur naissance.

Je ne manquai pas de prendre la résolution d'aller voir, à quelque prix que ce fût, cette pieuse cérémonie, & comme les préparatifs en étoient prodigieux, je demandai à mes amis en quoi elle devoit consister principalement; personne ne fut capable de m'en instruire, parce

que de mémoire d'homme, on n'avoit pas célébré une pareille fête dans la grande-Bretagne. Tout ce qu'on m'en put dire, c'est que ce seroit quelque chose de fort beau, que la reine y assisteroit elle-même avec toute la noblesse, & qu'il ne s'étoit rien vu de pareil depuis le règne de la reine Elisabeth.

J'étois ravi de plus en plus par ces magnifiques promesses, & mon imagination se remplissant des idées des solemnités religieuses qu'on avoit célébrées autrefois chez les nations dévouées au culte de la divinité, je ne m'attendois à rien de moins grand que la pieuse magnificence avec laquelle Salomon avoit fait la dédicace du temple, & que la fête de réformation qui avoit été célébrée sous le roi Josias. En un mot, j'espérois voir des cérémonies dont la pompe ne serviroit que d'ornement à une véritable piété.

Ce qui me choquoit un peu, c'étoit d'apprendre qu'on n'avoit jamais solemnisé un pareil jour depuis la reine Elisabeth. Je me mis d'abord dans l'esprit que la mode du pays ne permettoit qu'aux reines seules de publier un jour d'action de graces; mais cette pensée ne me satisfit pas entièrement, & pour contenter, là-dessus ma curiosité, je feuilletai pendant assez long-tems nos histoires; mais j'y cherchai en vain la raison de cette particularité. Je m'adressai à la fin à un

vieux royaliſte, qui avoit autrefois ſervi dans les troupes du malheureux roi Charles : il me dit que rien ne lui étoit plus facile que de donner la raiſon de ce qui m'embarraſſoit ſi fort. Depuis la reine Eliſabeth, continua-t-il, juſqu'à nos jours, on n'a point adreſſé à Dieu d'actions de graces ſolemnelles, parce qu'il n'y a point eu de bénédictions publiques qui puſſent en être le motif. Quelles victoires la nation a-t-elle remportées depuis ce tems-là, excepté deux ou trois, obtenues par le roi Guillaume en Irlande ? On n'en a point témoigné de reconnoiſſance publique envers le ciel, parce qu'on étoit trop occupé, & que d'ailleurs ces avantages étoient contrebalancés par des pertes que nous ſouffrions dans d'autres pays.

Cette raillerie étoit piquante, mais il n'y avoit que trop de vérité. Elle ne m'empêcha pas néanmoins d'avoir une très-grande idée de la gravité & de la dévotion ſérieuſe que je m'attendois à voir éclater dans la joie même qui devoit accompagner cette action de graces. Cette eſpérance me porta à m'aſſurer d'une place hors de l'égliſe & dans l'égliſe même, pour pouvoir remarquer chaque partie de cette ſolemnité.

Le jour arriva enfin, & je crus d'abord que ce ſpectacle paſſeroit mon attente, quand je vis une troupe innombrable de perſonnes qui ſe

preſſoient pour entrer dans le temple avec une ardeur que ma charité ſtupide me fit prendre pour le zèle le plus eſtimable. Je conſidérois que le but de toute cette foule devoit être de rendre graces au ciel d'une victoire qui promettoit à la patrie la paix & la proſpérité, & j'en concluois que j'allois voir éclater une joie ſemblable à celle des Iſraélites, quand, parvenus juſqu'au rivage, ils virent les Egyptiens qui les pourſuivoient, engloutis par la mer avec leurs chevaux & avec leurs charriots. Je ne doutois pas qu'on n'entonnât des cantiques pareils à ceux que chanta Moïſe dans cette occaſion, & que l'on ne les entonnât avec la même piété fervente.

J'en fus bientôt déſabuſé, & je remarquai, en moins de rien, que la reine, avec la dixième partie du peuple, alloit ſervir de ſpectacle aux neuf autres parties, & que c'étoit-là où aboutiſſoit tout le flux & reflux inquiet de cette prodigieuſe multitude.

Quand ſa majeſté arriva au veſtibule du temple, & qu'elle deſcendit du carroſſe, le peuple, au lieu de crier *Hoſanna! bénie ſoit la reine qui vient au nom du Seigneur*, ne cria *qu'au ſecours, au meurtre!* On ſe fouloit aux pieds les uns les autres, & l'endroit où la reine venoit de paſſer, reſſembloit à un champ de bataille.

On y voyoit des monceaux entaſſés de femmes

& d'enfans qu'on venoit d'arracher de la presse, & qui sembloient pousser les derniers soupirs. Je m'adressai à quelques-uns de ces malheureux, pour leur demander ce qui les avoit portés à se jeter inconsidérément au milieu de cette foule; ils me répondirent tous, d'une même voix, que c'étoit pour voir la reine, comme les autres.

Cette réponse me confirma dans l'opinion que le seul but de cette fête solemnelle, du moins hors de l'église, étoit de voir sa majesté. J'espérai pourtant que dans le temple même, les choses auroient une toute autre face, & je fus occuper la place que j'y avois louée, & qui me coutoit trois bonnes guinées tout au moins.

Il m'arriva justement d'être placé au milieu des siéges qui étoient remplis des ecclésiastiques qui devoient célébrer la gloire de Dieu, par le *Te Deum*, & par des antiennes. Je me faisois un plaisir de regarder leurs vêtemens & tout leur air; j'y trouvois de la gravité, de la bienséance, & quelque chose de conforme à cette espèce de triomphe religieux: je m'attendois à les voir s'acquitter de leur emploi avec la même gravité qui étoit ordinaire autrefois aux Lévites, qui sonnoient de la trompette dans le tems que le peuple poussoit des cris vers le ciel pour louer Dieu.

Mais il me fut impossible de rester long-tems dans cette opinion; je vis ces personnages, si

sérieux en apparence dans certains intervalles, & lorsque ce n'étoit pas leur tour de chanter, prendre du tabac, ajuster leurs perruques, lorgner les dames & se parler à l'oreille, assez haut pour être entendus de ceux qui étoient près de-là, des charmes d'une telle jeune demoiselle, de la taille d'une telle lady, des ajustemens d'une telle héritière.

Il y avoit de l'indécence, non-seulement dans les paroles dont ils se servoient, mais encore dans les gestes dont elles étoient accompagnées. J'en rougis de honte pour eux, & je me dis à moi-même : ce ne sont pas-là les gens pour l'amour desquels je suis venu ici. Où peuvent se cacher ceux qui doivent être la bouche de tout le peuple, pour exprimer sa reconnoissance des bienfaits signalés qu'il vient d'obtenir du ciel?

Dans le tems que j'étois occupé de cette triste réflexion, l'orgue entonne le *Te Deum*. Dans le moment même tous mes gens se lèvent, comme s'ils venoient de recevoir une inspiration d'enhaut, & se mettent à célébrer la gloire de Dieu par des antiennes toutes célestes, chantées avec beaucoup plus de graces que de dévotion.

Au milieu de cette musique, exécutée avec tout l'art imaginable, je me croyois presque enlevé dans le ciel, & je commençois à me réconcilier avec toute la solemnité, quand j'en fus dé-

tourné par le bruit de plus de cent pièces de canon, accompagné du tintamarre d'un grand nombre de tambours & des huzza du peuple, dont le bruit ſe joignoit à la mélodie du *Te Deum*. Je ne comprenois pas la raiſon de tout ce fracas, & je ne m'en mettois guère en peine; il me ſembloit ſeulement qu'il n'y avoit pas beaucoup d'harmonie, & qu'il n'accompagnoit pas trop bien les voix & les inſtrumens, qui chatouilloient ſi agréablement mes oreilles, en portant mon ame à la dévotion. Heureuſement cette diſſonnance ne dura pas long-tems, & le ſervice fut continué d'une manière tranquille.

Quand l'antienne fut achevée, & qu'on en fut venu à d'autres parties du ſervice, je ne voulus plus tourner les yeux vers les meſſieurs qui compoſoient le chœur, & dont les manières & les diſcours m'avoient donné quelque ſcandale. J'aimai mieux les jeter ſur la foule qui m'environnoit, pour voir ſi je n'y pourrois pas découvrir quelques perſonnes véritablement religieuſes, dans l'air deſquelles fuſſent peints les raviſſemens & les extaſes de leur ame.

Hélas! c'étoit par-tout la même choſe, l'unique occupation des dames étoit de regarder quelque cavalier plus agréable à leurs yeux que les autres; & les meſſieurs faiſoient leur ſeule affaire d'attacher leurs regards ſur quelque dame diſtinguée

par ſes agrémens. L'étoile & la jarretière d'un beau jeune ſeigneur, riche dans ſes ajuſtemens, tout brillant de joyaux, & caractériſé par ſon ruban bleu, détournoient les yeux d'un ſi grand nombre de femmes de leur livre de prières, que les marguilliers auroient bien fait de faire ſortir ſa grandeur de l'égliſe, afin qu'il ne troublât plus le ſervice, & qu'il ne dérobât pas au Tout-Puiſſant les hommages dont il devoit être le ſeul objet.

Pour la reine, c'étoit l'étoile polaire du jour : plus d'yeux étoient fixés ſur elle, qu'il n'y en avoit d'élevés vers le ciel, quoique la deſtination particulière de ce jour fût d'adreſſer uniquement ſes penſées à la divinité.

Tout ceci, dis-je en moi-même, eſt extrêmement beau; mais je n'y découvre pas la moindre religion. Je prie le ciel de me tirer ſain & ſauf de cette foule, & je lui promets que je n'aſſiſterai plus à une fête qui ne paroît être ordonnée que pour ſe moquer de la divinité. Quel ridicule empreſſement! le peuple ne peut-il pas aller voir la reine dans ſon palais, où l'on peut jouir de ce bonheur ſans peine? Faut-il qu'il vienne ici pour profaner le temple de Dieu, & pour faire une idole de ſa ſouveraine?

J'avoue que j'étois dans une grande colère, & contre les ſpectateurs, & contre toute la cérémonie même. Dans cette diſpoſition d'eſprit, je fis plu-

sieurs autres réflexions satyriques sur tout ce qui venoit de frapper mes sens; mais je ne les communiquerai pas au lecteur; il seroit trop facile d'en faire l'application, & le pauvre Robinson Crusoé n'est pas d'humeur à désobliger qui que ce soit.

La fin de cette sainte journée étoit encore plus extravagante que tout le reste; l'action de graces étoit passée de l'église au cabaret; au lieu de la décence d'un triomphe religieux, on ne vit que le triomphe d'une indécence irréligieuse, & les antiennes & le *Te Deum* firent place aux fusées, aux feux de joie, à l'ivresse & aux coups de bâton.

Ce n'est pas mon affaire d'examiner jusqu'à quel point la divinité se plaît à toutes ces actions bruyantes, qu'on baptise du nom d'actions de graces solemnelles; c'est à ceux qui y sont intéressés à faire là-dessus les réflexions les plus sérieuses.

DES différens Sentimens en matière de religion.

IL n'est possible qu'à la divine sagesse seule de savoir pourquoi quelques parties de la religion qu'elle nous a révélées, & qui doivent régler nos opinions & les hommages qu'elle exige de

nous, ſont exprimées dans des termes ſuſceptibles de différentes interprétations.

Par quelle raiſon faut il que le culte que nous devons à Dieu, ne ſoit pas un point auſſi clair dans le détail, qu'en général; & que tous les hommes, perſuadés qu'il faut rendre des hommages au maître du ciel & de la terre, ſoient pourtant ſi éloignés de convenir de la manière dont il faut s'acquitter de ce devoir indiſpenſable? Comment eſt-il poſſible que l'eſprit infaillible de Dieu, qui eſt l'unique guide qui nous conduit vers le ciel, ſouffre que quelques-uns de ſes préceptes n'offrent pas à l'eſprit un ſens unique, qui frappe tous les hommes de la même manière?

Si toutes les maximes de la religion, auſſi-bien celles qui regardent la doctrine que celles qui concernent les mœurs, avoient été expoſées d'une manière ſi claire, que tous les hommes de tous les ſiècles & de tous les pays en euſſent dû former la même idée, alors, comme il n'y a qu'une porte de ſalut où tous les hommes eſpèrent d'arriver, il n'y auroit qu'une ſeule & unique route à prendre; ce qui auroit ôté au genre humain mille ſources de diſcordes cruelles & indignes de la religion.

Tout ce que nos foibles lumières nous permettent de dire ſur un cas ſi embarraſſant & ſi

mortifiant, c'eſt qu'il a plu à Dieu, qui eſt la ſageſſe & la juſtice même, & qui ne fait rien qui ne ſoit juſte & ſage, d'en ordonner autrement, & de confondre par-là la foible ſageſſe des hommes, qui peuvent dire à cet égard, comme à celui des tems & des ſaiſons, perſonne ne le ſait.

A préſent, dans cet état d'incertitude où nous nous trouvons, il arrive que deux hommes, croyant au même Dieu, profeſſant une même foi, ſe confiant dans le même ſauveur, & tendant vers la même fin, ne peuvent pas s'accorder ſur la manière d'aller vers le ciel, d'adorer ce Dieu, & de mettre leur confiance dans ce ſauveur; ils n'ont pas la même idée de Dieu, du ciel, du ſauveur, ni d'aucun article de la religion chrétienne.

Il eſt vrai que les différens degrés de lumières naturelles & acquiſes, ſont en partie cauſe de ces différentes conceptions; & il n'eſt pas poſſible que les hommes dirigés dans leurs recherches par des guides plus ou moins éclairés, voyent tous les objets dans un même jour.

Ce n'eſt pas tout; il arrive très-ſouvent que ceux qui ont le même degré de lumières, n'ont pas les mêmes diſpoſitions du cœur, & qu'ils n'ont pas pour la vérité un amour également pur & impartial. Trois hommes, par exemple, exa-

minent quelle notion ils doivent avoir de la trinité, ou de quelqu'autre dogme fondamental, & tous trois consultent là-dessus l'écriture sainte. Le premier lit, avec une espèce d'attention, tous les passages qui y ont du rapport; mais préoccupé de la première idée qu'il s'en étoit formée, & à laquelle il a juré fidélité, pour ainsi dire, il force chacun de ces passages à se conformer exactement avec cette idée chérie. De cette manière il ne peut que se confirmer dans son sentiment, il lui paroît si clair & si inconteſtable, que les preuves les plus fortes ne le porteront jamais à y renoncer, & qu'il lui est impossible d'avoir bonne opinion de tous ceux qui conçoivent la chose d'une autre manière. Il les traite d'ennemis obstinés de la sainte doctrine, dignes d'être chassés de l'église, & d'être privés de la communion; en un mot, il ne croit pas qu'ils méritent la moindre charité.

Un autre consulte les livres sacrés dans la même vue & dans de semblables dispositions; il examine les mêmes passages, & il en conçoit des notions directement opposées à celles que l'autre y a cru puiser; chaque texte lui semble donner à son opinion une nouvelle évidence, un nouveau degré de certitude; son sentiment lui paroît si bien fondé, si certain & si inconteſtable, qu'il ne comprend pas qu'on puisse en embrasser un

autre sans s'aveugler de propos délibéré, & sans être ennemi déclaré de l'orthodoxie.

Le troisième parcourt les mêmes passages, uniquement pour la forme, & sans se mettre extrêmement en peine d'y trouver la vérité; & il lui est aisé pourtant d'avoir vu un peu ce dont il s'agit, quoique le succès de son examen réponde exactement à l'indifférence avec laquelle il l'a commencé, & qu'il soit aussi incertain dans ses opinions qu'il l'étoit auparavant.

Ces trois hommes seuls sont capables de remplir des provinces entières de controverses. Les deux premiers se rencontrent par hasard, & se croyant également sûrs de leur fait, ils sont également décisifs, également portés à soutenir leur sentiment avec la plus grande chaleur & avec la dernière opiniâtreté. Les argumens font bientôt place aux invectives; ils s'emportent, se donnent des marques de mépris, se censurent, se damnent, & contractant une haine mortelle l'un contre l'autre, ils se persécutent avec fureur.

Le troisième, qui n'a pas daigné seulement faire les efforts nécessaires pour s'instruire à fond de la question, & pour se déterminer à quelque sentiment fixe, se moque de l'un & de l'autre; il les traite de chrétiens enragés, qui se déchirent pour un dogme qui n'est pas nécessaire au salut,

& dont il n'eſt pas poſſible d'avoir une idée claire & diſtincte ; à ſon avis, ce ſont des fous qui ſe battent ſur des chimères, ou bien ſur des queſtions qui ne ſauroient être décidées que dans le ciel. C'eſt ainſi que les deux premiers viennent à ſe haïr & à ſe perſécuter, dans le tems que le troiſième les mépriſe & les tourne en ridicule.

Si les hommes pouvoient différer en opinions avec humilité, ils différeroient encore d'une manière charitable ; mais quoique cette manière d'embraſſer des opinions oppoſées ſoit praticable dans les affaires politiques & civiles, elle ne ſauroit jamais l'être dans la religion. Il ſemble qu'elle doive néceſſairement payer tribut à une intempérance de l'ame, que l'on confond avec le devoir, & qu'on honore du beau nom de zèle. C'eſt ce zèle malheureux qui, comme une fièvre chaude, produit la rage & la fureur dans le cœur de ſes eſclaves ; ce qui a fait dire à l'ingénieux Auteur de *Hudibras* :

Les ſots humains, ivres & fous de zèle,
Combattent avec paſſion
Pour madame religion,
Comme les bretteurs pour leur belle.

Ce n'eſt pas-là la deſtinée des chrétiens ſeuls, quoiqu'ils y ſoient ſoumis d'une manière toute

particulière. Le zèle eſt ordinaire à tous ceux qui font profeſſion d'avoir un grand attachement pour ce qu'ils conſidèrent comme la religion véritable. Les Perſans & les Turcs ſe haïſſent mortellement à cauſe de leur opinion différente touchant les ſucceſſeurs de Mahomet. Autrefois une pareille haine régnoit parmi les Gentils & les Juifs, & l'on ſait qu'un monarque Aſſyrien fut aſſez perſécuteur pour jeter dans une fournaiſe ardente ceux qui refuſoient de ſe proſterner devant l'image qu'il avoit érigée pour être l'objet du culte de toutes les nations qu'il voyoit ſoumiſes à ſa puiſſance.

Dans l'egliſe primitive, rien n'étoit plus familier que les perſécutions, ſous leſquelles on tâchoit de faire périr les chrétiens : *chriſtianos ad leones*, « jetez les chrétiens aux lions », étoit un cri qu'on entendoit preſque tous les jours. Quand les chrétiens ſe virent délivrés de toutes ces cruautés barbares par le grand Conſtantin, ils ne jouirent guères de cette tranquillité, & leur propre zèle les empêcha d'en goûter long-tems les douceurs. L'Arianiſme, s'éleva au milieu d'eux, & partagea l'empire en factions, & l'égliſe en ſchiſmes. Sous deux règnes conſécutifs, les Ariens perſécutèrent les orthodoxes; & les orthodoxes, à leur tour, perſécutèrent les Ariens avec la même fureur dont tout le corps des chrétiens

chrétiens enſemble avoit été perſécuté peu d'années auparavant par les payens.

Depuis ce tems-là juſqu'à nos jours la perſécution a toujours régné dans les différentes ſectes, à meſure que leur zèle étoit ſoutenu par leur pouvoir. Nous voyons encore dans tous les pays du monde une haine mortelle entre les catholiques & les proteſtans, & ſi les premiers ont porté leur fureur trop loin, les derniers ne peuvent pas dire néanmoins qu'ils n'ont jamais rendu perſécution pour perſécution.

Combien de ſang la guerre n'a-t-elle pas répandu dans l'Europe au ſujet des différentes ſectes qui partageoient l'Allemagne, juſqu'à ce que tous ces troubles furent appaiſés par la pacification générale de Weſtphalie, lorſque les proteſtans ayant remporté les plus grands avantages, obtinrent l'établiſſement de leur religion & la liberté de conſcience dans toute l'étendue de l'empire? Depuis cette époque, le corps proteſtant, délivré de ſes ennemis étrangers, s'eſt abandonné à un zèle qui l'a rongé lui-même. Les Luthériens & les Calviniſtes ſe ſont perſécutés les uns les autres, la charité s'eſt retirée d'entr'eux, & juſqu'au tems préſent les Luthériens ne permettent pas aux réformés évangéliques, (c'eſt ainſi qu'ils appellent les Calviniſtes)

de faire dans leurs villes l'exercice de leur religion; qui plus eſt, ils refuſent d'être enterrés dans les égliſes luthériennes.

J'évite de parler de l'état où la religion ſe trouve à cet égard dans ma patrie, & d'examiner les diviſions malheureuſes qu'il y a entre les Anglois & les Ecoſſois, les épiſcopaux & les presbytériens, la haute-égliſe & les non-conformiſtes. Je me contenterai de dire qu'il eſt évident que toute cette diſcorde a ſa ſource dans la négligence des uns à s'inſtruire ſoigneuſement de la vérité, & dans l'opiniâtreté des autres à vouloir appuyer la vérité par la force. Si tous les hommes vouloient ſeulement répondre à leurs lumières par leur conduite, & ne pas renoncer à la vertu & à la charité pour l'amour des dogmes, il ſeroit fort probable que nous nous trouverions un jour dans le ciel.

Je conſidère toutes les ſemences de la diſcorde en matière de religion, comme la mauvaiſe herbe que ſatan sème parmi le froment. L'on peut remarquer que, quoique les Aſſyriens aient perſécuté les Juifs, & les Romains, les Chrétiens, néanmoins dans le pays où le diable à ſu ſe ménager un culte divin, la perſécution eſt très-peu en vogue. Le diable jouit là d'une domination paiſible, & il eſt bien-aiſe d'en éloigner

toutes sortes de troubles; il ne souhaite aucune invocation, il est intéressé à laisser les choses sur le même pied.

Mais dès qu'on parle d'avoir d'autres Dieux devant sa face, il cherche d'abord à prévenir ce malheur en semant la division parmi ceux qui pourroient renverser son empire; car il a de commun avec les autres monarques le desir de régner seul.

J'entrerois ici dans un détail d'une étendue excessive, si je voulois seulement faire un dénombrement des différentes sectes qui se sont répandues dans nos royaumes; dès que deux personnes diffèrent sur la moindre opinion, quelque peu importante qu'elle soit, dans le moment, comme saint Paul & saint Pierre, ils se résistent en face l'un à l'autre, & ils portent la dispute, & la discorde, qui en est une suite presque nécessaire, aussi loin qu'elles peuvent aller.

Ce n'est pas-là proprement le sujet que j'ai résolu de traiter à présent; je n'examinerai pas non plus pourquoi il y a plus de différences marquées dans les sentimens qui regardent la religion, que dans les opinions qui concernent toute autre matière, ni pourquoi les disputes sur ces sortes de points sont poussées avec plus de chaleur que toutes les autres, & causent des haines plus irréconciliables. J'aime mieux

examiner pourquoi les querelles religieuſes ſont plus fréquentes chez nous que dans les autres pays.

Certainement nous avons une manière toute particulière de porter juſqu'aux derniers excès ces ſortes de diſſenſions. La choſe eſt évidente, puiſque le nombre des ſectes différentes eſt ſi grand dans notre patrie, qu'il n'y en a pas tant, à beaucoup près, dans tous les pays proteſtans enſemble.

La ſolution la meilleure & la plus charitable que je puiſſe donner à cette difficulté, eſt une eſpèce de compliment pour mes compatriotes, & j'oſe avancer que nous ne ſommes partagés en tant de différentes communions, que parce que nous ſommes plus dévoués à la religion que tous les autres peuples; je veux dire qu'en général nous nous faiſons une occupation plus ſérieuſe de pénétrer dans l'eſſence même de la religion, & d'en examiner la nature & les principes; nous peſons plus attentivement les raiſons de tous les partis, & nous nous intéreſſons plus tendrement dans les intérêts du ciel & de nos ames. Nous penſons avec raiſon que rien ne nous eſt plus important que la religion, & qu'il eſt de notre plus grand intérêt de diſtinguer, à cet égard, la vérité d'avec l'erreur, & de nous mettre dans une pleine certitude & dans une ferme con-

viction, par rapport aux points fondamentaux. Ce n'eſt que ce dévouement extraordinaire pour la religion, qui nous rend jaloux de la vérité, qui nous fait pouſſer la fermeté juſqu'à l'obſtination, & qui nous empêche de ſoumettre notre jugement aux déciſions du clergé, comme il arrive dans d'autres pays où les peuples examinent avec plus d'indifférence ce qu'on les oblige de croire, & où ils paroiſſent ſe mettre peu en peine de la certitude de leurs opinions.

Je ſais bien que des étrangers ſe mettent dans l'eſprit que la plupart de nos querelles religieuſes viennent de ce que nous ſommes plus emportés & plus furieux que les autres nations, plus déciſifs & plus précipités dans nos jugemens, moins charitables, moins patiens & plus fiers de notre propre autorité. Cette raiſon eſt, à mon avis, auſſi fauſſe qu'elle nous eſt déſavantageuſe. La véritable cauſe de cet inconvénient eſt, comme je l'ai déjà dit, que nous ſommes moins indifférens que les autres peuples pour les vérités de la religion; nous ne nous contentons pas d'un examen fait à la légère, nous ne nous rendons pas à la fauſſe lueur d'une ſubtilité ſcolaſtique, dont on ſe ſert pour applanir les difficultés les plus épineuſes. Nous voulons des raiſons ſolides, des ſolutions tirées de la nature même des ſujets : nous ſommes

ſérieuſement occupés à chercher les principes de notre foi dans leur véritable ſource ; & ſachant que l'écriture ſainte eſt la grande règle de nos opinions & de notre conduite, nous y avons recours pour juger par nous-mêmes de la véritable nature des ſujets dont il nous importe tant d'être bien inſtruits. Nous n'avons pas aſſez de catholiciſme pour nous ſoumettre aux déciſions d'un prétendu juge infaillible, ni aſſez de crédulité pour acquieſcer à celles de notre clergé. Peut-être allons-nous à l'excès de ce côté-là, & nous fions-nous trop à nos propres interprétations, même à l'égard de certaines matières ſur leſquelles nous n'avons eu quelquefois ni les talens ni le loiſir néceſſaire de nous inſtruire.

Voilà ce qui me paroît la véritable cauſe de la ferveur outrée de nos controverſes, & de ce grand nombre de différentes branches dans leſquelles nos ſchiſmes nous ont diviſés.

Il y a des perſonnes qui veulent qu'on attribue cet inconvénient à l'affreuſe confuſion qui régnoit dans la grande-Bretagne pendant les ſanglantes guerres civiles qui durèrent depuis l'an 1640 juſqu'à 1656, & à la liberté qu'eurent nos compagnons, durant ces troubles affreux, de profeſſer ouvertement toutes ſortes d'opinions. Mais cette ſolution ne ſatisfait pas à la difficulté : la

queſtion eſt de ſavoir pourquoi, ayant la liberté de profeſſer toutes ſortes d'opinions, qui devroit être donnée à tous les hommes, ils s'en ſont ſervis plus que les autres peuples, qui en jouiſſent auſſi, pour ſe ſéparer en un nombre infini de ſectes. C'eſt-là le véritable état de la queſtion, & je crois en avoir donné la ſeule ſolution qui ſorte de la nature du ſujet même.

Une autre difficulté, qui vaut bien auſſi la peine d'être examinée avec attention, roule ſur les remèdes qu'il ſeroit poſſible d'employer contre cette maladie de la religion. Pour aller à la ſource du mal, certaines gens pourroient nous conſeiller moins d'attachement pour la religion, afin d'avoir moins de diſputes ſur ſes différens points; mais ce remède ſeroit pire que le mal. Il vaut infiniment mieux avoir toujours préſent à l'eſprit le véritable but de la religion, l'humilité & la charité. Ces vertus nous inſpireroient de la modération, & ſi elles n'étoient pas capables de diminuer le nombre de nos ſectes, elles nous porteroient, du moins, à nous conduire dans nos diſputes en gens polis & en chrétiens. Si l'on entroit dans les controverſes avec un eſprit de paix, avec un cœur tranquille, avec une tendreſſe fraternelle pour ceux qui n'ont pas préciſément les mêmes idées que nous, il arriveroit très-ſouvent que les mêmes principes de raiſon,

qui ſont communs à tous les hommes, les porteroient aux mêmes conſéquences. Il eſt fort apparent même que, dans ces cas, une grande variété dans les opinions ne produiroit qu'un petit nombre de ſectes, & que pluſieurs ſentimens qui paſſeroient dans notre eſprit pour erronnés, ne nous obligeroient pas à nous ſéparer en différentes communions.

J'avoue qu'il paroît y avoir quelque choſe de rebutant dans ce que je ſoutiens ici, ſavoir que notre attachement pour la religion, qui va plus loin que celui des autres peuples, eſt l'origine du grand nombre de nos ſectes, & d'une eſpèce d'eſprit de perſécution qui les anime les unes & les autres. Il eſt triſte encore de devoir ſoutenir que nous, qui avons ſi peu de religion, en avons encore plus que les autres nations chrétiennes : heureux ſi notre ſupériorité à cet égard étoit d'une plus grande étendue ! Elle eſt aſſez grande pour nous rendre plus capables que les autres peuples, de nous haïr les uns les autres, & il s'en faut de bien des degrés qu'elle ſoit aſſez grande pour nous lier avec nos compatriotes par les plus tendres liens de la charité mutuelle.

Le dégré de notre amour pour la religion n'eſt qu'un triſte milieu entre le chrétien éclairé & pleinement convaincu de la vérité de ſes ſentimens par un examen raiſonnable, & le

chrétien indifférent & plein d'une malheureuſe ſécurité par rapport à ſes plus grands intérêts. Je n'en dirai pas davantage, & je crois que ce que j'ai avancé ſur ce ſujet, eſt ſuffiſant pour donner une idée de l'origine de nos opinions variées à l'infini ſur les matières de la religion.

On me demandera peut-être encore où pourront finir nos fatales diſſenſions ſur ces ſujets importans. J'y pourrois répondre de pluſieurs manières très-mortifiantes, ſurtout ſi j'avois envie d'entrer dans de certains détails; mais j'aime mieux rendre ma réponſe auſſi générale & auſſi charitable qu'il m'eſt poſſible. J'eſpère que toutes ces querelles finiront dans le ciel. C'eſt-là que ſe termineront toutes ces animoſités ſi contraires à la douceur & à l'eſprit de l'évangile. C'eſt-là que nous donnerons la main à pluſieurs pécheurs réconciliés avec Dieu, dont nous abhorrons ici la ſociété. C'eſt-là que nous embraſſerons ce publicain, qui a été l'objet de notre mépris. C'eſt-là que nous verrons ce cœur froiſſé, que nous avons accablé ici par nos cenſures, par nos reproches & par nos invectives, entièrement guéri par le baume de Galaad, par le ſang de notre rédempteur.

Nous verrons alors qu'il y a eu d'autres brebis que celles de notre bercail; qu'il y a eu d'autres

routes vers le ciel que celles dont nous avons exclu les hommes; que pluſieurs de ceux que nous avons excommuniés, ont été reçus dans la communion de J. C. & qu'un grand nombre de ceux que nous avons placés à la main gauche du ſouverain juge, ont un rang à ſa droite. Nous verrons alors la plupart des ſectes ſe réunir & ſe réconcilier entièrement. Le zèle mal entendu n'exercera pas ſon empire ſur les âmes, & ne nous jettera plus dans le plus funeſte aveuglement; nous n'accuſerons plus d'hypocriſie une vertu pure & ſincère, & nous n'accorderons plus les honneurs de la véritable piété au fard impoſteur d'un phariſaïſme adroitement ménagé; chaque objet ſera mis dans ſon vrai jour; du premier coup-d'œil on en connoîtra la valeur réelle; perſonne n'aura la moindre envie de tromper, & perſonne ne ſera ſujet à être la dupe de l'impoſture.

Dans ce ſéjour heureux de paix & de concorde, nous réparerons, par la plus vive tendreſſe, tout ce que nous aurons fait & même penſé d'injurieux à notre prochain; nous nous féliciterons mutuellement de notre commun bonheur, & nous louerons à jamais la bonté divine, qui a reçu en grace ceux que nous avions rejetés, & qui a aſſigné dans la joie éternelle

une place à ceux à qui, dans l'excès de notre orgueil, dans notre diſette de charité, nous en avions fermé l'entrée.

Combien d'actions dont nous n'avions conſidéré que l'extérieur, & que nous avions condamnées ſur un examen ſuperficiel, n'y verrons-nous pas récompenſées par ce juge infaillible qui ſait démêler les intentions les plus ſecrettes du cœur? Pluſieurs opinions qui nous paroiſſent ici damnables, ſe trouveront parfaitement orthodoxes. Pluſieurs notions qui, par nos déciſions téméraires, s'étoient offertes à notre eſprit, comme contradictoires, nous paroîtront alors conſiſtantes avec elles-mêmes & conformes à la religion émanée de la fontaine de vérité.

Alors tout l'embarras que nous donnent à préſent les idées des choſes inviſibles ceſſera entièrement, la doctrine de l'immutabilité des décrets divins paroîtra parfaitement compatible avec la liberté de la créature raiſonnable; on verra que ces décrets ſont ſtables & certains, & que cependant c'eſt avec fruit que les fidèles ont adreſſé au ciel leurs prières, pour éviter des maux, pour s'attirer des bénédictions, pour obtenir pardon, & pour détourner les fléaux qui ſembloient déjà prêts à les accabler.

Si quelqu'un me demande pourquoi tous ces différens ſi ſcandaleux ne peuvent pas finir avant

le tems où nous ſerons tranſportés dans le ſéjour de la paix, je lui réponds qu'ils prendroient effectivement fin ſur la terre, ſi les hommes étoient fortement convaincus que toutes ces animoſités finiront dans le ciel. Mais de la manière dont les eſprits ſont faits, il n'eſt pas poſſible que cette conviction ſoit générale. Les vérités les plus grandes & les plus évidentes ne font pas ſur l'eſprit de tout homme des impreſſions proportionnées à à leur force & à leur poids, & par conſéquent je ne vois pas le moindre degré de probabilité dans l'eſpérance de voir finir ces malheureuſes diſcordes, avant que nos ames ſoient dégagées de la matière & débarraſſées des préjugés & des paſſions.

Il y a encore un autre moyen de réconcilier les eſprits diviſés ſur des points de la religion, & la providence s'en eſt ſervie très-ſouvent pour réparer les brèches qu'un zèle mal-entendu avoit faites à la charité chrétienne. Ce moyen a été toujours fort efficace; mais c'eſt un remède amer qui ne fait ſon effet que de la manière la plus douloureuſe. On en conviendra facilement quand j'aurai dit que c'eſt la perſécution. La force de ce remède a bien paru dans l'égliſe primitive, où la plus grande harmonie regnoit pendant tout le tems qu'elle a ſouffert ſous l'inhumanité des empereurs payens. S'il y avoit quelques opinions

différentes, elles n'éclatoient pas par le schisme ; on s'écrivoit des lettres les uns aux autres pour s'instruire mutuellement d'une manière paisible, charitable & fraternelle ; & l'on nommoit quelquefois des arbitres pour décider de ces sortes de différens. On ne savoit pas ce que c'étoit que d'excommunier des églises entières, pour quelque vétille touchant la manière de célébrer la pâque, & pour la question, s'il faut rebatiser les pénitens. Toute cette lie de la religion étoit consumée dans la fournaise de la persécution ; la fureur des tyrans retenoit les esprits dans l'humilité chrétienne ; les souffrances communes resserroient les liens de la charité, & tout le zèle se concentroit dans la noble fermeté d'essuyer plutôt les dernières misères, que de renoncer aux engagemens qu'on avoit pris avec le sauveur du monde.

On a vu la même chose dans la Grande-Bretagne, au commencement de la réformation. L'évêque Ridley, & l'évêque Hooper, l'un épiscopal, & l'autre presbytérien, ou peu s'en faut, ayant eu des différens, qu'ils avoient poussés avec la dernière chaleur, & s'étant résistés l'un à l'autre en face, comme saint Paul & saint Pierre, se réconcilièrent dès qu'ils se virent menacés du martyre. Leurs disputes finirent à la vue du bucher qui les devoit mettre en cendres ; ils comprirent

qu'il étoit poſſible à l'un & à l'autre d'avoir un dévouement généreux & ſincère pour les vérités les plus importantes de la religion, ſans être du même ſentiment ſur quelques rites, & ſur quelques cérémonies extérieures; ils s'écrivirent des lettres conſolantes, & ils devinrent confeſſeurs également zélés, & martyrs de la même religion, qu'ils avoient en quelque ſorte deshonnorée & troublée, en ſe cenſurant mutuellement avec une véhémence, qui n'étoit pas proportionnée à la petiteſſe des ſujets qui y avoient donné occaſion.

Que tous ceux qui ſont capables de réfléchir attentivement ſur un remède ſi rude, ſe reſſouviennent que les chrétiens turbulens, qui ont été réconciliés par la perſécution, ont toujours trouvé, dans leur conduite paſſée de puiſſans motifs de ſe demander pardon l'un à l'autre. Plus ils avoient échauffé leur zèle par leurs paſſions, plus ils avoient choqué les devoirs de la charité par leurs cenſures & par leurs reproches, & plus ils ſe ſont attachés l'un à l'autre par les liens de la tendreſſe fraternelle; marque certaine, que ce n'étoit ni leur raiſon ni leur piété qui leur avoient inſpiré leurs emportemens, & que toutes les controverſes pouſſées avec chaleur ſur des points qui, dans l'eſprit même de ceux qui diſputent,

ne passent point pour fondamentaux, ne servent à la fin qu'à couvrir de honte ceux qui s'y sont livrés inconsidérément.

DE l'Excellence merveilleuse de la religion, & de la Vertu négative.

LE langage de la vertu négative, est le même que celui du pharisien de l'évangile; seigneur, je te rends graces, &c. Elle n'a pour but qu'une criminelle & ridicule ostentation; c'est une poupée habillée richement & avec magnificence : mais, dépouillée de tous ces affiquets, ce n'est qu'une grossière figure de bois, uniquement propre à amuser les enfans & les fous. C'est l'unique base des espérances d'un hypocrite; c'est un masque qu'on voudroit faire prendre pour un caractère réel. On ne s'en pare d'ordinaire que pour tromper les autres; mais à coup sûr, nous sommes toujours, par son moyen, nos propres dupes.

La vertu négative ne diffère pas beaucoup du vice positif, sur-tout chez ceux qui s'en servent de propos délibéré comme d'un masque pour en imposer aux autres, ou comme d'un brouillard pour s'aveugler eux mêmes. Si quelqu'un de ceux qui sont dans ces tristes cas, vouloit bien examiner avec attention la véritable nature de la situa-

tion où il se trouve, & la foible base sur laquelle il fonde la tranquillité de son esprit, il verroit qu'il n'est pas possible de s'imaginer une disposition plus malheureuse pour sortir de ce monde, & pour comparoître devant le trône du souverain juge.

Pour en être persuadé, on n'a qu'à réfléchir sur l'opposition qu'il y avoit entre le pharisien de l'évangile, & le publicain, qui étoit l'objet de son plus profond mépris. Nos gens à vertu négative ont une parfaite ressemblance avec le premier dans toute leur conduite ; toujours occupés des vices & des crimes d'autrui, toujours prêts à se féliciter de ne pas donner dans les mêmes excès. Mon voisin est un ivrogne ; un de mes fermiers est un voleur ; un tel jure comme un damné ; un tel richard se plaît dans la profanation & dans le blasphême ; le commissaire de notre quartier est un athée ; un tel scélérat est devenu voleur de grand chemin ; un tel petit-maître de la cour pousse la débauche jusqu'aux derniers excès. Pour moi, tout enveloppé de ma vertu négative, je vis d'une manière sobre, régulière & retirée ; je suis véritablement honnête homme & homme de bien, je ne m'empare du bien de personne ; personne ne m'a jamais entendu jurer, jamais un mot scandaleux n'est sorti de ma bouche ; j'ai toujours soin d'éviter dans mes discours la profa-

nation

nation & l'obscénité, & l'on me voit les dimanches dans mon banc à l'église. Seigneur, je te remercie de ce que je ne suis ni débauché, ni voleur, ni assassin. Supposons que tous les éloges que ce saint homme se prodigue de cette manière, soient véritables; il n'y gagne pas grand chose, à mon avis; il vaudroit mieux pour lui qu'il fût coupable d'une de ces habitudes criminelles, & même de toutes ensemble, que de fonder une sécurité malheureuse sur son inaction, qu'il confond avec les devoirs les plus essentiels du christianisme.

La plupart des scélérats savent jusqu'à quel point ils sont criminels; de tems en tems leur conscience leur reproche les horreurs de leur conduite, & ils rendent quelquefois hommage à la vertu par des remords passagers. Dans l'état où ils se trouvent, il est très-possible que leur conscience se réveille tout-à-fait & les porte à une repentance sincère, dont la vivacité soit proportionnée à l'énormité de leurs crimes. Il est vrai que bien souvent Dieu, libre distributeur de ses graces, traite ces scélérats avec la dernière rigueur; que, pour les punir, il leur permet de se livrer à des forfaits nouveaux, & qu'il les arrête à la fin dans leur carrière criminelle, par une mort qui ne leur donne pas le loisir de réfléchir sur leur triste situation; par conséquent la préférence

que je leur donne ici sur un homme négativement vertueux, ne doit animer personne à se jeter à corps perdu dans un gouffre de crimes. Qu'ils considèrent encore que ceux de cette malheureuse classe d'hommes, qui se répentent de leurs actions affreuses, ne s'en répentent d'ordinaire que tard, & qu'ils ne sont portés à se jeter devant le trône de grace, que par la plus déplorable adversité, & souvent même par l'appareil du dernier supplice.

Cependant, quelque coupables que puissent être ces malheureux, il est certain qu'en péchant, ils sont persuadés qu'ils péchent, & qu'ils sont dans un état où de fortes exhortations peuvent les porter à un repentir vif & sincère. Le chrétien négatif, au contraire, est plein de lui-même, satisfait de sa sainteté; s'il pense à quelque devoir de la religion, c'est lorsque de tems en tems il se jette à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il n'a besoin ni de sa protection, ni du secours de sa grace. Ce léger hommage qu'il paye à la divinité, est un opium qui acheve de l'endormir dans la sécurité. Il y a de l'apparence qu'il ne se réveillera jamais de cette profonde léthargie, qu'elle l'accompagnera dans le passage de cette vie à l'éternité, & qu'il ne se désabusera de sa sainteté prétendue, que lorsqu'il se verra environné de cette lumière pure, qui découvre la nature véri-

table & la valeur réelle de toutes choſes. C'eſt-là qu'il verra trop tard qu'il n'a rien négligé pour ſe duper ſoi-même, & qu'enfermé par ſon propre orgueil dans un épais nuage de vertus négatives, il a travaillé à ſe détruire poſitivement & à ſe précipiter dans un gouffre de malheurs éternels dont la réalité ne lui ſera que trop ſenſible.

Qu'on ſe perſuade une fois pour toutes, que je ne ſonge ici qu'à tracer un caractère, & que je n'ai pas la moindre intention de l'appliquer à qui que ce ſoit; la matière eſt trop grave & trop mortifiante pour me fournir un ſujet de ſatyre licencieuſe. Je prie ſeulement ceux qui ſont capables de ſentir que c'eſt leur caractère que je dépeins, de ſe tirer au plus vîte d'une ſituation ſi dangereuſe; & je conjure les perſonnes qui ſont menacées par leur vanité d'être jetées contre cet écueil, de l'éviter, en prenant l'humilité pour leur pilote.

J'ai remarqué qu'un nombre de perſonnes tombent dans ce malheur par la ſatisfaction exceſſive que leur donnent les éloges de leur prochain, & l'idée avantageuſe de leur caractère, qu'ils voient établie dans l'imagination de ceux qu'ils fréquentent. Il eſt vrai que dans pluſieurs une bonne réputation eſt un baume précieux, & un bien préférable à la vie même; mais alors c'eſt une bonne réputation fondée ſur un mérite réel,

dans la vertu, qui eſt la ſeule ſource légitime de la réputation : autrement, ce n'eſt qu'une courtiſane fardée qui cache un amas de maladies & de corruption ſous un air de fraîcheur & de ſanté.

Dans un ſiècle auſſi abâtardi que le nôtre, il vaut infiniment mieux, avec un cœur pur & innocent, être le but général de la calomnie des hommes, que de s'en attirer les fauſſes louanges par un mérite ſuperficiel. Qu'importe à un homme de bien de ſe voir mépriſé par une populace mépriſable, pourvu qu'en jetant les yeux ſur lui-même, il y trouve de quoi ſe conſoler, & qu'en les tournant vers le ciel, il y découvre le centre de toutes ſes eſpérances?

. . . . . *Hic murus aheneus eſto,*
Nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ.

HOR.

Le ſage eſt dans l'indépendance
Des diſcours du peuple malin :
Son mérite & ſon innocence
L'entourent comme un mur d'airain.

Il eſt vrai qu'il faut une fermeté invincible, & un courage infini pour ſoutenir généreuſement les mépris & les calomnies du public; j'aimerois mieux pourtant que ce fût-là mon ſort dans le monde, (pourvu que je puſſe jouir de la ſatis-

faction essentielle à la vertu & au témoignage d'une bonne conscience), que d'être du nombre de ces gens à vertu négative, que tout le monde caresse par des éloges flatteurs; mais qui sont vides de tout mérite, & que leur vanité abîme dans des illusions perpétuelles. Leur seul plaisir, leur satisfaction la plus vive, consistent à détourner leurs yeux d'eux-mêmes, & à s'aller chercher dans l'imagination d'autrui, pour y caresser l'idée chimérique de leur caractère.

Dans le grand jour que la providence à destiné pour exposer à la lumière les secrets les plus cachés des cœurs, nous verrons toutes les idées que nous avons les uns des autres, parfaitement rectifiées, nous aurons tout le loisir de découvrir la fausseté & la témérité des jugemens que nous avons formés des caractères du prochain; nous verrons couronnés d'une gloire permanente plusieurs de ceux que notre précipitation a condamnés à la honte & aux ténèbres éternelles; nous verrons plus d'un hypocrite fardé, qui traite ici les autres de publicains, & qui leur dit: retire-toi d'ici, car je suis plus saint que toi, dépouillé de son masque de sainteté, envier le triomphe de ceux qui avoient été l'objet de son orgueilleux mépris.

Voilà une source féconde de consolations pour l'homme de bien, dans le tems même que ses en-

nemis, comme s'exprime David, *grincent des dents contre lui, & l'ont en dérision.*

Bienheureux le mortel dont la vertu ſublime
Sait ſe mettre au-deſſus d'une frivole eſtime;
Il voit d'un œil content des riches inſenſés,
A l'abri du bonheur, par la foule encenſés,
Tandis qu'armant ſon cœur d'un généreux courage,
Il ſoutient, du vil peuple, outrage ſur outrage,
Il jouit, en ſecret, de la tranquillité,
Que répand en ſon cœur l'aimable piété;
Et, ſans placer ſon nom au temple de mémoire,
Il trouve, en ſa vertu, la ſource de ſa gloire.
Ainſi l'aſtre du jour, lorſque, de toutes parts,
Ses feux ſont abſorbés par les plus noirs brouillards,
A travers ces vapeurs achève ſa carrière
Et ſait ſe couronner de ſa propre lumière.

Bien ſouvent des éloges qu'on donne libéralement à cette eſpèce d'honnêtes-gens qui ſont le ſujet de ce diſcours, ne ſont que des éloges négatifs; mais comme ces ſortes de louanges ſont incapables de donner une ſatisfaction réelle à des perſonnes qui réfléchiſſent un peu, il eſt certain auſſi, que la vertu négative n'a pas la force néceſſaire pour ſoutenir une ame accablée ſous le poids d'un mépris univerſel. Il eſt plus malheureux de donner du ſcandale que de s'attirer de la calomnie. Le premier a pour baſe des fautes véritables, & la ſeconde attaque toujours l'inno-

cence ; rien ne donne du scandale, que ce qui est faux.

Pour se fortifier contre les attaques du mépris général de tout un peuple, il faut pouvoir se retrancher dans une vertu réelle & solide ; il faut qu'on se sente soutenu par la justice & par l'intégrité. Il n'y a qu'un fond de mérite dont on puisse tirer du secours, quand on a le malheur de passer pour n'avoir dans le caractère rien qui ne soit vicieux. Je ne veux pas dire par-là qu'il faut être parfait, pour ne pas plier sous de telles attaques, qu'il faut n'être pas coupable de la moindre extravagance & du moindre foible. Si cette supposition étoit vraie, où seroit l'homme qui pût tenir ferme contre la mauvaise réputation ? La perfection n'est pas compatible avec notre malheureuse nature ; la véritable manière dont les autres doivent juger de nous, & dont nous devons juger de nous-mêmes, c'est de prendre garde au tissu général de nos actions, à la suite entière de notre conduite, & l'on peut hardiment se croire honnête homme, malgré quelques fautes qu'on trouve par intervalles dans toute la trame de sa vie. Comme chaque bonne action ne nous met pas en droit de nous arroger le titre d'homme de bien, chaque extravagance, chaque mauvaise action particulière ne nous doit pas faire passer non plus ni dans l'esprit des autres, ni dans notre

donner carrière sur une durée éternelle, sujet si immense & si inconcevable? S'il le pouvoit, s'il étoit en état de former quelque idée d'une vie future, il lui seroit impossible de continuer à s'abandonner à l'assoupissement voluptueux où il s'est jeté par la grande opinion qu'il a de lui-même. Le moyen de se mettre dans l'esprit que, dans le court espace de cette vie, qui n'est qu'un moment réel, comparé à l'éternité, on puisse faire quelque chose qui mérite une félicité qui ne sauroit être bornée par le tems?

Si toutes nos actions les plus vertueuses ne sont pas proportionnées à cette récompense infinie, rien n'est plus absurde que de croire s'en rendre digne par l'inaction d'une vertu négative. C'est à la vue de l'éternité, par conséquent, que tout l'orgueil du pharisien doit disparoître; la vertu négative, la vertu réelle même, ne sont rien ici; notre bonheur éternel ne sauroit avoir pour sa source qu'une bonté infinie, qui, pour nous récompenser, se consulte elle-même, & qui, sans avoir égard à notre mérite, se proportionne à sa propre grandeur. Être jugés selon nos œuvres, si l'on entend ces expressions à la lettre, ne signifie qu'être condamnés. Heureusement nous ne serons jugés que par la sincérité de notre repentance, qui sera récompensée, non pas à

proportion de ſon mérite réel, mais à proportion de la bonté divine, & du mérite infini de Jéſus-Chriſt.

Je le répète : l'éternité n'eſt pas un ſujet propre à s'attirer les réflexions d'un homme à vertu négative. Il eſt trop étendu pour une imagination deſſéchée par l'amour-propre, & quand cette éternité ſe préſentera un jour à ſon eſprit déſabuſé, elle ſera auſſi peu la ſource de ſa conſolation, qu'elle aura été l'objet de ſes penſées.

Cette idée de l'éternité m'échauffe l'eſprit & le remplit tout d'un coup d'un ſi grand nombre d'images, qu'il m'eſt impoſſible de ne me point livrer à une digreſſion ſur une matière ſi noble. Si le ſujet ne déplaît pas à mes lecteurs, ils me pardonneront ſans peine l'écart qu'elle me force de faire.

L'ÉTERNITÉ.

Sujet effrayant & ſublime,
Dont l'immenſité me confond!
Gouffre, où l'eſprit ſe perd, inconcevable abîme,
Quelles couleurs te dépeindront?

Du tems, qui paſſe, mer profonde!
Tout âge ſort de toi, tout ſiècle y doit finir:
Tombeau futur de notre monde!
Source des mondes à venir!

Finir, commencer, mourir, vivre,
S'arrêter, différer, poursuivre,
Ne sont chez toi que mots vides de sens;
Tout incident de la nature,
Les tems passés, l'existence future,
En toi, comme en un point, concentrent leurs instans.

Heures & jours, semaines, mois, années,
L'un sur l'autre accumulez-vous,
Courez remplir vos destinées,
Par votre nombre étonnez-nous.

Quelle suite prodigieuse!
En vain l'algèbre ingénieuse
Dans ce calcul veut t'abîmer;
Mais qu'êtes-vous au prix de la durée immense,
Dont vous tirâtes la naissance?
Vous ne sauriez seulement l'entamer.

Ces nobles faits, fruits des cœurs intrépides,
Périront avec les héros.
Mille réflexions brillantes & solides
Suivront leurs auteurs aux tombeaux.
Cette immortalité, dont leur ame est superbe,
N'est, auprès de l'éternité,
Que le moindre ruisseau, qui, se traînant sur l'herbe,
Se perd dans l'océan où son cours l'a porté.

Durables monumens; orgueilleux mausolées,
En vain vos fondemens & de marbre & d'airain,
Prétendent-ils porter aux races reculées,
La gloire ou bien l'orgueil du Grec & du Romain!

Vous paſſerez tous, comme une ombre.
L'éternité dans ſa nuit ſombre,
De mille êtres paſſés cahos triſte & confus,
Confond ce qui n'eſt point, avec ce qui n'eſt plus.

Eh! pourquoi donc avec tant de foibleſſe
Te livres-tu, mon ame, à ton affliction?
Pourquoi, d'une langue traîtreſſe,
Crains-tu la perſécution?
Attache-toi, ſans trouble, à la ſageſſe auſtère;
Mépriſe un moment de misère;
Perce de l'avenir le voile redouté:
Que de tes douleurs la durée
A l'infini ſoit meſurée;
Crois que ce qui finit n'a jamais exiſté.

Que du ſouverain bien la ſolide eſpérance,
T'arme d'une noble conſtance,
Bientôt tu recevras, de l'immortalité,
La ſuprême félicité,
Et la véritable exiſtence.

Je reviens à mon homme à vertu négative, & je veux le ſuppoſer un moment capable de porter ſa vue ſur la vie à venir. Il ne la ſauroit contempler ſans horreur & ſans la plus grande inquiétude; ſemblable à Felix, gouverneur de la Paleſtine, quand ſaint Paul lui parla des vertus chrétiennes & du dernier jugement. Ce romain, ſi je ſais bien développer ſon caractère, doit avoir été un de ces ſages négatifs dont le paganiſme

abondoit, & cependant les paroles de saint Paul le firent frissonner. Quoique je ne me pique pas d'être grand théologien, voici comme je crois qu'il faut expliquer ce passage.

Felix étoit sans doute un philosophe, aussi bien qu'un homme mis au premier rang par la faveur de son maître. Le respect qu'il avoit pour les Dieux, en quoi consistoit parmi les sages payens presque toute la religion, l'avoit porté à la justice & à la tempérance, comme à une conduite qui devoit être récompensée par la félicité des Champs-Elisées; car généralement les payens alors pensoient que les Dieux étoient les rémunérateurs de la vertu.

Mais quand l'apôtre entra en conversation avec lui sur les grandes vérités de notre religion, il ne lui fut pas difficile de le désabuser de la haute idée de son propre mérite. Il lui fit voir qu'il n'est pas possible que la divinité nous soit redevable par la pratique de la vertu; qu'une vie sobre & tempérante porte sa récompense avec soi, en procurant à l'homme un corps sain & toutes les dispositions nécessaires pour jouir comme il faut d'une félicité présente. Il lui prouva qu'un bonheur éternel & sans bornes ne peut avoir pour source que la bonté illimitée d'un Dieu, qui, malgré sa justice offensée par nos crimes, a établi un tribunal de grace, où Jésus-Christ, que saint

Paul prêchoit, assignera une gloire éternelle à ces cœurs froissés, qui, se condamnant eux-mêmes, & se repentant vivement de leurs péchés, ont reçu l'esprit d'adoption, qui seul est capable de les unir à leur rédempteur.

Certainement Felix ne pouvoit que trembler à la vue de ces vérités mortifiantes ; il vit sans doute, que sa tempérance, sa justice & toute sa philosophie, quand elles auroient été d'une étendue infiniment plus grande, ne devoient être d'aucun poids, devant le tribunal de la justice éternelle, & que, bien loin de lui attirer des récompenses, elles n'étoient pas capables de l'arracher aux plus grands supplices.

Quelle étrange idée devoit avoir de Dieu ce pharisien qui entra dans le temple avec le publicain pour adresser ses prières à la divinité! Il est remarquable qu'il y entra d'un air assuré, sans avoir le moindre dessein de poser quelque offrande sur l'autel, ou de faire un aveu de ses péchés, en faisant quelque sacrifice ; du moins les livres sacrés ne font mention, dans cet endroit, ni de victime, ni de prêtre. Il n'avoit pas besoin de tout cet attirail superflu; ce saint homme n'avoit commis rien qui dût l'exciter à demander pardon à Dieu; il n'approchoit de l'autel que pour solder ses comptes avec la divinité, & pour lui montrer qu'il étoit tout au moins quitte

avec le ciel. Semblable à cet autre pharisien, dont il est parlé dans l'évangile, il raconta à Dieu que, dès sa jeunesse, il avoit rempli toute la loi; il en rend graces d'une manière cavalière, & il s'en retourne chez lui avec toute la tranquillité qu'une sainteté parfaite doit répandre dans une ame.

Pour le pauvre publicain, que cet hypocrite avoit mépriſé, & qui étoit reſté en arrière, n'oſant approcher du lieu ſaint, il fit un perſonnage bien différent. Il eſt vrai que, par un principe de devoir, il avoit d'abord réſolu d'aller au temple; mais quand il vit ce bâtiment ſuperbe, ſéjour de la divinité & repréſentation vive de ſa gloire, frappé d'une horreur religieuſe, il rentra dans ſon cœur, & n'ayant pas, pour ſe raſſurer, la moindre reſſource dans une vertu négative, ni dans quelques actes de piété extérieure, il s'arrête tout court; il n'a pas le courage d'entrer dans cet auguſte lieu, il porte ſa réflexion ſur ſes péchés, & profondément humilié par le triſte état de ſon ame, il baiſſe ſes yeux vers la terre, dans le tems qu'il élève ſon ame vers le ciel, avec une foi vive, accompagnée d'une ſincère repentance: ſeigneur, dit-il, ayez pitié de moi, miſérable pécheur.

La confeſſion des péchés, la foi, la repentance, l'humilité, le plus profond reſpect pour

Dieu;

Dieu ; en un mot, toutes les vertus chrétiennes, étoient jointes dans ce seul acte ; aussi ce seul acte de piété lui obtint-il grace devant le tribunal de la divine miséricorde. Il s'en retourna justifié. Le phatisien, au contraire, rentra dans sa maison avec la même vanité ; en un mot, avec cette même vertu orgueilleuse, qui mettoit le comble à ses péchés.

De quelles couleurs grandes & nobles l'écriture sainte ne dépeint-elle pas par-tout la foi & la repentance, ces deux vertus qui se tiennent toujours par la main & qui sont inséparables ? Jamais les livres sacrés ne nous parlent de la foi, sans en tracer un portrait propre à lui attirer notre admiration & notre amour. Cette vertu est la pierre angulaire de tout l'édifice du christianisme ; elle guide & elle tient le chrétien dans son voyage par ce monde, & elle l'introduit dans cette vie où elle n'aura plus lieu ; en un mot, la foi est l'essence & la base de toute la religion que l'évangile nous enseigne.

La véritable religion a eu trois différentes bases, en trois périodes différens : mais ces trois règles essentielles ont eu toujours le même but ; savoir, la vie, ou le bonheur éternel.

La première règle fut donnée à Adam dans le paradis terrestre ; les termes en étoient : *abstenez-vous, & vivez.*

La seconde fut prescrite aux enfans d'Israël, lorsqu'ils reçurent la loi de la main de Dieu; elle étoit exprimée ainsi : *faites, & vivez.*

Enfin la troisième est la règle fondamentale de Jésus-Christ, dont tous les préceptes aboutissent au commandement que voici : *croyez, & vivez.*

La foi fait par conséquent toute la substance de la doctrine évangélique, elle établit notre justice, ou plutôt elle nous approprie la justice de notre rédempteur; c'est le grand & l'unique moyen de participer aux mérites de Jésus-Christ, & de nous assurer l'effet de toutes ses promesses.

Si ce que je viens de dire est une vérité constante, qu'il est impossible de révoquer en doute à tous ceux qui admettent la divinité de l'évangile, dont toutes les parties concourent à s'établir, quelle consolation peut-elle apporter à un chrétien négatif? Il n'y a pas plus de religion négative dans le système de la foi, qu'il y a de foi dans le plan d'une religion négative.

Conduisons à présent vers son lit de mort un chrétien négatif, vide d'idées véritables & sensées de la religion, & plein d'idées fausses de sa vertu. Supposons qu'il entre en conversation sur son état avec un homme vertueux, qui connoisse le véritable esprit de l'évangile. Si ce

homme pieux conforme ſes diſcours à cet eſprit de la religion chrétienne, & s'il tire par-là le moribond de ſes notions favorites, il remplit ſon eſprit de confuſion & ſon cœur de troubles; il lui tient un langage à-peu-près incompréhenſible. Le malade ne ſait plus où il en eſt. Dès qu'il ne peut pas nager ſur les veſtiges de ſes vertus négatives, il ſe noye dans le moment même. Il arrive auſſi quelquefois qu'un malheureux de cette eſpèce rejette de pareils raiſonnemens, qui ſont tout-à-fait étrangers à ſa manière de concevoir les choſes les plus intéreſſantes, & qu'il ſe tient collé à ſon orgueil fondé ſur une foible baſe. Il eſt ſemblable à ce noble Polonois, qu'on exécuta, il y a quelque tems, pour avoir aſſaſſiné un gentilhomme Anglois; quand le miniſtre lui parloit de la repentance, & du mérite infini de Jéſus-Chriſt, il répondoit, qu'il étoit d'une des plus illuſtres familles de ſa patrie, & qu'il eſpéroit que Dieu auroit quelques égards pour un homme de ſa naiſſance.

De quelle manière ſe conduira un eccléſiaſtique pieux & raiſonnable, quand il s'agira de prier Dieu pour un de ces orgueilleux pécheurs, qui, dans peu de momens, doit comparoître devant le trône du maître du monde? Dira-t-il? Seigneur, reçois dans ton ciel l'ame de cet

honnête homme ; il n'a été ni ivrogne, ni adultère, ni blasphémateur ; il a donné des marques de justice & de charité, il a fait du bien à son prochain : jamais il n'a fait tort à personne de propos délibéré, & il n'a point donné dans ces irrégularités excessives, que la mode du siècle autorise. Seigneur, ayez pitié de cet homme vertueux, de ce chrétien si digne des récompenses que vous avez attachées à la pratique de la piété.

Une semblable prière ne feroit que le confirmer dans sa situation déplorable ; un ministre bien instruit dans les devoirs de sa charge, plein de zèle pour la gloire de Dieu & pour le salut des hommes, s'y prendra d'une autre manière, il ne négligera rien pour découvrir à ce pauvre pécheur, qu'il a travaillé pendant toute sa vie à se jeter dans une agréable, mais dangereuse illusion. Il lui fera sentir qu'il n'a rien de recommandable dans lui-même, & qu'il n'est qu'un pauvre ver de terre, dont l'unique ressource est de se jeter avec humilité entre les mains du sauveur, dont les miséricordes sont infinies.

Dans ce triste période de la vie, la vertu négative doit faire naufrage, pour que le pécheur soit sauvé.

CHAPITRE V.

De la néceſſité d'écouter la voix de la Providence.

LES hommes ont une pareſſe naturelle qui les empêche d'examiner à fond ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes & à la divinité. C'eſt une étude dans laquelle nous n'entrons qu'avec répugnance, & nous ſommes charmés d'y rencontrer quelque difficulté conſidérable, qui nous fourniſſe une raiſon plauſible d'arrêter tout court nos recherches.

Par-là il arrive que les hommes les plus capables de réuſſir dans cet examen, ſe trompent ſur la nature des devoirs de la religion, & qu'ils ſe contentent de quelques notions ſuperficielles, ce qui les prive des avantages conſidérables qu'ils pourroient tirer d'un examen plus ſoigneux & plus profond. Ils s'imaginent qu'une connoiſſance générale des principes de nos devoirs, ſuffit pour leur enſeigner le chemin du ſalut, ſans ſe mettre en peine de tous les ſecours qu'une recherche pouſſée plus avant leur pourroit donner, pour applanir & pour rendre plus agréable le ſentier étroit qui mène à la félicité éternelle.

Salomon étoit d'une opinion bien différente, quand il ordonna aux hommes *de crier pour la ſageſſe, & d'élever la voix pour l'intelligence, de creuſer pour elle comme pour de l'argent, & de la chercher comme un tréſor caché.* Il eſt certain que ſon but étoit de parler de la connoiſſance de la religion, qui eſt la ſeule ſalutaire. Pour en être perſuadé, on n'a qu'à conſulter les paroles ſuivantes, par leſquelles ce ſage roi anime les hommes à ces recherches utiles *Alors*, dit-il, *vous comprendrez la crainte du ſeigneur, & vous trouverez la connoiſſance de Dieu.*

Pour moi je crois fortement que c'eſt pour nous un devoir indiſpenſable, dans la carrière que nous avons à courir dans ce monde, de tâcher de pénétrer dans toutes les parties de la religion, qui ſont proportionnées aux bornes d'un eſprit fini. S'arrêter dans ces recherches utiles, à cauſe de quelque difficulté qui s'applaniroit devant une attention plus forte, c'eſt reſſembler au pareſſeux de Salomon. Pour ſe dérober au travail, il dit, *qu'il y a un lion dans les rues, & qu'il ſera tué s'il ſort de ſa maiſon.* De la même manière, celui dont l'imagination groſſit les difficultés de l'examen, pour avoir une occaſion de s'en diſpenſer, ſe forge des chimères qui l'effraient, afin d'avoir un motif plauſible pour ſe

livrer à son indolence, & pour rester dans les ténèbres qui l'environnent.

Animons-nous par conséquent à la recherche de toutes les choses qui regardent la religion, & dont la divinité ne nous a pas défendu l'examen. Il est vrai qu'il y a des mystères dont la connoissance appartient à Dieu seul, & dans lesquels nous ne saurions nous efforcer à pénétrer sans la hardiesse la plus téméraire; aussi suis-je fortement résolu à les respecter ici, & à ne pas toucher au voile qui les couvre. Heureusement la divinité, par une sagesse digne de sa nature, a rendu impossible la connoissance de tout ce qu'elle nous a défendu d'examiner; c'est en vain que nous voudrions ne pas lui obéir à cet égard Ce manque de respect pour ses ordres seroit parfaitement infructueux pour nous. C'est-là une marque de la bonté de Dieu, aussi-bien que de sa sagesse, & nous devons lui rendre grace de ce que, par les commandemens qu'il nous a donnés là-dessus, il nous a épargné des peines inutiles.

Notre sort est infiniment plus heureux de ce côté-là que celui d'Adam; il voyoit devant ses yeux l'arbre de science, comme pour le tenter continuellement par sa beauté, & en même tems il lui étoit défendu d'y toucher, sous peine de la vie. Pour nous, graces à la bonté divine, nous

pouvons manger du fruit de tous les arbres qui sont plantés à notre vue, & ceux auxquels il ne nous est pas permis de porter une main audacieuse, sont éloignés de nos yeux, & hors de notre portée.

J'ai intention d'entrer dans la recherche la plus délicate dont les matières de la religion puissent être susceptibles. Pour y réussir, il sera nécessaire de commencer par applanir toutes les difficultés, autant qu'il sera possible, par expliquer exactement tous les principes, par définir les expressions, en un mot, par poser une base inébranlable. Il est bon que, dans la conception d'un sujet si peu familier avec l'imagination des hommes & avec la manière ordinaire de raisonner, ils ne soient arrêtés par aucune obscurité qui puisse les effrayer & les empêcher de me suivre dans mes réflexions.

Il s'agit dans ce discours du devoir d'écouter la voix de la providence, & je suppose d'abord que je parle à des personnes qui admettent les deux principes dont dépend toute la religion; savoir, 1°. Qu'il y a un Dieu, première cause & premier moteur de toutes choses, qui donne l'être à tout ce qui existe, & dont, par conséquent le pouvoir est supérieur à celui de tous les autres êtres; 2°. Que cette puissance éternelle gouverne tout ce qu'elle a créé.

Pour éviter ici des distinctions inutiles sur la personne de la divinité qui a créé proprement l'univers, & sur celle dont l'emploi particulier est de veiller à la connoissance des choses créées, je me contenterai de prier mes lecteurs de lire avec attention le verset 6 du psaume XXXIII, qui ôte tout lieu à ces sortes de chicanes, en attribuant l'œuvre de la création à toute la trinité. *Par la parole du seigneur les cieux ont été faits; & par le souffle de sa bouche, toutes leurs armées. La parole*, c'est Dieu le fils; *le seigneur*, c'est Dieu le père, & le *souffle de sa bouche*, c'est Dieu le saint-esprit.

Ayant supposé de cette manière que mes lecteurs admettent un Dieu, créateur du ciel & de la terre, je ne crois pas avoir besoin d'un plus long préambule, avant que d'établir les deux propositions suivantes.

1°. La cause première gouverne par sa sagesse tout ce qu'elle a créé par sa puissance.

2°. La providence fait éclater un soin particulier pour l'homme, sa dernière, mais sa plus excellente créature.

La religion naturelle prouve la première de ces propositions d'une manière incontestable. De l'idée que la nature nous donne de la prescience, de la sagesse, de la bonté & de la justice de Dieu, la providence générale suit par la consé-

quence la plus néceſſaire. Si nous admettons tous ces attributs divins, comme il le faut abſolument, dès que nous admettons l'exiſtence d'un Dieu, il nous eſt impoſſible de croire que l'univers n'eſt pas ſoutenu & dirigé par la même vertu qui l'a tiré du néant.

Il ſeroit abſurde au ſuprême degré de concevoir un Dieu qui, par ſa puiſſance infinie, a créé le monde, qui le laiſſe-là, ſans entrer dans les intérêts de ſa ſageſſe, qui eſt la même choſe que ſa providence, ſans avoir aſſez d'amour pour ſon ouvrage, pour en vouloir conſerver l'ordre & l'harmonie, & pour ſoutenir la ſubordination des cauſes ſecondes, qui eſt comme la vie de tout ce tout ce qui a été créé.

La religion révélée ne nous fait pas voir, avec moins d'évidence, le ſoin que la divinité prend d'une manière toute particulière de l'homme, l'ornement de la création. Révoquer ſeulement en doute cette propoſition, c'eſt rejeter l'autorité de la révélation divine.

C'eſt en faveur de l'homme que l'ordre & l'harmonie ſont conſervés parmi les autres créatures, que les pays ſont habitables, que les fruits & la chair des animaux ſont nourriſſans, & que les ſimples ont une vertu médicinale. Il ſemble que toute la terre ſoit ſon héritage, uniquement deſtinée à ſon utilité, & entièrement

soumise à son pouvoir : il en est comme le vice-roi ; ou bien on peut le considérer comme le feudataire de celui qui en est le seigneur absolu. Or le moyen de comprendre, sans tomber dans l'absurdité de lier ensemble des idées absolument incompatibles, que Dieu ait abandonné le monde à la conduite de l'homme, sans diriger d'une manière toute particulière celui qu'il a rendu dépositaire de son pouvoir sur les choses créées ?

J'appelle donc *Providence* cette sagesse divine, par laquelle il conduit non seulement les choses créées pour les besoins de l'homme, mais par laquelle encore il influe sur l'homme même, & le dirige dans toutes ses opérations.

Je laisse à certains philosophes à faire des distinctions spécifiques de la providence divine, & à examiner la manière dont elle agit ; je n'entrerai point dans toutes ces subtilités de l'école ; il suffira de donner ici une définition de ce que j'appelle *Providence*. C'est cette activité de la puissance, de la sagesse, de la justice & de la bonté de Dieu, par laquelle il gouverne non-seulement les évènemens, mais encore les moyens qui y conduisent, & les dirige à l'utilité de l'homme, sa créature favorite.

Cette idée me paroît claire & nette, & je crois qu'il est superflu de mettre notre esprit à

la torture pour développer la manière dont cette activité influe sur les choses humaines, & la raison pour laquelle elle se sert d'une telle méthode & non d'une telle autre ; c'est à nous à respecter la providence comme le droit de Dieu ; c'est à nous à en observer la conduite, à nous y soumettre & à obéir à ses ordres.

Il ne seroit pas hors d'œuvre de mettre ici dans tout son jour la bonté de Dieu, qui paroît d'une manière si marquée dans l'intérêt particulier que la providence prend dans tout ce qui concerne les créatures humaines ; mais cette espèce de digression pourroit remplir presque tout l'espace que j'ai destiné, dans cet ouvrage, au principal sujet que j'ai promis de traiter. D'ailleurs la vérité que je viens d'indiquer, a tant de connexion avec ma matière ; qu'elle se développera, comme d'elle-même, à mesure que je répandrai de la lumière sur notre devoir indispensable d'écouter la voix de la providence.

Le motif le plus grand qui nous doive porter à prêter cette attention religieuse à la voix de la providence, c'est qu'elle est déterminée d'une manière toute particulière à nos avantages, & qu'elle y détermine toutes les causes secondes.

La pratique de ce devoir n'est pas extrêmement facile ; rien n'est plus fréquent chez les hommes que d'interpréter de travers les effets

les plus visibles de la providence, & les plus propres à frapper; par conséquent il n'est pas surprenant qu'on prenne si peu garde à cette voix de la providence, qui nous parle d'une manière moins éclatante, ou qu'on n'y donne pas le véritable sens.

Une marque certaine que les hommes ne sont que trop sujets à interpréter les effets même les plus sensibles de la providence, c'est que certaines gens, persuadés que rien n'arrive dans le monde sans le concours de Dieu, rendent la providence divine responsable de leurs folies & de leurs extravagances. Un étourdi qui fume du tabac dans un magasin à poudre, s'en prendra à la providence de ce que tout le bâtiment saute en l'air; un autre qui laisse pendant la nuit sa maison ouverte, la chargera de la perte de ses meubles ou de ses marchandises. Il n'est pas possible de rien imaginer de plus absurde & de plus ridicule : de cette manière, un brigand & un meurtrier pourroient rejeter leurs crimes sur la providence qui gouverne toutes choses.

Je ne m'amuserai pas, pour le présent, à réfuter ces erreurs grossières : mon but est ici d'instruire les lecteurs de quelques particularités délicates qui concernent la providence, & sa méthode de gouverner le monde, & qui valent bien la peine d'occuper notre attention.

S'il y a des gens qui chargent grossièrement la providence de certaines choses où elle n'est pas engagée d'une manière directe, il y en a d'autres qui donnent dans une erreur encore plus dangereuse, & qui refusent de voir la providence dans les évènemens où elle se fait sentir de la manière du monde la plus directe & la plus manifeste.

Ces sortes de gens-là semblent se faire un plaisir de s'aveugler. Si la providence guide & dirige le monde réellement, si de l'enchaînement de certaines circonstances elle fait la cause des évènemens, si d'ailleurs le but général de la providence est de diriger le gouvernement du monde à l'avantage particulier de l'homme; en un mot, si l'on admet les deux propositions que j'ai établies comme la base de mon discours, il en faut inférer cette conséquence nécessaire; que c'est pour nous un devoir indispensable de prêter la plus forte attention à la voix secrette de cette providence.

Par faire attention à la voix de la providence, j'entends en étudier la véritable signification dans chaque particularité de chaque évènement, & apprendre à connoître les vues de la providence dans tout ce qui arrive, & la manière dont nous devons y répondre de notre côté. Si un homme se voyoit en danger de périr dans un vaisseau fracassé par un orage, & si la providence offroit à

ſa vue une chaloupe qui avançât de ſon côté, il ſeroit inutile de lui faire connoître que ce ſeroit ſon devoir de faire comprendre à ceux de la chaloupe par des ſignaux réitérés la triſte ſituation où il ſe trouveroit. S'il étoit aſſez ſtupide pour négliger un moyen ſi naturel de ſe ſauver, il eſt certain qu'il n'auroit pas la moindre raiſon imaginable d'accuſer la providence de ſa mort; c'étoit à lui à écouter la voix de la providence, & à ſaiſir l'occaſion qu'elle lui offroit de ſe tirer du péril.

L'homme ſe rend quelquefois coupable d'une certaine rébellion contre la providence, & il ſe précipite de propos délibéré dans des malheurs qu'elle n'eſt pas obligée d'empêcher par des miracles. Celui qui ſe jette dans une rivière pour ſe noyer, qui ſe pend à un arbre, ou qui ſe caſſe la tête d'un coup de piſtolet, mourra indubitablement en dépit de toutes nos idées ſur les décrets éternels de Dieu, & ſur tout ce qui concerne la providence. Elle n'eſt pas obligée, comme je l'ai déjà dit, d'empêcher ces malheurs d'une manière directe & irréſiſtible: elle peut livrer un tel homme à ſa déteſtable fureur, ſans faire la moindre brèche à ſon pouvoir ſouverain & abſolu.

Quoique la providence ait déterminé que les évènemens doivent être enchaînés aux cauſes par une néceſſité indipenſable, elle ne laiſſe pas, dans

un très-grand nombre de cas, de nous permettre la liberté d'appliquer au bien, ou au mal moral, les circonstances où nous nous trouvons. Il ne nous est pas possible de limiter ces cas; ni de comprendre de quelle manière la providence agit à cet égard; mais il nous suffit de savoir que, dans ces cas là, nous sommes des agens parfaitement libres; si nous ne reconnoissons pas la vérité de ces principes, en vain nous adresse-t-on des exhortations pour nous porter à la vertu, & pour nous détourner du vice, & rien n'est plus indigne de la justice divine, que de nous proposer des punitions & des récompenses. Les promesses & les menaces ne sont que des expressions vides de sens, si l'homme est un agent nécessaire, & s'il n'a pas le pouvoir de se déterminer d'une manière libre vers ce qui s'offre à sa raison, comme son véritable intérêt.

Je suis fortement convaincu que tous les évènemens sont entièrement soumis aux ordres de la providence : mais je ne saurois croire que les êtres raisonnables y soient soumis d'une manière purement passive, & qu'il leur soit impossible de profiter des avertissemens que le ciel leur donne souvent pour les exciter à se précautionner contre les désastres qui semblent leur pendre sur la tête. l'homme prudent prévoit le mal & il se cache; comment feroit-il son profit de ce qu'il prévoit, s'il

s'il n'avoit pas la liberté de se déterminer lui-même?

Bien souvent l'homme prudent prévoit le mal, en prenant garde à certains avertissemens intérieurs, qui le déterminent à se cacher & à se dérober aux malheurs qui le menacent. Ce sont précisément ces avertissemens secrets qui sont le sujet de ce discours; c'est-là cette voix de la providence que je veux enseigner à l'homme d'écouter.

Je suis d'opinion qu'il faut placer la providence à la tête du monde invisible, tout de même que nous lui accordons le gouvernement du monde visible. Il est vrai que j'abhorre la notion superstitieuse & cabalistique d'un certain monde d'êtres invisibles, qu'on partage en différentes classes, & dont j'aurai lieu de parler au long dans un autre traité. Néanmoins je suis fortement persuadé que la main de Dieu, qui gouverne ce monde corporel, doit diriger aussi le monde invisible des intelligences spirituelles, & que de-là elle peut nous envoyer des messagers, qui, d'une manière directe ou indirecte, pendant le sommeil ou pendant que nous veillons, par des pressentimens ou par des songes, nous donnent des avertissemens qui peuvent nous être d'une grande utilité, si nous les écoutons, & si nous nous en servons pour prévoir le mal, & pour nous cacher.

J'avoue qu'on peut me faire ici une objection à laquelle il m'eſt impoſſible de donner une ſolution ſatisfaiſante & ſolide : ſi ces avertiſſemens, dira-t-on, ſont un effet de la providence, qui a une intention ſérieuſe de nous protéger, pourquoi ſont-ils ſi imparfaits, ſi myſtérieux & ſi obſcurs, qu'il eſt quelquefois impoſſible à un homme ſenſé d'en deviner le ſens, & que, par conſéquent, il n'eſt pas coupable s'il n'en profite pas?

Il m'eſt impoſſible, j'en conviens, de trouver aucun principe par lequel on puiſſe applanir cette difficulté. Ce myſtère me paroît de la même nature que ces paroles qu'une main inviſible écrivit ſur la muraille dans le célèbre feſtin du roi Balthazar. Par quelle raiſon ces paroles furent-elles écrites dans un caractère que perſonne ne pouvoit déchiffrer, & dont le ſens auroit été apparemment inconnu à jamais, ſi un prophète ne les avoit expliquées, & n'avoit donné par-là à ce malheureux roi l'unique moyen d'apprendre par ces caractères, la funeſte cataſtrophe qui le menaçoit?

Quoique les bornes de notre raiſon nous rendent ce myſtère impénétrable, il reſte pourtant certain, que c'eſt pour nous un devoir indiſpenſable d'étudier, avec la plus grande application, ces avertiſſemens ſecrets, & de ne rien négliger pour en pénétrer le véritable ſens; il reſte certain qu'après

avoir fait tous nos efforts pour réuſſir dans cet examen difficile, nous devons nous conformer avec exactitude à l'ordre que ces avertiſſemens ſemblent contenir, & ne point négliger cette voix ſecrète de la providence.

Pour donner une idée un peu plus nette de ce devoir, il ne ſera pas hors d'œuvre de tracer ici le portrait d'un homme qui écoute avec attention cette voix ſecrète. Un tel homme eſt fortement convaincu de la direction ſouveraine & générale de la providence ſur toutes les créatures; il eſt perſuadé, qu'en qualité d'être raiſonnable, il eſt ſoumis à cette providence d'une manière toute particulière, que c'eſt à elle qu'il doit ſon exiſtence & ſa conſervation, & qu'il n'eſt pas contraire à la majeſté d'un Dieu, infiniment puiſſant, bon & ſage, de veiller ſur la moindre choſe qui concerne l'homme, qu'il a fait à ſon image.

Par une conſéquence naturelle de cette idée générale, il croit fermement que la providence s'intéreſſe dans toutes les particularités qui lui arrivent, & qu'il eſt de ſon utilité de faire réflexion ſur tous les effets de la providence qui ſont à ſa portée, pour voir s'il lui eſt poſſible d'en tirer quelque avantage.

Quiconque ſe livre à la diſtraction à cet égard, néglige ſes propres intérêts, puiſqu'il lui eſt impoſſible de ſavoir ſi les effets de la providence

auxquels il ne daigne pas prêter une attention religieuse, ont quelque liaison avec son bonheur.

C'est une vérité reconnue de tous les gens de bien, que rien ne nous arrive sans la volonté ou sans la permission de Dieu, & que par conséquent tout homme qui a pour soi-même un amour éclairé, ne doit jamais être dans une indolence stupide sur les effets de la providence où il pourroit être intéressé. S'il est certain, comme notre sauveur nous l'assure, qu'aucun cheveu ne tombe de notre tête, sans la volonté de notre père céleste, il est sûr aussi qu'aucun cheveu ne doit tomber de notre tête sans que nous portions nos yeux sur ce père céleste, dont la volonté influe dans un évènement si peu important en apparence.

Comme je prends ce passage dans sa véritable étendue, & que j'entends par-là que le moindre incident de la vie humaine n'arrive pas sans la volonté active de notre père céleste, qui la dirige, ou sans sa volonté passive qui la souffre, je prends aussi la conséquence que j'en tire dans la même étendue, & j'en conclus, que rien ne nous sauroit arriver de si mince en apparence, que nous ne soyons dans l'obligation d'attacher notre vue sur notre père céleste, de nous soumettre à sa volonté, & d'en étudier le sens pour le tourner

à notre profit. Celui qui néglige ce devoir, mépriſe la providence.

Mon unique deſſein eſt ici d'exciter les chrétiens à une attention perpétuelle & reſpectueuſe pour la direction de la providence, ſur-tout par rapport à leurs affaires particulières. Je ſonge à les animer à une obéiſſance parfaite & conſtante pour les ordres de cette providence. Je veux les porter à en attendre l'iſſue avec réſignation; en un mot, à écouter ſoigneuſement la voix ſecrète de Dieu, afin qu'ils y puiſſent conformer leur conduite.

C'eſt un point d'une extrême délicateſſe de déterminer ſi cette voix ſecrète influe dans les augures, les ſonges, les apparitions, & les preſſentimens. Il ſemble en quelque ſorte que ce ſont-là les moyens par leſquels le monde inviſible ſe communique avec le monde viſible, & dont les intelligences pures ſe ſervent pour avoir commerce avec les eſprits enfermés dans les corps. Cependant il faut traiter ce ſujet avec la plus grande précaution, & ſonger ſérieuſement à ne rien avancer, à cet égard, qui donne dans le fanatiſme, & qui deshonore la providence d'un Dieu infiniment ſage.

Le ſentiment des gens de bien dans tous les ſiècles a été, qu'il ne falloit pas négliger entièrement ces ſortes d'avertiſſemens de la providence

divine. Mais comme ils ne prescrivent aucune règle fixe pour limiter nos réflexions & notre conduite à cet égard, je trouve bon d'imiter une si sage réserve. Je me contenterai de dire, que comme la certitude de l'astronomie paroît par le calcul exact des éclipses, la certitude du commerce des esprits avec les hommes se prouve par les évènemens qui ont souvent répondu, avec la dernière précision, aux avertissemens qui avoient été donnés par les moyens extraordinaires que je viens d'indiquer. Cette expérience posée comme incontestable, je ne vois pas comment la providence, qui s'intéresse avec un soin si particulier à tout ce qui nous regarde, n'influeroit pas dans cette communication que nous avons par ces moyens avec le monde invisible. Mais je n'ai garde de déterminer jusqu'à quel point va cette influence de la sage direction de Dieu.

Toutes les fois que la providence fait sentir d'une manière manifeste, qu'elle influe dans ces sortes d'avertissemens secrets, je me crois obligé d'y faire réflexion, & j'exhorte les autres hommes à suivre cette même route. Je leur dirai pourtant qu'il faut examiner de près la nature de ces avertissemens, & ne point prêter attention à ceux qui n'ont pas un caractère propre à nous persuader qu'ils nous viennent du ciel, & qu'ils sont dirigés selon nos véritables intérêts.

Si, dans certains cas, nous sommes obligés de faire attention à la voix de la nature & à celle des députés invisibles qui nous sont envoyés du monde des esprits, il est évident que nous devons beaucoup plus écouter la voix de la providence, quand elle nous parle d'une manière plus directe.

Je le répète, le monde est gouverné par le même pouvoir qui l'a tiré du néant, & la providence de Dieu est aussi digne d'admiration que sa toute-puissance. Or, dans tout le cours de cette providence, rien ne mérite plus nos profonds respects que cette voix secrète, qui, d'une manière mystérieuse, nous instruit des causes qui doivent naturellement produire tels ou tels effets. Celui qui écoute cette voix de la providence, se soumet aux ordres de la divinité, & respecte avec admiration les merveilles qui éclatent dans sa manière de gouverner l'univers, comme celles qui brillent dans sa puissance infinie.

Si les évènemens sont du ressort de la providence, aussi-bien que les causes qui les produisent, rien ne doit être plus digne de nos réflexions les plus sérieuses, que la liaison qui paroît évidemment entre les évènemens & les circonstances qui concourent à les faire naître. Il faut être indolent jusqu'à la stupidité, & n'avoir pas dans l'esprit la moindre activité qui nous puisse

porter à l'obſervation des choſes remarquables ; pour ne ſe pas plaire à découvrir la liaiſon qu'il y a entre ce qui arrive dans le monde, & la ſageſſe ſuprême, qui ménage toutes les cauſes ſecondes qui influent dans les évènemens d'une manière directe. Quand, par exemple, des punitions éclatantes ſuivent de près des crimes éclatans, & quand des forfaits nationaux ſont punis par des punitions nationales, ne faut-il pas être de la dernière ſtupidité pour ne pas ſentir que c'eſt la juſtice divine qui ſe déclare d'une manière toute particulière ? Toutes les circonſtances d'un évènement conſpirent, pour ainſi dire, à nous en faire découvrir la cauſe, & nous fermerions les yeux à une vérité ſi palpable ? En vérité, ce ſeroit marquer un profond mépris pour la divinité, & négliger nos propres intérêts par la pareſſe la plus criminelle.

Le concours de pluſieurs évènemens répand du jour ſur leur cauſe, & la méthode dont le ciel ſe ſert pour produire un certain évènement, eſt une règle par laquelle nous pouvons juger de l'effet qui doit ſuivre les marques d'une méthode toute ſemblable. Celui qui n'écoute point cette voix de la providence, eſt ſourd à l'inſtruction, &, comme l'inſenſé de Salomon, il hait la ſcience.

Une réflexion attentive peut nous découvrir, ſans beaucoup de peine, ſi le ciel approuve, ou

condamne, une entreprise que nous avons formée; nous voyons par des marques évidentes, si le ciel favorise ou traverse les mesures que nous prenons pour y réussir. Rarement nous arrivera-t-il de nous tromper là-dessus, si nous comparons les choses présentes avec les choses passées, & si nous examinons la conduite ordinaire de Dieu avec les hommes.

Faut-il être fort habile pour deviner de quelle main partent ces exemples de la punition la plus sévère, qui suit souvent, dans l'instant même, ces imprécations horribles & infernales qu'on regarde comme des traits de la rhétorique moderne? Un homme impie a l'audace d'appeler Dieu à témoin d'une fausseté qu'il est de son intérêt de faire passer pour une vérité : il souhaite que, s'il ment, le ciel le frappe d'aveuglement, de surdité & même de la mort. A peine a-t-il lâché cette parole abominable, qu'il est exaucé; il devient sourd, muet, ou aveugle, ou bien il tombe roide mort. Quoi! cette punition ne marque-t-elle pas, de la manière la plus forte, la réalité d'une providence? N'est-ce pas une voix du ciel qui crie directement que Dieu est juste, & qu'il hait les ouvriers d'iniquité? Celui qui ne l'entend pas doit être bien sourd; & mille fois pis que sourd celui qui l'entend & qui la méprise. Ces sortes de supplices marqués ressem-

blent à certaines punitions terribles & usitées parmi les hommes, à l'égard de certains criminels distingués, & moins destinés à faire souffrir des misérables, d'une manière proportionnée à leurs forfaits, qu'à effrayer les spectateurs, & à les détourner de semblables fureurs.

La providence divine, toujours disposée à nous protéger, & à nous guider au bonheur, se sert de mille moyens différens pour nous faire sentir la conduite qu'elle attend de nous dans certains cas embarrassans; & il ne nous est pas difficile, par cela même, de remarquer que son intention est de nous faire trouver notre devoir dans une religieuse attention à ces expressions sensibles de sa volonté.

S'il m'est permis de parler ainsi, notre ame a la vue bien courte; elle ne découvre qu'à peine les objets qui sont à quelque distance, bien loin de pénétrer dans leur véritable nature. Mille exemples nous le font voir tous les jours, & cette mortifiante expérience doit nous enseigner que, pour percer le voile qui couvre les évènemens futurs, nous devons faire usage de toutes les lumières & de tous les secours que nous pouvons tirer d'une attention continuelle sur les évènemens passés, & sur la manière dont ils ont été produits. Il est certain que cette manière d'agir nous seroit d'une utilité extraordinaire pour nous

débarrasser des difficultés qui nous empêchent de prendre le parti le plus salutaire.

Si nous prenions exactement garde à chaque circonstance de tout ce qui arrive, & si nous nous en formions l'habitude, nous n'aurions pas besoin, pour nous conduire dans les cas les plus embarrassans, d'un secours plus dangereux & plus effrayant, comme celui qu'on tire des songes, des visions, & en général du commerce des intelligences pures.

Un cavalier de mes amis ayant un jour un voyage à faire du côté du nord de l'Angleterre, tomba malade deux fois de suite, précisément le même jour qu'il avoit destiné pour le commencer; il prit sagement ces traverses pour des avertissemens du ciel, & quoique de fortes raisons dussent le déterminer à suivre sa première résolution, il y renonça. Peu de jours après sa femme mourut; ce qui lui fit sentir que rien n'avoit été plus utile pour lui que d'être dans sa maison, & de pouvoir prendre garde à ses affaires dans une conjoncture si désagréable.

Les Romains avoient quelques idées confuses du devoir d'écouter la voix de la providence, comme on le voit par la distinction qu'ils faisoient entre les jours heureux & malheureux. L'écriture sainte même ne s'éloigne pas de cette pratique, & elle remarque sur-tout le jour que les enfans

d'Iſraël étoient ſortis d'Egypte. Lorſqu'elle en fait mention, quatre cent trente ans après cette heureuſe délivrance, elle dit (1), *préciſément dans ce même jour ils ſortirent d'Egypte.* Elle parle de pluſieurs autres jours comme de jours malheureux; *l'homme prudent ſe taira dans ce tems; c'eſt un tems malheureux.*

Nous voyons que la divinité ne reſtreint pas ſeulement les actions des hommes, mais encore ſes propres actions, à certains tems & à certains jours; ce qu'elle ne fait ſans doute que pour nous le faire remarquer & pour nous en faire tirer de l'inſtruction. Mon but principal n'eſt pas ici de réfléchir ſur certaines révolutions qui ſont arrivées dans les familles, ou dans toute une nation, & qui portent les hommes à marquer certains jours comme heureux & d'autres comme malheureux. Mon intention eſt plutôt de faire remarquer de quelle manière la providence diſtingue certains jours par des révolutions extraordinaires, & y attache un caractère de bonheur & de malheur, pour faire ſentir fortement aux hommes la différence qu'il y a entre les actions qu'elle approuve, & celles qu'elle n'approuve point.

Par-là les hommes appellent l'imagination

(1) *Exod XII, v.* 41, 42.

au secours de la raison, ils apprennent à former l'idée la plus forte du crime ou du mérite qu'il y a dans leurs actions ; ils le lisent dans la punition ou dans la récompense dont la justice divine a voulu qu'elles fussent suivies, & dont l'image se retrace dans le caractère d'adversité ou de prospérité, attaché à l'anniversaire des jours où ces actions ont été faites.

J'ai vu plusieurs recueils de ces marques de la providence arrivées dans certains jours, dont les unes regardoient des familles particulières, & les autres des peuples entiers. On en a vu plusieurs exemples dans la guerre dénaturée entre le roi & son parlement, dont la mémoire doit être à jamais en exécration à la postérité la plus reculée. Par exemple, le même jour du mois & de l'année que le chevalier Jean Hotham eut l'insolence de fermer les portes de la ville de Hul à son souverain, & de lui en empêcher l'entrée, il fut mis à mort par ordre du même parlement dont il avoit soutenu les intérêts par une action si indigne. D'une semblable manière, le malheureux roi Charles premier reçut la sentence de mort du conseil qu'on appelle la haute cour de justice, le même jour du mois qu'il avoit eu la foiblesse de signer la sentence du comte de Strafford, qu'on pouvoit regarder comme son bras droit. Il est remarquable encore

dinaire, dans le moment même, le fruit de leur attention, en se tirant des plus grandes difficultés, tandis que ceux qui ferment l'oreille à ces avertissemens paternels, sont punis de leur stupide indolence.

Je sais bien qu'on pallie cette malheureuse sécurité, en prétextant une confiance entière sur cette providence même qu'on insulte par cette conduite. Cette confiance n'est, dans le fond, que l'indolence la plus dangereuse, & ceux qui osent en faire ostentation, se démentent à chaque moment. Il est certain qu'il faut confier à la providence les moyens que nous avons de subsister; mais cette vérité n'empêche pas un homme de bien travailler avec application à se procurer, & à se conserver ces moyens. De la même manière nous devons nous reposer sur la providence, de la conservation de notre vie, sans négliger toute la précaution nécessaire, pour éviter les dangers, & sans mépriser les avertissemens que la bonté divine nous donne, dans le dessein de nous faire veiller à cette même conservation. Si nous ne les recevons pas avec le plus profond respect, & si nous n'en tirons pas les avantages qu'ils nous offrent, nous devons justifier la providence divine, & nous accuser nous-mêmes des catastrophes que notre sécurité nous attire.

Rien n'est plus criminel, à mon avis, qu'une négligence

négligence générale de ces avertissemens; c'est une espèce d'athéisme pratique, ou du moins un mépris formel de Dieu, & un outrage perpétuel fait à cette bonté infinie, qui s'offre elle-même d'avoir soin de tout ce qui nous regarde.

Un tel homme reçoit des faveurs du ciel, sans songer à la source dont elles dérivent; il en reçoit des châtimens, sans aller jusqu'au législateur souverain, qui est jaloux de la sainteté de ses loix; il n'est ni reconnoissant à la vue des bénédictions de Dieu, ni sensible aux marques de la colère céleste; sa stupidité est égale dans la prospérité & dans l'adversité, comme s'il étoit hors de la sphère de la providence, & comme si Dieu étoit hors de la sphère de ses réflexions; en un mot, il est précisément dans une disposition diamétralement opposée à celle que je recommande ici, & qui doit faire l'essentiel du caractère d'un homme qui prête attention à la voix de la providence.

Cette voix parle quelquefois d'une manière si intelligible, qu'il est presque impossible de ne pas comprendre le sens de ce qu'elle nous dit.

Lorsque le prince de Vaudemont commanda l'armée des Alliés en Flandre, la même campagne que le roi Guillaume assiégea & prit Namur, quelques troupes eurent ordre de marcher du côté de Nieuport pour faire une diversion, &

pour attirer de ce côté-là le comte de Montal, qui commandoit un camp volant auprès de Menin, & qui, sans cette diversion, auroit pu se joindre au duc de Villeroi, qui étoit à la tête de la grande armée des ennemis.

On avoit ordonné aux soldats, sous peine de la vie, de ne pas s'éloigner du camp, & de ne point piller les paysans. La raison de cette sévérité étoit, que les vivres n'étoient pas abondans dans l'armée, & que, si on n'avoit pas protégé les gens du pays, ils s'en seroient allés avec leurs provisions; ce qui auroit pu réduire nos troupes à la plus grande disette.

Malgré des ordres si précis, il arriva que cinq soldats Anglois s'éloignèrent du camp & se mirent à courir le pays. Ils furent attaqués, près d'une ferme, par un bon nombre de paysans, qui s'étoient mis dans l'esprit qu'ils avoient pillé une maison; ce que pourtant ils n'avoient pas fait. Les soldats connoissant l'humeur impitoyable des paysans, qui épargnent rarement les gens de guerre, quand ils les trouvent à l'écart, se défendirent avec vigueur, eurent le dessus, & mirent leurs ennemis en fuite, après en avoir tué deux. Irrités par cette injuste attaque, ils forcèrent la porte de la ferme, dont j'ai parlé, & maltraitèrent assez ceux qui y demeuroient.

Après avoir chassé ceux de la maison, ils se

mirent à fourrager; mais ils y trouvèrent peu de chose, excepté une grande quantité de pommes, dont ils résolurent de se régaler. Ayant chauffé le four, ils étoient occupés à y faire rôtir des pommes, quand les payſans qui avoient fui, & qui savoient que les Anglois n'étoient qu'au nombre de cinq, vinrent les attaquer de nouveau, assistés de plusieurs de leurs voisins. Ils furent victorieux à leur tour, tuèrent deux Anglois, & firent prisonnier un troisième, que, par une inhumanité des plus barbares, ils jetèrent dans le four, où il fut étouffé.

Les deux autres Anglois échappèrent : mais à peine étoient-ils revenus au camp, qu'ils furent mis aux arrêts, & menés devant le conseil de guerre, non pour avoir maraudé, car on n'en avoit point la moindre preuve, mais simplement pour s'être écartés de leur régiment contre les ordres du général.

Ils furent condamnés tous deux à perdre la vie; mais le jour qu'il s'agissoit d'exécuter cette sentence, le général ayant envie d'en sauver un, ordonna qu'ils tirassent au sort. On sait que cela se fait d'ordinaire parmi les gens de guerre, en jetant des dés sur un tambour, & qu'on exécute celui qui a amené le plus ou le moins de points, selon que la chose a été réglée auparavant. Dans le cas dont il s'agit ici, c'étoit le plus grand nombre

de points, qui devoit condamner un des coupables.

Quand les deux malheureux furent menés devant la fatale caisse, celui à qui on donna les dés, les jeta d'une main tremblante, & voyant deux six sur le tambour, il se mit à se tordre les mains, & à donner toutes les marques de désespoir; mais sa joie fut tout aussi vive, qu'avoit été sa douleur, quand il vit sortir les mêmes six de la main de son camarade.

L'officier, qui devoit assister à l'exécution, étoit fort surpris d'un cas si extraordinaire, & ne savoit presque quel parti prendre; mais ayant des ordres positifs, il ordonna aux deux soldats de recommencer; ils le firent, &, au grand étonnement des spectateurs, ils jetèrent chacun deux cinq. Là-dessus les gens de guerre qui avoient été détachés pour conduire le malheureux au supplice, se mirent à pousser de grands cris, en disant qu'il falloit les sauver l'un & l'autre.

L'officier, dont j'ai parlé, étant un homme sensé, avoua que la chose étoit extraordinaire, & qu'il paroissoit y avoir quelque chose de divin; il crut qu'il étoit de son devoir de suspendre l'exécution, & de consulter, sur un cas si particulier, le conseil de guerre, qui étoit justement assemble alors. Ceux qui composoient ce conseil ordonnèrent, après une mûre délibération, qu'on

donneroit d'autres dés aux deux coupables, & qu'on les feroit tirer de nouveau. Ils le firent avec le même succès que les autres fois, & l'on vit sur le tambour deux fois de suite deux quatre.

L'officier, mille fois plus surpris encore qu'auparavant, s'en retourna au conseil de guerre, qui, étonné au suprême degré d'une chose si éloignée du cours ordinaire de la nature; & croyant y trouver du miracle, résolut de suspendre l'exécution, jusqu'à ce qu'on eût consulté le général.

Ce seigneur, étant instruit de toute l'affaire, fit venir les deux Anglois, & leur ayant fait conter tout ce qui leur étoit arrivé dans leur course, il leur pardonna en se servant des expressions suivantes: *j'aime, dans des cas si extraordinaires, à prêter attention à la voix de la providence.*

Pendant que nous sommes dans cette vie imparfaite, où nous connoissons si peu le monde invisible, il seroit fort avantageux pour nous d'avoir une connoissance juste, sans aucun mélange d'idées fanatiques & superstitieuses, de la manière de profiter des directions qui nous viennent d'en-haut.

Il a plu à Dieu, dans sa sagesse, de renfermer dans des bornes beaucoup plus étroites, les avertissemens qu'il nous donne à présent, que ceux qu'il donnoit autrefois à son peuple, d'une manière immédiate; mais je n'oserois dire que ce

commerce de Dieu, avec l'homme, a ceſſé abſolument. Les livres ſacrés font mention dans un grand nombre de paſſages, de ce commerce immédiat, & des ordres que la divinité preſcrivoit autrefois aux hommes par des voix ſorties du ciel, ou par le moyen des anges, ou bien par celui des ſonges, des viſions. Dieu ne ſe ſervoit pas ſeulement de ces avertiſſemens directs, par rapport aux affaires publiques, mais encore à l'égard des affaires des particuliers. C'eſt ainſi que Dieu eſt apparu à Abraham, à Loth, à Jacob, & qu'il a député des anges à pluſieurs perſonnes, comme à Manoab & à ſa femme, à Zacharie, à la ſainte Vierge & aux apôtres. A d'autres, il a parlé par des ſonges, comme au roi Abimelech, au prophète Balaam, à l'épouſe de Ponce-Pilate, à Hérode, à Joſeph, &c.

On étoit ſi perſuadé, que toutes ces différentes ſortes de voix venoient du ciel, d'une manière miraculeuſe, que les prophètes, qui s'en ſervoient pour annoncer au peuple les ordres du ciel, commençoient d'ordinaire leurs prophéties par : *ainſi a dit le ſeigneur.* Il n'eſt pas ſurprenant que ces ſortes de voix ne ſe faſſent plus entendre parmi nous; les évangéliſtes & les apôtres nous ont donné, de la part de Dieu, une voix plus ſûre & plus claire, une parole plus étendue & mieux développée; nous ſommes les maîtres de la con-

ſulter, & même il eſt de notre devoir d'y prêter une attention continuelle. Cette parole, d'ailleurs, eſt ſoutenue de la grace de celui qui nous a dit : *je ſuis avec vous juſqu'à la fin du monde*, & par conſéquent nous ſommes bien éloignés de perdre quelque choſe à ce changement d'économie, pourvu que nous prenions une forte réſolution d'obéir aux ordres ſacrés qui nous ont été donnés par cette voix céleſte.

Je me ſuis un peu étendu ſur cet article pour payer l'hommage que tout chrétien doit à la perfection ſalutaire de la révélation évangélique, accompagnée de la direction de l'eſprit de Dieu, qui, par rapport à toutes les choſes qui concernent le ſalut, nous mène en toute vérité.

Nous n'avons pas beſoin, dans notre vie ſpirituelle, d'un commerce direct avec la divinité; ce n'eſt pas auſſi de cette eſpèce de vie que je parle; je n'ai ici en vue que la vie civile, & je ſoutiens, qu'à cet égard, la voix immédiate du ciel ſe fait encore ſouvent entendre par différens moyens, & qu'il eſt de notre devoir d'y prendre garde.

Nos théologiens les plus éclairés diſtinguent deux voix de Dieu, dont l'une parle dans ſa parole, & l'autre dans ſes ouvrages; & l'étude de la dernière ne le cède guère en utilité à celle de l'autre.

On peut étudier cette dernière parole de Dieu de deux manières, ou dans les ouvrages de création, qui nous rempliſſent d'admiration, d'étonnement, de reſpect & de piété, ou dans les effets de ſa providence, dont la variété infinie nous offre une ſource continuelle d'inſtructions auſſi agréables qu'importantes. Il eſt certain que rien n'eſt plus digne de l'excellence de notre nature, & plus capable de nous procurer les plus grands avantages, que de nous appliquer ſérieuſement à cette étude; je conviens qu'elle eſt difficile & épineuſe, & qu'il faut l'entreprendre avec la plus grande prudence, avec la plus ſage circonſpection. Il eſt ſi difficile de ne ſe point égarer dans cette route, que des gens éclairés, & pieux même, abhorrent cette entrepriſe, comme uniquement propre à porter les hommes foibles à la ſuperſtition & à l'enthouſiaſme, & à remplir les têtes de certaines vapeurs mélancoliques.

Je ne nie point que l'on ne puiſſe faire un mauvais uſage de l'idée que je donne ici, & que je crois parfaitement bonne en elle-même. Preſcrire aux hommes un devoir général, en leur impoſant la néceſſité de ſe conduire par leurs propres lumières dans le détail, c'eſt mettre des cerveaux foibles en danger de donner dans les plus hautes extravagances, de répandre un air ridicule ſur

les choſes les plus graves & les plus ſublimes, & de confondre leurs imaginations abſurdes avec les effets reſpectables de la providence.

Je laiſſerai-là tous ces ſujets; non que je croye qu'il n'y faille jamais faire attention : mais je penſe qu'il eſt impoſſible de preſcrire, à cet égard, des règles sûres & infaillibles; j'aime mieux me borner à certains incidens, à certaines circonſtances extraordinaires, dont la vie de chaque homme eſt pleine, & qui paroiſſent avoir une relation toute particulière avec lui, ou avec ſa famille.

Par prêter attention à la voix du ciel, qui éclate dans ces incidens, j'entends en faire un uſage digne d'un chrétien, & en apprendre à ſe conduire d'une manière prudente & circonſpecte; j'entends par-là, reſpecter les avertiſſemens qui paroiſſent nous venir d'en haut & adorer, dans tout ce qui nous arrive, la ſainte volonté de notre créateur, ſans jamais l'accuſer d'injuſtice, & ſans ſe révolter jamais contre ſes ordres. Enfin j'entends par écouter cette voix, comparer les différens incidens de notre vie les uns avec les autres, & tirer de cette comparaiſon des règles utiles, & de ſages leçons pour notre conduite.

J'alléguerai pour exemple le commencement de ma propre hiſtoire. Un jeune homme quitte la maiſon de ſon père, en mépriſant ſes avis &

ſes exhortations tendres & raiſonnables, il n'a point d'égard pour les prières & pour les larmes d'une mère qui fait tous ſes efforts pour le retenir. Il ſe met en mer, mais au commencement de ſa première courſe il eſt arrêté par un naufrage, il ne ſe ſauve d'une mort preſque certaine que par le moyen d'une chaloupe qui vient au ſecours de l'équipage; à peine y a-t-il mis le pied, qu'il voit le navire d'où il ſort couler à fond. De quelle manière ce jeune homme devroit-il ſe conduire? N'eſt-il pas obligé d'écouter cette voix de la providence, qui lui dit, de la manière la plus claire, qu'il ne doit point pouſſer plus loin ſon deſſein criminel, qu'il faut qu'il retourne dans le ſein de ſa famille, & qu'il ſuive les conſeils de ſes parens, s'il ne veut pas ſe précipiter dans un gouffre de malheurs. Cependant ce fils rébelle néglige cet avis ſalutaire du ciel, & il en eſt puni par une vie qui n'eſt qu'un tiſſu de cataſtrophes.

Un homme de ma connoiſſance, qui avoit éprouvé pluſieurs des incidens, que j'oſe appeler avertiſſemens du ciel, les avoit entièrement négligés, & s'étoit moqué ouvertement de ceux qui en étoient plus frappés que lui. Il avoit pris un appartement dans un village près de Londres où il cherchoit mauvaiſe compagnie, ou du moins où il lui étoit fort difficile d'en trouver de bonnes.

La providence divine, qui sembloit s'intéresser dans sa conduite, dirigea les choses de telle manière, que, dans cette maison, ou dans le chemin qu'il devoit prendre pour y arriver, il eut toujours quelque rencontre désagréable. Il fut plusieurs fois attaqué par des brigands, deux fois il tomba malade en voulant y aller, & presque toujours ses affaires prenoient un mauvais tour, pendant qu'il se divertissoit dans ce village avec les compagnons de ses débauches. Ses amis ne négligeoient rien pour lui faire faire des réflexions sur tous ces désastres, & pour l'en faire conclure que le ciel l'avertissoit de ne plus mettre le pied dans ce fatal endroit; il mépriſa leurs conseils, à son ordinaire, & dès que ses affaires ou sa santé étoient rétablies, ses passions l'entraînoient vers ses dangereux amis. Un jour qu'il étoit en chemin, il fut prodigieusement surpris par un coup de tonnerre effroyable qui tomba près de lui; ce phénomène fit de plus profondes impressions sur son esprit, que tout ce qui lui étoit arrivé auparavant de plus capable de le détourner de ses courses; il retourna à la ville dans le dessein de profiter de cette voix du ciel, & de ne jamais remettre le pied dans cette fatale maison. Peu de tems après il vit la sagesse du parti qu'il avoit pris; un incendie terrible ruina de fond en comble

la maiſon en queſtion, & la plupart de ſes amis furent conſumés par les flammes.

On ſe formeroit une idée très-fauſſe & très-abſurde de la conduite de la providence à l'égard de la créature raiſonnable, ſi l'on ſe mettoit dans l'eſprit que chaque circonſtance d'un évènement eſt déterminée d'une manière ſi néceſſaire & ſi inévitable, que rien n'en ſauroit détourner le coup, & que, par conſéquent, ces ſortes d'avertiſſemens du ciel ſont inutiles, incompatibles avec la nature même de la providence. Une opinion ſi biſarre, bien loin de donner une notion ſublime de la certitude des décrets, diſputeroit la ſouveraineté à la providence divine, elle ôteroit à Dieu le privilège d'être un agent libre, & elle ſeroit démentie par l'expérience continuelle de l'homme, qui, dans la variété des incidens qui lui arrivent, découvre parfaitement, & la liberté de Dieu, & la liberté de l'homme. Un nombre conſidérable de maux qui ſemblent nous pendre ſur la tête, nous ſont prédits d'une manière ſi claire, que, par cela même, nous trouvons les moyens de les éviter, & quand nous les avons évités, nous pouvons juger qu'en vertu des décrets éternels ils ne devoient pas nous arriver, & que nous les éviterions par notre prudence.

Ceux qui ſuppoſent une chaîne néceſſaire &

invariable de cauſes & d'évènemens, ſemblent priver la providence divine du gouvernement préſent de ce monde, & ne lui pas laiſſer la moindre occaſion de le diriger d'une manière conforme à ſa ſageſſe.

Il me ſemble qu'on forme une idée fort nette de l'immutabilité de la ſageſſe & de la puiſſance du créateur, quoiqu'on la ſuppoſe dans une liberté abſolue de conduire actuellement le cours des cauſes naturelles & des évènemens qu'elles produiſent; il ſuffit, à mon avis, pour l'honneur d'une divinité immuable, que les incidens communs de la vie ſoient laiſſés à la diſpoſition de cette vertu divine, que nous appelons providence, pour en ordonner comme elle le trouve à propos, ſans déranger le ſyſtême des cauſes ſecondes, & les règles du mouvement.

Cette idée me paroît bien plus naturelle que cette notion, qui attache, pour ainſi dire, les mains de la puiſſance divine à un faiſceau de cauſes & d'effets, de manière qu'elle ne ſauroit produire ni permettre que ce qu'elle a produit ou permis de toute éternité.

Avouons, ſi l'on veut, que nous ne pouvons pas comprendre l'immutabilité de la nature, & des actions de Dieu, & qu'il nous eſt abſolument impoſſible de la concilier avec cette variété de la providence, qui, dans toutes ſes actions, nous

paroît dans une liberté entière & parfaite de former tous les jours de nouveaux deſſeins, de tourner les évènemens d'un tel ou d'un tel côté, comme il plaît à ſa ſouveraine ſageſſe : qu'en ſuivroit-il ? Peut-on conclure de ce que nous ne ſaurions concilier ces choſes, qu'elles ſont abſolument incompatibles ? Il vaudroit autant ſoutenir que la nature de Dieu eſt entièrement incompréhenſible, parce que nous ne la comprenons pas, & que, dans la nature, tout phénomène où nous ne pénétrons point, eſt impénétrable. Où eſt le philoſophe qui oſe ſe vanter qu'il comprend la cauſe qui fait tourner vers le pole une aiguille aimantée, & la manière dont la vertu magnétique eſt communiquée par un ſimple attouchement ? Qui me dira pourquoi cette vertu ne peut être communiquée qu'au fer, & pourquoi l'aiguille ne s'attache pas à l'or, à l'argent, & aux autres métaux ? Quel commerce ſecret y a-t-il entre l'aimant & le pole du nord, & par quelle force myſtérieuſe l'aiguille qu'on y a frottée ſe tourne-t-elle du côté du pole du ſud, dés qu'on a paſſé la ligne équinoxiale ? Nous ne comprenons rien à ces opérations de la nature : cependant nos ſens nous aſſurent, de la manière du monde la plus inconteſtable, de la réalité de ces opérations. A moins que de pouſſer le ſcepticiſme juſqu'au plus haut degré d'abſurdité, nous devons avouer qu'il n'y

a rien de contradictoire dans ces phénomènes, quoiqu'il nous ſoit impoſſible de les concilier enſemble; & qu'ils ſont compréhenſibles, quoique nous ne les comprenions pas.

Pourquoi notre ſageſſe ne nous engage-t-elle pas à ſuivre la même méthode de raiſonner par rapport à l'objet de la queſtion? Il eſt naturel de croire que, malgré cette apparence de changement que nous découvrons dans les actes de la providence, malgré ces deſſeins qui paroiſſent ſe détruire mutuellement, & s'élever l'un ſur la ruine de l'autre, rien n'eſt plus certain & plus réel que l'immutabilité de la nature & des décrets de Dieu. Qu'y a-t-il de plus téméraire que d'alléguer la foibleſſe & la petite étendue de la raiſon, comme une preuve contre l'exiſtence des choſes? Rien n'eſt plus biſarre que de raiſonner juſte ſur les bornes de notre eſprit, par rapport aux objets finis de la phyſique, & de ne point faire attention à la nature de notre ame, quand il s'agit des opérations d'un être infini, ſi ſupérieur à nos foibles lumières.

S'il eſt donc raiſonnable de croire que la providence divine eſt libre dans ſes actions, & que, dirigée par ſa propre ſouveraineté, elle ſuit, dans le cours ordinaire des choſes humaines, les méthodes qu'elle trouve à propos, c'eſt notre devoir de lier un commerce étroit avec cette partie

active de la providence, qui influe directement dans notre conduite, ſans nous embarraſſer l'eſprit de vaines diſcuſſions ſur la manière dont cette providence influe dans nos affaires, & ſur le but qu'elle ſe propoſe.

En entrant dans cette correſpondance avec cette vertu active de la ſageſſe de Dieu, nous devons en examiner les voies, autant qu'elles paroiſſent acceſſibles à notre pénétration, & à nos recherches; nous devons prêter la même attention à ſa voix ſecrète, que j'ai déjà eu ſoin de décrire, qu'à cette voix claire & forte, qui nous parle dans les évènemens les plus propres à nous frapper.

Quiconque ne ſe fait pas une étude ſérieuſe de pénétrer dans le ſens de cette voix ſecrète, qui s'offre à ſon attention, ſe prive, de propos délibéré, d'un grand nombre de conſeils utiles, & de fortes conſolations, dont il ſent ſi ſouvent le beſoin, dans la carrière qu'il doit courir dans ce monde.

Quelle conſolation n'eſt-ce pas pour ceux qui écoutent cette voix, de voir à chaque moment, qu'un pouvoir inviſible & infiniment puiſſant, ſe fait une occupation de les conſerver & de ménager leurs intérêts! Avec cette attention religieuſe, il n'eſt pas poſſible de ne ſe pas appercevoir de cette protection; il n'eſt pas poſſible de

de réfléchir sur les délivrances inattendues que tout homme rencontre dans la variété des incidens de la vie humaine, sans voir évidemment qu'il ne le doit point à sa propre prudence, mais uniquement au secours efficace d'une puissance infinie, qui le favorise, parce qu'elle l'aime.

La manière dont nous voyons des évènemens heureux pour nous, produits par les causes les plus effrayantes, & qui sembloient nous présager les plus grands désastres, est une marque certaine, non-seulement qu'ils sont dirigés par une cause suprême, qui est l'arbitre absolu des causes & des effets, mais encore, que cette cause aime & protège la créature raisonnable. Dans cette occasion nous devons répondre à des bienfaits si marqués, & qui nous surprennent d'une manière si agréable, par une joie pieuse, & par une vive reconnoissance; mais quand cette même vertu de Dieu, qui gouverne le monde, semble se déclarer contre nous, nous sommes dans une obligation tout aussi indispensable, de nous alarmer de la colère de notre créateur & de nous courber avec humilité, avec douleur, & avec un vif repentir, sous la main qui nous châtie pour notre amendement.

Comme il est juste de faire ces sortes de réflexions sur la conduite de Dieu avec l'homme, par rapport aux différens accidens de la vie, il

eſt raiſonnable de prendre garde à la méthode avec laquelle la divinité ménage un nombre infini de circonſtances, afin d'en tirer des règles, par leſquelles nous puiſſions éviter le mal & nous procurer le bien.

Il y a des gens qui ſe livrent à une indolence générale ſur tous ces objets importans, & qui privent par là la divine providence d'une grande partie des hommages qui ſont dûs à ſa bonté infinie pour nous. Il y en a encore d'une claſſe plus abominable, qui, frappés de délivrances merveilleuſes ou de terreurs ſubites, regardent les unes ſans reconnoiſſance pour leur créateur, & les autres ſans reſpect pour ſa majeſté redoutable. Ils ſont ingénieux au contraire à ſe forger quelqu'autre objet, pour lui payer l'hommage de l'amour & de la crainte. S'il leur arrive du bien, ils en cherchent la cauſe dans les eſpaces imaginaires; la proſpérité leur vient, ils ne ſavent pas comment, ou c'eſt par un heureux haſard. Ce ſont-là des termes entièrement deſtitués de ſens; c'eſt le langage d'un ſujet ſéditieux, qui ne veut pas reconnoître l'empire de ſon maître & de ſon roi.

S'ils tombent dans quelque malheur, c'eſt bien pis encore; ils tombent dans une rébellion ouverte & dans le crime de haute-trahiſon. Non contens de ne point reconnoître leur dépendance du ſouverain être, ils ſe ſoumettent à

l'empire du diable, l'ennemi de la gloire de Dieu & le rival de sa puissance.

Il y a quelques années que j'eus le désagrément d'avoir pour compagnon d'un petit voyage, deux de ces hommes coupables de rébellion contre la providence divine. Après avoir été séparés de moi pendant quelques journées, ils me rejoignirent à un certain gîte, & ils me racontèrent une aventure qui leur étoit arrivée pendant le tems qu'ils avoient été séparés de moi. Ils me dirent que, dans le chemin de Huntington à Londres, se trouvant dans les allées qui sont entre Huntington & Caxton, l'un fut arrêté pendant une demi-heure par son cheval, qui, en broncham, s'étoit fait du mal à un pied, & que dans cet intervalle il avoit été attaqué & dépouillé par des brigands, pendant que son camarade, ayant continué son chemin, sans s'informer de ce qu'étoit devenu son compagnon, avoit échappé à ces scélérats qui avoient pouſſé à toute bride à travers les champs du côté de Cambridge.

Eh! comment avez-vous été si heureux que d'échapper à ces coquins, dis-je, au premier? Je ne sais, me répondit-il, le hasard voulut que je ne regardasse pas derrière moi, quand le cheval de monsieur broncha, & par bonheur je n'ai rien vu de toute l'affaire. Hasard, bonheur, voilà les causes de la délivrance de ce sage mor-

tel ! Il sembloit réaliser ces chimères exprès ; pour priver la providence de l'honneur qui lui étoit dû pour une protection si visible.

N'est-ce pas une infamie horrible pour un chrétien, de mettre à la place du maître du monde une idole plus indigne de notre culte, que celles des Chinois, dont j'ai donné la description. Il est vrai que ce sont des monstres horribles, uniquement propres à effrayer l'imagination; mais du moins c'est quelque chose, elles ont une existence réelle; au lieu que hasard, sort, bonheur, sont des fantômes à qui on prête une fausse existence, exprès pour ne pas s'acquitter de ses devoirs envers l'existence suprême par qui tous les autres êtres existent.

A quelque degré d'extravagance que les hommes portent la bisarrerie de leurs idées, j'avoue que je n'ai jamais rencontré un exemple pareil de honteuse & ridicule ingratitude. Mais s'il y avoit dans le discours de ce premier un travers d'esprit impertinent au suprême degré, je trouvai dans le langage de l'autre une impiété si abominable, que j'en fus effrayé.

Après avoir écouté cette extravagante relation, je me tournai vers celui qui avoit été volé, en lui demandant de quelle manière cette malheureuse aventure lui étoit arrivée. Que sais-je moi, me dit-il, j'étois un peu en arrière, mon

cheval broncha par hasard, & il lui fut impossible de marcher pendant quelques momens. Monsieur ne laissoit pas d'aller toujours son chemin, quand le diable, qui ne dort jamais, m'envoya ces trois marauds qui m'arrêtèrent & me mirent nud comme la main.

C'étoit le hasard qui avoit fait broncher son cheval; mais c'étoit par la direction du diable, que les voleurs de grand chemin l'avoient dépouillé.

J'avouerai volontiers que ces brigands, par leur profession même, étoient au service du diable, & qu'ils imitoient leur maître en courant çà & là, pour chercher de la proie. Mais je sais bien aussi que c'étoit un pouvoir supérieur à celui du démon, qui avoit livré ce voyageur entre les mains de ces serviteurs de l'enfer.

On peut prouver cette vérité d'une manière incontestable, par la phrase dont se sert l'écriture-sainte, en parlant des homicides, qui sont faits sans mauvaise intention, & comme l'on parle, d'une manière casuelle; *Exod.* ch. XXI, v. 13. nous voyons ces paroles, *si un homme ne tend point des embûches à un autre, & que Dieu le livre entre ses mains*; c'est-à-dire si un homme n'a pas intention d'ôter la vie à un autre, mais s'il le fait pourtant par imprudence, ou par un accident, qu'il n'a pas été le maître de prévoir.

On voit par-là que c'eſt la providence divine qui dirige de pareils malheurs, & qu'un homme tué par un cas imprévu, eſt un homme que Dieu a livré entre les mains d'un autre. Ce n'eſt pas à nous à rechercher ici par curioſité, quelle raiſon porte la divinité à cauſer des malheurs de cette nature. Si nous n'y découvrons pas une punition évidente, nous n'avons qu'à ſuppoſer que la providence ne fait rien d'indigne de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu.

De quel front un homme oſe-t-il mettre ſur le compte d'un haſard malheureux, ou du diable, ces évènemens que Dieu lui-même attribue à ſa providence? Quelle ridicule audace n'y a-t-il pas à ſe ſervir d'expreſſions vides de ſens, pour ſe détourner de l'amour & de la crainte qu'on doit à la bonté & à la juſtice du créateur?

Pour faire ſentir encore plus fortement à ces impies l'extravagance criminelle de leurs diſcours & de leurs penſées, il ſera bon d'alléguer un autre paſſage très-propre à éclaircir celui que je viens de citer. Voici ce que nous liſons au chap. XIX du *Deutéronome*, v. 5. *Quand un homme entre dans la forêt avec ſon prochain pour couper du bois, & que ſa main lève ſa hache pour porter un coup, ſi la hache gliſſe ſur l'écorce & tombe ſur la tête de ſon prochain, qu'il en meure, il s'enfuira dans une de ces villes, & il vivra.* Ce

sont-là ces sortes d'accidens que Dieu veut qu'on attribue à sa providence, & certainement ils ne sont pas d'une nature différente du malheur qui étoit arrivé à mon compagnon de voyage. La manière dont son cheval blessé l'avoit arrêté justement le tems qu'il falloit pour être rencontré par des voleurs qui piquoient à travers les champs, apparemment pour faire quelqu'autre expédition, auroit dû lui faire penser que toutes ces circonstances avoient été ménagées par la providence pour le châtier & pour lui faire sentir qu'il étoit dépendant de son créateur. Il étoit de son devoir de recevoir ce châtiment avec une pieuse mortification; comme son compagnon, que son inattention pour son camarade avoit dérobé à un malheur semblable, étoit obligé de répondre à cette délivrance, par une gratitude vive & sincère.

Malheureusement la conduite de ces étourdis n'a pas un caractère de singularité, & je crois qu'il y a fort peu de mes lecteurs qui n'aient vu de pareils sentimens exprimés par un semblable langage.

Il est vrai, d'un autre côté, qu'il y a un nombre considérable de personnes qui ne se rendent pas coupables de l'horrible impiété de mépriser la providence, & d'en attribuer les effets respectables au hasard, ou bien au démon. Mais il ne

suffit pas d'éviter un crime si grossier, pour être dans la disposition que j'ai pour but principal de recommander ici. Il y a une aussi grande différence entre reconnoître les opérations de la providence, & prêter attention à sa voix secrète, qu'il y a entre admettre l'existence d'un Dieu, & obéir à ses ordres.

Ecouter la voix de cette providence, c'est prendre garde de près à chacune de ses opérations qui semblent nous concerner d'une manière particulière; c'est remarquer avec attention s'il n'y a pas quelque chose capable de nous prescrire des règles de conduite, si elles ne contiennent pas quelques avertissemens pour nous détourner d'un danger, ou si elles n'indiquent pas certains moyens de nous procurer quelqu'avantage; si elles ne nous rappellent pas dans l'esprit quelque chose que nous ayons négligé de faire, ou quelque faute dont nous nous sommes rendus coupables; enfin si elles ne nous offrent pas quelque marque de la justice divine qui ait relation à un crime qui y soit proportionné.

Il n'est pas difficile d'appercevoir la différence essentielle qu'il y a entre les avertissemens de la providence, quand on y fait l'attention qu'ils méritent, & entre ceux qui nous viennent des esprits qui nous sont députés du monde invisible. Les derniers indiquent le mal d'une manière ob-

sure, & ne sont pas accompagnés d'ordinaire des préceptes nécessaires pour nous le faire éviter; mais les premiers, quoiqu'ils nous soient donnés par une voix qui n'est gueres éclatante, nous enseignent, la plupart du tems, les moyens de sortir de l'embarras qu'ils nous font découvrir; souvent même ils nous prennent, pour ainsi dire, par la main, pour nous faire prendre des mesures justes, & ils convainquent notre raison de la nécessité qu'il y a d'en servir.

En vain ajouterois-je à ce petit nombre de préceptes un ample recueil de faits, pour les appuyer par la force des exemples; la diversité des opérations de la providence est infinie; elles varient selon les circonstances particulières où se trouve chaque individu humain, & par conséquent chaque homme, attentif comme il faut aux incidens dont sa vie est pleine, doit se former des règles particulières, pour profiter de mes principes généraux. S'il en fait un bon usage, il trouvera, dans les aventures de sa vie, un grand nombre de motifs qui le porteront à regarder vers le ciel, à regarder autour de lui, & à jeter les yeux sur son propre cœur.

1°. Les effets de la providence font regarder les hommes en haut, quand ils reconnoissent la clémence de Dieu qui les épargne, sa bonté qui pourvoit à leurs besoins, la puissance dont il se

ſert pour les protéger & pour les tirer des dangers, & la juſtice qui les châtie, & ſous laquelle ils doivent s'humilier avec la plus profonde douleur.

2°. Les effets de la providence nous engagent à regarder autour de nous, quand, dociles aux avertiſſemens du ciel, nous prenons les précautions néceſſaires pour éviter les malheurs, ou pour les ſoutenir avec une fermeté chrétienne.

3°. Ils nous font jeter les yeux ſur notre propre cœur, quand nous cherchons en nous-mêmes les mauvaiſes diſpoſitions qui nous attirent ces châtimens de Dieu, & quand, devenus ſages par ces déſaſtres, nous formons le deſſein de nous en repentir, & de réformer notre conduite.

Voilà, en peu de mots, ce que j'appelle écouter la voix de la providence.

CHAPITRE VI.

DE la proportion qu'il y a entre le Monde Chrétien & le Monde Payen.

J'AI déjà touché cette matière dans mes recherches à l'égard de l'état où la religion se trouve dans le monde. Mais, après avoir fini ces articles, il m'est venu encore dans l'esprit un bon nombre de réflexions, que je crois trop instructives & trop curieuses pour ne les pas communiquer à mes lecteurs.

Quand nous examinons le globe terrestre d'une manière géographique, que nous en partageons toute l'étendue en degrés & en lieues, nous en voyons une bonne partie sous le gouvernement des princes chrétiens, ou du moins dépendante de leur commerce & de leurs colonies.

Je n'oserois dire néanmoins que cette vue me découvre un accomplissement absolu de cette prophétie, qui promet au royaume de Jésus-Christ un empire sur toutes les nations jusqu'aux bouts de la terre. Je crois pouvoir dire, sans profanation, que nous pouvons espérer que Dieu ne nous obligera pas de prendre ainsi ses promesses au rabais.

Je suis persuadé que Dieu, toujours fidèle dans ses promesses, fera voir un jour aux chrétiens un tems heureux, où la connoissance de Dieu couvrira toute la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer; où le temple du seigneur sera ouvert vers les quatre vents; où la montagne de sa maison sera exaltée au dessus du sommet des autres montagnes, & où tous les peuples s'empresseront d'y entrer; enfin où la religion chrétienne sera l'église dominante de tout l'univers.

Dans une race d'hommes aussi charnelle & aussi mondaine que celle ci, je passerois peut-être pour un esprit visionnaire si j'entreprenois de commenter ces passages; ainsi, sans m'ériger en interprète de l'écriture sainte, je me contenterai de profiter moi-même des lumières que je puis avoir là-dessus. On aimera mieux sans doute que je fasse quelques réflexions sur les choses présentes, dont on peut examiner la réalité par le seul secours des sens, & que je laisse les évènemens futurs à la libre disposition de celui qui a réglé les choses passées, & qui seul a une idée juste de l'avenir.

Mon but principal est de parler dans ce discours de la proportion géométrique qu'on peut observer sur le globe entre l'espace de la terre qu'occupent les peuples chrétiens, & celui qui est

habité par les peuples qui professent un autre culte. En examinant ces pays occupés par les chrétiens, je me bornerai à ceux où leur religion est dominante & nationale, sans prendre garde aux autres sectes qui peuvent être mêlées parmi eux. De cette manière je rendrai mon calcul aussi avantageux pour eux qu'il sera possible.

Je ne me mêlerai pas de distinguer les chrétiens en différentes classes, & de ne donner ce titre qu'à ceux dont la religion épurée & conforme à l'écriture-sainte, paroît mériter seule d'être appelée chrétienne. On voudra bien me permettre de donner ce nom glorieux à l'église romaine, & de n'être pas moins favorable à l'église grecque, quoiqu'elle soit extrêmement chargée de coutumes superstitieuses & barbares, sur-tout dans la Géorgie, dans l'Arménie, comme aussi sur les frontières de la Perse & de la grande Tartarie. La religion grecque n'est pas moins mêlée d'absurdités grossières dans l'empire du Czar de Moscovie, où à peine prononce-t-on le nom de Jésus-Christ, bien loin d'avoir une idée exacte de sa personne, de sa nature & de sa dignité.

En donnant de cette manière le nom de chrétien à tous les peuples chez qui la religion de Jésus-Christ est dominante, sans avoir égard aux différentes sectes & à leurs subdivisions, on peut

mettre dans cette classe les nations qui habitent les pays suivans :

1. En Europe, il y a l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne, le Danemarck, la Suede, la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, la Transylvanie, la Moldavie, & la Walachie.

2. En Asie, l'on trouve la Géorgie & l'Arménie.

3. En Afrique, le christianisme n'est nulle part national (1), & il n'est professé que dans quelques bureaux de marchands Européens.

4. Dans l'Amérique, il n'y a que les colonies suivantes des peuples de l'Europe.

1. Celles des Espagnols dans le Mexique, dans le Pérou, sur les côtes du Chili, de Carthagène & de Sainte-Marthe, à Buenos-Ayres, & près de la rivière de la Plata.

2. Celles des Portugais dans le Brésil.

3. Celles de la nation Britannique sur les côtes de l'Amérique, depuis le golfe de la Floride jusqu'au Cap-Breton, vers l'embouchure du golfe de Saint-Laurent ou de la grande rivière de Canada ; auxquelles il faut ajouter les petites

(1) Il est surprenant que l'auteur oublie l'Abyssinie, cette grande partie de l'Afrique, peuplée de chrétiens.

colonies qu'elle a dans la Terre-Neuve, & près de la baye de Hudſon.

4. Celles des François ſur la rivière de Canada & ſur le grand fleuve Miſſiſſipi.

5. Celles des Anglois, des François & des Hollandois dans les îles Caraïbes.

On voit par-là que le ſiége du chriſtianiſme eſt principalement en Europe. Cependant ſi, en meſurant ſur le globe cette partie du monde, nous jetons les yeux ſur ſes contrées les plus ſeptentrionales, que le froid exceſſif rend preſque inhabitables, comme la Laponie, Petzora, Candora, Obdora, le pays des Samoïedes, & une bonne partie de la Sibérie, nous n'y trouverons guères que des payens. On peut dire de même de certains déſerts, qui ne ſont pas extrêmement peuplés du côté de l'Orient, vers les frontières de Perſe. Quoique cette étendue de terrein dépende de l'empire du Czar de Moſcovie, les habitans en général ne ſont guidés dans leur culte que par les coutumes barbares d'un paganiſme groſſier.

Si de-là nous nous tournons du côté du ſud, nous devons ſéparer de l'Europe chrétienne tous les Tartares Européens, comme ceux de Circaſſie, de Crimée, de Budziack. De plus, il faut tirer une ligne de la petite Tartarie juſqu'à la mer Adriatique, pour retrancher des états chré-

tiens tous les pays qui dépendent de l'empire Turc : & de cette manière il ne reſtera guères pour le chriſtianiſme, que les deux tiers de cette partie du monde dont il s'agit ici. Si l'on vouloit en ſouſtraire encore la Laponie Suédoiſe & la Norwégienne, avec les parties les plus orientales, & les plus méridionales de la Moſcovie, de l'autre côté du Wolga, qui s'étendent juſqu'à la grande Tartarie, nous verrions qu'à peine une moitié de l'Europe reſteroit pour le chriſtianiſme.

Le Czar de Moſcovie, dont les ſujets ont une religion telle que je l'ai dépeinte, eſt ſeigneur d'une ſi grande étendue de pays, que ceux qui l'on examinée avec attention, ſoutiennent qu'elle égale la moitié de l'Europe. Mais parmi les nations qui lui ſont ſoumiſes, il y en a pluſieurs qui ſont mahométanes, ou payennes.

Cependant puiſque ces peuples ſont gouvernés par un prince chrétien, je veux, ſelon le plan que j'ai d'abord dreſſé, donner le nom de pays chrétien à tout ce vaſte eſpace; & ſelon ce calcul on peut donner à-peu-près au chriſtianiſme les deux tiers de l'Europe.

En récompenſe, je ſuis d'avis qu'il ne faut pas compter un ſeul chrétien dans les trois autres parties du monde, excepté les Arméniens & les Géorgiens dans l'Aſie. Ceux qui ſe trouvent dans le continent de l'Afrique, ſont en ſi petit nombre, qu'ils

qu'ils ne peuvent presque point entrer en ligne de compte. Ils ne consistent qu'en quelques marchands qui résident dans les villes qui sont sur les côtes de la mer Méditerranée, comme Alexandrie, le Grand-Caire, Tunis, Tripoli, Alger; on doit ajouter encore les bureaux qu'ont les Anglois & les Hollandois sur la côte de Guinée, sur la côte d'Or, sur celle d'Angola, & au Cap de Bonne-Espérance; mais tous ces chrétiens ne vont pas, selon le calcul qu'en ont fait de très-habiles gens, au nombre de cinq mille, excepté pourtant les esclaves chrétiens qui se trouvent à Salé, à Alger, à Tunis, & à Tripoli, mais qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreux que les premiers.

Il faut avouer qu'il y a une quantité considérable de chrétiens dans l'Amérique; Dieu sait jusqu'à quel point ils méritent ce nom, de quelque nation qu'ils puissent être, François, Anglois, Hollandois ou Espagnols, ils ont la religion fort peu à cœur; à peine en ont-ils une idée superficielle. Il y a des parties de l'Amérique entièrement assujetties aux nations Européennes, qui ont presque absolument détruit les gens du pays, & par conséquent, selon mon plan, ces contrées doivent passer pour chrétiennes.

Mais qu'est-ce que c'est que leur nombre en comparaison des habitans naturels de cette grande

partie du monde, qui a trois fois plus d'étendue que notre Europe, & dans laquelle il y a un nombre infini de peuples inconnus, où ni les Eſpagnols, ni les François, ni les Anglois n'ont jamais pénétré? Témoins ces villes peuplées & ces nations nombreuſes que le chevalier Fautier Raleig dit avoir rencontrées dans ſon voyage ſur le fleuve Oronooque, & dont il y en a qui ſe vantent d'être compoſées de plus de deux millions d'ames. Témoin cette foule de peuples répandus de l'un & de l'autre côté de la rivière des Amazones; & le vaſte eſpace de pays qui eſt entre ces deux fleuves, & qui s'étend plus de quatre cens milles en largeur, & tout au moins ſeize cens en longueur, ſans compter ſon étendue du côté du ſud, & du côté du ſud-eſt, vers le Bréſil, ce pays ſi riche, ſi fertile & ſi peuplé, & dans lequel, ſelon l'idée qu'on nous en donne, il doit y avoir plus d'habitans qu'on n'en trouve dans toute la partie de l'Europe occupée par les chrétiens. Il n'y a rien là de ſurprenant; c'eſt le principal pays de l'Amérique où les Eſpagnols n'ont jamais mis le pied, & où ſe ſont retirés les peuples qui ont été effrayés par leurs armes, & par le bruit de leurs cruautés. Il eſt tellement fortifié de larges rivières, de baies difficiles à paſſer, & de courans rapides & dangereux; il eſt ſi bien défendu par le nombre des habitans, par la cha-

leur du climat, par les montagnes, & par d'autres remparts naturels, que jamais les Eſpagnols n'ont oſé former le deſſein de ſe l'aſſujettir.

Il eſt aiſé de comprendre par-là, que le nombre des chrétiens en Amérique doit être très-peu de choſe, en comparaiſon de cette foule de peuples qui occupent tout ce vaſte terrein, ſur-tout ſi l'on y ajoute les nations qui doivent habiter le nord, deſquelles on n'a pas encore fait la découverte. Les colonies de la nation Britannique ſont beaucoup mieux peuplées à proportion, que celles des Eſpagnols, qui occupent un terrein beaucoup plus étendu.

Celles que nous avons dans le nord de l'Amérique, contiennent plus de trois cens mille ames, ſi l'on y renferme la Nouvelle-Écoſſe, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, la Nouvelle-Jerſey, la Penſylvanie orientale & occidentale, la Virginie, la Caroline, &c. Toutes ces colonies ſont étendues ſur la côte depuis la latitude de trente-deux degrés juſqu'à celle de quarante-ſept; ce qui fait à-peu-près ſept cent cinquante milles en longueur. Mais il faut conſidérer qu'une grande partie de ce pays eſt fort maigrement peuplée, & que du côté de l'oueſt ſa largeur eſt très-peu de choſe. Excepté quelques plantations dans la Virginie, dans le pays apelé Raphanoc, & dans un petit nombre d'autres en-

droits, on ne voit rien à cent milles dans les terres, que des déserts & d'épaisses forêts, dont les habitans se sont retirés, apparemment plus avant dans le pays, pour éviter leurs ennemis, les chrétiens.

De cette manière toutes ces colonies, quelque considérables qu'elles soient, n'occupent qu'une langue de terre fort étroite sur les côtes de la mer, & les plantations des Anglois ne sont guères éloignées de plus de vingt milles de l'Océan, ou de quelque rivière navigable; & l'on peut dire encore que cette langue de terre n'est pas extrêmement habitée, sur-tout depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Nouvelle-Yorck & jusqu'à Annapolis, & depuis la Virginie jusqu'à la Caroline. Ainsi toutes ces colonies ensemble, quand on y joindroit celle des François en Canada, n'occupent qu'un point de terrein, en comparaison de cette vaste étendue de pays qui est à l'oüest & au nord-oüest de ces mêmes colonies jusqu'à la mer du sud, & qui est remplie d'un nombre prodigieux de grandes nations, qu'on ne connoît que par les relations confuses que nous en ont donné d'autres peuples Américains.

Si nous séparons la partie septentrionale de l'Amérique de tout ce que les Espagnols possèdent sous le nom de l'empire du Mexique, & de tout ce que les Anglois ont occupé, nous

trouverons un pays fort peuplé, autant qu'on peut juger par les courſes qu'on a faites dans quelques-unes de ſes parties, & beaucoup plus grand que toute l'Europe.

Dans cette étendue de terrein je ne mets pas ſeulement en ligne de compte les pays les plus avancés vers le pole, & preſque inhabitables par le froid exceſſif. Il n'eſt pas poſſible d'en trouver la fin, & il eſt indubitable que c'eſt un même continent avec les parties les plus ſeptentrionales de l'Aſie, ou du moins, qu'il ne doit y avoir entre deux qu'un petit détroit facile à paſſer par les hommes & par les bêtes. Sans cela, il eſt très-mal-aiſé de rendre compte de la manière dont cette grande partie du monde a été peuplée. Quoi qu'il en ſoit, ce continent d'une grandeur prodigieuſe eſt ſans doute habité par pluſieurs millions d'hommes, enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie & du paganiſme, adorateurs ignorans & aveugles du ſoleil, de la lune, des étoiles, des montagnes, & même du diable.

Pour ce qui regarde la connoiſſance du vrai Dieu & de la doctrine de l'évangile, les Américains n'en ont jamais entendu parler juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols dans l'Amérique. Je dis plus, à préſent même que les chrétiens ſont mêlés avec eux, on ne voit guères que leur idolâtrie ſoit beaucoup diminuée, ſi ce n'eſt par les ravages

épouvantables que les Eſpagnols ont faits partout où ils ont mis le pied, & par la cruauté avec laquelle ils ont détruit les idolâtres au lieu de les convertir. On peut en juger par la relation qu'en donnent leurs propres écrivains, qui aſſurent que ceux de leur nation ont maſſacré plus de ſoixante & dix millions de ces pauvres Indiens.

Sans cette barbarie affreuſe, l'Amérique ſeroit encore dans le même état où elle ſe trouvoit, il n'y a guères qu'une centaine d'années (1), quand tout ce continent étendu preſque d'un pole à l'autre, avec toutes les îles dont il étoit environné, & avec ce prodigieux nombre d'habitans, étoit entièrement dévoué au culte du diable. Il y a beaucoup d'apparence que cette abominable religion, qui a duré juſqu'à ce que Fernand Cortès, fameux capitaine de Charles-Quint, débarqua dans le golfe de Mexique, a eu la vogue chez tous ces peuples depuis le commencement du monde, ou du moins depuis que la terre a été peuplée de nouveau par Noé & par ſa famille.

Il eſt vrai que nous avons entendu dire des choſes terribles de la fureur dont les Eſpagnols ont exterminé des nations entières par le fer &

(1) A compter du tems où Robinſon écrivoit ceci.

par le feu ; mais comme mon ſentiment eſt que nous devons attribuer tout ce qui arrive dans le monde à la direction de la providence, je regarde les malheurs de ce peuple comme un effet de la vengeance divine, dont les Eſpagnols n'ont été que les inſtrumens. Certainement ces nations avoient bien mérité les châtimens les plus rudes, puiſque par l'inſtigation du diable elles avoient pouſſé leur horrible coutume de ſacrifier des hommes, à un tel excès, qu'il étoit tems que le ciel arrêtât cette barbarie, qui auroit détruit à la fin, des nations entières par une boucherie continuelle.

On peut juger de l'énormité de ces ſacrifices par le ſeul temple conſacré à la grande idole Vizilipuztli, dans la ville de Mexique, où par ordre du roi Montézuma, on immoloit chaque année vingt mille perſonnes, & dont les murailles étoient couvertes d'un pied de ſang caillé, qu'on y jetoit apparemment pour obſerver quelque rit de cette religion infernale.

La juſtice divine trouva bon, à la fin, de mettre des bornes à toutes ces abominations, en effaçant ces peuples de deſſus la ſurface de la terre, par le moyen d'une nation étrangère, qui détruiſit leur idolâtrie en renverſant les temples des idoles, & en taillant en pièces tous les habitans, ſans reſpecter ni ſexe ni âge. Cette nation, quoiqu'elle

commît un crime affreux par ce massacre, doit pourtant être considérée, à cet égard, comme un instrument dont Dieu trouvoit à propos de se servir pour exterminer des peuples qui avoient comblé la mesure de leurs iniquités, & qui étoient indignes d'être au nombre des vivans.

Il est fort apparent que, quand Dieu extermina tant de peuples payens par les Israëlites, Moïse, Josué & les enfans d'Israël, ne furent pas moins accusés d'inhumanité pour avoir rasé les villes & détruit les peuples, sans épargner le bétail & les arbres fruitiers, que le sont les Espagnols pour les massacres qu'ils ont faits en conquérant le Mexique.

On peut deviner l'idée horrible qui s'étoit répandue de tous côtés, de la barbarie des Israëlites par la fuite de tous les peuples d'alentour, qui se hâtèrent de chercher un asyle dans d'autres parties du monde. Les premiers fondateurs de Carthage, à ce que nous disent les histoires, étoient quelques Phéniciens, ou plutôt Cananéens, qui, long-tems avant l'époque de la fable de Didon s'étoient éloignés de leur patrie, & étant arrivés sur les côtes d'Afrique, trouvèrent bon d'y bâtir une ville. La vérité de ce fait est prouvée par une colonne de pierre, qu'on a découverte à une petite distance de Tripoli, & où l'on a trouvé gravés ces mots en caractères

phéniciens, nous sommes de ceux qui s'en sont fuis de devant la face de Josué le brigand. La différence qu'il y a pourtant entre la conduite des enfans d'Israël & entre celle des Espagnols, c'est que Josué est justifié, par les ordres positifs qu'il avoit reçus de la bouche de Dieu même, de mettre tous ces peuples à l'interdit; au lieu que les Espagnols n'ont exterminé les nations les plus abominables de la terre que par une direction secrète de la providence, qui ne sauroit jamais servir d'excuse aux crimes des hommes.

J'en reviens à mon calcul. Quoique les Espagnols, à qui je veux bien donner le titre glorieux de chrétiens, se soient mis en possession de l'empire du Mexique & de celui du Pérou, & qu'ils y aient exterminé plusieurs millions d'hommes, le nombre des habitans naturels cependant étoit supérieur de beaucoup à celui des maîtres de ces pays; qu'on ajoute encore à ces derniers, les Indiens qui n'ont du christianisme que la simple dénomination, tous les Portugais du Brésil, tous les Anglois & François qui se sont établis dans le nord; en un mot, qu'on mette ensemble tous les chrétiens qui se trouvent dans l'Amérique, ils ne pourront pas contrebalancer une seule nation payenne ou mahométane de l'Europe. Prenons, par exemple,

les mahométans qui habitent sur les bords du Pont-Euxin, le pays qu'on appelle la petite Tartarie; il est certain qu'ils sont supérieurs en nombre à tous les chrétiens de l'Amérique. Par conséquent, on voit sans peine que je ne fais pas le moindre tort à l'étendue du christianisme, en supposant qu'il n'y a pas un seul chrétien dans l'Afrique, dans l'Amérique & dans l'Asie, excepté les Géorgiens & les Arméniens, à condition que, de l'autre côté, on considère comme pays chrétiens toutes les contrées de l'Europe, soumises à des princes qui font profession d'adhérer à la religion de Jésus-Christ.

Voilà un compte juste, mais mortifiant, de l'étendue du christianisme dans le monde. Si les souverains les plus puissans de l'Europe y faisoient une sérieuse réflexion, il est vraisemblable qu'ils songeroient à trouver quelque moyen pour rendre les autres pays du monde accessibles à la foi. Je ne suis nullement d'opinion que la guerre puisse être une méthode légitime & raisonnable de convertir les hommes; mais puisque les monarques chrétiens de l'Europe, malgré leur petit nombre, sont si fort supérieurs aux autres souverains du monde, par rapport à la bonté des troupes & à l'art de faire la guerre, il est certain qu'ils pourroient préparer la voie à la religion de Jésus-Christ, si un intérêt commun

les portoit à unir leurs forces. ils seroient en état, dans ce cas, non-seulement de bannir le paganisme du monde en très-peu de tems, mais encore de détruire l'empire de Mahomet, en ruinant la puissance du grand seigneur & du fameux monarque des Persans.

Je ne crois pas donner dans l'hyperbole, en soutenant que nos soldats sont tellement supérieurs à présent à ceux des Turcs, que si les monarques chrétiens, après la bataille de Belgrade, avoient envoyé au prince Eugène quatre-vingt mille hommes de vieilles troupes, & qu'ils les eussent pourvus de vivres & d'argent, par la mer Adriatique & dans l'Archipel, ce général auroit été capable de chasser les mahométans de l'Europe en deux ou trois campagnes, de prendre Constantinople, & de ruiner de fond en comble l'empire des Turcs. Une conquête si importante, & en même tems si légitime, n'auroit-elle pas donné à la religion chrétienne une excellente occasion de sortir de ses bornes, & de s'étendre considérablement? Le roi d'Espagne pourroit chasser de leurs nids, avec la même facilité, ces fils de l'enfer, les habitans d'Alger, de Tunis & de Tripoli, avec les autres corsaires mahométans qui occupent la même côte, & relever de leurs ruines les sièges fameux de Tertullien & de saint Cyprien.

Que dirons-nous du grand Czar de Moscovie, ce prince si glorieux & si entreprenant? Ne pourroit-il pas, étant assisté, comme il faut, des monarques du nord, ses voisins, qui ont à leur disposition les meilleures troupes de l'univers, marcher avec une armée invincible de trois cent soixante mille fantassins, & de cent soixante mille cavaliers, en dépit des forêts & des déserts, à la conquête du célèbre empire de la Chine? Cette fière nation, malgré ses forces innombrables, malgré les ressorts prétendus de sa politique rafinée, malgré sa discipline militaire dont elle se vante avec tant d'ostentation, auroit bien de la peine à se défendre contre une telle armée. Je suis sûr qu'elle ruineroit toutes les armées réunies de ce vaste empire avec moins de peine que n'en eut Alexandre avec ses trente mille Macédoniens, à détruire l'armée de Darius, forte de six cent quatre-vingt mille combattans.

Ce projet n'est nullement ridicule & impraticable; je sais bien qu'il faudroit faire un chemin de plus de trente milles d'Angleterre; mais quand une armée ne trouve pas d'autres obstacles que la longueur de la route, elle les surmonte avec moins de peine qu'on ne se l'imagine.

Il y auroit une autre difficulté qui paroît d'abord plus terrible, c'est de trouver des vivres

pour cette armée dans cette longue marche à travers des déserts. Mais un prince aussi puissant que le Czar, & maître despotique d'un si prodigieux nombre de sujets, ne trouveroit-il pas assez de gens pour conduire à des lieux marqués une quantité suffisante de toutes sortes de provisions ?

Il me semble que d'entreprendre de pareilles expéditions devroit paroître aux princes chrétiens un acte de charité pour tant de milliers d'ames plongées dans les plus funestes ténèbres, & qu'ils devroient se croire heureux d'être des instrumens entre les mains de la providence, pour accomplir les promesses du sauveur, en plantant la religion chrétienne parmi les mahométans & parmi les payens, & en soumettant tout l'univers à Jésus-Christ, son véritable roi. Je suis bien sûr que, de cette manière, ils ne pourroient pas planter réellement la religion dans l'ame des infidèles. La force ne sauroit ouvrir une route à la paix évangélique. Il faut que les soldats du roi du ciel trouvent occasion de faire des conquêtes. Mais il ne s'agit que de frayer le chemin à la prédication de la parole de Jésus-Christ, & de rendre les payens & les mahométans accessibles au ministère de l'évangile. Si alors les prédicateurs ne réussissent pas, malgré tout leur zèle & tous leurs efforts, &

que les infidèles continuent à s'attacher avec opiniâtreté à leurs erreurs grossières, les princes chrétiens & les ministres de l'évangile auront fait leur devoir; & si les ennemis de notre foi restent dans leur malheur, ce sera leur propre faute; mais je ne crois pas qu'une si mauvaise réussite soit fort à craindre. Que la force des armes banniſſe seulement de la face de la terre le diable & Mahomet, qu'on ne néglige rien pour répandre dans leurs empires les vérités salutaires du christianisme, & qu'on y instruise les peuples avec douceur & avec charité; il est probable qu'en peu de tems le succès répondra aux efforts, & que l'étude de la véritable religion deviendra l'étude favorite de tout le genre humain.

Je m'attends ici à une objection assez forte de la part de certaines gens, qui se font toujours un plaisir de traverser les meilleurs desseins par leurs difficultés. De quelle manière, diront-ils les chrétiens, tels qu'ils sont à présent, peuvent-ils se mettre dans l'esprit de convertir les infidèles à la religion de Jésus-Christ, dans le tems qu'ils ne conviennent pas les uns avec les autres de points fondamentaux de cette religion? Elle est tellement divisée en différentes sectes, & chaque secte est sujette à tant de nouvelles subdivisions, qu'il est impossible de s'accorder sur les articles dont il faudroit instruire les payens, & les maho-

métans. D'ailleurs il y a ſi peu de charité parmi ces chrétiens ſi malheureuſement diviſés, que pluſieurs d'entr'eux aimeroient mieux ſe déclarer pour Mahomet, que de contribuer à la propagation d'une doctrine qu'ils condamnent comme hérétique. Les membres du corps proteſtant ſe feroient une affaire capitale de ne pas ſouffrir que par une telle conquête le paganiſme s'acquît de nouvelles forces, & les catholiques romains regarderoient comme un devoir auſſi eſſentiel l'extirpation du proteſtantiſme, qu'ils conſidèrent comme une héréſie damnable, que de ruiner le paganiſme & le culte adreſſé au démon.

Je ne ſais que trop, que, même de proteſtans à proteſtans, les diviſions ſur les matières de la religion chrétienne ſont pouſſées à un tel excès de fureur, par un zèle deſtitué de charité, que s'ils ne ſe traitent pas les uns les autres d'adorateurs du diable, ils ne laiſſent pas d'appeler ſouvent les ſentimens oppoſés à leurs principes, des héréſies abominables, des doctrines du démon, & qu'ils ſe perſécutent mutuellement avec une rage égale à celle dont autrefois les payens furent animés contre les chrétiens de l'égliſe primitive. Témoins ces abominables violences qui ont régné parmi les presbytériens & les épiſcopaux dans l'Ecoſſe & dans le nord

de l'Irlande, qui ont souvent éclaté en guerres cruelles, dont les flammes n'ont jamais été éteintes que par le sang des deux partis.

Témoins encore ces persécutions sanglantes, ces massacres, & ces autres actions barbares qui ont été, parmi les chrétiens, les effets d'un zèle aveugle pour leur religion. Dans son établissement elle ne fut pas plantée par le fer, & arrosée de sang, & par conséquent il n'y a rien au monde de plus contraire aux intentions de son fondateur, que de forcer ses frères, par ces moyens cruels & violens, à embrasser quelque opinion particulière.

Quoique je tombe d'accord de toutes ces tristes vérités, je n'y trouve point une raison qui doive nous faire négliger le devoir indispensable de tâcher de nous soumettre les peuples idolâtres, dans la vue d'extirper le culte du diable, qui non-seulement est l'ennemi de Dieu & de la véritable religion, mais qui est le destructeur des hommes en général & de leur félicité future, en faisant tous ses efforts pour les retenir dans l'erreur & dans l'ignorance.

Je crois qu'il faut distinguer extrêmement entre forcer les gens à embrasser tel ou tel sentiment en matière de religion, & ouvrir les portes à la religion, pour lui ménager un passage vers les

les nations infidèles. Dans le premier de ces partis se trouve une violence incompatible avec la nature même de la religion, dont toute la force consiste dans la persuasion & dans la manière de développer l'évidence qui est essentielle à toutes les vérités qui doivent être à la portée de tout le monde. Le second parti, au contraire, ne tend qu'à délivrer les hommes de la violence par laquelle le démon maîtrise les esprits, pour les éloigner de la seule religion véritable. Ainsi, il ne s'agit ici proprement que de déclarer la guerre au démon lui-même, afin de détruire l'injuste tyrannie qu'il exerce sur tant de nations, & de les rendre accessibles à la doctrine des vérités évangéliques.

Le but d'une telle guerre ne seroit, en un mot, que d'ôter les chaînes de la servitude à la volonté des hommes, & de mettre leur raison en liberté de disposer de leurs opinions, afin qu'ils fussent en état de profiter de la prédication de la religion chrétienne. S'ils refusent de l'écouter, ou s'ils la reçoivent avec la docilité nécessaire, c'est ce qui n'entre point dans mon sujet, & qui n'a point une liaison nécessaire avec les efforts qu'il est de notre devoir de faire, pour réussir dans une si noble entreprise. Ce seroit toujours faire beaucoup que de détruire l'empire

temporel du diable, & de ruiner cette puiſſance, qui eſt armée continuellement contre la lumière en faveur de l'ignorance la plus opiniâtre.

Cette guerre me paroît juſte & légitime ; & ſi elle étoit exécutée avec toute la modération poſſible, bien loin d'être cruelle, ce ſeroit l'acte de charité le plus grand qu'il ſeroit poſſible de faire en faveur de ces malheureux & de leurs poſtérités. On peut en juger par ce qui eſt arrivé à notre propre patrie.

Suppoſons que jamais ni Jules-Céſar, ni quelqu'autre général Romain, n'eût jeté la vue ſur la conquête de la Grande-Bretagne, ou bien qu'elle n'eût été attaquée que long-tems après que la religion chrétienne fut répandue ſur la ſurface de la terre ; il eſt vrai que la nation Britannique auroit pu recevoir, à la fin, cette ſainte religion, avec les autres peuples ſeptentrionaux ; mais il eſt vrai auſſi qu'elle auroit été enſevelie dans les ténèbres du paganiſme plus long-tems de trois ſiècles qu'elle ne l'a été, & que, dans ce cas, pluſieurs milliers de perſonnes, qu'on a vues diſciples zélés de Jéſus-Chriſt, & dont pluſieurs ont prouvé leur foi par le martyre, auroient été privées, dans le ſein du paganiſme de leurs ancêtres, des glorieux avantages attachés à la doctrine de l'évangile.

Je sais bien que cette invasion des Romains dans la Grande-Bretagne étoit une entreprise cruelle, injuste & tyrannique; qu'elle étoit contraire au droit naturel, & l'effet d'une ambition criminelle. Cependant, il a plu à la divinité de faire sortir de cette violence la marque la plus précieuse de sa bonté paternelle pour nous, puisque notre esclavage extérieur a servi à nous affranchir de bonne heure de la servitude de l'erreur, & à nous faire embrasser la doctrine salutaire de l'évangile.

C'est ainsi que le ciel fait tourner les plus mauvais desseins que les passions inspirent aux hommes, vers le but de sa providence, & en tirer des effets directement opposés à l'intention de ceux qui travaillent à l'exécution de ces desseins. Ces sortes de gens sont criminels, dans le tems même qu'ils procurent au genre humain les avantages les plus précieux. Il n'en seroit pas de même des monarques chrétiens, s'ils unissoient leurs forces, dans l'intention religieuse d'obliger les infidèles d'ouvrir une porte à la religion chrétienne, & de lui rendre leurs oreilles & leurs cœurs accessibles. Il est naturel de croire que la providence accorderoit à cette entreprise pieuse, des succès du moins assez favorables pour introduire dans le monde infidèle une connois-

ſance générale du chriſtianiſme. Pour ce qui regarde la poſſibilité de le porter enſuite à embraſſer telles ou telles opinions particulières, c'eſt ce qui n'entre pas dans le ſujet que je me ſuis propoſé de traiter.

On ne doit pas s'imaginer ici que ce que je viens de dire autoriſe les différentes ſectes des chrétiens à ſe perſécuter les unes les autres, & à contraindre ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment à entrer dans le ſyſtême qu'elles croient le ſeul conforme à la volonté révélée de Dieu, comme ſi toutes les brebis de Jéſus-Chriſt devoient être du même bercail.

Je trouve une grande différence entre employer la force pour réduire au chriſtianiſme des payens & des ſauvages, & entre forcer ceux qui ſont déjà chrétiens, d'embraſſer telles ou telles opinions particulières. Quand il ſeroit juſte & légitime de ſe ſervir de la voie des armes, pour obliger les idolâtres à connoître & à adorer Jéſus-Chriſt, je ne laiſſerois pas de trouver une injuſtice criante dans une guerre que des protèſtans déclareroient à leurs adverſaires pour les faire renoncer à leurs chimères & à leurs inſtitutions humaines en faveur du chriſtianiſme épuré.

Ce n'eſt pas que j'approuvaſſe, en aucune manière, une guerre qu'on feroit aux payens, pour

les forcer à embraſſer notre religion. Je voudrois qu'on tâchât de les vaincre par les armes, afin de détruire leurs idoles, & d'enſevelir leur idolâtrie ſous les ruines de leurs temples; mais je trouverois fort déraiſonnable de les perſécuter & de les punir, s'ils s'opiniâtroient à ne point croire en Jéſus-Chriſt. Si la foi, comme l'écriture nous l'enſeigne, eſt un don de Dieu, par quel principe de religion pouvons-nous punir des malheureux, pour ne point faire uſage d'un don, dont il ne plaît pas au ciel de les favoriſer?

Il s'enſuit, à plus forte raiſon, qu'il n'y a rien de ſi contraire à la religion chrétienne, que la violence dont ſe ſert une ſecte de chrétiens, pour impoſer à une autre le joug de ſes ſentimens particuliers.

Il me ſemble qu'il ne ſera pas hors d'œuvre de dire ici un mot de la malheureuſe coutume qui règne parmi pluſieurs chrétiens, de maltraiter de paroles ceux qui n'ont pas les mêmes idées qu'eux ſur quelques articles de la religion. C'eſt une maxime que les rabbins ont laiſſée à leur poſtérité par tradition, qu'il ne faut pas tourner en ridicule les Dieux des payens. Mais nous ſommes bien éloignés d'une ſi ſage diſcrétion, puiſque nous accablons tous les jours nos frères de ſatyres, de noms injurieux, & d'indignes ſobriquets,

parce qu'ils n'adorent pas le même Dieu précisément à notre manière. Comment eſt-il poſſible que nous nous mettions dans l'eſprit, que dans la calomnie, dans les reproches & dans les paſquinades, il n'y ait pas une déteſtable eſpèce de perſécution ?

Pour moi je m'imagine que la perſécution de la langue égale preſque en cruauté la perſécution qui ſe fait par le fer & par le feu. Salomon compare certaines paroles à des coups d'épée, & David eſt ſi ſenſible aux diſcours injurieux de ſes ennemis, qu'il fait ſouvent, ſur ce ſujet, les plus triſtes exclamations. *Ils m'ont aſſiégé*, dit-il, *de paroles de haine ;* & dans le même Pſeaume : *il ſe couvre d'imprécations comme d'un habit.*

Je conviens que je m'écarte de mon ſujet, en étendant mes réflexions touchant la perſécution de la langue, plus loin que ſur les matières de la religion. Mais puiſque des remarques utiles ne ſont, à proprement parler, jamais hors de ſaiſon, on me pardonnera la digreſſion où j'ai envie d'entrer.

Dans tous mes voyages, je n'ai pas vu un pays autre que l'Angleterre, où non-ſeulement les différentes ſectes, mais encore les différentes factions, ſe font un ſi grand plaiſir de choquer la charité, & de ſe déchirer de la manière du monde

la plus cruelle, pour des fautes que la foiblesse humaine devroit rendre excusables. Nous prenons un si grand goût à censurer, & à condamner ceux qui n'embrassent pas nos sentimens, de quelque nature qu'ils puissent être, que nous ne briderions pas notre langue quand nous verrions la ruine de la nation toute prête à sortir de nos dissensions malheureuses.

J'ai vu quelquefois, parmi mes comparriotes, des gens éclairés & vertueux tomber dans le malheur de se tromper aussi-bien sur la religion, que sur les vrais intérêts de la patrie; je les ai vus poussés infiniment plus qu'ils n'avoient d'abord dessein d'aller, par la haine farouche & implacable de ceux dont ils avoient abandonné le parti. J'ai vécu assez long-tems pour voir ces mêmes personnes, revenues de leur égarement, faire un aveu public & sincère de leur faute, & en témoigner le repentir le plus vif. Mais je n'ai jamais vu qu'on eût assez de charité pour leur pardonner leur erreur, & pour se réconcilier avec eux.

Peut-être que le siècle, dans lequel j'ai vécu, n'est pas un tems propre pour l'exercice de la charité, & que les âges futurs seront plus fertiles en bons chrétiens; peut-être aussi cet inconvénient est-il ménagé par la providence, pour té-

pandre, par notre dureté, plus de jour ſur la miſéricorde de Dieu, & pour faire ſentir fortement aux hommes, qu'ils ſont les ſeules créatures qui ne ſavent pas pardonner.

J'ai connu un fort honnête homme qui, déſabuſé d'un parti qu'il avoit embraſſé avec imprudence, ſans rien commettre, pour cela, de contraire au chriſtianiſme & aux bonnes mœurs, retourna vers ſes vieux amis, leur fit un aveu touchant de ſa foibleſſe, & leur en demanda pardon de la manière du monde la plus pathétique. Mais ils ne lui répondirent que par des railleries, & en inſultant à ſa ſoumiſſion, comme à une marque caractériſtique d'une ame baſſe & lâche. Il ne ſe rebuta pas par une réception ſi mal-honnête & ſi outrageante; il demanda pourquoi ils n'agiſſoient pas avec lui, comme avec un pécheur pénitent, en ſe conformant à la règle que Dieu preſcrit aux hommes, & qu'il pratique lui-même. Une leçon ſi ſage ne les toucha point; ils lui répliquèrent que le ciel pouvoit lui pardonner, s'il le trouvoit à propos, mais qu'ils ne le feroient jamais; & enſuite ils racontèrent au premier venu tout ce qui venoit de ſe paſſer, comme un ſujet de railleries & de turlupinades.

Il eſt vrai qu'en même-tems des perſonnes ſages & vertueuſes trouvoient que, par cette con-

duite, ils ne faisoient que se déshonorer eux-mêmes, & mettre dans un plus grand jour la gloire de celui qu'ils rebutoient avec une dureté si indigne.

Ce que je rapporte ici me touche d'une manière trop sensible, pour ne pas m'y étendre davantage. On ne peut opposer, à une férocité si barbare, que la patience chrétienne, qui est, à mon avis, l'unique méthode de triompher même du mépris général du genre humain. Non-seulement elle nous console, en répandant dans notre ame une paix secrète qui ne sauroit être troublée par tous les embarras du dehors, mais elle est propre encore à dompter, avec le tems, la fureur des hommes; il n'est pas possible qu'ils n'ouvrent jamais les yeux sur un attachement constant & sincère à la vertu, par lequel on fait voir que, malgré quelques égaremens passagers, on a toujours eu un fond inaltérable de probité, & un véritable caractère d'honnête homme. Si un chrétien se conduit de cette manière, il n'est pas croyable que la justice souveraine permettre qu'il soit toujours accablé sous le poids d'une mauvaise réputation & du mépris public.

C'est le pauvre Robinson Crusoé vieilli dans l'affliction, abattu continuellement par des censures & par des calomnies, mais fortifié par des

secours intérieurs, qui ose prescrire ce remède contre les cris & contre les reproches d'un peuple précipité dans ses jugemens. La patience jointe à un devouement sincère pour la vertu, & à une soumission respectueuse pour la providence divine, est la seule chose capable de rétablir la réputation d'un homme, & de le justifier dans l'esprit de ses ennemis les plus opiniâtres. S'il ne réussit pas par ce moyen, il aura du moins la satisfaction de se rendre justice à lui-même, de mépriser ceux qui n'ont ni charité ni politesse, & de les abandonner à leurs passions & à leur rage, qui se punissent elles-mêmes par les troubles qui les accompagnent.

C'est cette pensée qui m'oblige à m'approprier en quelque sorte certains vieux vers faits par le fameux George Withers, dans le tems qu'il étoit empriſonné dans la tour.

C'étoit un gentilhomme qui aimoit la poésie, & qui avoit été si malheureux à changer plusieurs fois de parti dans les guerres civiles d'Angleterre, qu'il avoit été mis à la tour, tantôt par une des factions, & tantôt par l'autre. Il y avoit été empriſonné par le roi, par le parlement, par l'armée, & par ce parlement postiche que Cromwel avoit mis à la place de celui qu'il avoit chassé. Il me semble qu'il fut encore traité de la même ma-

nière par le général Monck, en sorte que, par une destinée toute particulière, il étoit toujours du parti qui avoit le dessous.

Voici les vers que j'ai en vue :

Aux ordres du public d'un faux éclat surpris,
Je fus toujours rebelle;
Mais notre mutuel mépris
Finit notre querelle.

Peu prudent, mais naïf, j'eus toujours le dessein
De servir ma patrie.
Aime-t-elle un esprit libre de flatterie :
Elle me donnera du pain;
Sinon, la paix de l'ame est un charmant festin,
Qu'elle voudroit me dérober en vain.

Il est tems de mettre des bornes à ma digression, & de revenir à mon sujet principal.

J'ai parlé d'un projet qui conviendroit au Czar ce puissant maître de cette grande étendue de pays connue dans le monde sous le nom de l'empire de Russie, & qui fait presque une huitième partie du monde. J'ai fait voir évidemment, ce me semble, qu'un tel projet n'a rien de criminel,

& qu'il n'y a pas la moindre teinture de perſécution dans le deſſein de faire une guerre de cette nature, uniquement pour ouvrir un paſſage à la religion de Jéſus-Chriſt.

Si tous les princes chrétiens qui emploient à préſent ſi mal leurs forces, & dont bien ſouvent le but eſt de ſe perſécuter les uns les autres, vouloient agir de concert, & joindre leurs armes contre le paganiſme & contre le culte du diable, il y a grande apparence que dans un ſeul ſiècle toute la partie abrutie du genre humain auroit appris à fléchir les genoux devant le Dieu de vérité, & qu'ils béniroient l'heureuſe violence qui auroit produit pour eux les effets de la plus fervente charité.

Une ſemblable entrepriſe ne pourroit pas manquer d'un heureux ſuccès, à moins que la juſtice divine n'eût réſolu de tenir les hommes encore plus long-tems dans les ténèbres de l'erreur & de l'ignorance, parce que la coupe de leurs abominations n'eſt pas encore pleine. Quoi qu'il en puiſſe arriver, il y auroit pour les princes chrétiens, lieu d'eſpérer dans un tel projet le concours puiſſant du ciel, infiniment plus que lorſqu'ils plongent le fer dans le ſein de leurs frères, & qu'ils répandent des fleuves de ce ſang chrétien, pour des raiſons auſſi frivoles que celles

qui ont rempli l'europe de funérailles pendant plus de trente années consécutives,

Je pourrois descendre ici dans un plus grand détail, & remarquer que, si le terrein que les chrétiens occupent sur le globe, est si peu de chose en comparaison de la vaste étendue qui est habitée par les infidèles, le nombre des vrais chrétiens est encore bien moins proportionné à celui des chrétiens de nom. Il y a un nombre infini de gens qui s'honorent hardiment de ce titre glorieux, quoiqu'ils connoissent à peine l'écorce du christianisme, & qu'ils n'aient pas la moindre envie d'en savoir davantage.

Le nombre des vrais chrétiens ne sera jamais connu d'une manière certaine. Ce n'est pas une question d'arithmétique; les vrais chrétiens sont si fort mêlés avec les faux dans ce monde; & ces derniers attrapent l'art d'imiter les autres si bien, qu'il est très-difficile de ne s'y pas tromper.

Nous serons sans doute dans une grande surprise, le jour du jugement dernier, quand nous verrons plusieurs de nos contemporains que notre zèle avoit condamnés aux ténèbres éternelles, destinés par le souverain juge du monde à vivre auprès de la source des lumières. La charité, de la manière dont elle est exercée dans le

monde, eſt ſi fort dépendante de nos foibleſſes, de notre orgueil, de la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, & de la témérité de nos jugemens, que d'ordinaire elle ſuit des guides aveugles, & qu'elle forme touchant les choſes, & touchant les perſonnes, des idées fort éloignées de leur valeur réelle. Il n'y a point de maxime générale qui puiſſe régler notre conduite à cet égard, ſi ce n'eſt ce paſſage de l'écriture ſainte, qui nous ordonne de croire, en toute humilité, chacun plus excellent que nous. Maxime, pour le dire en paſſant, qui eſt très-difficile dans la pratique.

Que le nombre des vrais chrétiens ſoit plus ou moins grand, ſelon qu'il plaît à celui qui ſeul eſt le maître de planter le chriſtianiſme dans le cœur; c'eſt-là un ſujet hors de la ſphère de notre curioſité & de nos recherches. Il nous eſt impoſſible de faire des chrétiens; mais nous pouvons & nous devons ouvrir la porte à la prédication de l'évangile aux payens; c'eſt-là le ſeul moyen qui puiſſe donner occaſion à la véritable religion de s'étendre.

Les habiles gens du monde donnent la torture à leur eſprit, concentrent tous leurs efforts & réuniſſent toute leur invention, pour former des projets, & pour faire faire des ſouſcriptions,

afin d'avancer & d'augmenter la navigation & le commerce. Mais on traiteroit de projet chimérique & du plus grand de tous les *bubbes* (1) le plan de faire souscrire pour dix ou douze millions destinés à équiper des flottes, & de fournir des armes pour abattre le paganisme, & pour seconder des missionnaires prêts à ne rien négliger pour communiquer aux payens la doctrine salutaire de l'évangile. Une telle entreprise néanmoins seroit extrêmement avantageuse aux peuples qui l'entreprendroient, & à la nation qui en seroit le but.

Par des conquêtes de cette nature, la religion chrétienne seroit dominante en fort peu de tems chez plusieurs peuples sauvages & idolâtres, & le nombre des sujets de Jésus-Christ seroit bientôt doublé.

Voilà la croisade que je prêche, & je soutiens que ce seroit une guerre tout aussi légitime qu'aucune de celles qui ont été entreprises depuis la création du monde. Elle procureroit une gloire immortelle aux conquérans, & les plus précieuses bénédictions aux peuples vaincus. Il me seroit

(1) Le commerce des actions n'a que trop fait connoître la signification de ce terme anglois.

aiſé de former, ſelon ce plan général, différens projets de la même nature pour les différens monarques chrétiens, & je pourrois les fonder ſur des principes ſi sûrs que, ſi on vouloit ſérieuſement ſonger à les exécuter, il eſt très-vraiſemblable qu'ils auroient tout le ſuccès qu'on en pourroit eſpérer.

Malheureuſement des diviſions très-éloignées de l'eſprit du chriſtianiſme ont été toujours un obſtacle invincible à la propagation de la religion de Jéſus-Chriſt. Des guerres contraires, non-ſeulement à la charité chrétienne, mais encore au droit naturel, occupent tellement les ſouverains de l'europe, que je ne m'attends pas à les voir, dans ce ſiècle corrompu, s'animer mutuellement à ſaiſir l'occaſion de réuſſir dans ces entrepriſes glorieuſes dont je viens de tracer le plan. J'oſe me perſuader pourtant qu'on verra un jour toutes les puiſſances chrétiennes, dociles à une inſpiration du ciel, joindre leurs forces pour réuſſir dans des deſſeins ſi glorieux. Alors la facilité qu'on trouvera à ſoumettre ces royaumes d'Afrique, répandra de la honte ſur l'indolence des générations paſſées, qui auront négligé une occaſion favorable.

Une pareille guerre étant légitime de toutes les manières, & à tous les différens égards ſous leſquels

lesquels on peut la considérer, il me semble qu'il seroit très-naturel de diriger la victoire à l'extirpation de l'erreur & de la superstition. Puisque c'est Dieu seul qui est l'éternel des armées, & qui donne la victoire, rien n'est plus raisonnable que de ne vouloir vaincre que dans l'intention de s'intéresser à sa gloire, en étendant le royaume de Jésus-Christ. Ces vérités sont sensibles & évidentes ; mais malheureusement elles ne sont pas d'une nature à faire de fortes impressions, tant que d'autres motifs de faire la guerre & la paix excerceront un pouvoir absolu sur les esprits.

Je le répète, rien n'est plus juste, plus praticable & plus facile, que les projets que j'ai proposés. Mais je doute fort que nous trouvions dans notre siècle, & dans d'autres siècles suivans, le zèle qui seroit nécessaire pour entreprendre & pour exécuter heureusement des desseins si grands & si glorieux.

Pour engager les hommes dans cette guerre pieuse, il faudra que le ciel lui-même sonne la trompette, & que des légions d'anges descendent pour se liguer avec les souverains de la terre, animés par une inspiration divine à réduire tout l'univers sous l'empire de Jésus-Christ. Certaines gens prétendent que le tems où ce grand ouvrage

doit s'achever n'eſt pas loin ; mais je n'en ai rien entendu dire, ni dans mes voyages ſur cette terre, ni dans la viſion qui m'a tranſporté dans le monde inviſible.

FIN.

VISION
DU MONDE
ANGÉLIQUE.

IL faut être fortement occupé de ce que l'on eſt actuellement, & de l'état dans lequel on ſe trouve dans ce monde, pour ne jamais tourner ſes réflexions vers ce que l'on doit être un jour.

Le ſéjour, la compagnie & l'occupation que nous aurons dans la vie à venir valent bien la peine, ce me ſemble, d'exciter notre curioſité, & de nous engager à porter nos recherches ſur des ſujets qui nous regardent de ſi près.

Je crois que la raiſon la plus forte qui peut avoir interrompu dans ces ſortes de recherches ceux qui y étoient entrés, & qui peut en avoir détourné d'autres, qui ne s'en étoient pas encore mis en peine, conſiſte en certaines notions chimériques, & en certaines idées pleines de

fanatiſme, qu'on a données au public ſur des matières ſi graves, ſi importantes, & ſi dignes de notre attention.

Comme je ne néglige rien pour me former des idées juſtes ſur ces ſujets, je ferai tous mes efforts pour en parler d'une manière claire & diſtincte, & je me fais fort de n'en rien dire qui ſoit confus, mal digéré, & uniquement propre à rendre plus épaiſſes les ténèbres qui empêchent les hommes de pénétrer dans ces ſujets ſi éloignés de nos conceptions ordinaires.

Je ne donnerai pas la torture à mon eſprit, pour déterminer la place fixe du ciel & de l'enfer : ce n'eſt pas que je ne ſois très-perſuadé qu'il doit y avoir un lieu déterminé qui recevra nos ames au ſortir du corps. Si nous devons exiſter après cette vie, il faut bien que nous exiſtions quelque part.

On voit par un grand nombre d'exemples rapportés dans les évangiles, que, du tems que Jéſus-Chriſt commença à prêcher ſa doctrine, ceux ſur qui elle faiſoit des impreſſions plus fortes étoient d'une ſtupidité qui paſſe l'imagination. Cette craſſe ignorance dura encore long-tems après la mort de notre ſauveur ; ce qu'il eſt aiſé de voir par les diſcours que tinrent enſemble les deux diſciples qui alloient à Emmaüs. Pendant bien du tems encore ils eurent

des notions fort bisarres du royaume de Jésus-Christ, & des dignités qu'il devoit procurer à ses favoris ; témoin la prière que lui fit la femme de Zébédée, de mettre un de ses fils à sa main droite, & l'autre à sa main gauche. C'étoit à-peu-près comme si la femme demandoit pour l'un de ses enfans la charge de secrétaire d'état, & pour l'autre celle de chancelier, persuadée que sa sollicitation étoit proportionnée à la faveur où elle voyoit ses fils auprès de leur maître.

La frayeur qu'eurent les apôtres de ce qu'ils prenoient pour un esprit, venoit de la même source, frayeur si grande qu'elle leur ôta l'usage des sens & de la raison. Si la moindre liberté d'esprit leur étoit restée, ils se seroient réjouis de la vue d'un ange, & auroient prêté une attention religieuse à ce qu'il avoit à leur dire de la part du ciel, ou bien ils auroient prié le maître des esprits de les sauver de la malice du démon ; supposé qu'ils eussent cru que c'étoit l'apparition d'un esprit infernal. Heureusement pour eux ils ne restèrent pas long-tems plongés dans une ignorance si funeste, & les lumières vives qu'ils reçurent du ciel, chassèrent bientôt de leurs ames toutes ces notions absurdes.

Tout ce que je prétends inférer de ce que je viens de dire, c'est que dans ce tems-là c'étoit

une opinion généralement reçue, que les esprits se mêloient des affaires humaines. Le peuple de Dieu, instruit par Dieu lui-même, ne trouvoit rien dans les livres du vieux testament qui fût capable de l'en désabuser; il y voyoit au contraire un grand nombre de passages propres à le confirmer dans ce sentiment; telle étoit, entre autres, une loi expresse contre ceux qui avoient un esprit familier, c'est-à-dire, contre ceux qui avoient un commerce particulier avec un des mauvais esprits habitans du monde invisible, dont il est question ici.

En vain certaines personnes qui se plaisent dans leur incrédulité, donnent-elles la torture à leur incrédulité, ainsi qu'à leur imagination, pour décréditer l'histoire de l'enchantereſſe d'Endor, qui fit paroître à Saul un vieillard semblable au prophète Samuel. Ce fait est rapporté dans l'écriture sainte d'une manière si circonstanciée, qu'il faut s'aveugler de propos délibéré, si l'on n'y découvre pas que les apparitions des esprits ne sont point incompatibles avec la nature & avec la religion. Cette histoire attribue même à cette femme l'art que les Américains appellent *Paw-Wan*, c'est-à-dire, de conjurer les esprits, & de les forcer à parler aux hommes. L'esprit de Samuel paroît effectivement, il pro-

phétise & prédit au roi toutes les malheureuses particularités de la catastrophe terrible qui devoit lui arriver le jour suivant.

Cet esprit qui apparut alors à Saul, devoit être, à mon avis, un bon esprit qu'on appeloit l'*Ange d'un homme*, comme il paroît par ce que disoit cette servante des actes des apôtres, en voyant devant la porte Pierre sorti miraculeusement de la prison. Si l'on prend la chose de cette manière, elle confirme mon idée touchant le commerce des esprits purs, avec les esprits enfermés dans des corps, & touchant les avantages que les hommes peuvent retirer d'un tel commerce. Ceux qui prétendent que ce fut un mauvais esprit, doivent supposer en même tems que Dieu peut se servir du diable comme d'un prophète, mettre dans la bouche du mensonge les vérités qu'il trouve bon de révéler aux hommes, & souffrir qu'il prêche aux transgresseurs de ses loix la justice des châtimens qu'il a résolu de leur infliger. Je ne sais pas de quel biais ces interprètes se serviroient pour sauver tous les inconvéniens d'une telle opinion. Pour moi je ne vois pas qu'il convienne à la majesté divine de prêter à Satan son esprit de vérité, & d'en faire un prédicateur & un prophète.

Quand j'étois dans ma solitude, mon imagination étoit continuellement pleine des idées

d'esprits & d'apparitions, & sur-tout lorsque je sortois de ma caverne au clair de la lune, qui me faisoit prendre chaque brouſſaille pour un homme, & chaque arbre pour un homme à cheval. Ma frayeur donna tant de force à cette prévention, que pendant long-tems je n'osois sortir de nuit, ou du moins regarder derrière moi, quand une grande nécessité me forçoit de quitter mon antre. J'étois alors aussi fermement persuadé qu'il y avoit de la réalité aux illusions que je me faisois à moi-même, que je suis convaincu que ce n'étoient que les effets d'une imagination frappée & d'un esprit hypocondriaque.

Cependant, pour faire voir au lecteur jusqu'à quel point peut aller la force de l'imagination, & pour le faire juger si, dans mes circonstances, la plupart des hommes n'auroient pas donné dans des chimères semblables, il ne sera pas inutile que je lui fasse ici un récit un peu détaillé de certains phénomènes qui me troublèrent extrêmement, & qui me remplirent d'inquiétudes affreuses.

Le premier objet qui m'inspira ces sortes d'idées, fut la vieille chèvre que je trouvai mourante dans la caverne où j'étois entré. Ce fait est vrai, j'en assure le public; n'importe dans quel endroit du monde il soit arrivé, & il vaut bien la peine que je rapporte dans toute son

suite les différens effets qu'il produisit successivement sur mon imagination.

Quand je fus d'abord arrêté par le bruit que fit cet animal moribond, sa voix me parut en tout semblable à celle d'un homme; je la trouvois même articulée, quoiqu'il me fût impossible de former un sens des différens sons. Il étoit très-naturel pour moi d'en inférer que j'entendois parler, mais que c'étoit dans un langage qui m'étoit inconnu. S'il m'étoit possible de décrire avec exactitude la situation où je me trouvai alors, je l'entreprendrois volontiers; je dirai seulement qu'à cette voix inattendue, tout mon sang sembla s'arrêter comme glacé dans mes veines. Une sueur froide découla de tout mon corps, toutes mes jointures, comme les genoux de Balthasar, se choquèrent les unes les autres, & mes cheveux sembloient se dresser sur ma tête.

Ce n'est pas tout; après les gémissemens de cet animal, qui n'étoit, comme je le vis après, qu'une manière languissante de bêler, j'entendis deux ou trois soupirs qui ressembloient aussi naturellement à ceux d'une créature humaine, qu'il est possible de se l'imaginer. Ces soupirs, accompagnés de la lumière qui sortoit des yeux de ce pauvre animal, me confirmèrent dans ma frayeur, & la portèrent au plus haut dégré. Cependant, comme je l'ai dit dans mon premier volume, je

ramassai assez de courage pour vaincre cette crainte puérile, & pour rentrer dans la caverne, dont ma peur m'avoit chassé, avec un morceau de bois brûlant, en guise de flambeau, qui me fit découvrir, d'une manière fort agréable pour moi, qu'il n'y avoit rien que de naturel dans tout ce qui avoit fait de si terribles impressions sur mon esprit.

Néanmoins cette frayeur, quoique calmée par la découverte de sa véritable cause, me laissa une certaine disposition, & certaines traces dans le cerveau qui ne passèrent pas vîte, & que je ne fus de long-tems effacer, malgré tous mes efforts de raisonnement. Les vapeurs que ma crainte chimérique avoit fait monter dans mon cerveau, ne purent pas être si bien abattues, qu'à la moindre occasion elles ne reprissent la même route. Depuis ce tems-là, non-seulement je vis, mais encore, s'il m'est permis de m'exprimer de cette manière, je sentis des apparitions, & je les sentis d'une manière aussi distincte qu'il est possible de sentir les choses les plus réelles. En un mot, je me trouvai dans un état semblable à la situation mélancolique où m'avoit mis autrefois, pour un tems considérable, le vestige d'homme que j'avois vu sur le rivage dans la partie septentrionale de mon île.

Dans cette triste prévention je n'entendois

jamais le moindre bruit de près ni de loin, sans tressaillir, & sans m'attendre à l'arrivée du diable; chaque arbrisseau qui paroissoit sur une colline où je ne me souvenois pas de l'avoir vu auparavant, me sembloit une figure humaine, & je prenois chaque vieux tronc pour un spectre.

Ma raison ne pouvoit pas gagner un empire absolu sur les vapeurs qui m'accabloient le cerveau. Le dérèglement de mon imagination étoit devenu une maladie dans les formes; il m'étoit aussi impossible de m'en guérir par le raisonnement, qu'au plus grand philosophe de se tirer de la fièvre par le moyen de la réflexion. Je ne revins entièrement de cette indisposition malheureuse, que lorsque j'eus le bonheur de trouver mon fidèle Vendredi, dont l'agréable compagnie fit sortir toutes ces rêveries de mon imagination.

Avant que de quitter ce sujet, je ne ferai pas mal de donner quelques conseils, fondés sur ma propre expérience, à ceux qui sont assez malheureux pour être en proie à leurs propres chimères, & aux fantômes qu'une noire mélancolie engendre dans le cerveau. Je les exhorte à ne point s'habituer à regarder derrière eux quand ils se trouvent dans un lieu sombre, ni à visiter tout, en tremblant, avec une chandelle dans les coins

de leur chambre. Je ſuis sûr que, s'ils négligent ce conſeil, chaque objet leur paroîtra un ſpectre affreux, & leur imagination, ingénieuſe à faire naître des démons à chaque pas, deviendra réellement un diable qui ne ceſſera jamais de les tourmenter.

Que d'un autre côté les eſprits-forts n'infèrent pas de ces apparitions imaginaires, qu'un eſprit déréglé & malade fait ſortir du cerveau d'un hypocondriaque, qu'il n'y a point d'apparitions réelles, & que le commerce d'eſprits bons ou mauvais avec les hommes, n'eſt qu'une fable impertinente; qu'ils en concluent encore beaucoup moins que le diable n'exiſte pas.

L'exiſtence du diable & ſon commerce avec les hommes, me paroît un article inconteſtable, & de la dernière évidence. Ce n'eſt pas tout; je crois qu'il n'eſt pas moins évident que nous avons bien ſouvent commerce avec tous les autres eſprits qui compoſent le monde inviſible. Je vais expliquer ce que je penſe là deſſus avec toute la netteté dont je ſuis capable; j'eſpère de n'en rien dire qui ne ſoit clair & facile à comprendre aux gens d'un génie médiocre.

Qu'il y ait des eſprits qui exiſtent ſans corps; c'eſt une choſe dont aucun chrétien ne doute, & il n'eſt pas poſſible d'alléguer la moindre raiſon

pour établir qu'il ne pourroit pas y avoir un commerce mutuel entre nos ames & ces esprits purs & dégagés de la matière.

Ce principe étant posé, j'ose soutenir que nous pouvons nous assurer de la réalité de ce commerce mutuel, si nous voulons bien faire attention à notre propre expérience. Il est vrai que nous sommes absolument ignorans sur la manière dont se fait un commerce dont nous pourrions tirer de si grands avantages; il nous est impossible de savoir comment les idées passent de ces intelligences pures dans nos ames, & de quelle manière nos ames communiquent leurs pensées aux esprits dégagés de la matière; tout ce que nous savons, c'est que cette correspondance secrète se fait sans le secours des organes.

Ce sujet étant donc parfaitement obscur de ce côté-là, & inaccessible à notre pénétration, je ne m'attacherai qu'à développer les effets de ce commerce, sans y comprendre les apparitions que bien des gens ne veulent point admettre, & que, dans le fond il est très-difficile de distinguer des fantômes de notre imagination, & des chimères, dont la rate remplit le cerveau.

Les effets les plus sensibles de notre commerce avec les intelligences pures, & qui me

paroiſſent ſi ſenſibles, qu'il eſt impoſſible de les nier, ſont les ſuivans :

Des ſonges, certaines voix, certains bruits, des avertiſſemens, des preſſentimens, des appréhenſions, une triſteſſe involontaire.

Pour les *ſonges*, c'eſt un ſujet dont l'examen eſt fort dangereux, & nous ſommes ſi accoutumés à rêver creux ſur les *rêves*, qu'en exhortant les gens à faire attention aux ſonges, c'eſt, en quelque ſorte, les porter à rêver en veillant. On pouſſe, d'ordinaire, le cas qu'on en fait à des excès ſi ridicules & ſi extravagans, qu'un auteur ne ſauroit traiter ces ſortes de matières avec une trop grande précaution.

Il eſt certain, cependant, qu'autrefois les ſonges étoient un des moyens les plus ordinaires dont Dieu ſe ſervoit pour avertir les hommes de ce qu'ils devoient faire, ou éviter de faire. C'eſt ainſi que Joſeph, l'époux de la Sainte-Vierge, fut averti, en ſonge, de ſe retirer en Egypte; c'eſt encore par un ſonge que Dieu lui ordonna de revenir de-là dans la Judée; & dans le même chapitre, les ſages de l'orient ſont avertis, en ſonge, de la route qu'ils devoient prendre, pour échapper à la fureur d'Hérode, en retournant dans leur patrie.

Puiſque ces paſſages de l'écriture-ſainte & un

nombre infini d'autres, dont fourmillent les livres sacrés, nous font voir, avec la dernière évidence, que Dieu déclaroit autrefois sa volonté aux hommes par ce moyen, je voudrois bien qu'on eût la bonté de répondre juste à la question, suivante : *par quelle raison faut-il détourner les chrétiens d'à-présent de faire la moindre attention aux songes ?*

Non-seulement Dieu envoya souvent ces songes aux hommes par sa puissance immédiate, mais il est évident encore que plusieurs fois il employa le ministère des intelligences pures. C'est ainsi que, dans les deux cas mentionnés qui regardent Joseph, l'époux de Marie, l'écriture dit *que l'ange du Seigneur parut à Joseph en songe.* Or, on peut donner, sans aucun inconvénient, le nom d'ange à tout esprit dégagé de la matière, puisque Dieu peut se servir de leur ministère pour déclarer sa volonté aux esprits enfermés dans des corps. J'en conclus que, lorsque dans un songe, nous recevons quelque avertissement propre à nous faire éviter quelque mal, ou à nous diriger vers quelque bien, nous pouvons dire, sans trop de hardiesse, qu'un bon esprit nous a donné un avertissement en songe, & même qu'*un ange du Seigneur nous a apparu.* Ces deux expressions me paroissent entièrement synonymes.

Pour appuyer l'opinion dans laquelle je suis à cet égard, sur des faits inconteſtables, ou du moins, sur des faits qu'aucun homme de bon sens ne sera capable de révoquer en doute, j'oſe bien appeler au secours l'expérience de toutes les personnes qui font réflexion sur ce qui leur arrive à elles-mêmes, & qui examinent leurs songes d'un esprit également éloigné de l'incrédulité & de la superstition. Je leur demande s'ils n'ont, en aucun tems, observé quelque incident remarquable de leur vie qui leur fût prédit en songe d'une manière si claire & si évidente, qu'ils aient été forcés à croire que cette prédiction leur venoit de quelque créature inviſible? Je leur demande encore s'ils n'auroient pas été les maîtres de prévenir les malheurs dont ils ont été avertis de cette manière surnaturelle, s'ils y avoient fait attention, & s'ils s'étoient servis de leur prudence pour en tirer le véritable usage?

Je suis persuadé qu'ils conviendront du fait, & que même plusieurs d'entr'eux m'avoueront, qu'instruits par l'expérience, ils ont fort souvent évité les désastres qui sembloient les menacer, en prêtant à cette espèce de prédiction l'attention néceſſaire.

S'il m'est permis d'alléguer ici, ce qui m'est arrivé à moi-même, je puis dire que jamais je n'ai été sujet à une catastrophe remarquable, que

je

je n'en aie été averti en songe, & si je n'avois pas été dans cette disposition indolente & inattentive, dont je m'efforce ici de tirer mes lecteurs, il m'auroit été facile d'éviter, par ce moyen, un grand nombre de désastres, où mon imprudente sécurité a souffert que je me précipitasse.

Dans la suite, devenu plus circonspect par mes malheurs, j'ai été encouragé, par ce même moyen, dans les plus grandes adversités, & j'ai été pleinement persuadé qu'elles ne seroient pas de longue durée. Dans ma triste solitude, par exemple, ma délivrance m'a été mise tant de fois devant les yeux, que j'avois une conviction très-forte & très-consolante de ma future prospérité, qui rendroit mes dernières années aussi tranquilles & aussi heureuses, que les premières avoient été sujettes aux troubles & à la misère.

Il m'est impossible, par conséquent, de me mettre dans l'esprit, à l'exemple de plusieurs personnes qui se font un mérite de leur incrédulité, que tous les songes ne sont que des fantômes d'imagination, formés de l'assemblage confus des idées qui ont roulé dans notre cerveau le jour précédent, & je ne saurois découvrir une époque fixe qui sépare les songes dignes de notre attention, de ceux qui ne doivent passer que pour des chimères.

Je n'ignore pas que d'habiles gens ont osé

déterminer cette époque, & la confondre avec celle qui a mis fin aux institutions cérémoniales données au peuple Juif, & aux tems typiques, qui n'ont été que les ombres de ce qui devoit arriver sous la nouvelle loi. Ils s'imaginent que toutes les manières dont il a plu à Dieu de révéler sa volonté sous le vieux testament, doivent avoir cessé dans le même période, étant devenues entièrement superflues par cette révélation claire & simple qui nous a été donnée dans l'évangile, & qui a été secondée par l'envoi du saint-esprit.

Ils croient prouver par-là, avec la dernière évidence, que dès-lors les songes ont dû perdre toute leur signification & tout leur poids; mais, par malheur pour eux, l'écriture-sainte est directement opposée à cette opinion, quelque vraisemblable qu'elle puisse être. Pour le faire sentir, il suffit d'alléguer & de développer un peu ce qui est dit touchant le songe qui porta Ananias à travailler à la conversion de saint Paul, & touchant celui qui engagea Corneille, ce dévot centenier d'Antioche, à recevoir la doctrine de saint Pierre; deux exemples qui font voir d'une manière démonstrative que les songes significatifs ont survécu à l'ancienne loi.

Le premier de ces faits nous est rapporté aux *actes des apôtres*, IX, 10. *Il y avoit à Damas un certain disciple nommé Ananias, à qui le seigneur*

dit en vision, &c. Et il dit dans le ℣. 14. *Or Saul avoit vu en vision un personnage nommé Ananias*. On trouve le second exemple dans les mêmes actes, X. 3. 10. & 11. Nous voyons d'abord dans le ℣. 3. que Corneille le centenier *vit en vision un ange de Dieu*; que dans le ℣. 30. il décrit comme un *homme revêtu d'un vêtement resplendissant*. Dans le ℣. 10. il dit que saint Pierre *tomba dans un ravissement* ou dans *une extase*. Je suis persuadé qu'on m'accordera sans peine qu'ici, par *vision*, ou *ravissement*, on ne sauroit entendre qu'un profond sommeil; & que, lorsqu'on nous dit que dans cette extase il vit les cieux ouverts, l'écriture ne nous veut faire comprendre autre chose, sinon que les cieux ouverts furent représentés à son imagination par le moyen d'un songe: je ne crois pas qu'il y ait un seul interprète qui s'imagine que les cieux furent réellement ouverts dans ce tems-là. Il faut prendre sans doute de la même manière les voix que ces différentes personnes entendirent & qui leur signifièrent les ordres de Dieu. J'en puis inférer, par conséquent, que le commerce de la divinité avec les hommes, par le moyen des visions ou des songes, n'a pas fini avec l'économie de l'ancienne loi.

Il faut par conséquent, pour me prouver l'absurdité de mon opinion, m'alléguer quelqu'autre époque. Si l'on ne sait pas quand les songes figni-

ficatifs & dignes d'attention ont pris fin, comment peut-on ſavoir qu'ils n'exiſtent plus? & quel droit avons-nous de rejeter toutes les viſions qui s'offrent à nous pendant le ſommeil?

Je ne ſoutiens pas abſolument qu'il n'y a point à préſent une plus grande quantité de ſonges illuſoires qu'il n'y en avoit; peut-être le diable a-t-il gagné un plus grand aſcendant ſur l'imagination des hommes modernes. Je ne veux pas le nier, quoique je ne découvre pas la moindre preuve propre à mettre ce ſentiment hors de conteſtation, & à faire voir qu'au commencement des temps évangéliques, le cerveau des fidèles doit avoir été plus libre que le nôtre, des rêveries deſtituées de ſens. Qu'il en ſoit tout ce que l'on voudra, il reſtera toujours certain qu'il n'eſt pas poſſible de fixer une pareille époque, & qu'il n'y a pas un mot dans l'écriture ſainte qui nous défende d'y prêter attention. Le ſeul paſſage qui paroît avoir quelque rapport avec ce ſentiment, eſt celui où les frères de Joſeph ſemblent tourner les ſonges en ridicule par le ſobriquet de *ſongeur* ou de *rêveur*, qu'ils lui donnent. *Gen.* XXXVII. 19. *voyez; le ſongeur vient:* & *v.* 20. *Tuons-le & jetons-le dans un puits, pour voir à quoi aboutiront ces ſonges.*

Voilà des diſcours qui ne reſſemblent pas mal à ceux de nos eſprits-forts modernes; mais l'effet

fit bien voir l'abſurdité de ces railleries & la témérité des jugemens de ces frères dénaturés. Les prédictions qui étoient contenues dans les ſonges de Joſeph furent toutes accomplies, & prouvèrent qu'il n'eſt rien de plus sûr que les influences du ciel dans les choſes humaines, opérées par le moyen des ſonges.

La maxime que je me propoſe pour me conduire à cet égard, peut être expoſée en très-peu de paroles. Je ſuis d'avis qu'il ne faut rien outrer ſur ce ſujet, & que, s'il ne faut pas chercher un ſens, indifféremment dans tous les ſonges, il ne faut pas non plus les mépriſer tout-à-fait les uns comme les autres.

Je me ſouviens d'avoir entendu une diſpute pouſſée avec aſſez de chaleur, ſur cette matière, par deux perſonnes de ma connoiſſance, dont l'une étoit d'égliſe & l'autre laïque; mais c'étoient des gens reconnus pour très-pieux & fort attachés à la religion.

Le dernier ſoutenoit qu'il ne falloit jamais avoir égard aux ſonges. Selon lui, il n'étoit pas poſſible de leur aſſigner aucune origine qui pût les rendre reſpectables; ce n'étoient que des fantômes de l'imagination, & il falloit donner dans une eſpèce d'athéiſme, pour en reconnoître l'autorité. Il ſe faiſoit fort de le prouver par des argumens inconteſtables, fondés ſur les premiers

principes de la vérité, & de faire voir que, de les attribuer au commerce du *monde invisible* avec le *monde visible*, c'étoit donner dans la chimère, & supposer des *limbes* & un *purgatoire* avec les docteurs de l'église romaine.

Voici les raisons dont il se servoit pour prouver ce qu'il venoit d'avancer :

1. Si les songes nous venoient de quelque être supérieur à nous en prescience, les avertissemens que nous en pourrions tirer seroient plus directs & moins enveloppés de ténèbres ; ils n'exprimeroient pas les choses par des allégories, par des emblêmes & par des figures obscures & imparfaites. Quel motif pourroit porter des *intelligences pures* à se moquer du genre-humain par des énigmes ridicules? Quel plaisir trouveroient-elles à nous faire tâtonner après le mot de ces énigmes, dans des cas où il faut périr quelquefois, si on est assez malheureux pour les expliquer mal? Rien ne seroit moins charitable à un *esprit pur*, que de nous donner des avertissemens dont le sens fût presque impénétrable, & qui ne fissent que nous inquiéter, sans nous instruire du mal qui nous menace.

2. Supposons qu'on développe parfaitement le sens de ces oracles intérieurs, de quoi nous servira notre pénétration, si, en nous indiquant le mal, ils ne nous instruisent pas des moyens effi-

caces de le prévenir? Ils ne nous les fourniſſent pas, & par conſéquent on ne ſauroit prendre ces prétendues prédictions, que pour l'effet d'un concours fortuit des images de notre cerveau, & point du tout pour les conſeils de quelque *intelligence* amie de l'homme, & qui a la bonté de s'intéreſſer dans tout ce qui lui arrive.

3. Si ces ſortes d'avertiſſemens ſont de quelque poids, d'où vient qu'ils ne nous ſont pas donnés continuellement? Pourquoi ces eſprits bienfaiſans interrompent-ils ſi ſouvent leur commerce avec nous? Pourquoi nous donnent-ils tantôt leurs conſeils, & tantôt nous en laiſſent-ils privés, quoique les cas ſoient de la même importance? Il paroît évidemment que ces avertiſſemens prétendus ne procèdent pas d'un être intelligent, qui agit par principes.

4. Nous avons ſouvent des ſonges très-diſtincts, qui ne ſauroient avoir la moindre ſignification, & qui ne ſont point juſtifiés par l'évènement. N'y auroit-il pas de la profanation & de l'impiété à ſuppoſer qu'ils nous viennent du ciel, malgré la fauſſeté des prédictions qu'ils ſemblent contenir?

5. Comme il eſt sûr qu'un homme n'eſt pas toujours également armé par ces prédictions contre les déſaſtres qui le menacent, il eſt certain encore que tous les hommes n'ont pas une por-

tion égale dans ces conseils qui procèdent des intelligences pures. Quelle raison peut-on alléguer de cette préférence, & d'où vient que les habitans du monde invisible accablent certaines personnes de leurs faveurs, dans le tems qu'ils paroissent entièrement insensibles aux malheurs des autres?

L'ecclésiastique répondit à tous ces articles, à mon avis, d'une manière très-plausible & très-satisfaisante. Si mes lecteurs n'en jugent pas de même, c'est leur affaire; chacun doit se conduire selon son propre jugement. Voici les solutions qu'il donna à chacune de ces objections.

1. Il faut convenir que d'ordinaire les songes sont couverts de quelques ténèbres, & que leur signification est assez souvent équivoque, parce que leur sens est enveloppé dans des emblêmes & dans des allégories où il est difficile de pénétrer, ce qui nous empêche d'en tirer le véritable usage. C'est-là la seule difficulté importante qu'un homme raisonnable peut trouver dans cette matière; cependant elle ne prouve rien dans le fond, puisque dans le tems où tous les chrétiens avouent que les songes étoient significatifs & dignes d'attention, ces visions avoient précisément le même caractère. Les songes ont été couverts d'emblêmes & d'allégories dans le tems

qu'ils venoient certainement du ciel, de l'aveu de tout le monde. La providence n'a pas trouvé à propos de nous découvrir le deſſein qu'elle a en enveloppant de cette manière les avertiſſemens qu'elle nous donne, & il y auroit de la témérité à nous, de vouloir pénétrer dans les myſtères qu'elle nous cache, pour ainſi dire, de propos délibéré.

2. Nous faiſons une injuſtice inſolente à la divinité, en l'accuſant de nous donner des conſeils ſans les accompagner des moyens néceſſaires pour en profiter, rien n'eſt plus faux. Si quelqu'un pénètre dans le véritable ſens de ces prédictions intérieures, & ſi elles ne lui ſervent pas pour éviter le malheur qu'elles lui indiquent, c'eſt parce qu'il manque d'attention, de prudence & de ſoins ; nous entrons froidement dans nos propres intérêts, nous négligeons nos avantages, & enſuite nous avons le front de prétendre que le juge de toute la terre ne nous fait pas juſtice.

3. Il en eſt de même de la plainte que nous faiſons que ces avertiſſemens ne ſont pas continuels, & qu'ils nous laiſſent ſans ſecours dans les occaſions où nous en aurions le plus grand beſoin. Il eſt très-vraiſemblable que ces conſeils ne nous manquent jamais ; mais nous refuſons d'y prêter une attention continuelle

ſur-tout à cauſe de la prévention où nous ſommes qu'il eſt déraiſonnable d'écouter cette voix ſecrète du ciel.

4. C'eſt encore une erreur des plus groſſières, de ſoutenir que bien ſouvent les ſonges n'ont aucune ſignification, parce que, par aveuglement ou par défaut d'application, cette ſignification reſte enveloppée pour nous. Une des plus fortes raiſons qui nous cache le ſens des ſonges, ou qui nous le fait prendre de travers, c'eſt que ſouvent nous ſommes plongés dans une ſécurité exceſſive, & tout auſſi ſouvent alarmés par des inquiétudes également outrées. L'eſprit qui a du commerce avec nous eſt toujours également tendre, toujours également occupé du ſoin de veiller ſur nos intérêts; mais les facultés de notre ame ne ſont pas toujours dans la même diſpoſition de répondre aux impreſſions de cette intelligence favorable, de cet ange tutélaire. D'ailleurs le langage de cet eſprit peut devenir plus ou moins intelligible, à proportion que notre cerveau eſt plus ou moins accablé des vapeurs du ſommeil. Il eſt certain qu'à parler proprement notre ame ne ſauroit dormir; mais il eſt évident d'un autre côté que ſon activité peut être diminuée par le ſommeil du corps. De quelle manière ce phénomène arrive, & juſqu'à quel point il peut troubler les opérations de notre eſprit; c'eſt

un point dont la déciſion eſt du reſſort des anatomiſtes, qui connoiſſent la conſtruction des parties de notre cerveau, & la force de nos organes.

5. Si tous les hommes ne ſont pas également favoriſés du commerce des intelligences pures, l'opinion dont il s'agit ici n'en ſouffre en aucune manière, & ce n'eſt pas-là une difficulté qui vaille la peine que l'on y réponde. Il ne faut pas s'imaginer que ce commerce des eſprits dégagés de la matière, avec nos ames, ſoit hors de la ſphère de la providence, qui n'eſt autre choſe que la volonté divine, ſemblable à un vent qui ſouffle où il veut. Ce commerce peut fort bien ſubſiſter ſans avoir des bornes certaines & ſans être partagé à tous les hommes par portions égales. Suppoſons que les eſprits purs, qui ſe plaiſent à nous entretenir de cette manière incompréhenſible, ſoient des anges libres & maîtres du choix de leurs amis; quel inconvénient en peut-il dériver? Si nous ne pénétrons point dans les cauſes de ce choix & de cette préférence, ce n'eſt pas à dire que ce choix & que cette préférence ne puiſſent avoir une baſe dans nos ames & dans les intelligences dont il eſt queſtion; notre ignorance eſt une très-mauvaiſe ſource de preuves. J'ai voulu alléguer le ſentiment de cet habile eccléſiaſtique, & les prin-

cipes sur lesquels il se fondoit, parce qu'ils s'accordent avec la plus grande exactitude, à ce que je pense, sur la même matière. Mais ce n'est pas-là le seul fruit que j'aie tiré de mes conversations avec ce sage ami ; il conduisit encore ma raison dans d'autres recherches, où jusques-là je ne m'étois guère appliqué.

Il me semble, me dit-il un jour, que vous examinez avec beaucoup d'attention la nature des songes & les preuves qu'on en peut tirer de la réalité du monde des esprits; mais dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez des songes qui nous viennent tout en veillant, transports, extases, visions, bruits, voix, pressentimens. Ne voyez-vous pas que ce sont des preuves encore plus fortes de la même vérité, puisqu'elles nous frappent dans le tems que notre raison est maîtresse d'elle-même, & que sa lumière n'est pas enveloppée des vapeurs du sommeil ?

Cette demande me força à tourner, pour ainsi dire, mes réflexions vers une infinité d'objets que j'avois observés autrefois dans moi-même & dans d'autres personnes. Je me mis à méditer sur-tout, sur les choses de cette nature qui m'étoient arrivées dans ma vie solitaire, quand j'avois tout le loisir nécessaire d'y prêter attention. Depuis cette conversation je ne vis presque jamais mon ami sans l'entretenir sur ces sortes de sujets.

Mais comme rien n'eſt plus libre que la converſation, & qu'on y paſſe par les tranſitions les plus imperceptibles, d'une idée à une autre, j'eus un jour avec lui un long entretien ſur les notions communément reçues, ſelon leſquelles les planètes ſont autant de terres habitables, & ce qu'il m'en dit fit de ſi profondes impreſſions dans mon cerveau, que pendant pluſieurs jours il me parut que j'étois réellement tranſporté dans les régions qui étoient les objets de ma curioſité.

Je ne ſais ſi mon imagination eſt plus diſpoſée que celle d'un autre, à réaliſer les idées qui la frappent, ou ſi l'influence de ce commerce des eſprits purs dont je viens de parler, me rendoit alors capable d'avoir les notions les plus claires & les plus fortes du monde inviſible; mais il eſt certain que mon ame fit un voyage réel dans toutes ces prétendues terres habitables. Je crois que les aventures que j'eus dans ce voyage, & les découvertes que j'y fis, valent bien la peine d'être communiquées à mon lecteur. Ces découvertes m'ont rendu beaucoup plus habile que je n'étois autrefois, & j'eſpère qu'elles feront le même effet ſur ceux qui les liront.

J'avois eu, comme je l'ai déjà inſinué, une longue converſation avec mon ami l'eccléſiaſtique, ſur le mouvement, la diſtance & la grandeur

des planètes, sur leur situation, sur l'orbite dans laquelle elles se meuvent, sur leur degré de lumière, sur leur humidité & sur leur chaleur proportionnées à l'éloignement dans lequel elles sont à l'égard du soleil, sur leur possibilité d'être habitables, sur les influences qu'elles nous envoient; en un mot, sur tout ce qu'on peut dire touchant ces corps célestes, dont le vulgaire se forme des conceptions si absurdes. Là-dessus mon imagination, qui, dès mon enfance, avoit aimé les courses, prit son essor, & charmé de voyager sur nouveaux frais, j'étois touché d'une manière aussi forte & aussi sensible de tout ce que je crus rencontrer dans ces espaces immenses, que je l'étois autrefois de tous les objets qui avoient frappé réellement mes sens dans les déserts de la Russie & de la Grande Tartarie. Comme le souvenir qui me reste de ce voyage céleste, est proportionné aux impressions que j'en reçus, je me crois en état d'en faire une relation très-exacte.

Après avoir passé ces brouillards qui environnent notre globe, & qu'on appelle l'*Atmosphère*, je tournai mes yeux en bas, & j'ai de la peine à exprimer jusqu'à quel point je trouvai notre monde petit, vil & méprisable. Tout homme qui a l'imagination un peu vive, est le maître de faire la même expérience. Il n'a qu'à fixer

son esprit avec toute l'attention possible sur la manière dont la terre doit s'offrir aux yeux de quelque être élevé au-dessus d'elle, à la même distance, & réaliser cet objet dans son imagination, il verra que tout ce qui est fort au-dessous de lui, doit diminuer de prix, dans son esprit, à mesure qu'il diminue de grandeur à sa vue.

Voilà la première observation que je fis dans mon voyage; je ne suis pas d'avis d'en tirer de longs corollaires; mais je dirai pourtant, que si nous pouvions nous résoudre à contempler le monde du même œil qu'on le regardera quand on sera sur le point d'en sortir, & qu'on sera posé, pour ainsi dire, entre le tems & l'éternité, on se sauveroit les douleurs & les troubles qui accompagnent la repentance, & l'on refuseroit de jouir d'un nombre infini d'objets, où l'on trouve à présent sa plus grande félicité.

Ayant continué mon vol, je perdis bientôt la terre de vue; mais m'étant encore élevé davantage, & la considérant dans une certaine position à l'égard du soleil, je la vis changée en lune, par la réflexion des rayons de ce grand astre. Vous avez beau briller, lui dis-je, votre lumière ne m'en impose pas; elle n'est qu'empruntée, & vous n'en avez point qui soit naturelle.

J'étois alors entré dans cet espace immense, que nous appelons le ciel, & je me trouvai sans

respiration ; ma vie n'en étoit que plus douce & plus agréable, & je humois avec délices la pureté de la matière éthérée. Mes yeux, en même tems, jouissoient d'un spectacle dont il m'est impossible d'exprimer toute la beauté ; rien n'étoit capable de borner ma vue, qui étoit devenue plus perçante & d'une plus grande portée ; je pouvois découvrir, comme d'un seul coup d'œil, tout le système planétaire ; je dis plus ; ma vue n'étoit pas limitée par ce seul système ; je ne voyois pas seulement un soleil unique avec toute sa suite de planètes qui roulent dans les orbites qui leur conviennent ; je découvrois de tous côtés un nombre infini de soleils entourés d'un cortège tout aussi magnifique de planètes & de satellites, dont les mouvemens convenoient à leur système particulier, & qui rouloient dans cet espace immense sans la moindre confusion, & avec toute la beauté majestueuse qu'il est possible de s'imaginer.

Le spectacle de tous ces différens systêmes me fit découvrir clairement, que la raison qui peut avoir porté la divinité à la création de tous ces corps prodigieux, ces *soleils*, ces *planètes*, ces *lunes*, est recherchée en vain par ceux qui font leur unique étude de pénétrer dans la nature des corps qui composent cette terre. Ceux qui veulent savoir pourquoi Dieu a formé les cieux

&

& leurs armées, ce noble ouvrage de ſes mains, doivent quitter ce globe mépriſable, & s'élever plus haut : ils comprendront alors clairement que la puiſſance infinie a produit un grand nombre d'êtres que nous ne connoiſſons pas ſeulement, & qu'il y a une liaiſon ſi étroite entre tous les corps créés, que la création de l'un a été la cauſe de la création de l'autre, & qu'il n'y en a point qui exiſte, ſans que ſon exiſtence ſoit néceſſaire à l'exiſtence de quelqu'autre, & à l'uſage auquel il a été deſtiné.

L'examen que je fis des choſes que je rencontrois, pour ainſi dire, ſous mes pas, ſe ſentoit de ce calme de mon ame, & je concevois les choſes d'une manière dont nous n'avons pas ſeulement une idée, quand notre raiſon eſt environnée de ces brouillards qui l'enveloppent de tous côtés ſur la terre. Comme il me reſte encore des traces de cette manière de concevoir, j'eſpère donner une relation auſſi exacte des découvertes que je fis dans ce voyage, que l'eſt celle que j'ai communiquée au public, touchant mes voyages terreſtres.

Dès que je fus entré dans le ſyſtême planétaire, je vis clairement l'abſurdité des notions modernes, qui font de toutes les planètes autant de mondes habitables, & je ne doute pas que je ne la faſſe toucher au doigt & à l'œil à mes lec-

teurs, ſans leur impoſer la néceſſité de faire le même voyage.

Par un *monde habitable*, j'entends un corps qualifié pour contenir & pour faire ſubſiſter des hommes & des animaux; dans ce ſens, on peut être ſûr qu'il n'y a aucune planète telle, excepté ſeulement la lune. Mais qu'eſt-ce que la lune pour mériter le nom de monde? C'eſt un petit terrein toujours couvert de brouillards, & guères plus grand que la province d'Yorck. D'ailleurs, ſi, abſolument parlant, une créature humaine pouvoit y vivre, ce ne ſeroit que d'une vie triſte, languiſſante & preſque inſupportable. J'eſpère que vous m'en croirez volontiers, ſi je vous dis qu'en paſſant par-là je n'y vis ni hommes, ni femmes, ni enfans; j'entends par-là que je ne découvris pas la moindre raiſon propre à me faire croire que ce petit corps fût habité. Pour ce qui regarde les autres planètes, j'oſe ſoutenir que la choſe eſt abſolument impoſſible, & je m'en vais le faire voir en détail, en les examinant toutes ſelon leur rang.

Saturne, la planète la plus éloignée du ſoleil, qui eſt le centre de tout ce ſyſtême, eſt un globe d'une vaſte étendue, froid & humide au plus haut degré. La lumière n'y eſt pas auſſi vive en plein jour, que chez nous la plus grande obſcurité, dans un tems ſerein, & ſuppoſons que ce

soit un corps de la même nature, & composé des mêmes élémens que notre terre, le froid terrible doit rendre ses mers d'airain & ses campagnes de fer; je veux dire, qu'une glace éternelle les doit rendre, les unes & les autres, d'une terrible dureté, comme le sont les parties de notre monde qui sont sous le pole septentrional, pendant le solstice d'hiver. Quel homme, ou quel autre animal pourroit habiter cette planète, froide à l'excès, à moins qu'on ne veuille supposer que Dieu ait formé les hommes pour les climats, & non pas les climats pour les hommes : ce qui me paroît absolument insoutenable.

Toutes les notions qui tendent à faire de *Saturne* une terre habitable, sont contraires à la nature, & incompatibles avec le sens commun. Cette planète est dans une si prodigieuse distance du soleil, qu'elle n'a pas la quatre-vingt-dixième partie de la chaleur & de la lumière, dont nous jouissons ici, de manière que le jour le plus clair n'y ressemble qu'à nos belles nuits qui ne sont éclairées que par les étoiles, & qu'il y fait toujours quatre-vingt-dix fois plus froid que chez nous pendant les hivers les plus rigoureux.

Jupiter est beaucoup moins éloigné du soleil, & l'air y doit être par conséquent bien plus tempéré; mais cette différence, quelque considérable qu'elle soit, n'est pas assez grande pour

nous persuader que ce soit un monde habitable. Cette planète n'a que la vingt-septième partie de la lumière & de la chaleur qui éclaire & qui échauffe notre terre; ainsi le plus grand jour n'y ressemble qu'à notre crépuscule; sa chaleur est incapable de faire plaisir dans l'été, & son hiver doit être d'un froid auquel aucun corps humain ne sauroit résister.

Mars, si l'on en veut croire les philosophes de l'antiquité, est une planète pleine de feu & de vivacité, & par rapport à son mouvement, & par rapport à ses influences; cependant il n'a que la moitié de notre lumière, & le tiers de notre chaleur; d'ailleurs, comme *Saturne* est une planète froide & humide, celle-ci est chaude & sèche. L'intempérie de l'air y est si grande, qu'il est impossible que des hommes l'habitent, à cause de son manque de lumière, & de l'humidité requise pour rendre ses campagnes fertiles. Des observations inconteſtables nous font voir qu'il n'y a jamais ni pluie, ni vapeurs, ni rosée, ni brouillards.

Vénus & *Mercure* sont dans l'extrémité opposée; elles détruiroient les hommes & les animaux par un excès de lumière & de chaleur, comme les autres par leurs ténèbres continuelles & par leur froid excessif; par conséquent, il est évident que toutes les planètes ne sont ni habitées, ni habi-

tables. La terre seule a la température nécessaire pour faire subsister les hommes & les animaux d'une manière agréable. Elle est entourée d'une atmosphère, qui la défend contre les approches de la matière éthérée, trop fine & trop subtile, pour nous permettre la respiration, & qui empêche les exhalaisons utiles qui sortent de la terre, de se perdre & de se dissiper dans les espaces immenses de l'air pur. Non-seulement cette atmosphère les retient, mais elle les condense encore, & elle les fait retourner vers nous en rosée & en pluie, qui rafraîchissent & qui humectent nos campagnes.

Quoique la route que je parcourois ne fût point le grand chemin, je ne laissois pas d'y rencontrer un grand nombre de voyageurs. J'y vis des armées entières de bons & de mauvais esprits qui marquoient beaucoup d'empressement, comme si c'étoient des couriers qui alloient & venoient de la terre vers un endroit infiniment élevé au-dessus de tout ce qui étoit à la portée de mes yeux.

Je dirai ici, en passant, que, quoique dans ce voyage extraordinaire j'aie parcouru une grande partie du monde invisible, je n'ai pas pu pourtant prendre un assez grand essor pour parvenir au monde de la lumière. Il est inaccessible à tout homme mortel; mais je vis bien pourtant, que

de pénétrer dans cette partie du ciel qui s'ouvre à l'industrie des seuls astronomes, c'est faire un grand pas pour arriver un jour dans la partie la plus éloignée, où les meilleures lunettes d'approche ne sauroient atteindre.

Si je prétends qu'on se trompe grossièrement en croyant les planètes habitables, il ne faut pas qu'on en infère que tout l'espace que j'ai parcouru soit un désert destitué de toutes sortes d'habitans. Bien loin de là, cet espace même est justement le *monde des esprits*, ou du moins un de ces mondes habités par des *intelligences pures*.

C'est-là que je vis clairement que Satan est le *prince de la puissance de l'air*. Il est exilé dans ce vaste désert, soit par sa propre inclination, pour être à portée de troubler Dieu dans la direction des choses humaines, & pour épier de-là l'occasion de faire du mal aux hommes, dont la félicité excite en lui la plus maligne envie, selon le sentiment de notre célèbre *Milton*; soit que ce poste lui ait été assigné par un décret éternel de la divinité, qui, par des motifs inconnus à l'homme, l'a destiné à être le tentateur perpétuel du genre humain. Je n'ai pas poussé assez loin mon voyage pour être bien instruit de ces sortes de secrets, dont la source est bien plus élevée au-dessus de nous, & où l'imagination même ne sauroit atteindre

Je trouvai que Satan a placé là ſon camp, & qu'il y tient ſa cour. Les légions qui l'entourent, prêtes à exécuter ſes ordres, ſont innombrables, & par conſéquent, il ne faut pas s'étonner qu'il exerce ſon empire dans toutes les parties du monde, & que ſes deſſeins ſoient pouſſés avec chaleur & même avec ſuccès, non-ſeulement dans chaque pays, mais encore dans chaque individu humain.

Ce ſpectacle me donna une juſte idée de la manière dont le diable mérite le nom de *tentateur*, & me fit pénétrer dans un ſecret que je n'avois pas ſu bien développer auparavant. Je compris que ce prince de l'air n'eſt pas capable de faire la moitié du mal dont il plaît aux hommes de le charger. Il eſt vrai qu'il emploie, pour nous nuire, toute la dextérité, toutes les ruſes, & tous les ſtratagêmes imaginables, & qu'il eſt ſecondé dans ſes mauvaiſes intentions par le miniſtère d'un nombre infini de ſerviteurs. Il eſt vrai encore que rien n'égale ſa vigilance & ſon attention pour bien exécuter ſes noirs projets. Mais ſon pouvoir n'eſt pas ſi grand pourtant que nous voulons bien nous l'imaginer; ce pouvoir ſe borne à nous tendre des piéges, mais il ne ſauroit nous forcer d'y donner, & nous pouſſer au crime d'une manière irréſiſtible. On ne ſauroit l'accuſer juſtement que d'exercer ſon adreſſe &

ſon induſtrie pour nous rendre le crime aimable ; mais ſi nous ne dévoilons pas les fantômes qu'il ſait ſi bien ajuſter, & ſi nous donnons tête baiſſée dans ces apparences trompeuſes, c'eſt notre propre faute, & nous devons nous en prendre à nous-mêmes. Il agit avec nous comme, au commencement du monde, il a agi avec Eve ; il tâche de nous perſuader que ce que nous avions réſolu de ne pas faire n'eſt pas un péché, ou du moins, que ce n'eſt pas un péché auſſi grand que nous nous l'étions imaginé. C'eſt à ces opérations de Satan que l'écriture-ſainte fait alluſion, en parlant des *conſeils du diable, de la ſubtilité du malin, & des embûches qu'il nous tend.* Mais accuſer le démon de nous pouſſer dans le crime par force & par violence, c'eſt lui faire une injuſtice criante. Les péchés que nous commettons ont leur ſource véritable dans notre penchant naturel vers le mal.

On remarque dans tous les humains une inclination pour le vice, & une eſpèce d'averſion pour la vertu : que ces diſpoſitions leur ſoient innées, ou qu'elles leur viennent de quelqu'autre manière, c'eſt ce que je ne déciderai pas ; il eſt ſûr toujours que nous les avons, & que c'eſt-là le diable qui nous tente de la manière la plus efficace. L'écriture-ſainte eſt formelle là-deſſus,

puiſqu'elle nous dit qu'*un homme eſt tenté, quand il eſt emporté par ſes propres convoitiſes.*

J'en reviens à mon *voyage extatique:* ſi je pouvois remarquer ſans peine, que Satan n'étoit pas obligé à de grands efforts d'eſprit & de politique rafinée pour gouverner ces peuples, il me fut trés-aiſé de voir qu'il trouvoit d'aſſez grandes difficultés pour faire réuſſir ſes projets dans les heureux pays où règne le chriſtianiſme. Il n'agit pas là par des armées formelles, commandées par ſes généraux, il tâche de faire ſes affaires parmi nous, par le moyen de ſes eſpions & de ſes agens, qui nous attaquent chacun à part d'une manière cachée, par des ruſes, par des inſinuations adroites, & par des piéges qu'ils ſavent ouvrir ſous nos pas. Malheureuſement ces difficultés ne tournent bien ſouvent qu'à ſa gloire, & il ſait les ſurmonter en redoublant ſon induſtrie, & en inventant tous les jours de nouveaux ſtratagêmes. Il ne manque pas de ſujets zélés pour les mettre en pratique, ils y ſont employés par millions, & à peine y a-t-il parmi nous un homme, une femme ou un enfant, qui n'ait ſon diable particulier, qui le guette, & qui tâche de le faire donner dans le panneau.

Je vis encore, comme d'un ſeul coup d'œil, la manière dont ces mauvais eſprits exercent leur pouvoir, juſqu'à quel point il s'étend, quels obſ-

tacles ils ont à ſurmonter, & quels autres eſprits s'oppoſent à la réuſſite de leurs abominables deſſeins. Je m'en vais ranger toutes ces découvertes dans des claſſes ſéparées, & les développer en auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible : mes lecteurs n'ont qu'à ſe laiſſer guider par les expériences qu'ils feront à l'avenir, pour donner plus d'étendue à chacun de ces articles.

Je parlerai d'abord des bornes qu'il a plu à la divine providence de donner à la puiſſance du diable. Il faut ſavoir premièrement que, quoiqu'il ait à ſon ſervice un nombre infini de miniſtres fidèles, qui ne négligent rien pour exécuter ſes projets, il n'y a pas ſeulement un nombre égal, mais infiniment plus grand, d'anges & de bons eſprits, qui, armés d'un pouvoir ſupérieur, veillent d'un lieu beaucoup plus élevé ſur ſa conduite, & font tous leurs efforts pour faire échouer ſes machinations. Cette découverte fait encore voir plus clairement qu'il ne ſauroit rien faire que par ſubtilité & par ruſe, ſoutenues d'une vigilance & d'une attention extraordinaires; puiſqu'il a la mortification de ſe voir à tout moment arrêté & traverſé dans ſes deſſeins par la prudente activité des bons eſprits, qui ont le pouvoir de le châtier, & de le mâtiner, comme un homme fait à un méchant dogue, qui guette les paſſans pour ſe jeter ſur eux.

Il suit de-là que le diable ne peut rien faire à force ouverte ; il n'est pas le maître de blesser, de tuer, de détruire. S'il avoit ce pouvoir, le pauvre genre humain meneroit une vie bien triste, & seroit obligé d'être continuellement dans les plus mortelles appréhensions. Je dis plus ; il n'a pas le pouvoir de gâter les fruits de la terre, ni de causer des sécheresses, la disette & la famine. On a tort encore de s'imaginer qu'il est en état de répandre dans l'air des vapeurs contagieuses, capables de produire la peste, & la mortalité. Avec un tel pouvoir, il auroit bien-tôt dépeuplé le monde, & forcé Dieu à créer une nouvelle race d'hommes, s'il vouloit avoir sur la terre des créatures capables de l'honorer par un culte religieux.

Je pourrois faire un traité en forme, en donnant ici un système complet de la politique de Satan, & un corps de sa philosophie ; mais je me contenterai d'en indiquer quelques règles fondamentales.

1. Une de ses grandes vues est de faire passer dans l'esprit des hommes des maximes de liberté, & des désirs de rébellion contre leur créateur & leur maître. Il tâche de leur persuader, qu'il est injuste de les faire naître avec certains penchans, & de leur défendre de s'y livrer ; de mettre dans leurs sens des sources de plaisir, & de les menacer de son indignation, s'ils osent puiser dans ces

sources. Il leur fait croire, qu'un Dieu qui les feroit naître avec les inclinations les plus fortes pour certains plaisirs, & qui leur enseigneroit en même tems que de donner un libre cours à ces penchans naturels, c'est se précipiter dans les plus funestes malheurs, ne feroit que leur tendre des piéges dans la nature même de leur corps & de leur ame; ce qui seroit incompatible non-seulement avec sa bonté, mais encore avec sa justice.

2. Il s'efforce à les faire conclure de-là, que les idées qu'on veut nous donner d'une punition éternelle, ne sont que de vains fantômes dont on veut nous effrayer. Selon sa morale, il est absurde de penser qu'un Dieu juste voudroit punir par des supplices infinis des péchés passagers & des offenses finies. Il seroit indigne de sa majesté de prendre garde à chacune de nos actions, & de nous faire rendre compte de chaque petite irrégularité de conduite. Cet être qui a de si grandes dispositions à la bonté & à la miséricorde, & qui dirige l'univers entier vers notre bonheur, doit certainement nous permettre de jouir des plaisirs qu'il nous prépare lui-même, & de nous y abandonner sans la moindre crainte.

3. Comme il est naturel de croire que le diable peut faire des progrès dans la science du mal & s'y perfectionner l'esprit, aussi-bien que les

hommes, j'oſe aſſurer qu'il a appris depuis peu à inſpirer aux hommes une notion vague de la non-exiſtence d'une divinité; mais il ne ſauroit réuſſir à faire goûter cette doctrine, qu'à ceux qui, ayant donné un libre cours à leurs paſſions, ont pris l'habitude d'accommoder leurs raiſonnemens aux intérêts de leurs deſirs criminels.

Je dirai ici, en paſſant, que j'appris, dans mon voyage, la manière dont ces miniſtres de Satan s'y prenoient pour ſouffler le crime à quelqu'un. Suppoſé qu'une perſonne ſoit enſevelie dans un profond ſommeil; un autre n'a qu'à approcher la bouche à l'oreille du dormeur, & lui dire quelque choſe aſſez doucement pour ne le pas éveiller; il eſt ſûr qu'il lui fera naître des rêveries qui rouleront ſur le ſujet dont il lui aura parlé.

Comme je ſais par expérience que ce fait eſt certain, je ſuis ſûr qu'une grande partie de nos ſonges vient de cette manière de *chucheter* du diable, qui nous ſouffle dans l'oreille les ſujets criminels ſur leſquels il veut que notre eſprit travaille pendant le ſommeil. Je ſuis perſuadé encore que ces *fins inſinuateurs* peuvent produire le même effet ſur nous, dans le tems que nous ſommes éveillés.

Ce que je viens d'avancer me conduit réellement aux *inſpirations*, qui ne ſont autre choſe,

à mon avis, que des discours qui nous sont imperceptiblement soufflés dans l'oreille, ou par de bons anges qui nous favorisent, ou par ces diables *insinuateurs*, qui nous guerrent continuellement, pour nous faire donner dans quelques pièges. L'unique manière de distinguer les auteurs de ces discours, c'est de prendre garde à la nature de ces inspirations, & d'examiner si elles tendent à nous porter au bien ou au mal.

C'est de ces insinuateurs seuls, que nous peuvent venir ces passions dont nous ignorons la cause, ces crimes qu'on peut en quelque sorte appeler involontaires, & ces simples desirs qui frappent aussi fortement l'imagination, que si on y satisfaisoit d'une manière effective & réelle

Comment arrive-t-il que notre esprit s'exerce dans le plus profond sommeil sur des objets vicieux, quand nous n'avons pas frayé le chemin à ces sortes de rêves, par des discours & par des pensées qui pourroient y avoir du rapport? D'où vient qu'indépendamment de notre volonté, notre cerveau se remplit d'idées agréables, ou terribles, également propres à exciter en notre cœur des mouvemens criminels? Il est certain qu'on ne sauroit attribuer tous ces phénomènes qu'à l'instigation de ces *démons insinuateurs*, qui approchent de l'oreille d'un homme endormi,

ou éveillé, & qui font paſſer dans ſon cerveau les idées les plus dangereuſes, & les plus capables de le détourner de la vertu.

M. *Milton*, dont l'imagination étoit encore plus enfoncée, que n'a été la mienne, dans les abîmes de l'empire du diable, ſur-tout quand il a décrit le palais de Satan appelé *Pandemonium*, eſt exactement du ſentiment que je ſoutiens ici. Il nous repréſente Eve endormie dans ſa hutte, accompagnée du démon, qui, joint à ſon oreille, ſous la forme d'un crapaud, lui inſpire des rêveries qui font d'aſſez fortes impreſſions ſur ſon eſprit, pour la faire pécher le jour d'après, contre la ſeule défenſe qu'il avoit plu à Dieu de faire à nos premiers parens. Eve, remplie de ces ſonges, fait l'office du diable auprès de ſon époux, &, par une relation funeſte, elle fait paſſer dans ſon eſprit les mêmes images qui lui avoient donné un ſommeil ſi inquiet.

Quoique la penſée de cet illuſtre auteur puiſſe être priſe pour l'effet de l'invention poétique, elle eſt très-propre, étant bien dirigée, à nous donner une notion juſte des ſonges, & à nous faire comprendre qu'il ne faut pas les conſidérer tous également comme un aſſortiment fortuit d'idées. Elle nous inſinue qu'on peut y trouver quelquefois des avertiſſemens propres à nous

faire éviter un déſaſtre, & à nous diriger vers quelque bonheur, & que bien ſouvent on y remarque des inſinuations du diable, qui tendent à nous porter au crime, en rempliſſant notre cerveau d'images qui étouffent notre raiſon & qui éveillent nos penchans vicieux. Cette dernière eſpèce d'*inſpiration*, non-ſeulement doit nous rendre attentifs à en prévenir l'effet ordinaire, mais encore elle doit exciter en nous le repentir, ſi notre ame s'y eſt prêtée avec complaiſance, & ſi elle a ſouffert que ces images dangereuſes gagnaſſent pendant quelques momens le deſſus ſur les principes de la raiſon, qui nous attachent à la ſageſſe.

J'ai déjà obſervé que les bons eſprits occupent une région particulière; mais elle eſt au-deſſus de notre portée, & placée infiniment plus haut que ne s'étendent les limites de l'empire de Satan.

Tout ce que j'ai pu conclure de cette viſion, c'eſt que le commerce des bons & des mauvais eſprits avec nous ſe fait de la même manière. Comme il a plu à Dieu de garantir les hommes de la vue du démon dans toute ſa difformité naturelle, il a voulu auſſi qu'il ne fût permis aux anges que rarement, ſur-tout dans ces derniers ſiècles, de nous apparoître ſous la forme glorieuſe qui leur eſt propre. Nos ames, dans le

tems

tems qu'elles ſont enveloppées de la matière, ne pourroient pas ſoutenir une vue ſi merveilleuſe & ſi brillante, ni ſe familiariſer avec ces intelligences céleſtes à moins que, par une eſpèce de miracle & par un effet de la puiſſance immédiate de Dieu, elles n'en ſoient rendues capables.

D'ailleurs, ſi le commerce de ces eſprits purs avec nous ſe faiſoit d'une manière aiſée & naturelle, & qu'il leur fût permis, en converſant familièrement avec nous, de nous communiquer toutes leurs lumières, Dieu déchireroit par-là, pour ainſi dire, le voile que ſa bonté & ſa ſageſſe ont placé entre nous & la connoiſſance de l'avenir; il nous tireroit de ces ténèbres de l'ignorance, qui ſont le plus grand bonheur de notre vie, & ſans leſquelles elle nous ſeroit inſupportable.

Il vaut infiniment mieux pour nous, qu'un voile épais nous cache ce *monde inviſible*, auſſi-bien que la conduite de la providence par rapport à l'avenir. La bonté divine paroît même en ce que le commerce des eſprits & les avertiſſemens qu'ils nous donnent, ſont effectués d'une manière allégorique, par des inſpirations & par des ſonges, & non pas d'une manière directe, claire & évidente. Ceux qui ſouhaitent une vue plus diſtincte des choſes futures ne ſavent pas

ce qu'ils souhaitent, & si leurs vœux étoient exaucés, ils trouveroient peut-être leur curiosité cruellement punie.

Une Egyptienne, à qui une dame de mes amies demanda un jour de vouloir bien lui dire sa bonne aventure, la refusa tout net; je vous conjure, madame, lui dit-elle, de ne me pas demander ce dont vous seriez au désespoir d'être instruite. Cette réponse marquoit beaucoup de bon sens, & de probité dans une personne dont la profession étoit d'attraper quelque argent, en amusant la curiosité du peuple par des lieux communs exprimés d'une manière équivoque & susceptible de toutes sortes d'interprétations.

Les oracles de Delphes & d'autres lieux fameux, où sans doute le diable répondoit lui-même aux questions des hommes, dans le tems que Dieu lui donnoit une plus grande liberté qu'il ne lui en accorde à présent, étoient exprimés avec des ambiguités toutes semblables; quelquefois ce n'étoient que des échos des demandes qu'on faisoit à la prétendue divinité.

Devons-nous craindre en mer les rochers & l'orage?
ECHO, rage.

Le Parthe est à cheval, faut-il combattre ou fuir?
ECHO, fuir.

On se contentoit des ces sortes de réponses, &, quel que fût l'événement, les hommes superstitieux & crédules prenoient la peine de justifier les Dieux à force de commentaires, & secondoient ainsi la fourberie des oracles. Il n'étoit pas permis au diable, à qui je crois certainement qu'il faut attribuer ces prophéties ambigues, de répondre d'une manière plus nette & plus cathégorique; & les épaisses ténèbres qui cachoient l'avenir, n'étoient pas dissipées par des réponses équivoques.

Il y a, à mon avis, une témérité impie à vouloir former une idée exacte du ciel & de l'enfer, & à aller, à cet égard, au-delà de ce que nous en rapportent les livres sacrés. Ils nous dépeignent plutôt la situation où nous nous y trouverons, que les endroits mêmes; & ils assurent que ce sont ces choses *qui ne sont point montées dans le cœur de l'homme.* Nous devons nous contenter de l'idée générale qui fait consister le ciel dans la faveur de Dieu, & l'enfer dans la privation éternelle de sa grace.

La face du seigneur forme par-tout les cieux;
Et, sans elle, l'enfer se rencontre en tous lieux.

Voilà tout ce que nous en savons; toutes visions qu'on nous débite au-delà, sont de pure

romans engendrés dans une imagination déréglée, par un esprit malade & fanatique; on en découvre l'extravagance dans presque toutes les descriptions qu'on a voulu nous donner du ciel; on y bâtit des palais tout d'or accompagnés de jardins magnifiques, & l'on y place des hommes tout brillans de pierres précieuses. Toutes ces beautés imaginaires sont si fort au-dessous de la gloire réelle du séjour de la félicité, qu'elles sont incapables de faire la moindre impression sur un esprit qui sait s'élever seulement d'un petit nombre de degrés au-dessus de la matière; c'est tout au plus nous dépeindre le paradis que l'alcoran promet à ses crédules sectateurs; c'est faire un ciel pour les sens, qui sont vils & mépriſables en comparaison de notre ame, qui doit trouver dans le ciel une félicité conforme à la grandeur & à l'excellence de sa nature; toutes ces descriptions sont tellement au-dessus d'un *paradis spirituel*, qu'il m'est aussi difficile d'exprimer jusqu'à quel point elles sont imparfaites, qu'il m'est difficile de trouver des expressions assez fortes pour donner une idée du véritable ciel.

Il est de la dernière évidence qu'il est impossible de faire une pareille description; le seul moyen que nous avons de nous former l'idée d'une chose qui nous est inconnue, & qui ne

saurait frapper nos sens, est de lui prêter la forme de ce que nous connoissons. Qu'est-ce qui frappe nos sens, dont nous puissions emprunter l'idée de Dieu, ou du ciel? Quelle image avons-nous dans l'esprit, capable de nous faire juger de l'état des bienheureux & de la gloire éternelle? Nous n'avons qu'à arrêter la fougue de notre imagination; tous ses efforts sont inutiles à cet égard; il nous est impossible d'y réussir, & il y a du crime à l'essayer.

Mon voyage est fini ici, & je viens à quelques moyens plus ordinaires & plus familiers de découvrir le commerce que nous avons avec les habitans du *monde invisible.*

Un de ces moyens consiste en certains *pressentimens* que nous sentons dans notre ame, & qui nous dirigent à faire ou à ne pas faire une certaine chose, sur-tout dans le tems que notre esprit, balancé par des motifs d'une égale force, suspend ses résolutions. Je suis convaincu de la réalité & de l'utilité de ces avertissemens secrets, & par les remarques que j'ai faites sur ce qui m'est arrivé à moi-même, & par mes réflexions sur les incidens où des personnes de ma connoissance ont été sujettes.

Un de mes amis se trouvant éloigné de Londres d'environ deux lieues, y fut visité par un gentilhomme, qui, après avoir dîné avec lui,

le pria instamment de vouloir bien aller avec lui à cette capitale du royaume. Comment donc! lui répondit mon ami, ma présence y est-elle nécessaire? Nullement, lui répliqua l'autre, vous n'y avez aucune affaire que je sache, & je ne vous prie de faire cette course que pour avoir la satisfaction de jouir plus long-tems de votre compagnie. Là-dessus il cessa de le presser, & n'en parla plus; cependant mon ami sentit dans son cœur un pressentiment des plus forts: il lui semblait qu'il entendoit une voix qui lui disoit, continuellement, *allez à Londres, allez à Londres*; il imposa silence à cette voix secrète, à plusieurs différentes reprises; mais elle s'obstina à lui répéter toujours les mêmes paroles. Voyant qu'il n'étoit pas le maître de se défaire de ce pressentiment, il remit son ami sur le même sujet. Je vous conjure, lui dit-il, de me dire naturellement s'il y a quelque chose à Londres qui demande ma présence; avez-vous eu quelque raison particulière pour me prier de vous y accompagner? » En aucune » manière, lui répondit l'autre; j'ai vu depuis » peu toute votre famille que j'ai trouvée en » très-bon état, & qui ne m'a pas dit un mot » qui puisse me persuader que votre retour y » soit nécessaire ». Là-dessus mon ami tâcha de nouveau de s'ôter cette pensée de l'esprit; mais il avoit beau faire, cette voix ne lui laissoit point

de repos, & il croyoit entendre à tout moment, *allez à Londres.* Il en prit à la fin la résolution, & à peine fut-il entré chez lui, qu'il y trouva une lettre, & qu'il apprit que des gens l'étoient venu chercher pour une affaire qui devoit lui valoir plus de mille livres sterling, & qu'il auroit manquée, selon toutes les apparences, s'il ne s'étoit trouvé chez lui ce même jour.

Après des expériences aussi claires que celles-là, qu'y a-t-il de plus naturel pour des personnes raisonnables, que de ne pas négliger des pressentimens d'une pareille force, & de s'en laisser guider dans des affaires qui, sans eux, auroient paru indifférentes & d'un succès douteux? N'y a-t-il pas toutes les apparences imaginables, que ces sortes de voix ne sont que les murmures de quelque intelligence bienfaisante, qui voit ce que nous sommes incapables de voir, & qui fait des choses cachées à notre pénétration?

Je connois une autre personne qui s'est fait toujours une règle d'obéir à ces sortes d'avertissemens; elle m'a souvent déclaré que, quand elle les écoutoit avec docilité, elle s'en trouvoit bien, & qu'elle n'avoit jamais manqué de réussir mal, quand elle les avoit négligés. Elle me rapporta, entr'autres, un cas très-particulier, dans lequel elle s'étoit tirée d'une affaire très-épineuse, en se diri-

geant conformément à un de ces conseils secrets.

Ayant eu le malheur de déplaire à ceux qui étoient alors à la tête du gouvernement, elle fut poursuivie en justice. Persuadée que le parti qu'elle avoit embrassé étoit fort disgracié à la cour, elle n'osa pas courir le risque de se défendre en propre personne, & trouva à propos de se cacher. Sa situation étoit des plus fâcheuses, & pour éviter la fureur de ses ennemis, elle ne voyoit d'autre parti à prendre, que de quitter le royaume; ce qui devoit la priver de sa famille & lui faire perdre sa charge. Elle ne savoit à quoi se résoudre; tous les amis qui lui restoient dans son malheur, lui conseilloient unanimement d'éviter les mains de la justice, laquelle, quoique le crime dont elle étoit chargée ne fût pas capital, la menaçoit d'une ruine entière. Dans ces tristes circonstances, un matin qu'elle s'étoit réveillée, & qu'une foule de pensées chagrinantes rentroient dans son esprit, elle sentit avec force dans son ame, une espèce de voix qui lui disoit, *écrivez leur une lettre.* Cette voix étoit si intelligible & si naturelle, que, si elle n'avoit pas été certaine d'être seule, elle auroit cru que ces paroles étoient prononcées par quelque créature humaine.

Pendant plusieurs jours elles lui furent répé-

tées à chaque moment ; enfin se promenant dans la chambre où elle s'étoit cachée, remplie de pensées sombres & mélancoliques, elle les entendit de nouveau, & elle répondit tout haut, *à qui voulez-vous donc que j'écrive?* & la voix lui répliqua sur le champ, *écrivez au juge.* Ces mots lui furent encore répétés à différentes reprises, & la portèrent enfin à prendre la plume & à se mettre en état de composer une lettre, sans avoir dans l'esprit aucune idée nécessaire à son dessein; mais *dabitur in hâc horâ*, &c. Les pensées & les expressions ne lui manquèrent pas ; elles coulèrent de sa plume avec tant d'abondance & avec une si grande facilité, qu'elle en fut dans le plus grand étonnement, & qu'elle en conçut les plus fortes espérances d'un heureux succès.

La lettre étoit remplie d'une si grande force de preuves, & d'une éloquence si pathétique, que, dès que le juge l'eut examinée avec attention, il lui fit dire de se consoler, & qu'il feroit tous ses efforts pour la tirer d'affaire. Il tint sa parole en honnête homme, & il eut assez de crédit pour remettre mon malheureux ami en liberté, & dans le sein de sa famille.

Après s'être convaincu de la réalité de ces avertissemens, on pourroit me demander d'où ils peuvent nous venir. J'ai déjà insinué, que cela devoit être des voix secrètes de quelques

intelligences bienfaisantes qui se communiquent à notre ame sans le secours des organes. Il ne faut pas s'imaginer pourtant, que ce commerce se fait indépendamment de la direction de cette puissance qui gouverne le *monde invisible* aussi bien que le *monde corporel*. De combien le séjour de ces esprits, qui s'intéressent de cette manière à ce qui nous regarde, peut être éloigné de nous, & par quelles routes ils font entrer ces pressentimens dans notre ame, & jusqu'à quel point s'étend leur relation avec nous? C'est ce que je n'ai pu découvrir, au plus fort même de mon extase.

J'en reviens aux *pressentimens* qui me paroissent plus dignes d'attention, que toutes les autres branches du commerce que nous pouvons avoir avec le monde invisible, parce qu'ils tendent le plus directement à nous faire éviter des maux, & à nous porter à la recherche de quelque bien.

Je puis dire d'une manière très-positive, que je n'ai jamais négligé ces sortes de pressentimens, sans avoir lieu de m'en repentir, & qu'il suit de la nature & du sujet même, que vraisemblablement la chose doit arriver aux autres hommes. Jamais je n'ai, pour ainsi-dire, imposé silence à ces *voix secrètes*, que je ne sois tombé dans quelque malheur; & jamais je n'y ai prêté l'oreille, sans m'en trouver bien.

Puisque ces avertissemens roulent sur l'avenir, & que nous voyons par une expérience constante qu'ils sont justifiés par l'événement, ils prouvent avec la plus grande évidence qu'ils procèdent de quelques êtres plus éclairés que nous; j'en conclus qu'il est de notre devoir de profiter de leurs lumières, qui sont si fort supérieures aux nôtres, & de nous en servir pour éviter le mal, & pour nous procurer les avantages que cette intelligence a la bonté de nous indiquer.

Je ne saurois m'empêcher d'appuyer cette vérité par un autre exemple encore, qui me paroît répandre beaucoup de jour sur ce sujet.

Un soir une dame de mes amies eut dans l'esprit un pressentiment si fort que la nuit la maison où elle se trouvoit seroit brûlée, qu'elle ne put se résoudre, pendant quelque tems, à se mettre au lit. Quoique ce pressentiment lui roulât continuellement dans l'esprit, elle trouva bon d'y résister, & à la fin elle se coucha; mais elle ne put jamais s'en rendre maîtresse, & cette pensée lui causa des frayeurs si grandes & si continuelles, qu'il lui fut impossible de fermer l'œil.

Elle avoit fait assez connoître ce qui se passoit dans son esprit aux gens de la maison pour les alarmer extraordinairement; ils examinèrent tous les appartemens du haut en bas, & ils eurent tout le soin imaginable de bien éteindre le feu &

les chandelles, dans toutes les chambres. En un mot, ils prirent de si grandes précautions, que naturellement il leur devoit paroître impossible que leur frayeur eût le moindre fondement.

Jusques-là tout alloit bien, & la dame dont je parle avoit satisfait à une partie de son devoir; mais elle auroit bien mieux fait de ne se pas coucher; car dans le tems que l'on faisoit toutes ces perquisitions, l'incendie commençoit déjà, quoique les flammes ne parussent point encore.

Environ une heure après que toute la famille se fut mise au lit, la maison qui étoit justement vis-à-vis étoit toute en feu; & un vent vigoureux qui donnoit précisément de ce côté-là, avoit déjà rempli celle où demeuroit cette dame, de fumée & de flammes. La rue étoit extrêmement étroite, & si par bonheur cette personne n'étoit pas restée éveillée par sa frayeur, elle auroit été étouffée dans son lit avec tous les gens de la maison. Cependant elle n'eut que le tems de se lever à la hâte, & d'avertir les autres du danger qui les menaçoit. Ils se sauvèrent tous d'une mort si terrible; ils n'eurent que le tems de gagner la rue: car un demi-quart-d'heure après le feu prenoit déjà à toutes les parties de la maison.

On me demandera peut-être ici pourquoi le même esprit bienfaisant, qui avoit indiqué le feu n'avoit pas donné une plus grande étendue à

sa bonté pour cette dame? Pourquoi ne lui découvrit il pas la source du danger?

Je réponds que moins ces avertissemens sont développés, & plus ils doivent exciter notre attention & notre vigilance, & que nous devons plutôt songer à en tirer tous les avantages possibles, que de donner la torture à notre esprit, pour pénétrer dans les raisons de leur peu d'étendue. Ce qu'on peut pourtant s'imaginer là-dessus de plus raisonnable, c'est que ces esprits nous donnent, dans ces occasions, toutes les lumières qu'ils sont en état de nous donner, & qu'ils nous disent ce qu'ils savent, ou du moins tout ce que leur maître & le nôtre leur permet de nous communiquer : s'ils n'avoient pas un dessein réel & sincère de nous favoriser, & de nous garantir du malheur qui nous pend sur la tête, ils ne nous diroient rien du tout ; & par conséquent si leurs avertissemens ne sont pas plus étendus & mieux développés, il est certain qu'il ne doit pas être en leur pouvoir de nous en donner de plus utiles.

Voici encore un autre exemple qui ne mérite pas moins l'attention du lecteur.

Un de mes amis ayant envie de s'en aller à la Nouvelle-Angleterre, il se présenta justement deux navires qui étoient prêts à faire ce voyage, & les deux maîtres le sollicitoient également de

vouloir bien venir à leur bord, en qualité de paſſager. Il me dit qu'il étoit fort indéterminé ſur le choix, que les vaiſſeaux paroiſſoient également bons, & que les capitaines étoient l'un & l'autre honnêtes-gens & mariniers très-expérimentés. J'étois alors fort rempli de mes idées ſur les preſſentimens, & je le priai de s'examiner avec attention, & de voir s'il n'y avoit pas dans ſon cœur quelque mouvement ſecret qui le déterminât à prendre plutôt l'un de ces bâtimens que l'autre. Il me répondit que juſqu'à ce jour-là il n'avoit rien ſenti de pareil.

Quelque tems après ayant rencontré par haſard un des capitaines, il conclut ſon marché avec lui, il apprêta tout pour pouvoir s'embarquer au premier jour; mais depuis le moment qu'il avoit dreſſé le contrat, & même dans l'inſtant qu'il le ſignoit, il ſentit dans ſon cœur un mouvement violent qui ſembloit le diſſuader de ſe ſervir de ce navire.

Il me vint voir quelques jours après, pour me communiquer ces mouvemens de ſon cœur, qui acquéroient de plus en plus de nouvelles forces, & je me crus obligé en conſcience de lui conſeiller de ne point prendre ce bâtiment, & de s'accorder plutôt avec l'autre maître. Après qu'il eut pris cette réſolution, il me vint voir de nouveau pour me dire qu'il s'étoit dégagé avec le premier capi-

taine, mais qu'il sentoit une aversion bien plus grande encore pour l'autre vaisseau, & qu'il ne pouvoit pas s'ôter de l'esprit qu'il périroit, s'il s'en servoit pour faire le voyage projeté. Là-dessus je le priai de patienter un peu, & de me dire dans quelque tems, si ce pressentiment continuoit toujours. Quelques jours après il me rendit une nouvelle visite, & il me dit qu'il ne pouvoit songer qu'avec la plus mortelle frayeur à faire le voyage dans l'un ou dans l'autre de ces navires, & que néanmoins il avoit des raisons très-fortes & très-pressantes, pour ne pas remettre cette course à un autre tems.

Quoiqu'il n'y eut que ces deux vaisseaux prêts à partir pour la *Nouvelle-Angleterre*, je le conjurai de ne s'y pas hasarder, & je réussis à lui persuader que ces appréhensions procédoient des avertissemens de quelque intelligence bienfaisante, mieux instruite de l'avenir que lui, & portée à lui faire éviter quelque grand désastre. Je lui prouvai qu'elles ne pouvoient pas avoir leur source dans la malice de quelque mauvais esprit, puisqu'en empêchant son voyage, le démon ne pouvoit avoir aucun but conforme à ses intentions ordinaires; & par conséquent il étoit de son devoir d'obéir à cette voix secrète, qui tâchoit de le détourner du dessein de se servir d'un des vaisseaux en question. En un mot, je secondai si

hien les mouvemens de son cœur, qu'il prit la résolution de différer son voyage jusqu'à l'année prochaine, & il vit bientôt qu'il avoit pris le bon parti, & que ce pressentiment avoit été causé dans son ame par un esprit qui le favorisoit. Un de ces bâtimens fut pris par les Turcs, & l'autre périt avec tout l'équipage, ayant été coulé à fond, selon toutes les apparences, en pleine mer, puisque, depuis son départ des côtes d'Angleterre, on n'en a jamais entendu parler.

Je pourrois remplir un volume entier de pareils faits également inconteſtables; mais je crois n'avoir pas besoin d'un si grand nombre d'exemples pour appuyer une vérité que la raison prouve avec tant d'évidence. Je conclurai seulement de tout ce que je viens de dire, que, puisque nous sentons des pressentimens qui sont vérifiés par l'expérience, il faut de nécessité qu'il y ait des esprits instruits de l'avenir; qu'il y a un séjour pour les esprits, où les choses futures se développent à leur pénétration, que nous ne saurions mieux faire que d'ajouter foi aux nouvelles qui nous viennent de-là.

Le devoir de prêter attention à ces pressentimens, n'est pas la seule conséquence qu'on puisse tirer de cette vérité; il y en a d'autres qui peuvent nous être d'une utilité très-considérable. 1°. Elle nous explique la nature du monde des esprits, &

& nous prouve la certitude de l'exiſtence de notre ame après la mort. 2°. Elle nous fait voir que la direction de la providence par rapport aux hommes, & aux évènemens futurs, n'eſt pas auſſi cachée aux habitans du monde ſpirituel, qu'elle l'eſt à nous. 3°. Nous en pouvons conclure que la pénétration des eſprits dégagés de la matière eſt d'une bien plus grande étendue que celle des eſprits renfermés dans des corps, puiſque les premiers ſavent ce qui nous doit arriver, lorſque nous l'ignorons abſolument nous-mêmes.

La perſuaſion de l'exiſtence d'un monde d'eſprits nous peut être utile de pluſieurs différentes manières; nous ſommes les maîtres ſur-tout de tirer de grands avantages de la certitude où nous ſommes, qu'ils ſavent dévoiler l'avenir, & nous communiquer les lumières qu'ils ont là-deſſus, d'une manière qui nous fait veiller à notre conduite, éviter des malheurs, ſonger à nos intérêts, & même attendre la mort, d'une ame ferme, & d'un eſprit préparé à la recevoir avec conſtance & avec une fermeté chrétienne. Si nous daignions prêter l'attention néceſſaire à tous ces objets, & en faire un uſage convenable, ce ſeroit un moyen ſûr d'étendre la ſphère de nos lumières, & de nous faire raiſonner avec juſteſſe ſur la véritable valeur des choſes.

Je ſerois bien fâché d'autoriſer, par ce que

j'avance ici, les imaginations creuſes de certains hypocondriaques qui ſont aſſez extravagans pour attacher tellement leurs penſées ſur le monde des eſprits, que ce monde lui même lui paroît être du même caractère, & qui ſont aſſez imbécilles, pour prendre pour la voix des *intelligences pures*, les cris de chaque hibou & les hurlemens de chaque chien. C'étoit ſur de pareils principes d'extravagance que les devins de l'antiquité tiroient les règles par leſquelles ils prétendoient trouver l'avenir dans le vol des oiſeaux, & dans les entrailles des victimes. Rien au monde n'eſt plus impertinent, ſelon moi, que de ſuppoſer que les intelligences dont je parle, qui ſont capables de nous communiquer leurs lumières par le moyen aiſé des *preſſentimens* & des *ſonges*, aient beſoin de la voix d'un chien, ou d'un chat-huant, pour faire paſſer leurs idées dans l'eſprit des hommes. Ce ſeroit nous donner le démenti à nous-mêmes, & donner certaines bornes à leur commerce avec nous : d'ailleurs nous ſavons par expérience que ce commerce eſt parfaitement libre ; ce ſeroit ſuppoſer encore que le *monde brute* & deſtitué de raiſon, auroit une liaiſon plus étroite avec le *monde inviſible*, que nous-mêmes ; ce qui eſt la choſe du monde la plus abſurde.

Tout ce qu'on peut alléguer pour ſauver cette bizarre hypothèſe, c'eſt que les créatures inani-

mées entrent dans cette correſpondance d'une manière involontaire, & que c'eſt plutôt une *poſſeſſion*, qu'une *inſpiration*.

J'avoue qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible que les habitans du *monde ſpirituel* aient le pouvoir de ſe ſervir des organes des brutes, pour nous donner des avertiſſemens, & pour nous inſtruire de l'avenir; mais je nie abſolument que les animaux privés d'intelligence puiſſent parvenir, par ce commerce, à un plus haut degré de lumières que nous. Il eſt vrai que l'âne de Balaam vit l'ange qui ſe tenoit au milieu du chemin, armé d'une épée flamboyante, dans le tems que le prophète lui-même ne l'apperçut pas. Mais la raiſon en eſt claire, l'ange étoit réellement au milieu du chemin; l'épée flamboyante, qu'il tenoit à ſa main, cauſa une frayeur réelle à cet animal, & ce ne fut que par un miracle, que les yeux du prophète furent frappés d'un aſſez grand aveuglement, pour l'empêcher de voir ce ſpectacle formidable.

Je tâcherai de débrouiller cette influence des brutes ſur nos idées d'une manière conforme à la raiſon. Le voiſinage des eſprits dont je parle, par rapport à nous, & la ſatisfaction qu'ils trouvent à veiller ſur nos intérêts, rendent cette matière fort aiſée, à mon avis. Il eſt très-poſſible, il eſt

même très-naturel, qu'ils aient le pouvoir d'effrayer les brutes par des apparitions assez horribles, pour les forcer à pousser des cris, & à faire des hurlemens dans certains endroits, & dans certaines circonstances, qui ont des relations assez étroites avec des personnes, ou avec des familles, pour donner à ces cris quelque chose de merveilleux, & pour leur en faire tirer un sens qu'ils puissent mettre à profit; mais il n'y a pas le moindre principe ni dans la philosophie, ni dans la religion, qui puisse nous persuader qu'il soit possible aux brutes d'avoir, par le moyen de la vue ou des autres sens, une prescience de l'avenir relative à eux-mêmes ou aux hommes. La matière peut agir sur des choses visibles; mais la matière ne sauroit exercer son activité sur des objets immatériels, & par conséquent, un animal privé de raison ne sauroit découvrir un esprit; son entendement ne sauroit pénétrer jusqu'à l'avenir, & concevoir l'éternité, ni toutes les idées sublimes qui concernent la vie future. Quoiqu'il soit possible, comme je viens de le dire, que les *intelligences pures* se servent quelquefois du *monde destitué de raison*, & qu'elles en tirent des députés & des agens, pour nous communiquer leurs idées, je ne comprends pas qu'ils puissent avoir besoin de ces sortes d'instru-

mens, & je puis protester que pendant tout le voyage que j'ai fait dans le monde invisible, je n'ai jamais vu qu'ils en fissent le moindre usage.

C'est encore parce que nous raisonnons de travers sur *ce monde invisible*, que nous mettons sur le compte du diable un grand nombre d'incidens absolument fortuits; dont il ne fait rien, bien loin d'en être l'auteur; bien des orages s'excitent dans l'air, sans qu'il s'en mêle, & plusieurs bruits troublent notre repos pendant la nuit, sans qu'il y contribue. Si Satan & ses suppôts pouvoient exercer la dixième partie du pouvoir que nous leur attribuons sur l'air & sur les élémens, nous verrions toutes les nuits nos maisons consumées par le feu, ou renversées par des ouragans, nos campagnes inondées & nos villes détruites; en un mot le monde ne seroit pas habitable. Heureusement la puissance du démon a des bornes plus étroites; &, comme je l'ai déjà dit, quelque puissant qu'il soit, quelques désordres qu'il excite parmi nous, il ne laisse pas d'être enchaîné, & de n'être pas en état de faire la moindre chose de haute-lutte, & sans la permission de son créateur.

Je pourrois faire mention ici d'un nombre prodigieux de diables chimériques dont on nous parle tous les jours, & qui se plaisent à badiner avec nous, à éteindre nos chandelles, à renverser

les chaiſes, à caſſer les vîtres, à tirer les rideaux, & à faire une fumée qui ſent le ſoufre & le ſalpêtre. Il n'y a pas beaucoup d'apparence que le diable ait une grande proviſion des ingrédiens qui entrent dans la compoſition de la poudre à canon, & j'oſe vous aſſurer qu'il n'a pas la moindre diſpoſition à la joie & à la bouffonnerie. Toutes les farces dont nous le faiſons l'acteur, ont leur origine dans les fantaiſies d'une imagination déréglée; ou dans quelques cas fortuits, dont nous ne devinons pas d'abord la raiſon.

J'ai entendu parler d'une maiſon fréquentée dans la province d'Eſſex, où, ſelon qu'on le débitoit, un diable, un eſprit, un revenant ou un ſpectre, ſe rendoit régulièrement toutes les nuits dans un appartement où il faiſoit un tintamarre terrible, ſemblable à des coups de marteau ou de maillet, & cela pendant deux ou trois heures conſécutives. Il arriva à la fin, qu'en fouillant dans un vieux cabinet, on y trouva par haſard le maillet avec lequel le diable aimoit tant à ſe divertir: on ne manqua pas de l'ôter de-là, pour empêcher cet eſprit de s'en ſervir encore à troubler le ſommeil de toute la maiſon; mais la nuit ſuivante il fit un ſi épouvantable tapage, enragé de ne plus trouver l'inſtrument chéri de ſes poliſſonneries, que les gens de la maiſon, plus importunés que jamais, trouvèrent à propos

de remettre le maillet dans le même lieu où ils l'avoient trouvé. Depuis ce tems-là le diable fut très-ponctuel à venir se divertir par ce moyen-là, & s'occuper pendant deux ou trois heures chaque nuit à frapper de toutes ses forces sur tout ce qu'il rencontroit de plus capable de faire retentir toute la maison.

J'ai vu moi-même la chambre & le maillet, & j'ai logé dans cette maison; mais je n'y ai pas entendu le moindre bruit, soit qu'on laissât le diable en possession de son cher maillet, soit qu'on trouvât à propos de l'ôter de cet appartement. Il est naturel de croire que l'esprit connoissoit trop bien son monde pour troubler le repos d'un étranger, dans une maison dont il devoit aider à faire les honneurs.

Cette maison passoit pour très-fréquentée dans tout le pays d'alentour; on n'en doutoit en aucune manière. La seule difficulté consistoit à découvrir le but de tout ce fracas, qui paroissoit n'avoir rien de commun avec les desseins ordinaires du démon, qui doit naturellement avoir trop d'affaires pour perdre son tems d'une manière si puérile.

On vit à la fin que tous les raisonnemens qu'on avoit faits là-dessus étoient fort inutiles, puisqu'ils rouloient sur une chose qui n'avoit aucune réalité: on remarqua qu'à trois ou quatre

maisons de-là, il y avoit un singe, qui ayant par hasard trouvé le moyen de se glisser dans cette chambre, ne manquoit pas d'y venir toujours à minuit, de s'y divertir avec le maillet, & de s'en retourner ensuite tranquillement chez son maître.

Si l'on ne faisoit pas mille fois de pareilles découvertes, on ne manqueroit pas de faire au diable l'injustice de le croire capable de venir s'amuser pendant des nuits entières à faire de pareilles polissonneries qui feroient donner le fouet à un page. C'est-là ce qu'il faut pour détromper le vulgaire de cette opinion absurde qu'il a des occupations du diable. Pour ceux qui ont pénétré comme moi dans la région habitée des mauvais esprits, ils n'ont pas besoin de pareilles preuves. Ils savent trop bien que le diable a des affaires d'une plus grande importance, pour s'amuser à ces sortes de fadaises.

Si le démon étoit capable d'une telle petitesse d'esprit, l'écriture sainte ne nous avertiroit pas si souvent de nous précautionner continuellement contre ses ruses, par la vigilance & par la sobriété, & elle ne nous le représenteroit pas comme un lion rugissant qui épie, sans se donner le moindre relâche, l'occasion de nous dévorer. Tous ces avertissemens nous font voir avec toute l'évidence possible, qu'il est toujours aux

aguets, qu'il nous donne continuellement la chaſſe, pour ainſi dire, & qu'il fait ſon unique occupation de nous tendre des pièges : ce qui ne ſauroit lui laiſſer le tems de jouer les farces auxquelles le vulgaire croit qu'il ſe divertit de tems-en-tems.

On s'attend peut-être ici à me voir traiter le ſujet des apparitions, & répandre des lumières ſur cette matière hériſſée de mille difficultés, & enveloppée de ténèbres de toutes parts. On verroit ſans doute avec plaiſir mon ſentiment ſur la queſtion : ſi les ames dégagées des corps peuvent venir viſiter le monde viſible, prendre différentes figures d'êtres corporels, & ſe ſervir de certains bruits & d'une voix, pour ſe mêler des affaires humaines, & ſur-tout de celles de leurs familles.

Mais quoique pluſieurs perſonnes, qu'on auroit tort de taxer de crédulité, prétendent avoir été témoins de ces ſortes de viſions, je ne ſuis point d'avis de m'expliquer ſur un ſujet ſi délicat; je dois avouer que je n'y vois pas clair encore, & que dans mon extaſe je n'ai pas été aſſez élevé au-deſſus de la matière pour réſoudre ce problême.

Je me contenterai d'avertir mes lecteurs de prendre garde à la fougue de leur imagination, & de ne lui pas permettre de former des appa-

ritions là où il n'y en a point. J'oſe dire que le diable même n'apparoît point ſi ſouvent, de la moitié, qu'on le croit d'ordinaire : un cerveau malade eſt capable de produire un grand nombre de fantaiſies bizarres, dont il ne croit pas être l'auteur lui-même. Il ſeroit néanmoins ridicule de conclure de-là que toutes les apparitions ſont du même genre, & d'inférer qu'il n'y en a point de réelles, de ce qu'il y en a un bon nombre de chimériques.

J'ai entendu parler d'un homme qui admettoit la réalité des apparitions, mais qui étoit du ſentiment qu'il falloit les attribuer toutes au diable, parce que, ſelon lui, il étoit impoſſible aux bons eſprits & aux ames débarraſſées du corps, d'avoir quelque correſpondance avec le monde *viſible*. Il ſoutenoit, au reſte, qu'il avoit vu une apparition, & il en étoit tellement perſuadé, qu'il n'étoit pas poſſible de lui faire ſortir cela de l'eſprit : c'étoit, diſoit-il, la figure d'un vieillard qui, paſſant devant lui dans l'obſcurité, dans une poſture menaçante & le poing levé, lui dit : *repentez-vous, homme criminel, repentez-vous.* Il en fut terriblement effrayé, & ayant conſulté pluſieurs perſonnes ſur un phénomène ſi extraordinaire, elles lui conſeillèrent toutes, très-ſérieuſement, de profiter de cet avertiſſement, qui ne convenoit que trop aux déſordres de ſa conduite.

Pendant qu'il étoit dans une grande perplexité sur un cas si peu commun, un de ses amis lui demanda s'il pouvoit croire tout de bon que cette voix venoit du diable, & s'il y avoit la moindre apparence que l'ennemi du genre humain s'intéressât dans sa conversation. Cette objection l'embarrassa fort, & il fut obligé, convaincu comme il l'étoit de la réalité de ce qu'il avoit vu & entendu, de donner une autre origine à cet avertissement salutaire.

Il se trouva cependant que celui qui lui avoit dit ces paroles efficaces, étoit un homme réel. Quoique dupé par son imagination étonnée, le pauvre pénitent soutint fort & ferme, qu'il avoit vu l'apparition s'évanouir, après lui avoir dit ces mots foudroyans. C'étoit un vieux gentilhomme grave & pieux, qui le rencontrant par hasard, lui avoit parlé de cette manière, parce qu'il le connoissoit pour un débauché très-digne d'une si forte remontrance. Ce vieillard vertueux ayant appris l'effet qu'il avoit produit sur cet homme, & qu'il l'avoit attribué à un spectre, eut assez de prudence pour ne le pas désabuser, de peur que l'illusion dissipée n'emportât avec elle la repentance & la réforme, dont elle étoit la source & le motif.

Si l'on faisoit un semblable usage des apparitions réelles du diable, je suis persuadé que ce

ſeroit le moyen de le chaſſer pour jamais du monde inviſible. Il eſt très naturel de croire qu'il nous rendroit des viſites fort rares, s'il étoit perſuadé, par ſon expérience, qu'elles nous porteroient à la vertu, bien loin de nous faire donner dans ſes piéges; du moins ne viendroit-il jamais nous voir de ſon propre mouvement, & il faudroit une force ſupérieure pour l'y déterminer.

J'obſerverai ici en paſſant, que cet ennemi de Dieu eſt pourtant tellement dépendant des ordres du ciel, qu'il ne ſauroit s'empêcher de les exécuter, quand même ils tendroient à procurer du bien aux hommes, choſe dont il a toute l'horreur imaginable. Ce n'eſt pas que je m'imagine que Dieu l'emploie jamais à faire du bien; ce n'eſt pas là ſa deſtination, à mon avis: ſi le ciel s'en ſert jamais, c'eſt peut être un inſtrument de ſa colère, & un exécuteur de ſa juſtice vengereſſe. Pluſieurs habiles gens ſont du ſentiment, qu'il eſt ſouvent employé de cette manière, & que c'eſt l'*ange deſtructeur* dont les livres ſacrés font ſi ſouvent mention, je ne veux pas abſolument rejeter ce ſentiment; mais il ne me paroît pas extrêmement probable; il ne me ſemble pas fort apparent que Dieu ait de la complaiſance pour le goût que Satan trouve à faire du mal, & qu'il veuille lui procurer le plaiſir & la ſatisfaction d'être le bourreau des hommes aſſez criminels

pour s'attirer des punitions toutes particulières.

Je mettrai ici des bornes à mes recherches touchant la manière dont le démon eſt employé au ſervice de ſon créateur; j'aime mieux faire ſur les *apparitions* quelques réflexions d'une autre nature, qui me paroiſſent d'une plus grande utilité, quoiqu'il ſoit probable que quelques-uns de mes lecteurs n'en tomberont pas d'accord.

Il y a certains prétendus eſprits forts qui font un très-mauvais uſage de l'opinion où ils ſont que toutes les apparitions ſont chimériques. Ils tombent dans une extrémité infiniment plus dangereuſe, que celle où donnent ces eſprits foibles & imbécilles, qui font des ſpectres & des apparitions de tout ce qui frappe leurs ſens d'une manière un peu extraordinaire.

Ils ſe perſuadent peu-à-peu qu'il n'y a point d'*eſprits* du tout, ni dans le *monde viſible*, ni dans le *monde inviſible*, & par conſéquent, ils anéantiſſent le diable même.

J'avoue que cette opinion par elle-même n'eſt pas d'une conſéquence fort dangereuſe; mais par malheur, elle eſt d'ordinaire ſuivie de près par une autre, qui eſt abominable au ſuprême degré. A peine ces gens-là ſe ſont-ils mis dans l'eſprit *qu'il n'y a point de diable*, qu'ils commencent à ſe perſuader *qu'il n'y a point de Dieu;* & de cette manière, l'athéiſme & la ſécurité ſur une vie à

venir s'élèvent sur la ruine d'une opinion qui, par elle-même, ne paroît pas être d'une fort grande importance.

Mon but n'est pas de me servir ici d'argumens en forme, pour prouver l'existence de notre créateur, & pour appuyer sur les premiers principes du raisonnement, la vérité de ses attributs. Je m'en rapporte aux preuves que tout être raisonnable, pour peu qu'il soit capable d'attention, peut tirer du fond de son cœur : mais j'ai envie de finir cet ouvrage par l'histoire de quelques Athées, que j'ai connus dans ma jeunesse. Je ne me mettrai pas en peine de prouver la vérité des faits que je rapporterai ; quand même le lecteur voudroit en douter, ils n'en seront pas moins propres à lui fournir d'utiles réflexions. Je crains seulement que le sujet n'ait un peu trop de relation avec la religion & avec la piété, pour un siècle où la mode semble les bannir des livres & des conversations.

Il y a plusieurs années qu'il se trouva à une de nos universités un jeune étudiant, qui se distinguoit du côté du génie, des sentimens & du cœur. En peu de tems il fit de si grands progrès, qu'il s'attira l'attention de tous ses maîtres, qui ne doutoient pas qu'il ne devînt un des plus grands hommes du siècle. Il arriva cependant, par un desir extraordinaire qu'il avoit

de pénétrer avant dans les parties les plus abstraites & les plus myſtérieuſes des ſciences, ou bien par une opinion exceſſive qu'il ſe formoit de ſa propre capacité, que s'étant adonné à l'étude de la théologie, il adopta les ſentimens les plus bizarres & les plus particuliers, comme ſi la vérité ne ſe trouvoit jamais parmi la foule; de degré en degré la ſingularité de ſes idées s'augmenta tellement, que ſon profeſſeur en conclut que, ſi ce jeune homme continuoit de cette manière, toute ſon application aboutiroit à l'*enthouſiaſme*, ou bien à l'*Athéiſme*.

Il faiſoit chambrée avec trois autres jeunes étudians, qui, avec beaucoup d'eſprit, mais peu de jugement, ſuivirent bientôt l'exemple de leur compagnon, qu'ils voyoient l'admiration de toute l'univerſité, & qu'ils conſultoient comme un oracle.

Le profeſſeur, qui étoit un homme très-vertueux, vit bientôt, avec le plus vif chagrin, que ſa prédiction s'accompliſſoit. Ces jeunes meſſieurs pouſsèrent ſi loin leurs idées ſuperficielles, qu'une étude où ils étoient entrés pour découvrir les vrais principes de la religion, ne leur ſervit qu'à bannir de leur ame la religion même. En raiſonnant de travers ſur la néceſſité de n'admettre que des idées claires & diſtinctes, il ſe mirent dans l'eſprit, que tout ce dont ils ne pouvoient

pas déterminer la nature & la manière d'exiſter, n'exiſtoit pas, & par conſéquent ils firent main-baſſe *ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la réſurrection, ſur la vie future & ſur l'éternité des peines & des récompenſes.* Peu contens de s'être jetés eux-mêmes dans cet abîme, ils voulurent y entraîner les autres; ils s'érigèrent en docteurs, & ſe firent une eſpèce de devoir de renverſer, par leurs ſophiſmes, la religion naturelle & la religion révélée, dans l'eſprit de leurs compagnons, ſans ſe mettre en peine de la malédiction que les livres ſacrés prononcent contre ceux qui font *du mal, & qui enſeignent aux autres à en faire.* Comme la nouveauté, quelque abominable qu'elle puiſſe être, a de grands charmes pour une jeuneſſe inconſidérée, ils firent en peu de tems un grand nombre de proſélytes, qui admettoient tous leurs principes, ou, pour mieux dire, qui, à leur exemple, effaçoient tous les principes de leur eſprit. A la grande mortification de toutes les honnêtes gens, leur doctrine devint fameuſe dans l'univerſité, & ils furent diſtingués des autres écoliers par le nom de *la ſociété des Athées.*

On les reconnoiſſoit même à un certain air ſombre, & à ce que tous ceux qui avoient quelque attachement pour la religion & pour la piété, les évitoient comme la peſte. Bien plus, on informa contre eux, & leurs aſſemblées furent défendues,

défendues, de manière que la crainte d'être punis sévèrement les empêcha de soutenir leurs sentimens par des espèces de disputes publiques, comme ils avoient déjà commencé de faire. Cependant ayant repris courage peu-à-peu, ils se rallièrent, & le malheureux qui étoit à leur tête, eut la hardiesse de tenir ouvertement des discours si blasphématoires, qu'il fut enfin obligé de s'enfuir de l'université, de peur de tomber entre les mains de la justice.

Cependant, avant que d'être obligé d'en venir là, il avoit eu tout le tems de répandre son venin dans l'esprit d'un grand nombre de ses camarades, & quoiqu'on l'eût souvent averti de modérer son abominable zèle, il étoit parvenu à un tel degré d'impiété, que les sujets les plus sacrés étoient devenus la matière ordinaire de ses railleries; il avoit osé dire qu'il étoit capable de composer une bible, & un système de religion infiniment meilleurs & plus raisonnables que ce qu'on appelle le christianisme; & que, s'il vouloit s'en donner la peine, il se faisoit fort de s'attirer une secte aussi nombreuse, qu'aucun de ceux qui s'étoient érigés en fondateurs d'une nouvelle religion. Je pourrois citer encore ici quantité d'autres discours blasphématoires qui lui étoient familiers; mais ils me font trop d'horreur pour pouvoir m'y résoudre; on n'a qu'à sup-

poſer qu'il n'y a point d'excès ſi abominables à cet égard-là, où cette troupe de jeunes impies ne donnât avec fureur.

Je m'étendrois trop, ſi je voulois entrer dans toutes les particularités de leur hiſtoire, & donner une relation de la manière dont il plut à Dieu de diſpoſer de chacun d'entr'eux. Leur nombre étoit monté juſqu'à vingt-deux, dans le tems qu'ils furent forcés de rompre leurs aſſemblées; & par conſéquent, la tâche ſeroit trop grande. Je me contenterai de parler de quelques-uns de la troupe, qui n'avoient pas pouſſé leur extravagance criminelle auſſi loin que les autres.

Il y avoit un jeune homme, entr'autres, qui fréquentoit leurs déteſtables aſſemblées, mais qui, comme il l'a dit dans la ſuite, étoit plutôt parmi eux, qu'il n'étoit un d'entr'eux. Cependant il ne s'étoit que trop livré à leurs ſophiſmes, & quoiqu'il fût le ſujet perpétuel de leurs turlupinades, parce qu'il ne pouvoit pas renoncer entièrement à l'idée d'une divinité, il n'avoit pas laiſſé de ſe familiariſer de plus en plus avec le ſentiment contraire, & de faire de grands progrès dans l'*athéiſme*.

Un jour que ce jeune homme étoit ſorti pour ſe rendre à leur ſociété infernale, ſans ſe ſoucier de pluſieurs nuages noirs & épais, qui ſembloient être au-deſſus de ſa tête, il fut arrêté

dans la rue par une grande pluie ; elle étoit si terrible, qu'il fut obligé de se mettre à l'abri pendant assez de tems. Tandis qu'il attendoit avec impatience la fin de cette pluie, il fut surpris par un coup de foudre extraordinaire, dont la flamme lui frisa tellement le visage, qu'il en sentit la chaleur ; ce qui lui donna une terrible frayeur. Un moment après, comme il est naturel, il entendit un si affreux coup de tonnerre, qu'il lui fit dresser les cheveux de la tête. La pluie cependant continuoit, & l'obligeoit à rester dans le même endroit, où il eut tout le loisir nécessaire de réfléchir sur sa conduite. *Où veux-je, aller*, se disoit-il à lui-même ? *Dans quel dessein suis-je sorti de chez-moi ? Pourquoi ai-je été obligé de m'arrêter ici ? D'où vient cette pluie, cette foudre & ce tonnerre si épouvantables ? Et quelle peut en être la cause ?* En même tems son esprit fut frappé, comme d'un second coup de foudre, par cette pensée : *s'il étoit possible qu'il y eût un Dieu, que deviendrois-je ?* Effrayé de cette idée, il sort brusquement de l'endroit où il s'étoit caché, & nonobstant la continuation de la pluie, il vole par la rue pour regagner sa maison, en répétant mille fois : *je ne veux jamais revoir ces gens-là.*

Quand il fut de retour dans sa chambre, il s'abandonna aux pensées les plus douloureuses, & aux plus tristes situations. *A quelles idées me*

suis-je livré, dit-il! *J'ai eu l'insolente témérité de nier l'existence de l'Etre qui m'a créé; je me suis ri du pouvoir de ce Dieu, dont les flammes viennent de se faire sentir à mon visage, & qui auroient pu me consumer, si sa miséricorde, dont j'ai abusé si long-tems, n'avoit pas intercédé pour moi. Que je suis un abominable scélérat!*

Pendant qu'il étoit dans cette méditation accablante, il reçut la visite d'un de ses plus proches parens, homme éclairé & pieux, qui lui avoit souvent parlé de la manière la plus forte, touchant le crime horrible dont il s'étoit rendu coupable avec tant d'inconsidération.

Le jeune homme, dont le corps souffroit du désordre de son ame, avoit été contraint de se mettre au lit. Ce monsieur le vit dans ce triste état; il apperçut avec plaisir la vive douleur avec laquelle son parent songeoit aux déréglemens de sa vie passée, & il ne négligea rien pour adoucir ses inquiétudes, & pour lui donner les consolations qui lui étoient si nécessaires. Le pauvre étudiant, également malade de corps & d'esprit, étoit accablé de tant de pensées, qui sembloient se combattre, qu'il eut besoin de quelques momens de solitude pour calmer le trouble de son cœur par de sérieuses réflexions. Son parent y consentit volontiers, & en attendant que le pénitent fût en état de raisonner avec lui, avec

plus de tranquillité, il se retira dans l'antichambre avec un livre.

Dans cet intervalle un autre étudiant vint frapper à la porte; c'étoit un des membres de la société dont je viens de faire mention: il ne venoit pas pour rendre visite à son camarade, mais uniquement pour le prendre en passant, afin de le mener dans leur horrible assemblée. Avant que d'ouvrir la porte, le cavalier qui lisoit dans l'antichambre, eut la curiosité de regarder par le trou de la serrure; non-seulement il le reconnut, mais il le reconnut pour un des suppôts de la société des athées. Comme il auroit été au désespoir de voir son parent interrompu dans une méditation dont il avoit lieu d'espérer des effets très-salutaires, il n'avoit nulle envie que cet ami dangereux en approchât; il ne fit donc qu'ouvrir la porte à peine, d'une manière qui ne permettoit pas à l'autre de distinguer ses traits, & à travers de cette ouverture il lui dit d'une manière pathétique: *Ah! mon cher monsieur, dites à tous nos camarades de se repentir; croyez-moi, il y a un Dieu, je vous en suis garant.* Là-dessus il lui ferma la porte au nez d'une manière brusque, le planta là, sans attendre sa réponse, & rentra dans la chambre de son parent, qui avoit été tellement enseveli dans ses ré-

flexions, qu'il n'avoit pas entendu le moindre bruit.

Celui qui avoit frappé à la porte, étoit un des principaux chefs de cette troupe ; c'étoit un garçon qui avoit beaucoup de génie & de grands talens, dont, gâté par la compagnie qu'il fréquentoit, il ne se servoit que pour se plonger plus avant dans ses affreuses erreurs, & pour leur donner plus de vraisemblance. Le petit nombre de paroles qu'il venoit d'entendre le troubla, comme il en convint après, & le remplit d'une secrète horreur ; il descendit les degrés dans la plus grande confusion de pensées qu'on puisse s'imaginer ; &, sans savoir ce qu'il faisoit, il prit une rue pour une autre, & s'écarta du chemin qu'il devoit prendre pour se rendre à l'assemblée. Ce qu'on lui avoit dit faisoit de fortes impressions sur son imagination, & en même tems il étoit choqué, autant qu'il se peut, de la manière incivile dont on venoit de le rebuter, ne doutant point que ce ne fût son ami lui-même qui lui avoit fermé la porte au nez.

Quelquefois il s'en mettoit en colère comme d'un affront formel, & prenoit la résolution de revenir sur ses pas pour en savoir le motif, & pour en demander satisfaction ; mais il en fut

détourné toutes les fois par ces paroles qui lui revenoient dans l'esprit, malgré lui, *il y a un Dieu ;* & il ne pouvoit pas s'empêcher de se demander : *si cela étoit, que deviendrois-je ? Hélas !* se répondit-il, *si cela est, c'en est fait de moi ; n'ai-je pas déclaré la guerre à cette notion ? traité tous ceux qui la soutenoient d'esprits foibles & de fanatiques ?* Ces pensées pourtant ne lui restèrent pas long-tems dans l'esprit ; il eut assez de force pour dissiper le trouble de son cœur, & quelque démon lui inspira apparemment le dessein de ne pas entrer là-dessus dans un trop grand examen, & de se livrer à sa belle humeur ordinaire.

Cette résolution l'appaisa pendant quelque tems ; la dureté qu'il avoit contractée par l'habitude de se fortifier contre l'idée d'un Dieu, sembla reprendre le dessus dans son ame, & il se remit dans le chemin qui conduisoit à son assemblée diabolique. Ce calme pourtant ne dura pas long-tems ; ces mots, *il y a un Dieu*, revenoient toujours dans son imagination, & commencèrent de nouveau à l'effrayer ; il se souvint encore que son ami y avoit ajouté : *dites-le à nos camarades ; j'en suis garant.*

Là dessus il eut la curiosité irrésistible de retourner vers le *nouveau converti*, pour lui demander quelles nouvelles découvertes il pouvoit

avoir faites, pour changer tout d'un coup de sentiment, & pour se convaincre si fortement d'une chose que peu d'heures auparavant il avoit traitée de chimère.

La pluie continuoit toujours cependant, & dans ce moment, elle devint si forte, que l'étudiant en question se trouvant auprès d'une boutique de libraire, trouva bon de s'y arrêter pendant quelque tems. Il vint un jeune homme de sa connoissance qui s'amusoit à lire. C'étoit un écolier de la même université, qui avoit de tout autres principes que celui dont je viens de parler. Il étudioit en théologie, & se distinguoit parmi ses compagnons, par son application, sa piété & ses bonnes mœurs. Après les complimens ordinaires qu'il est inutile de répéter, il se mit à parler à l'oreille à l'athée.

Pour ne pas fatiguer l'esprit du lecteur par de continuels *dit-il*, *répliqua-t-il*, &c. je rangerai leur conversation en forme de dialogue, en décrivant, par manière de *renvoi*, l'état où ils se trouvèrent à mesure qu'ils poussoient leur entretien.

L'Etudiant. Quand vous êtes entré, je venois justement de prendre ce vieux livre que voici; mais en voulant lire un petit dialogue, j'ai jeté les yeux, par hasard, sur un quatrain qui se trouve sur le dos de la page du titre, & je vous

avoue que ces vers m'ont fait penser à vous.

L'Athée. A moi? & pourquoi, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Je m'en vais vous le dire dans le moment (1). Suivez-moi.

L'Athée. Eh bien! parlez.

L'Etudiant. C'eſt que ce quatrain me ſembloit fort propre à réveiller la raiſon d'un miſérable athée.

L'Athée. Voyons ce beau quatrain.

L'Etudiant. Je le veux bien, pourvu qu'il me ſoit permis de vous regarder en face pendant que vous le lirez.

L'Athée. A quoi bon cette cérémonie?

L'Etudiant. Je ne vous le montre qu'à cette condition-là.

L'Athée. Eh bien! je m'en paſſerai.

L'Etudiant. Voici une autre condition; venez, touchez-là; vous le verrez, ſi vous voulez me promettre de le lire trois fois de ſuite.

L'Athée. Voilà ma main, j'accepte le parti.

L'Etudiant. Je veux tenir votre main pendant tout ce tems-là, pour des raiſons que je vous dirai après.

---

(1) Ils s'en vont enſemble dans une chambre.

L'Athée. Que de façons (1)!

Un Dieu, le ciel (2), l'enfer, ſont peut-être des fables!
Ce doute calme-t-il des eſprits raiſonnables?
Examine, ou, trop tard diſſipant ton erreur,
L'affreuſe vérité te remplira d'horreur.

L'Etudiant. Eh bien! qu'en dites-vous?

L'Athée. Je m'en vais vous le dire tout-à-l'heure; mais permettez-moi de vous demander auparavant par quelle raiſon vous m'avez ſerré la main.

L'Etudiant. N'avez-vous pas ſenti quelque émotion en prononçant ces paroles : *un Dieu, l'enfer?*

L'Athée. Quelle émotion? que voulez-vous dire par-là?

L'Etudiant. Ne le niez pas, vous en avez ſenti; j'en ſuis témoin moi-même.

L'Athée. Témoin de quoi, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Je ſuis témoin que votre propre conſcience vous dément, quand vous avez l'impiété de nier l'exiſtence de ce Dieu qui vous a créé : il vous a été impoſſible de me le cacher; je m'en ſuis très-bien apperçu en vous ſerrant la main.

---

(1) Il lit.

(2) L'Etudiant lui ſerre la main pendant qu'il lit.

L'Athée. Vous plaisantez, je crois; vous avez-là une belle méthode de pénétrer les consciences, & de juger de ce qui se passe dans l'esprit des gens! Vous pourriez bien vous tromper, monsieur l'habile homme, & vous courez grand risque d'être un faux témoin.

L'Etudiant. Avouez la verité, mon cher ami; vous tâchez en vain de vous déguiser: vous venez de trahir les sentimens les plus secrets de votre cœur; je le sais, j'en suis convaincu.

L'Athée. J'ai trahi mes sentimens! que voulez-vous dire par-là? Vous êtes bien obscur dans vos expressions.

L'Etudiant. Ne vous ai-je pas dit que je voulois vous regarder en face pendant que vous feriez la lecture? J'ai pénétré dans votre ame par vos yeux effarés. Je vous ai vu pâlir en prononçant le mot de *Dieu*: tous vos traits ont marqué de l'horreur quand vous avez prononcé le terme de *ciel*. Cette horreur venoit du sentiment que vous aviez que ce ciel n'étoit pas pour des impies. N'ai-je pas senti que les jointures de vos doigts trembloient quand vous avez lu le mot *d'enfer*.

L'Athée. C'étoit donc-là la raison pourquoi vous avez voulu me tenir la main pendant que je lisois?

L'Etudiant. Vous l'avez deviné; j'étois persuadé qu'elle me découvriroit ce que je cher-

chois. J'ai toujours pensé qu'un athée sentoit un *enfer* au dedans de lui, dans le tems qu'il osoit braver l'enfer, dont les impies doivent un jour essuyer toutes les horreurs.

L'Athée. Votre manière de parler seroit seule capable d'effrayer quelqu'un; mais dites-moi, je vous prie, comment pouvez-vous parler d'une manière si décisive d'une chose sur laquelle il est impossible d'avoir la moindre certitude?

L'Etudiant. Je vous conjure de ne pas accumuler péché sur péché; confessez-moi naturellement que ma découverte est véritable.

L'Athée. Eh! mêlez-vous de vos affaires, monsieur (1). Depuis quand êtes-vous mon père confesseur, s'il vous plaît?

L'Etudiant. Ne vous fâchez pas contre un de vos amis, qui ne cherche que votre bien; ou du moins profitez de ce qu'il vient de vous dire, & fâchez-vous tant qu'il vous plaira.

L'Athée. Le moyen de profiter de ce que vous dites! Tout cela est si vague & si général, que je n'en conçois pas le but.

L'Etudiant. Le but de tout ce que je vous ai dit, est de vous faire éviter un malheur éternel. Les vers que je vous ai fait lire m'ont paru si con-

(1) Il marque ici quelque dépit.

formes à vôtre ſituation, que je ſouhaitois que vous les viſſiez, avant même que la providence vous eût envoyé dans cette boutique. Je m'imaginois que cette réflexion ſur l'athéiſme, étoit ſi naturelle & ſi forte, qu'étant ſecondée par la voix ſecrète de cet Être, qui ſeul peut toucher le cœur, elle pourroit être un bon moyen pour ouvrir les yeux de votre entendement.

L'Athée. Que voudriez-vous donc que je viſſe?

L'Etudiant. Quelque choſe que vous voyez déjà en partie, j'en ſuis ſûr; quoique je m'apperçoive que vous luttez de tout votre pouvoir contre une vérité dont vous ſentez toute la force.

L'Athée. Expliquez-vous clairement à la fin; qu'eſt-ce que c'eſt que ce *quelque choſe* dont vous me parlez?

L'Etudiant. J'entends par-là le ſens du quatrain que vous venez de lire; & que vous commencez à voir que peut-être y a-t-il un *Dieu, un ciel, un enfer.*

L'Athée. Que ſais-je? (1) Peut-être bien.

L'Etudiant. Je remarque avec ſatisfaction que votre cœur commence à être touché; le doute

(1) L'Etudiant voit paroître quelques larmes dans les yeux de ſon ami.

doit être le chemin de *l'examen & de la conviction*. Les deux derniers vers que vous avez lus, sont très-propres à vous y porter.

Examine, ou trop tard dissipant ton erreur,
L'affreuse vérité te remplira d'horreur.

L'Athée. Comment voulez-vous que je m'y prenne pour examiner ces sortes de choses?

L'Etudiant. Ce n'est pas ce dont il s'agit à présent; il me suffit de vous mettre dans la disposition d'examiner. Je ne veux que vous persuader d'écouter la voix de votre propre conscience. Si vous le faites avec attention & avec impartialité, vous prononcerez d'abord votre sentence, vous-même; vous conviendrez que vous êtes coupable.

L'Athée. Coupable! de quoi?

L'Etudiant. D'avoir agi contre les lumières de la nature, de la raison, & même du sens commun; d'avoir renié un Dieu dont vous respirez l'air, à qui appartient la terre sur laquelle vous marchez; un Dieu qui vous donne la nourriture & le vêtement; un Dieu dont la bonté vous fait vivre, & dont un jour la justice vous jugera.

L'Athée. Je ne nie pas tout cela absolument; je vous l'ai déjà dit, je n'en sais rien: il n'est pas tout-à-fait impossible *qu'un Dieu existe*.

L'Etudiant. Oſez-vous dire que vous n'en connoiſſez que la poſſibilité ? Ah ! mon cher monſieur, ceſſez de réſiſter à la force d'une vérité ſi importante. *Croyez-moi, il y a un Dieu ; je vous en ſuis garant.*

L'Athée. Vous m'effrayez.

L'Etudiant. Vous n'avez pas tort d'être effrayé.

L'Athée. Vous ne me comprenez pas ; ma frayeur vient de toute autre cauſe que celle que vous penſez. Je ſuis frappé d'un étonnement extraordinaire, & vous ne le ſeriez pas moins, ſi vous étiez à ma place.

L'Etudiant. Comment donc ? Expliquez-vous.

L'Athée. Dites-moi, je vous prie, avez-vous été aujourd'hui dans quelque endroit où l'on ait prononcé les mêmes paroles que vous venez de me dire d'un ton ſi ferme ?

L'Etudiant. Non pas, que je ſache.

L'Athée. Quoi ! n'étiez-vous pas dans la chambre de monſieur..... notre ami commun, il y a environ une demi-heure ?

L'Etudiant. Je n'y ai pas mis le pied depuis un mois entier. Il y a déjà du tems que je ceſſe de le voir, & que je ne fréquente point du tout ceux qui ſont de cette bande.

L'Athée. Tout de bon, ne l'avez-vous pas vu aujourd'hui ? Mais quand vous l'avez vu la der-

nière fois, ne vous a-t-il pas dit ces mêmes paroles, ou bien ne les lui avez-vous pas dites?'

L'Etudiant. Je ne l'ai pas vu, vous dis-je, chez lui depuis plus d'un mois. La dernière fois que je le vis, c'étoit dans une compagnie où vous fûtes vous-même, & où vous tîntes des discours si impies & si pleins de blasphêmes, secondé par votre digne ami, que je pris la résolution d'éviter votre compagnie: c'est le souvenir de ces mêmes discours, qui m'a fait penser à vous, en lisant ces vers.

Il me semble qu'ils devroient vous conduire à la découverte de la vérité, & que naturellement il faut que vous vous persuadiez que la providence vous a envoyé ici pour y recevoir cet avertissement salutaire.

L'Athée. A vous parler franchement, il y a quelque chose de surnaturel dans tout ce qui m'est arrivé cette après-dînée.

L'Etudiant. Si vous vouliez bien m'en communiquer toutes les particularités, je pourrois vous en dire mon sentiment. Mais vous voyez bien qu'il m'est impossible de les deviner.

L'Athée. Ne me questionnez pas davantage; il doit y avoir dans la nature un *Dieu* ou un *diable*; j'en suis convaincu (1).

(1) Il a l'œil égaré, & tout son air marque de l'étonnement & de la frayeur.

L'Etudiant.

L'Etudiant. Ils existent l'un & l'autre, mon cher ami, soyez-en sûr; mais calmez les troubles de votre esprit, je vous en conjure; ne regardez pas cette vérité avec horreur : qu'elle vous soit plutôt une source de consolation & d'espérance.

L'Athée. Il faut de nécessité que l'un ou l'autre de ces êtres se soit mêlé de ce qui m'est arrivé aujourd'hui. C'est un jour bien extraordinaire pour moi.

L'Etudiant. Si les incidens dont vous parlez ont quelque relation avec ce que je viens de vous dire, il vous seroit peut-être utile de m'en faire le récit; peut-être cette ouverture de cœur servira-t-elle à tranquilliser les pensées qui semblent exciter tant de trouble dans votre ame. Vous ne sauriez jamais vous ouvrir à une personne qui s'intéresse avec plus de zèle dans tout ce qui vous regarde, quoique peut-être elle n'ait pas l'habileté nécessaire pour vous procurer tout le bien qu'elle souhaite.

L'Athée. J'étoufferois, si je ne vous le racontois pas (1).

L'*Athée.* Dites-moi à présent, je vous en

(1) Ici il lui dit tout ce qui lui étoit arrivé à la porte de la chambre de son ami, & il lui raconte qu'il y avoit entendu les mêmes paroles qui venoient de le frapper si fort; ensuite il continue ainsi :

conjure, quel être peut vous avoir pouſſés l'un & l'autre, à me dire préciſément les mêmes mots ?

L'Etudiant. Qu'en penſez-vous vous-même ? parlez-moi franchement.

L'Athée. Il me ſemble que ce doit être le *diable*, s'il eſt vrai qu'il exiſte.

L'Etudiant. Le *diable !* Quoi ! vous pouvez vous mettre dans l'eſprit, que le *diable* prêche la repentance. Songez-y ſérieuſement ; je vois à tout votre air que ce que je viens de vous dire vous touche & vous ſaiſit. Eſt-il naturel que le diable nous inſpire l'un & l'autre, de travailler à votre converſion ? Eſt-il naturel qu'il veuille vous convaincre de l'exiſtence de Dieu ? Y a-t-il rien de plus directement contraire à ſes intérêts, que d'établir cette vérité dans l'eſprit des hommes ?

L'Athée. Vous avez raiſon ; je ne ſaurois qu'en tomber d'accord.

L'Etudiant. Il faut pourtant qu'à un ſeul égard je plaide la cauſe du démon ; il eſt certain qu'il n'a jamais pouſſé le crime & l'extravagance aux mêmes excès où vous les portez vous autres. Il a eu ſouvent l'inſolence de s'ériger en divinité, & de ſe faire adorer de certains barbares aveuglés par la plus groſſière ignorance, à la place du vrai Dieu : mais il n'a jamais été aſſez

impudent pour nier l'existence de son Créateur ; c'est un crime d'invention humaine, enfant favori du bel esprit moderne. Les *esprits-forts* l'ont *engendré* pour donner une liberté entière à leurs inclinations vicieuses, & pour se débarrasser de l'idée affreuse d'un jugement à venir. On peut dire qu'à cet égard ils l'ont emporté en méchanceté sur le diable même.

L'Athée. Je crains bien que vous ne disiez la vérité.

L'Etudiant. Allons, mon cher ami, faites quelques efforts de plus, pour vous mettre en état de profiter de la vérité que vous venez de découvrir.

L'Athée. Le moyen d'en profiter, quand on a poussé l'impiété aux derniers excès ?

L'Etudiant. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que *Saint Pierre* dit à *Simon* le magicien.

L'Athée. Qu'est-ce qu'il lui dit, s'il vous plaît ?

L'Etudiant. Repens-toi donc de ta malice, & prie Dieu, afin que, s'il est possible, la pensée de ton cœur te soit pardonnée.

L'Athée. Cela ne me regarde pas : les derniers vers de votre quatrain le prouvent évidemment.

Trop tard dissipant mon erreur,
L'affreuse vérité me donne de l'horreur.

L'Etudiant. Souvenez-vous, de grace, que

vous avez dit tantôt, que les *paroles* dont il eſt queſtion doivent venir de *Dieu* ou du *Diable*.

L'Athée. Eh bien! que trouvez-vous là de relatif au cas dont il s'agit ici?

L'Etudiant. Ne m'avez-vous pas avoué qu'elles ne pouvoient pas procéder du démon?

L'Athée. Mon ſort en eſt-il plus heureux, ſi elles viennent d'un Dieu dont je me ſuis fait un ennemi irréconciliable?

L'Etudiant. Suppoſé qu'elles viennent de Dieu, & qu'il les a inſpirées à deux hommes, qui ne s'étoient pas donné le mot pour cela; pouvez-vous croire qu'un être infini en bonté, & en ſageſſe, vous ordonneroit de vous repentir, s'il étoit trop tard pour le faire? s'il étoit votre ennemi irréconciliable, s'intéreſſeroit-il à votre ſalut? Non, non, mon ami; il en eſt tems encore. Vous croyez que c'eſt Dieu qui vous a parlé par ma bouche, & par celle de notre ami: vous n'avez qu'à l'écouter, ne point endurcir votre cœur, faire tous vos efforts pour mettre ſes avertiſſemens à profit.

L'Athée. Vous avez une force de perſuaſion, à laquelle il m'eſt impoſſible de réſiſter.

L'Etudiant. Je fais ſeulement ſortir la perſuaſion de vos propres lumières.

L'Athée. Je ſuis convaincu à préſent que je ſuis un monſtre d'impiété.

L'Etudiant. Parlez-moi à cœur ouvert; eſt-ce la première fois de votre vie que vous vous ſentez cette triſte conviction?

L'Athée. Je vous avoue que toutes les fois que j'ai prononcé des blaſphêmes, & que j'ai ſoutenu les opinions affreuſes que mes amis m'ont communiquées, j'en ai frémi moi-même, mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, & j'ai regardé ce que je venois de dire avec horreur.

L'Etudiant. Je vous proteſte que j'ai ſenti trembler votre main quand vous avez lu ces paroles, *Dieu, le Ciel, l'Enfer.*

L'Athée. Je le confeſſe, & je vous dirai que j'ai treſſailli en prononçant cet affreux terme, *peut-être.* Mon cœur me répondit d'abord que ce n'étoit pas un *peut-être*, que ces choſes étoient réelles, & qu'elles ne pouvoient qu'exiſter.

L'Etudiant. La conſcience ne manque jamais de plaider la cauſe de celui qui l'a établie dans notre ame comme ſa *vice-reine.*

L'Athée. C'eſt un terrible plaidoyer pour moi, & je n'en dois attendre que le plus affreux ſuccès.

L'Etudiant. Non, non, ce plaidoyer ne fera que vous convaincre de la vérité, & votre repentance en ſera le ſuccès, à ce que j'eſpère.

L'Athée. La repentance n'eſt pas toujours la ſuite de la conviction.

L'Etudiant. Vous devez bien diſtinguer ici

entre les ſentimens qui vous viennent du ciel & ceux qui ont leur ſource dans l'enfer, entre la voix de Dieu & la voix de Satan. La première vous porte à la pénitence, & la dernière vous inſpire le déſeſpoir.

L'Athée. Le déſeſpoir me paroît être une conſéquence naturelle de l'athéiſme qui bannit de nos penſées la ſeule puiſſance capable de nous garantir de cette ſituation affreuſe.

L'Etudiant. D'autant plus devez-vous admirer la bonté de cet être qui ne veut pas être banni de votre ame, & qui vous avertit de vous repentir par des moyens ſi extraordinaires. Vous avez été ſon ennemi déclaré, un athée, un blaſphémateur; il ne ſe rebute pas par les efforts que vous avez faits pour vous perdre. *Saint Pierre* renia Jéſus-Chriſt juſqu'à trois fois; même il confirma ſon impiété par des ſermens: mais dans le moment le Seigneur jeta les yeux ſur lui, & *Saint Pierre* ſe repentit.

L'Athée. Mon crime eſt plus horrible que celui de *Saint Pierre.*

L'Etudiant. Vous voyez pourtant que le ciel vous appelle à la repentance.

L'Athée. Et vous, vous êtes appelé à être l'inſtrument de ma repentance; il n'y a pas moyen de réſiſter à vos preuves.

L'Etudiant. Ainſi ſoit-il; plût à Dieu que je

fusse l'instrument d'une si bonne œuvre! Je le croirois presque, tant je trouve de choses surprenantes dans tout ceci.

L'Athée. Je n'y vois rien que d'extraordinaire: qu'est-ce qui m'a déterminé à entrer dans cette boutique?

L'Etudiant. Et qu'est-ce qui m'a déterminé, moi, à venir ici, à saisir ce livre, à jeter les yeux sur ces vers, à vous en faire l'application, & à rechercher votre entretien, dont j'avois tant d'horreur? Rien de plus surprenant que ce concours de circonstances.

L'Athée. Par quelle direction suis-je justement venu ici dans ce moment-là? Pourquoi mes distractions m'ont-elles détourné si à propos du chemin que je devois prendre pour aller à ma société? (1) Certainement *il y a un Dieu*, j'en suis convaincu, j'en suis pénétré; il est contradictoire qu'il n'existe pas

L'Etudiant. Il n'y a rien de plus certain, & il est indubitable qu'il a ménagé ce concours extraordinaire de circonstances, pour vous tirer de vos égaremens.

L'Athée. Il y a encore ici d'autres mystères à développer; je voudrois bien que vous voulus-

(1) Il dit ces paroles en levant les mains au ciel.

siez me suivre à la chambre de notre ami Monsieur..... je ne doute pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui soit arrivé aussi.

L'Etudiant. De tout mon cœur (1).

L'Athée. Eh bien! notre ami, vous n'êtes plus dans cette humeur brusque où je vous ai trouvé, quand je vous ai vu la dernière fois? vous me ferez une meilleure réception, j'espère?

Le Malade. Véritablement, quand je vous vis la dernière fois, j'étois possédé du diable, comme vous l'étiez aussi; mais j'ai bien résolu de ne jamais remettre le pied dans cet horrible endroit.

L'Etudiant. De quel horrible endroit parlez-vous?

Le Malade. Vous ne savez que trop ce que je veux dire; je frémis quand je songe à cet endroit, & encore plus quand je pense à la compagnie qui s'y assemble; je voudrois bien pouvoir vous persuader de n'y pas retourner non plus. Pour moi, & si Dieu veut continuer à me soutenir par sa grace, j'aimerois mieux être brûlé tout vif, que de fréquenter encore de si abominables gens.

(1) Ils vont ensemble à la chambre de l'Etudiant qui avoit été si fort effrayé par un coup de tonnerre; ils le trouvent dans une grande agitation, mais assez porté à s'entretenir avec eux.

L'Etudiant. Je ſuis charmé, monſieur, du changement que je remarque en vous; votre ami que voici, eſt dans les mêmes ſentimens, & je prie Dieu de vous y conſerver l'un & l'autre.

L'Athée. Je vous prie de me communiquer les motifs de ce changement; je ſerai toujours ſurpris comment vous avez pu travailler à ma converſion, juſqu'à ce que je ſache les motifs de la vôtre.

Le Malade. Ma converſion vient directement du ciel. La lumière qui environna *ſaint Paul* ſur le chemin de Damas ne le frappa point plus vivement que celle qui m'a ébloui cette après-dînée. Il eſt vrai qu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque voix du ciel; mais je ſuis ſûr qu'une voix ſecrète a parlé efficacement à mon ame; elle m'a fait comprendre que j'étois expoſé à la colère de ce *pouvoir*, de cette *majeſté*, de ce Dieu que j'ai renié auparavant, avec toute l'impiété imaginable.

L'Etudiant. Hé! je vous prie, monſieur, racontez-nous toutes les particularités d'une ſi grande merveille; il n'y a rien qu'on ne puiſſe ſavoir, ſelon toutes les apparences.

Le Malade. Je le ferai très-volontiers, & je

crois même qu'il eſt de mon devoir de ne vous en rien cacher (1).

L'Athée. A l'heure qu'il eſt, je ne m'étonne plus de ce que vous m'avez dit à votre porte, lorſque je venois vous prendre pour vous mener à notre ſociété.

Le Malade. Qu'eſt-ce donc que je puis vous avoir dit?

L'Athée. Quoi! il ne vous ſouvient pas de ce que vous m'avez dit, quand j'ai heurté à votre chambre il y a environ deux heures?

Le Malade. Vous avez heurté à ma chambre, & je vous ai parlé, moi?

L'Athée. A quoi ſert-il d'en faire myſtère? J'ai raconté toute l'hiſtoire à notre ami que voici:

Le Malade. Je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

L'Athée. N'en faites pas le fin, je vous en prie: je ne ſuis plus choqué de votre compliment; je vous en rends graces plutôt, & je le conſidère comme un diſcours qui vous a été inſpiré par le ciel. Je puis même vous aſſurer qu'il a ſervi à introduire dans mon ame le flambeau de la vé-

(1) Il fait ici le récit de tout ce qui lui étoit arrivé en voulant aller à l'aſſemblée.

rité, qui ne s'éteindra jamais, à ce que j'espère.

Le Malade. Je crois, mon cher ami, que vous parlez sérieusement : & vous m'obligerez en croyant que je parle de même, en vous assurant que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

L'Athée. Comment! vous ne m'avez pas vu à la porte de votre chambre après cette grande pluie.

Le Malade. Je vous proteste que non.

L'Athée. Quoi! n'êtes-vous pas venu m'ouvrir vous-même? Ne m'avez-vous pas parlé? Et ensuite ne m'avez-vous pas fermé la porte d'une manière fort brusque.

Le Malade. Non pas aujourd'hui; j'en suis très-sûr.

L'Athée. Suis-je éveillé? L'êtes-vous, monsieur? Vivons-nous tous tant que nous sommes? Avons-nous notre bon-sens, & savons-nous ce que nous disons?

Le Malade. Eh! je vous prie, monsieur, tirez-nous d'un embarras qui me surprend infiniment.

L'Athée. Je vous dirai que très-assurément j'ai été à votre porte cette après-dînée à trois heures, j'y ai frappé, vous m'êtes venu ouvrir vous-

même; j'ai voulu vous parler, vous m'avez interrompu (1).

Le Malade. Soyez sûr que ce n'est pas moi qui vous ai parlé; c'étoit certainement quelque voix du ciel : je n'ai été à la porte de ma chambre qu'à deux heures cet après-midi, quand je suis rentré chez moi. Depuis ce moment, j'ai été toujours dans mon lit, ou dans mon cabinet, toujours occupé de mes réflexions & fort indisposé (2).

Ce n'est pas encore là la fin de cette histoire; mais je m'étendrois trop en voulant en rapporter toutes les particularités; j'en ai dit assez pour satisfaire à mon but, & pour en tirer des conséquences qui ont du rapport à mon sujet.

1. On voit ici une preuve évidente, que l'existence d'un Dieu est tellement imprimée dans notre ame, que l'athée le plus endurci est incapable de l'en effacer entièrement. La nature y répugne, & quand il s'efforce de la braver, le mouvement de son propre sang lui donne le démenti.

---

(1) Ici il lui raconte tout ce qui lui étoit arrivé avec le parent de son ami, qu'il avoit pris pour son ami lui-même; les réflexions que les paroles dont j'ai fait mention, avoient fait naître dans son esprit, &c.

(2) Ici l'athée devient pâle & tombe en foiblesse.

2. Nous voyons dans cette hiſtoire juſqu'à quel point l'imagination peut être frappée par un pouvoir inconnu, qui fait faire un ſurprenant aſſemblage d'un grand nombre de circonſtances qui concourent à produire cet effet; tout tendoit à perſuader à ce jeune homme, qu'il avoit vu une apparition, & qu'il avoit entendu une voix du ciel, quoiqu'il n'y eût pas la moindre réalité; il étoit tellement ſurpris d'entendre ſon ami lui proteſter que ce n'étoit pas lui qui eût parlé, qu'il en devoit conclure néceſſairement que c'étoit un *meſſager de Dieu* qui lui avoit ouvert, & qui l'avoit exhorté à la repentance. L'agitation que cette idée excitoit dans ſon cœur étoit la cauſe de ſa défaillance ſubite, & cependant il n'y avoit rien que de naturel dans tout ce qui lui étoit arrivé.

Il ne faut pas douter que pluſieurs apparitions, dont on prétend avoir été témoin oculaire, & qui ont produit les meilleurs effets, n'aient été d'une même nature, & n'aient tiré de même leur origine, d'une mépriſe heureuſe.

Il eſt bon pourtant d'obſerver que, quand même nous découvririons de pareilles erreurs, nous ferions très-mal d'effacer les premières impreſſions qu'elles auroient faites dans nos eſprits. Pluſieurs *voix* peuvent nous venir de la part de Dieu, ſans deſcendre du ciel immédiatement.

C'eſt ainſi que les enfans qui crièrent *Hoſanna* à notre ſauveur, accomplirent, ſans le ſavoir, les écritures, qui avoient prédit qu'il ſeroit glorifié par la bouche des *enfans, & des nourriſſons*. Celui qui a créé, & qui dirige toutes choſes, peut tellement ménager les circonſtances, qu'il en ſorte des inſtructions auſſi utiles pour nous, & auſſi efficaces, que ſi elles nous étoient données d'une manière miraculeuſe.

C'eſt ainſi qu'il faut conſidérer les deux perſonnes qui dirent les mêmes paroles à notre athée, & les vers qui avoient frappé l'eſprit de l'étudiant, juſtement lorſque ſon *impie camarade* entra dans la boutique du libraire, pour ſe mettre à l'abri de la pluie

Il faut juger préciſément de ce concours de circonſtances, comme du coq qui chanta quand *ſaint Pierre* renia ſon maître. Il n'y avoit là rien que de naturel; il eſt très-ordinaire qu'un coq chante à l'approche du jour: mais ce qu'il y avoit de merveilleux, c'eſt que cet animal concouroit à accomplir la prédiction que le rédempteur avoit faite à ce diſciple, qui avoit trop préſumé de ſes propres forces.

En un mot, des accidens pareils ſont d'une grande force pour nous convaincre de l'influence de la providence divine dans les affaires humaines, quelque petites qu'elles ſoient en appa-

rence ; de l'existence d'un *monde invisible*, & de la réalité du commerce des *intelligences pures* avec les esprits enfermés dans des corps. J'espère que je n'aurai rien dit, sur cette matière délicate, qui soit propre à faire donner mes lecteurs dans des fantaisies absurdes & ridicules. Je puis protester, du moins, que je n'en ai pas eu le dessein, & que mon intention a été uniquement d'exciter dans les cœurs des hommes des sentimens respectueux pour la divinité, & de la docilité pour les avertissemens des *bons esprits* qui s'intéressent à ce qui nous regarde.

Fin du troisième Volume.

TABLE
DES
VOYAGES IMAGINAIRES.
TOME TROISIÈME.

ROBINSON CRUSOÉ.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR, page 1

RÉFLEXIONS DE ROBINSON CRUSOÉ.

INTRODUCTION, 15
CHAPITRE PREMIER. *DE la solitude.* 16
CHAPITRE II. *ESSAI sur le caractère d'un honnête homme. Comment ce terme est entendu communément, en l'opposant à celui de malhonnête homme,* 31
CHAPITRE III. *DES Vices qui règnent dans le commerce civil, & des Irrégularités ordinaires de la conduite des hommes,* 101
CHAPITRE IV. *ESSAI sur l'état présent de la religion dans le monde,* 154
CHAPITRE V. *DE la nécessité d'écouter la voix de la Providence,* 261
CHAPITRE VI. *DE la proportion qu'il y a entre le Monde Chrétien & le Monde Payen,* 315

VISION DU MONDE ANGÉLIQUE, 355

Fin de la Table.

3 2044 025 670 217

WIDENER LIBRARY
HX V8ZV Q